



CHARLOTTE FEATHERSTONE

*L'empriise
du désir*

Spicy

CHARLOTTE FEATHERSTONE

L'emprise du désir

*éditions*Harlequin

Table des Matières

Page de Titre
Table des Matières
Page de Copyright
Dédicace
Prologue
Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
& Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Épilogue](#)

[REMERCIEMENTS](#)

© 2009, Charlotte Featherstone.

© 2010, Harlequin S.A.

978-2-280-21263-2

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13. www.harlequin.fr

Pour Joe et Olivia, qui ont accepté tant de sacrifices pour me permettre de réaliser mon rêve. Je vous aime plus que je ne saurais le dire. Merci pour votre soutien, votre compréhension et votre bonne humeur même quand la maison ressemble à un champ de bataille et que vous devez vous contenter d'une pizza surgelée ou de hot dogs pour le dîner. Je vous revaudrai ça à Disney World, promis juré! Pour mes sœurs qui ont inventé « La liste des corvées de première nécessité ». Pour Donna « Double D », une âme sœur ; Lynda qui partage ma passion pour les histoires d'amour compliquées, et Rhonda qui est en train de nous rejoindre dans le club – je t'avais bien dit qu'Edward était chaud bouillant ! Sans oublier Amy, la plus sage du groupe, que j'entends pouffer quand nous parlons d'« épées ». Avec toi, Edward a une nouvelle groupie. Enfin, pour Joanne, alias Daisy, la lady de notre petit groupe. Où serais-je si tu n'avais pas été là pour m'épauler ? Merci pour nos conversations et nos fous rires à 4 heures du matin. Sachez toutes les cinq que vous n'êtes pas simplement des amies, mais ma famille. Vous m'aidez à aller de l'avant et, surtout, vous me faites rire. Et finalement n'est-ce pas là le plus important dans la vie ?

Titre original :

ADDICTED

Traduction française de EVELYNE JOUVE

Spicy® est une marque déposée par le groupe Harlequin

Prologue

Esclave. Prisonnier. Jouet. Vassal. Les noms ne manquent pas pour qualifier les gens comme moi. Personnellement, je préfère celui de « disciple » : je suis le fidèle adorateur de ma sensuelle maîtresse.

Certains me répondent que mon amante est d'une beauté trompeuse et que son charme est mortel. Pas pour moi. Son étreinte m'apporte l'extase et ses baisers m'emportent vers des cimes inexplorées.

Elle est exigeante, je ne le nie pas. Mais je sais comment l'amadouer et la faire soupirer de volupté entre mes mains expertes. Je la réchauffe, je la cajole, j'attends patiemment qu'elle me prenne dans ses bras voluptueux.

Je la vénère.

Notre relation est simple : je sais ce qu'elle attend de moi, et elle exauce tous mes désirs. Bien sûr, comme la plupart des maîtresses, elle est insatiable, il lui en faut toujours plus. Mais lorsque je lui cède, elle m'aime comme personne ne m'a jamais aimé.

Tout ce qu'elle veut, c'est que je revienne la voir, nuit après nuit, jour après jour. Elle me réserve alors le plus doux et le plus tendre des accueils et nous faisons l'amour de la façon la plus suave, la plus décadente qui soit. Un amour où un plus un égale toujours un. Où notre union est tellement parfaite que je n'ai aucun désir de la quitter. Jamais.

A l'instant même où je parle, elle est près de moi. Je la vois monter lentement de l'autel que j'ai préparé en son honneur. Bientôt, elle glissera amoureusement ses doigts dans mes cheveux, caressera mon visage et pressera sa bouche séductrice sur la mienne. Je goûterai alors sa saveur douce-amère, je respirerai son parfum entêtant. Mes pensées se mettront à dériver lentement et je me laisserai aller sur les coussins de velours rouge, frémissant d'impatience, indifférent aux couples qui font l'amour autour de moi. Le spectacle de leurs ébats me laisse de glace. Seule ma maîtresse a le pouvoir de m'émouvoir.

Des croupes pâles ondulent dans la semi-pénombre. Des femmes au corps chaud et frémissant tentent de m'attirer vers elles, mais je me réserve pour ma maîtresse. Je suis un amant fidèle. Ça vaut la peine d'attendre car lorsque je serai brûlant de désir, ma sombre muse me consumera de sa flamme et m'entourera de mille attentions – elle sait si bien me comprendre et me satisfaire...

La voilà. Elle surgit peu à peu dans les volutes de fumée transparente, telle Venus naissant de l'onde. Elle m'appelle et je lui obéis, oubliant les créatures lascives qui dansent tout autour de moi. Je n'entends plus leurs gémissements. Je ne les vois plus rejeter leurs cheveux en arrière tandis qu'elles chevauchent ardemment leurs partenaires et m'invitent du regard à les rejoindre.

Je me renverse au milieu des coussins et je laisse ma maîtresse prendre possession de moi, jusqu'à ce que son parfum enivrant pénètre tous mes sens. Le rideau de fumée s'écarte alors peu à peu, comme les branches d'un saule sous la brise, dévoilant la femme de chair et de sang que tout mon être désire. La femme qui ne viendra jamais ici, dans cet antre du plaisir.

C'est cet instant que je recherche dans les bras de ma sombre maîtresse : cette vision qu'elle m'offre de celle qui règne sur mon cœur depuis toujours – la seule femme que j'aime et que

j'aimerai jamais.

Les yeux mi-clos, je la vois apparaître dans la clarté de la bougie. Sa peau crémeuse, ses longs cheveux dorés ruisselant sur ses épaules nues... Elle se dévêt pour moi. Ses seins sont pleins, voluptueux, ses mamelons deux perles rose pâle qui semblent attendre que mes mains et ma bouche leur donnent du plaisir. Lentement, comme pour attiser un peu plus mon tourment, elle dévoile le reste de son corps adorable.

Je la laisse faire, soumis à sa volonté, jusqu'à ce qu'elle avance enfin vers moi à travers le voile de fumée ondoyante et s'agenouille à mes pieds.

Elle est toujours nue et brûlante de désir quand elle vient à moi, même si mon autre maîtresse est là aussi, qui m'observe et me parle tout bas à l'oreille. Nous faisons l'amour à trois mais dans cet univers irréel, peuplé de fantasmes torrides, les deux femmes qui me retiennent captif vivent en parfaite harmonie. Il n'y a ni colère, ni jalousie, ni rivalité entre elles. Elles ne me demandent pas de choisir.

C'est une chance car j'en serais incapable. J'ai besoin d'elles deux, comme j'ai besoin d'oxygène pour respirer.

L'une gouverne mon esprit ; l'autre mon cœur.

L'une connaît mon visage depuis toujours : celui d'un aristocrate dissimulant un secret.

L'autre me connaît tel que je suis : un fumeur d'opium.

Esclave. Prisonnier. Jouet. Vassal... Les noms ne manquent pas. Personnellement, je préfère celui de disciple. Il est plus facile de vivre avec l'idée que mon âme est habitée par la Foi, plutôt que par les liens sinistres de la dépendance.

Chapit re 1

Bewdley, Worcestershire, Angleterre 1850

– Réveillez-vous, lord Raeburn.

La voix bourrue du domestique traversa l'épais brouillard qui embrumait le cerveau de Lindsay, l'arrachant à son sommeil.

– Va au diable, Vallery, marmonna-t-il.

– En d'autres circonstances, j'obéirais avec plaisir, milord. Mais lord Darnby et toute sa clique seront là d'ici une heure et je dois vous remettre en état avant que vous ne vous montriez en public.

Lindsay sentit qu'il passait l'un de ses bras autour de son cou de taureau pour l'arracher aux coussins et le hisser debout. Sa tête dodelina, l'obligeant à soulever les paupières. Il était dans sa chambre privée, les vestiges de sa nuit de débauche éparpillés autour de lui.

Battant des cils pour apaiser ses yeux brûlants, Lindsay reprit lentement pied dans la réalité. Derrière les fenêtres, le ciel avait des teintes crépusculaires. Damnation, mais quelle heure était-il donc ?

– Presque 19 heures, milord, dit Vallery en surprenant le regard perplexe que Lindsay posait sur le soir tombant. Vous avez dormi toute la journée. Il est grand temps de vous secouer.

Mmm. Un bon bain lui remettrait les idées en place, reconnut Lindsay. C'était souverain.

– Vous voulez vous baigner ici ou vous préférez que je vous aide à regagner vos appartements en passant par l'escalier de service ?

– Ma mère est dans les parages, si je comprends bien?

Le visage rustre de son domestique entra brutalement dans son champ de vision. Vallery n'était pas un valet de chambre ordinaire. Il ne papillonnait pas autour de Lindsay pour rectifier sa coiffure ou prendre soin de ses vêtements. Son parcours peu orthodoxe – il s'agissait d'un ancien soldat – était justement ce qui avait décidé Lindsay à l'engager. Vallery lui était totalement dévoué et cette loyauté était bien plus précieuse à ses yeux que la perfection de son nœud de cravate.

– Vous croyez que je perdrais mon temps à vous porter dans ces fichus escaliers branlants si la marquise n'était pas là, toutes voiles dehors ? grommela Vallery avec ce style châtié qui n'appartenait qu'à lui.

Lindsay éclata de rire et se redressa. Il se sentait aussi lucide et sobre qu'un moine, à présent, même si le regard critique de Vallery lui laissait deviner que son apparence portait encore les traces de ses excès.

– Je suppose que ma mère doit virevolter d'une pièce à l'autre en distribuant ordres et contre-ordres. Elle est toujours surexcitée quand nous recevons des invités.

– J'ai pensé que vous aimeriez savoir que le duc de Torrington était déjà arrivé.

– Et lord Matthew Wallingford ?

– Pas encore, milord.

Lindsay déboutonna sa chemise.

– Ça ne m'étonne pas. Wallingford a fait le serment solennel de ne plus jamais se trouver en compagnie de son père. Et c'est un homme de parole.

Vallery ne fit aucun commentaire pendant que Lindsay continuait à se déshabiller. En bon serviteur, il récupéra un à un les vêtements froissés, les drapant soigneusement sur son bras.

– Donc, vous avez choisi de vous baigner ici ?

Avec un hochement de tête, Lindsay lança son pantalon à Vallery et s'approcha du rectangle d'eau sombre qui miroitait au ras du sol. Il s'y laissa glisser, laissant sa chaleur dénouer ses muscles. Avec un soupir de bien-être, il leva les yeux vers le plafond voûté, puis les ramena sur le lac sombre qui clapotait doucement autour de lui. Il devait ce luxe à une source d'eau chaude située sous la maison. Il avait installé son refuge privé autour de ce lieu magique après l'avoir transformé en hammam, à la mode orientale. On se serait cru dans un conte des mille et une nuits. N'y manquait qu'une ravissante odalisque...

Lindsay se sourit à lui-même. Il savait très exactement qui il aimerait voir dans ce rôle. Elle serait là ce soir. A cette seule idée, le désir bouillonna dans ses veines. Il avait tu ses sentiments pour Anaïs pendant trop longtemps. Mais aujourd'hui, l'heure était venue. Il devait savoir si ce qu'il ressentait pour elle était réciproque.

– Il va vous falloir récupérer, et vite, si vous ne voulez pas que lady Anaïs ait des soupçons, lança Vallery par-dessus son épaule.

Lindsay grinça des dents sous cette flèche perfide. Anaïs ne devait pas découvrir qu'il fumait de l'opium. Elle ne comprendrait pas.

– Tu sais où porter le fer, Vallery.

– Uniquement pour blesser, milord. Jamais pour tuer.

– Et tu y réussis très bien.

Lindsay savait ce que pensait son domestique, mais c'était faux. Il n'était pas dépendant de l'opium. Il pouvait arrêter quand il voulait. Et il le ferait – bientôt. Lorsque Anaïs partagerait sa vie et son lit, il n'aurait plus besoin de chercher du réconfort dans la drogue.

Il s'enfonça sous l'eau pour ne plus voir le regard soucieux que Vallery posait sur lui. Quand il refit surface, il rejeta ses cheveux bruns en arrière, essuya son visage ruisselant et sortit du bain. Vallery lui présenta un peignoir de soie noire et s'éclaircit la gorge.

– Je voulais vous remercier de vos conseils, pour mon argent, dit-il d'une voix bourrue. J'ai touché un joli paquet. Sans vous, ça n'aurait pas été possible. On ne m'aurait même pas laissé entrer à la Bourse.

Lindsay lui tapota l'épaule.

– Le savoir est fait pour être partagé, mon ami. La richesse ne doit pas être réservée à une seule classe. Tu fronces les sourcils, mais tu verras : d'ici vingt ans, les classes moyennes prendront le pouvoir. Et comme les dinosaures du British Museum, la race des aristocrates s'éteindra.

– Si vous le dites, milord.

– J'ai raison. Tu verras.

– Avec des idées comme celle-là, vous n’allez pas vous faire que des amis.

– Je ne suis pas le seul à le penser, Vallery. Nous sommes nombreux à tenir ce raisonnement.

– Vous parlez du temps où vous étiez jeune et idéaliste. Tous les étudiants veulent changer le monde. Et puis ils se frottent à la réalité et il devient plus important pour eux de défendre leurs privilèges que les intérêts du bas peuple.

– Nous sommes des oisifs et des bons à rien, c’est ce que tu veux dire ?

– Pas tout le temps, milord.

Lindsay saisit la serviette que lui présentait son domestique et se sécha vigoureusement les cheveux.

– Mais tu estimes que je pourrais utiliser ma fortune autrement qu’en fréquentant les fumeries d’opium. Exact ?

– Vous êtes resté à Londres très longtemps, milord.

– Ça me regarde. Songe plutôt à ce que je t’ai dit. Le monde évolue, Vallery. Lentement mais sûrement. Il va changer, crois-moi.

– Bah. Les riches seront toujours riches et les pauvres toujours pauvres. Ainsi va le monde.

– Notre royaume ne pourra pas éternellement prospérer sur le dos des travailleurs, Vallery. Un jour, les aristocrates devront retrousser leurs manches.

– En ce cas, vous êtes un précurseur, milord. Gagner de l’argent est pour vous une occupation à plein temps.

Lindsay sourit.

– J’ai un certain talent, je l’admets. Mais je trouve tout aussi passionnant d’enseigner à d’autres comment doubler ou même tripler leurs revenus.

– Pardonnez-moi cette remarque, milord, mais vous ne ressemblez à aucun des aristocrates que j’ai rencontrés jusqu’ici.

Lindsay lui lança la serviette.

– Parce que j’aime partager mon savoir avec l’homme de la rue ? Tout le monde a droit à sa chance. Pourquoi l’argent devrait-il être réservé aux classes supérieures ? Nous avons eu la chance d’être nés riches, pas les petites gens. Ce sont elles qui ont besoin d’un coup de pouce.

– Vous êtes un homme bien, milord. Je me demande si vous vous en rendez compte un jour. Vous n’êtes pas comme votre père, et vous ne le serez jamais.

Lindsay esquissa une grimace moqueuse.

– Pitié, ne tombe pas dans le sentimentalisme, Vallery. Je préfère que tu me traites de bon à rien. Je te l’ai répété cent fois, je suis un homme de plaisirs. J’aime le vertige de l’opium mais je n’en suis pas esclave.

– Bien sûr, milord.

Il mentait, Lindsay n’était pas dupe. Mais il avait tort de s’inquiéter. Il n’était pas dépendant. La preuve : il avait l’intention de s’arrêter. Bientôt.

– En tout cas, je suis content de t’avoir permis de gagner un peu d’argent. Dieu sait que tu as

supporté sans sourciller toutes mes frasques depuis Cambridge. Le moins que je puisse faire en retour, c'est t'assurer une retraite confortable.

– Ne minimisez pas votre talent. Vous avez sauvé cet endroit de la démolition, marmonna Vallery en contemplant la somptueuse architecture mauresque du lieu.

– Avais-je le choix ? Mon père ne pense qu'à boire et à passer du bon temps avec de jeunes maîtresses. Il y a des années qu'il n'entretient plus le domaine.

– J'espère qu'il vous en est reconnaissant.

Lindsay noua la ceinture de son peignoir avec un rire grinçant.

– Les murs pourraient s'écrouler qu'il serait trop soûl pour s'en rendre compte. Mon père a seulement trois sujets d'intérêt dans la vie : l'alcool, ses chiens de chasse et les filles. Dans cet ordre.

Lindsay caressa son menton râpeux de barbe. Il se pencha vers le miroir et regarda son reflet.

– Qu'est-ce que tu en penses ? Je la garde ?

– Les dames seront frappées d'horreur en vous voyant, milord.

– Tu crois ?

Anaïs ne serait sûrement pas effrayée par une petite barbe naissante. Pas elle. Elle n'avait rien d'une sottise. Il était même possible que ça lui plaise. Lindsay caressa ses joues râpeuses en souriant. Avec un professeur approprié, Anaïs pourrait découvrir le plaisir d'un visage rugueux sur la peau douce de ses cuisses.

– Puis-je me permettre une question, milord ?

– Depuis quand prends-tu des gants pour me parler ? demanda Lindsay en s'installant pour se faire raser.

– Vous m'accordez une liberté de parole inhabituelle, reconnut Vallery en barbouillant son menton et ses joues de savon à raser.

– Je te l'ai dit, je suis un homme de demain.

– Et je persiste à vous répondre que je ne sais pas ce que ça veut dire.

Lindsay le vit s'emparer du rasoir de barbier et le tremper dans la cuvette en céramique bleue.

– Simplement que je suis libéral et que mon mode de pensée est moderne et, peut-être, légèrement anticonformiste.

Vallery leva les yeux au ciel et approcha la lame de la gorge de Lindsay.

– Ce que j'allais vous demander, milord, c'est si vous comptez porter la veste bleue et le gilet ivoire ce soir.

Lindsay l'entendit presque ajouter : « Vous savez, la tenue que vous réservez pour le grand soir. »

– Je vois. Tu as trouvé l'écrin dans la poche du gilet.

Le domestique rougit.

– Oui, milord.

– Qu'est-ce que tu en dis ?

– Vous devrez également offrir à la dame un reposoir pour sa main. Je n'ai jamais vu une pierre aussi grosse.

Lindsay sourit.

– Elle m'a coûté une fortune mais ce n'est rien comparé au privilège de la voir briller tous les jours au doigt de celle que j'aime. Je veux que le monde entier sache qu'elle m'appartient.

– Aucune femme ne résisterait à un tel argument, milord.

Lindsay rit. Le diamant était très gros, en effet, mais sans ostentation. Le but n'était pas de clamer son prix mais l'immensité de l'amour qu'il vouait à celle qui le portait.

– Tu penses que c'est le bon soir pour lui demander de m'épouser ? C'est ce que tu veux dire ?

– Je n'ai pas de conseils à vous donner, milord.

Lindsay rit. Vallery passait son temps à ça. La nuit dernière encore, il lui avait clairement signifié qu'il avait assez fumé. Pour toute réponse, Lindsay lui avait soufflé un nuage d'opium à la figure.

Rasé de frais, Lindsay se leva et se dirigea vers le canapé où Vallery avait disposé ses vêtements pour la soirée. La veste bleu flambant neuve et le gilet ivoire étaient là. Lindsay se demanda si son valet avait été assez judicieux pour glisser l'écrin contenant le diamant serti d'émeraudes dans la poche.

– Vous avez la mine d'un chat qui vient de manger un canari, commenta Vallery tout en nettoyant le nécessaire à barbe.

– Il y a trop longtemps que j'attends cet instant. Je vais demander à la plus belle femme du monde de devenir ma femme.

– Voilà une bonne nouvelle, plaisanta son valet. Je n'aurai plus à vous écouter me parler d'elle pendant des heures. L'amour que vous lui portez n'est pas naturel.

– Si, chuchota Lindsay tandis que l'image d'Anaïs flottait devant ses yeux. C'est la chose la plus naturelle du monde de l'aimer comme je l'aime.

– Vous feriez bien de vous dépêcher et de rejoindre les invités de votre mère. Vous êtes affreusement en retard.

Lindsay s'habilla et quitta le repaire privé où se dressait, autrefois, une ancienne serre tombée en ruine. Quand ses investissements en bourse avaient commencé à rapporter, il avait demandé la permission d'user à sa guise de cette monstruosité délabrée et il en avait fait son refuge. Un temple du raffinement et de la décadence, conçu à l'image de l'Alhambra, en Espagne, dans lequel il venait se réfugier pendant la journée.

Il entra dans le grand salon, où il fut accueilli par une exclamation familière.

– Ah, le voilà enfin ! fit son père, le marquis de Weatherby, d'une voix pâteuse.

– Bonsoir, père.

Lindsay le salua d'un bref signe de tête puis saisit d'un geste plein de charme et d'élégance la main gantée de sa mère pour la porter à ses lèvres.

– Maman, vous êtes ravissante, ce soir.

Lady Eleanor Weatherby l'enveloppa d'un regard aigu, mais il savait qu'il n'y avait plus aucun vestige des heures passées sur ses traits détendus et souriants. Plus aucune trace de son étreinte passionnée avec sa maîtresse cachée.

Il sacrifia très vite aux salutations d'usage, retardant volontairement le moment où il apercevrait Anaïs parmi les invités. C'était un petit jeu auquel il aimait se livrer. Juste pour voir combien de temps il pouvait tenir sans la voir.

Il était aussi tendu qu'un arc, maintenant. La bouche sèche d'avoir parlé. Les yeux avides d'apercevoir son corps sensuel et son visage adorable. Comme s'ils avaient deviné son désir, les invités s'écartèrent, dévoilant Anaïs devant la cheminée. Elle discutait avec sa sœur cadette.

Elle dut sentir son regard brûlant car elle s'interrompit et tourna la tête vers lui. Son sourire fit battre son cœur plus vite. Il ressentit une sorte de vertige – comme lorsqu'il inhalait sa première bouffée d'opium.

Si chaque destin était écrit d'avance, avant même qu'on vienne au monde, alors il contemplait sans nul doute la femme qui avait été créée pour lui.

Lindsay avait toujours su qu'un jour Anaïs et lui ne feraient qu'un. Il en avait eu la certitude, mais jamais autant qu'en cette minute tandis que leurs deux regards se mêlaient.

Ils étaient amis depuis l'enfance, mais ses sentiments pour elle n'avaient plus rien de chaste ni d'amical. Anaïs lui inspirait un désir brûlant. Passionné. Le rêve qu'il avait fait d'elle la nuit dernière avait été d'un érotisme torride. Toutes ces choses qu'elle l'avait laissé lui faire...

Un jour, bientôt, ce ne serait plus simplement un fantasme mais la réalité.

– Bonsoir, Lindsay.

Sa voix l'enveloppa comme une caresse et il fut aussi troublé que si elle l'avait touché. Il lui était de plus en plus difficile de lui cacher ce qu'il ressentait. Il doutait d'y parvenir plus longtemps.

Il porta sa main gantée à ses lèvres. Elle semblait faite pour tenir au creux de la sienne. Ses yeux, ces merveilleux lacs d'azur, capturèrent son attention tandis qu'il s'inclinait pour embrasser le bout de ses doigts. Il prit son temps, regardant sa poitrine palpiter sous son corsage. Elle se rapprocha imperceptiblement et un bouquet de senteurs flotta jusqu'à lui.

Elle avait mis le parfum français qu'il lui avait offert.

Un désir aigu le traversa comme une lame. Il ferma les yeux et visualisa le liquide doré s'insinuant entre ses seins tandis qu'elle pressait le bouchon en cristal taillé sur son décolleté. Un jour, après l'amour, il la regarderait à sa toilette. Puis il quitterait le lit aux draps froissés par leurs ébats, il lui prendrait le bouchon des doigts et il le ferait glisser lui-même dans la vallée de ses seins. Elle lèverait les yeux dans le miroir, et elle le verrait derrière elle, le regard brûlant de désir comme...

– Lindsay ?

Il sortit lentement de sa transe. Anaïs était là, devant lui, ses lèvres délectables prêtes à être dévorées par les siennes. Il serait facile de faire descendre les manches de sa robe le long de ses

bras afin de dénuder sa poitrine. Elle porterait un corset en dessous, bien sûr, mais dans ses rêves, elle était nue, offerte à son regard, à ses mains.

Il leva les yeux vers son visage adorable puis les ramena sur sa gorge. Il mourait d'envie de presser ses lèvres à l'endroit où son pouls palpait comme les ailes d'un papillon. Chaque parcelle de son corps voluptueux était aussi appétissante pour lui qu'une boutique de confiseries. Il mourait d'envie de la dévorer.

– Bonsoir, mon ange, dit-il. Vous êtes étourdissante, comme toujours.

– Vous me flattez, milord, répondit-elle avec un petit rire.

Il ne put s'empêcher de penser que son sourire n'était pas naturel. Nervosité ? Trouble ?

– Les jeunes filles de Londres ont dû succomber à vos compliments.

– Vous êtes la seule à qui je fais des compliments, Anaïs.

Il lut dans ses yeux qu'elle doutait de sa sincérité.

– Juré, lui chuchota-t-il à l'oreille.

Elle se crispa. Il oubliait où il était, songea-t-il en essayant de se ressaisir. Et il oubliait que, dans l'esprit d'Anaïs, ils étaient seulement amis, alors que pour lui, ils étaient amants depuis des années.

Il avait l'impression de connaître chaque centimètre de son corps magnifique. Quel homme ne rêverait pas d'une femme comme Anaïs ? Elle était incroyablement féminine, tout en courbes douces et voluptueuses. Il imaginait son corps alangui sous le sien, ses longs cheveux blonds répandus sur l'oreiller. Ses seins doux et fermes seraient la plus exquise des invites à les butiner, les mordiller, les savourer pendant des heures. Son décolleté enflammait son imagination. Il n'y avait pas un seul endroit de son corps qui ne soit pour lui un enchantement. Il voulait refermer ses mains sur ses hanches et la plaquer sensuellement contre lui. Il voulait sentir sa chair douce contre son sexe brûlant, empoigner ses fesses fermes et rondes et les pétrir pendant qu'il l'embrasserait à en perdre le souffle. Il voulait lui arracher ses vêtements et contempler ce corps qui l'enchantait et le tenait captif depuis des années.

Il adorerait chacune de ses courbes avec ses mains et se perdrait dans ses merveilleux yeux bleus, aussi limpides qu'un ciel sans nuage. Son sourire timide le désarmerait, il le savait par avance. Elle avait toujours eu sans le savoir le pouvoir de lui faire rendre les armes.

Anaïs était faite pour l'amour. Il n'aurait pas peur de la briser en la serrant trop fort. Il ne se sentirait pas obligé de la traiter comme une fleur délicate. Il pourrait se délecter de son corps sensuel pendant des heures.

Mais plus encore que son corps, Lindsay mourait d'envie de posséder son cœur, cette partie d'elle-même dont elle gardait si jalousement le secret. Il voulait qu'Anaïs voie en lui davantage qu'un ami : un amant, un confident. Il voulait tout d'elle – son corps, son esprit, et cette amitié sur laquelle il avait toujours su pouvoir compter.

– Je crois que c'était la cloche annonçant le dîner, fit la voix de sa mère par-dessus le brouhaha des conversations. Si vous voulez bien passer à table ?

– Puis-je ?

Lindsay offrit son bras à Anaïs. Elle glissa sa main au creux de son coude d'un geste parfaitement naturel et se pressa contre lui. Le contact troublant de sa hanche contre la sienne le rendit fou. Il aurait voulu l'emmener loin de tous ces gens, l'emporter dans son antre et tout lui avouer.

– Vous avez quelque chose de différent, ce soir, dit-elle en levant les yeux vers lui.

– Ah ?

Elle hocha la tête et une mèche de cheveux dorés glissa de sa coiffure pour venir se poser sur le doux renflement d'un sein. Si cette mèche restait là toute la soirée, il ne répondrait plus de rien, songea Lindsay en se crispant. Il serait incapable d'en détourner son regard, ou de chasser l'image de ses lèvres la poussant doucement sur le côté pour déposer sur sa peau crémeuse une pluie de baisers.

– Je ne saurais dire en quoi. Vous êtes juste... différent. Ce sont vos yeux.

Il savait ce qui s'y reflétait. La passion. Le désir. Il ne pouvait plus le dissimuler.

– Lindsay, vous êtes sûr que tout va bien ? Vous avez un comportement étrange depuis que vous êtes rentré de Londres, il y a deux semaines.

Il allait très bien, oui. Il se consumait seulement de désir pour elle.

– Venez me rejoindre ce soir, Anaïs. Dans les écuries.

Elle le dévisagea avec stupeur, la tête inclinée sur le côté, et il faillit reculer de consternation et de honte. Et si ce n'était pas ses sentiments amoureux qu'elle voyait se refléter dans ses yeux, mais cette part de ténèbres qu'il cachait au reste du monde ?

– Vous m'inquiétez.

Lindsay sourit et mêla ses doigts aux siens.

– C'est sans fondement. Après le dîner, dites à votre mère que vous sortez faire une promenade à cheval. Nous galoperons dans la forêt et, peut-être, si vous êtes sage, je vous laisserai gagner.

Elle se mit à rire, les yeux brillants.

– Oh, quelle prétention ! C'est moi qui vais vous battre à plates coutures, mon cher ! Je vais vous faire crier grâce !

Il ne demandait que ça, songea-t-il tandis qu'il escortait la jeune femme dans la salle à manger. Même s'il avait le sentiment qu'ils ne parlaient pas de la même chose.

Lord Lindsay Raeburn avait vraiment un comportement étrange, ce soir. Anaïs lança un regard furtif à son ami de toujours, assis à sa droite. Il y avait une flamme dans ses yeux, d'une intensité presque sauvage. Elle ne l'avait jamais vu ainsi. Mais il est vrai qu'il n'était pas tout à fait lui-même depuis deux semaines.

Peut-être était-ce la délicieuse lady Mary Grantworth, assise en face d'eux, qui le troublait. Mary le dévorait des yeux depuis le début du repas. Et elle avait accaparé son attention pendant la majeure partie du dîner.

Quel homme résisterait à ses yeux violets et à sa silhouette élancée ? Mary était tout en lignes fines et délicates... le contraire d'Anaïs.

Lindsay aimait-il les petits seins impertinents et les hanches étroites ? Si c'était le cas, Anaïs n'avait aucune chance : sa poitrine à elle était pleine, ses courbes voluptueuses. Elle aimait à penser que les hommes préféreraient les femmes aux formes généreuses, mais qu'en savait-elle, après tout ? Peut-être était-ce tout le contraire.

Elle était née ainsi, ce n'était pas sa faute. Avec le temps, elle avait appris à s'apprécier telle qu'elle était et finalement, elle trouvait même de l'attrait à sa poitrine opulente et à la courbe voluptueuse de ses hanches. Il y avait une éternité qu'elle n'avait pas eu honte de son corps... Jusqu'à ce soir, face à cette jeune femme mince et arrogante qui la dévisageait avec dédain. Mary était fine, délicate, toujours habillée à la pointe de la mode. Anaïs se reconnaissait un certain charme avec ses yeux pervenche et ses longs cheveux blonds bouclés, mais elle n'était ni fragile, ni élégante – sa mère ayant décrété qu'un corps comme le sien devait se faire le plus discret possible.

Mais qu'en pensait Lindsay ? Était-il séduit par la petite poitrine de Mary, qui tendait son corsage comme deux pommes bien fermes ? Ou préférait-il la sienne, douce et chaude, aussi voluptueuse que deux pêches bien mûres ?

Quel genre de femme Lindsay avait-il envie d'étreindre ? Anaïs avait toujours rêvé en secret d'être celle qu'il désirerait. Mais maintenant, assise en face de Mary, elle n'en était plus si sûre.

– Vous avez l'air en colère, lui chuchota Lindsay, la faisant tressaillir.

– Je pensais à quelque chose, répondit-elle en gardant les yeux baissés.

Son visage était tout proche du sien. Elle sentait son souffle sur sa nuque. Elle ne pouvait pas regarder ce beau visage sans trahir les sentiments qu'il lui inspirait.

– Quelque chose de désagréable, alors ?

Oh oui ! Elle imaginait Mary et Lindsay ensemble. Car il n'y avait aucun doute : Mary Grantworth voulait Lindsay, et pas seulement pour son titre de lord Raeburn.

Anaïs, elle, se moquait bien qu'il soit destiné à devenir marquis, à la suite de son père, le marquis de Weatherby. Elle ne s'en était jamais soucée. C'était Lindsay qu'elle aimait. L'ami d'enfance qui était devenu un homme vigoureux, généreux, brillant... Un homme qui se suffisait à lui-même et n'attendait pas passivement d'hériter du titre et de l'argent de son père comme tant d'autres.

– Quand vous faites la moue, mon ange, tous les hommes rêvent d'être celui qui effacera d'un baiser la tristesse de ces jolies lèvres.

Comment lui résister ? Lindsay incarnait le rêve de toute femme. Il était grand, tout en muscles, avec de larges épaules. Et en même temps il possédait un charme félin qui attirait le regard des femmes et enflammait leur imagination. Ses vêtements élégants, toujours impeccablement coupés, mettaient en valeur sa silhouette magnifique. Ses cheveux aussi noirs que l'onyx tombaient sur ses épaules en de longues vagues souples dans lesquelles Anaïs avait souvent rêvé de plonger ses doigts. Ses yeux verts étaient frangés de cils, incroyablement longs pour un homme. Il avait cette beauté un peu sombre et mélancolique des poètes maudits, mais avec le pli insolent de sa bouche et

ses joues souvent ombrées par une barbe d'une nuit, Anaïs voyait plutôt en lui l'image d'un ange déchu, capable de tenter n'importe quelle femme vertueuse – ou pas – d'un sourire ou d'un regard.

C'était ce qui rendait Lindsay si séduisant. Cette alliance irrésistible de romantisme et de noirceur. Il émouvait la jeune fille sentimentale qu'était Anaïs, et faisait frissonner de désir la femme qui sommeillait en elle.

Elle effleura du regard ses longues mains élégantes et ne put s'empêcher de frissonner en les imaginant sur sa peau ; et sa bouche ! Elle ne pouvait regarder ses lèvres pleines, sensuelles, sans les imaginer en train d'embraser chaque parcelle de son corps...

Comment s'étonner que Mary ait jeté son dévolu sur lui ? Anaïs elle-même ne parvenait pas à détacher les yeux de son beau profil. Faire l'amour avec Lindsay serait sans aucun doute une expérience unique, au-delà même de ce qu'elle imaginait. Comme s'il avait lu dans ses pensées, il posa sur elle un regard brûlant tandis qu'un sourire secret fleurissait sur ses lèvres.

Elle était ensorcelée. Elle mourait d'envie qu'il se penche vers elle et lui murmure à l'oreille toutes ces choses érotiques qu'il lui chuchotait dans ses rêves. Au lieu de ça, elle cilla pour rompre le charme.

– Vous essayez de me flatter, dit-elle tout en lançant furtivement un regard à Mary Grantworth.

La jeune femme les observait avec une expression venimeuse.

– Non, Anaïs. Vous savez bien que jamais je ne vous mentirai.

Bien sûr. Ils étaient amis, après tout. **Amis**. Ce mot lui faisait l'effet d'un nœud coulant autour de son cou. Elle ne voulait pas être amie avec Lindsay. Elle voulait qu'il soit son amant. Elle voulait que ses rêves deviennent réalité. Elle voulait éprouver les mêmes sensations enivrantes que lorsqu'il la caressait en rêve...

Elle sentit son visage s'enflammer et détourna les yeux. Mon Dieu, s'il savait quelles pensées honteuses, indignes d'une jeune fille comme il faut, l'agitaient ! Il s'écarterait probablement d'elle avec horreur.

Il affirmait ne pas mentir, cela ne prouvait rien. Sans doute voulait-il simplement redonner le sourire à une amie. Elle ne devait pas attacher trop d'importance à ses compliments. Pas plus qu'à la scène étrange qui avait eu lieu dans le salon quand ses lèvres s'étaient attardées sur sa main et qu'il avait semblé la respirer tout entière.

Elle rêvait tout éveillée. Lindsay ne la désirait pas comme elle le désirait. C'était impossible.

– Viendrez-vous à la foire agricole, la semaine prochaine, à Blackpool, milord ? demanda Mary, détournant l'attention de Lindsay du visage tendu d'Anaïs.

– Je n'y ai pas encore réfléchi, lady Mary.

– Il faut absolument que vous veniez. Mon oncle va mettre en vente plusieurs de ses étalons. Vous êtes connu pour vos talents de cavalier et de reproducteur...

– Mes talents de reproducteur ? demanda Lindsay avec un sourire railleur.

Le visage de Mary se colora, mais Anaïs ne fut pas dupe une seconde. Son étourderie était loin d'être innocente.

– Je parlais de vos chevaux, lord Raeburn, rectifia-t-elle en battant des cils. Ces étalons

pourraient vous intéresser si vous envisagez de vous lancer dans l'élevage. Du moins, si j'ai bien compris ce que vous m'avez dit lorsque nous nous sommes promenés ensemble, la semaine dernière.

Mary lança à Anaïs un regard triomphant. Avec un petit signe de tête frisant l'impolitesse, Lindsay ramena son attention sur son assiette. Il ne répondit pas à la question de Mary dont le visage s'assombrit dangereusement.

Anaïs reposa ses couverts : elle avait perdu l'appétit. Elle essaya de respirer, de stopper les pensées qui tourbillonnaient dans sa tête. Mary s'était promenée avec Lindsay, ils étaient sortis ensemble. Depuis quand se fréquentaient-ils ? Au moment où elle avait la sensation de devenir folle, elle sentit une main prendre la sienne sous la table.

Lindsay.

Anaïs leva les yeux vers lui et vit une flamme sombre dans son regard. Il mêla ses doigts aux siens, effleurant du pouce la peau sensible de sa paume avec une telle douceur qu'elle se mit à trembler.

C'était un geste tendre et en même temps incroyablement érotique. Cette caresse sous la table pendant que des dizaines d'invités dînaient autour d'eux était l'expérience la plus troublante qu'elle ait jamais vécue.

– Je veux goûter vos lèvres, murmura-t-il pour elle seule tandis que son regard glissait vers sa bouche. Je veux être seul avec vous. Vous voulez bien, Anaïs ? Que nous soyons seuls, vous et moi ?

Il abandonna sa main et posa sa paume sur sa cuisse. Anaïs cessa de respirer.

– Viendrez-vous, Anaïs ?

Il se pencha, faisant mine de ramasser sa serviette, et lui chuchota à l'oreille :

– Je vous attends.

Il se leva, s'excusa auprès des invités et quitta la table. Anaïs relâcha lentement son souffle. **Je vous attends...** Ces trois mots résonnèrent dans son esprit pendant tout le reste du dîner.

Chapitre 2

Les yeux bleus d'Anaïs étincelèrent et ses lèvres s'entrouvrirent sur un sourire d'une candeur ensorcelante. Lindsay fixa du regard ces lèvres douces et pulpeuses qui éveillaient en lui des désirs coupables.

Anaïs était une lady. Et une amie d'enfance, bien qu'elle ne soit plus une enfant. Elle était une femme, avec un corps de femme. Mais avait-elle également des désirs de femme ? Avait-elle envie de lui ? L'autoriserait-elle à assouvir cette faim dévorante qui le tourmentait depuis des années ?

La façon dont elle lui avait abandonné sa main sous la table lui laissait penser qu'elle pourrait accepter ses avances. Elle s'était mise à trembler quand sa caresse s'était faite plus intime. Dieu, il ne pouvait plus cacher ses sentiments pour elle ! Il ne pouvait plus nier la passion qu'elle lui inspirait...

– Vous êtes à la traîne, Lindsay ! jeta-t-elle avec défi en lui lançant un regard espiègle par-dessus son épaule tandis que ses boucles dorées virevoltaient dans l'air froid. Je vais arriver la première et vous perdrez votre pari !

Elle se pencha sur sa selle et poussa ardemment sa jument en avant, le mouvement mettant en valeur ses hanches parfaites car elle montait effrontément à califourchon.

Une boule de désir se lova dans le ventre de Lindsay à la vue de ses formes délectables. Il aurait dû rester à Londres. Il aurait dû sombrer dans les vapeurs de la fumerie d'opium de Tran pour tenter d'éteindre cette passion funeste ! Mais il lui était tout aussi impossible de rester loin d'Anaïs Darnby qu'à un papillon de se tenir à distance d'une flamme.

Un tourment familial lui comprima la poitrine tandis qu'il serrait les rênes dans ses mains gantées, pressant sa monture pour réduire la distance entre eux.

Il n'aurait jamais dû proposer cette promenade nocturne. Et il n'aurait pas dû non plus céder à son envie de lui prendre la main sous la table. Il avait été incapable de la quitter des yeux pendant le dîner. Il l'avait regardée manger, il avait étudié le mouvement érotique de ses lèvres sur la fourchette... Bon sang, il avait eu faim d'elle pendant toute cette maudite soirée ! Il avait été excité jusqu'à l'humiliation, son sang bouillonnant du désir de faire d'Anaïs non plus seulement son amie mais sa maîtresse.

Elle lança de nouveau un regard par-dessus son épaule, et écarquilla les yeux en découvrant qu'il revenait sur elle à la vitesse de l'éclair. Elle lui décocha un sourire insolent et le sang battit follement à ses tempes.

Il était incapable de réfléchir quand elle le regardait ainsi. Il chérissait leur amitié comme un trésor – la plus précieuse des pépites. Ce sombre désir risquait de détruire les tendres sentiments qu'elle lui portait. Mais il fallait qu'il sache, qu'il connaisse au moins une fois le goût de ses lèvres. Une seule fois. Un seul baiser interdit...

L'écurie se dessina au loin et Anaïs poussa sa jument au galop vers les portes ouvertes. Lindsay sentit son cœur battre à grands coups. Son rythme cardiaque s'accélérait toujours quand il faisait du cheval, mais aujourd'hui c'était différent. Des images érotiques passaient devant ses yeux. Les lèvres d'Anaïs, gonflées par ses baisers, laissant échapper des cris de plaisir. Ses doigts

s'enfonçant dans ses épaules tandis que leurs deux corps brûlants ne faisaient plus qu'un... Oui, c'était cela qu'il désirait, cette fusion charnelle.

Il voulait qu'Anaïs soit sa compagne. Son épouse. Son amante. Il ne pouvait supporter cette attente un jour de plus, une seule heure. Quelle torture de se tenir tout près d'elle sans pouvoir la toucher ! Avait-elle la moindre idée des pensées folles qui l'agitaient quand ils s'asseyaient côte à côte près de la rivière pour bavarder ? Et du contrôle qu'il devait exercer sur lui-même pour s'empêcher de se jeter sur elle et la dévorer de baisers quand elle s'allongeait dans l'herbe pour contempler le ciel ?

Ils franchirent à pleine vitesse les portes de l'écurie. Lindsay sauta à terre et conduisit aussitôt son cheval dans sa stalle. En se retournant, il vit Anaïs mettre pied à terre. Le talon de sa bottine resta pris dans l'étrier, dévoilant sa cheville. Le désir qui l'avait tenaillé toute la soirée le ravagea d'un seul coup.

En trois enjambées il fut à ses côtés, les deux mains autour de sa taille pour la soulever et la dégager des étriers. Elle poussa un faible cri, presque un soupir, et la passion le fit trembler. C'était le moment qu'il attendait depuis toujours. Le moment de vérité. Le destin venait de décider pour lui !

– Je ne peux plus continuer, Anaïs.

Sa respiration était oppressée et les mots tombaient de ses lèvres, rauques et tendus.

– C'est une torture de ne pas vous toucher, de penser à vous toutes les nuits et de ne pas vous avoir auprès de moi. Je vous désire depuis si longtemps...

Elle écarquilla les yeux. Stupeur ? Effroi ? Il ne réussit pas à interpréter son regard et cette incertitude le mina.

– Votre amitié ne me suffit plus, continua-t-il néanmoins. Je veux sentir votre corps vibrer sous le mien. Je vous veux, sauvage et passionnée dans mes bras. Je veux ne faire plus qu'un avec vous.

Il n'attendit pas sa réponse, c'était au-dessus de ses forces. Il ne supporterait pas de l'entendre répondre que son désir n'était pas réciproque. Il voulait seulement sentir ses lèvres sous les siennes. Un baiser, un seul. Il n'irait pas plus loin si c'était tout ce qu'elle lui permettait. Mais si elle lui accordait cette liberté, il lui avouerait son amour. Il l'épouserait et il lui ferait l'amour pendant tout le reste de sa vie !

– Vous comprenez ce que je veux ? souffla-t-il en inclinant son visage vers le sien.

– Oui, murmura-t-elle tout bas.

– Vous voulez bien ?

Il ôta ses gants, les jeta sur le sol, puis déboutonna fébrilement le long manteau dont elle était enveloppée et le fit glisser de ses épaules. Il referma ses paumes sur la peau douce de ses bras.

– Si c'est non, il vous suffit de le dire. Je n'insisterai pas.

Leurs regards se croisèrent et il lut dans ses beaux yeux la bataille qui faisait rage en elle. Ces quelques minutes d'indécision furent les plus longues de toute sa vie...

Une bourrasque dévala en sifflant des collines enneigées et un volet de bois tapa bruyamment contre le mur de l'écurie. Anaïs aurait dû être glacée après leur chevauchée dans la neige, mais elle ne sentait pas le froid, seulement une fièvre dévorante.

– Anaïs, dites oui, je vous en supplie, lui chuchota à l'oreille Lindsay d'une voix sourde en dégrafant sa robe, dévoilant son corset. Ou ordonnez-moi d'arrêter pendant que je le peux encore.

Que faire ? Le mot que sa raison lui criait ne voulait pas franchir ses lèvres. Jamais il ne lui avait paru aussi difficile d'articuler cette petite syllabe : **non**. Elle ne voulait pas le dire parce que Lindsay obéirait, elle le savait. Or elle désirait ce qui était en train d'arriver, même si cela allait à l'encontre de tous ses principes. Elle voulait faire l'amour avec lui, quitte à être déshonorée.

– Anaïs ?

– N'arrêtez pas, murmura-t-elle dans un souffle. Oh, Lindsay, s'il vous plaît, n'arrêtez pas.

Il dénoua son corset avec une habileté étourdissante, dénudant sa poitrine. Anaïs sentit l'air froid sur ses seins et frissonna tandis que l'excitation lui montait à la tête comme du champagne.

Lindsay pressa sa bouche affamée sur sa peau nue, attisant le désir qui brûlait dans ses veines. Elle enfouit ses mains dans ses cheveux soyeux, ferma les yeux et s'autorisa à pousser un soupir de plaisir – un plaisir défendu. Aucune femme respectable n'aurait fait une chose pareille en dehors du mariage, qui plus est dans une écurie ! Seule une fille de petite vertu laisserait un homme prendre de telles libertés avec elle, et dans un lieu où on pouvait les surprendre à tout instant. Mais l'interdit était le plus délectable des fruits, surtout quand c'était Lindsay qui lui offrait la possibilité d'y mordre.

Anaïs cessa de réfléchir et s'abandonna au vertige de ses émotions tandis qu'il faisait glisser lentement sa robe, puis son jupon en dentelle, jusqu'au sol. Elle dut s'adosser au mur pour ne pas défaillir, pendant qu'il s'agenouillait devant elle et pressait son visage entre ses cuisses.

Comment lui résister ? Comment se refuser à lui alors qu'il était tout pour elle ? Elle aimait Lindsay depuis toujours. Etre seule avec lui en cet instant, sentir ses lèvres caresser son intimité dépassait tout ce qu'elle avait osé imaginer.

Son cœur tambourina follement dans sa poitrine tandis que la bouche avide de Lindsay la dévorait. D'un geste instinctif, elle agrippa ses cheveux pour l'encourager à aller plus loin.

– Mon Dieu, vous êtes si belle, dit-il d'une voix rauque en relevant la tête pour la contempler tandis qu'elle se tenait devant lui, tremblante et vulnérable.

– Vous savez bien que non, balbutia-t-elle, même si elle aurait tout donné pour que ce soit vrai.

– Si, fit-il en se redressant devant elle.

Sa voix se fit fervente tandis qu'il caressait ses mamelons tendus. Il les fit rouler sous ses pouces jusqu'à ce qu'ils deviennent aussi durs que des cailloux.

– Vous ne vous êtes pas rendu compte que je ne peux m'empêcher de vous regarder, d'être près de vous ? Vous êtes un ange, Anaïs. Mon ange. Vous êtes parfaite.

Son regard luisait de désir. Anaïs savait qu'il n'y avait plus de retour en arrière possible. Plus tard, elle tenterait de comprendre pourquoi, après toutes ces années, il avait brusquement décidé

de mettre un terme à leur relation d'amitié. Mais pour l'instant, elle était incapable de réfléchir. Ses caresses la faisaient trembler de désir.

Elle croisa son regard et il lui sourit lentement – sensuellement.

– Laissez-moi vous faire l'amour.

– Oui, haleta-t-elle tandis qu'il faisait glisser sa langue sur ses mamelons durcis. Oui, je le veux aussi.

Il la souleva dans ses bras comme si elle était aussi légère qu'une plume et l'emporta au fond de l'écurie, dans une stalle vide où étaient empilées des bottes de paille. Il la reposa sur le sol, le temps d'ôter sa veste, son gilet et sa chemise qu'il étendit sur leur lit de fortune. Puis il souleva de nouveau Anaïs et l'allongea sur ses vêtements.

Ils avaient galopé ardemment dans la forêt. Anaïs voyait son torse luire de transpiration dans le clair de lune qui filtrait par la fenêtre, derrière elle. Elle aimait l'odeur masculine de son corps mouillé de sueur. Peu lui importait que sa première fois ait lieu dans une écurie, dans la paille. Cela lui était égal parce qu'il s'agissait de Lindsay, et que cet endroit incarnait son univers à lui – un univers qu'ils avaient toujours partagé.

Il s'agenouilla devant elle et la contempla avec émerveillement.

– Vous êtes si belle. Je veux graver cette image de vous dans ma mémoire, au moment où je vais vous faire l'amour pour la première fois.

Anaïs sentit ses cuisses trembler mais elle chassa son appréhension. Ce n'était pas le moment d'être timide. Elle allait assouvir son fantasme le plus secret : découvrir les secrets du plaisir avec Lindsay.

Il la caressa longuement, observant chacune de ses réactions, guettant ses gémissements avant de faufiler doucement ses mains à l'intérieur de ses cuisses. Il fit durer le plaisir jusqu'à ce qu'elle lui agrippe les épaules pour presser son visage contre son ventre.

Il savait ce qu'elle voulait. Avec un sourire ensorcelant qui la fit frissonner de la tête aux pieds, il inclina la tête et referma sa bouche sur son sexe frémissant. Anaïs se cambra instinctivement pour se rapprocher de lui et l'entendit gronder de plaisir, juste avant de sentir sa langue la caresser.

Elle cria son prénom puis se mordit la lèvre pour réprimer des gémissements impudiques. Il explorait sa chair brûlante, dessinant des cercles autour de son clitoris gonflé, l'excitant sans répit. Anaïs gémit et ouvrit les yeux : il la fixait du regard. La vision de son visage entre ses cuisses était d'un tel érotisme qu'elle crut que son cœur allait s'arrêter de battre.

– Je me suis toujours demandé quelle saveur vous auriez pendant que je vous ferais l'amour, murmura-t-il. Maintenant, je le sais.

Anaïs fut incapable de répondre : un tremblement la saisit et le plaisir la submergea brusquement, avec une intensité qui la laissa sans force. Quand elle fut capable de parler, ce fut dans un chuchotement, le souffle haletant, pour le supplier d'arrêter. Il n'obéit pas. Il continua à la caresser jusqu'à ce qu'elle se redresse sur les coudes, les doigts enfouis dans ses cheveux. Elle le regarda pendant qu'il la tourmentait sans relâche, la conduisant une deuxième fois jusqu'à l'extase.

Lindsay leva les yeux vers elle quand elle prit l'un de ses seins dans sa paume et le caressa avec

son pouce, comme elle le faisait parfois la nuit, cachée sous les draps, en imaginant que c'était Lindsay.

– Petite diablesse, souffla-t-il, les yeux étincelant de désir. Ce n'est pas la première fois que vous faites ça, n'est-ce pas ?

Elle esquissa un sourire mystérieux et fit rouler son mamelon durci entre son pouce et son index. Elle fut comblée de l'entendre gémir.

– C'était vous que j'imaginai quand je me donnais du plaisir, Lindsay. Mais cela n'avait rien à voir avec ce soir. Je n'ai jamais rien ressenti d'aussi merveilleux.

Lindsay se redressa, ôta ses bottes, puis déboutonna son pantalon et le fit descendre sur ses hanches. Elle eut à peine le temps d'entrevoir son sexe bandé avant qu'il ne revienne vers elle.

Anaïs l'enlaça de ses deux bras tandis qu'il s'allongeait sur elle et enfouissait son visage dans son cou. Son corps eut un mouvement de recul instinctif quand il entra en elle mais il lui saisit les hanches pour l'immobiliser. Elle poussa un petit cri quand il pénétra plus profondément en elle. Contrairement à ce qu'elle craignait, elle n'éprouva aucune douleur. Seulement un bref inconfort, rapidement balayé par le bonheur de sentir Lindsay en elle. Ils ne faisaient plus qu'un, désormais.

Il commença à onduler. Anaïs se souleva pour aller au-devant de lui. Le plaisir l'envahissait de nouveau. Il continua son va-et-vient langoureux, les doigts enfouis dans ses cheveux dénoués.

– Anaïs, haleta-t-il. Mon ange.

Elle plongea son regard au fond du sien tandis qu'il accélérait le rythme. Lindsay, songea-t-elle ardemment. Si vous saviez combien je vous aime...

Un courant d'air glacé se faufila à travers les lattes de bois, effleurant leurs corps enlacés. Anaïs frissonna et se blottit dans la chaleur de Lindsay. Il étendit le bras, attrapa une couverture, accrochée à un clou et la déploya sur eux.

– Cela ne vous ennuie pas ? Ce n'est pas de la soie, mais je veux vous garder tout contre moi, murmura-t-il en faisant glisser sa main sur ses hanches.

Au lieu de repousser sa main audacieuse, Anaïs se pelotonna plus étroitement encore contre lui. Elle ne se lassait ni de ses compliments ni de l'adoration qu'elle lisait dans ses yeux.

– Combien de fois pensez-vous pouvoir recommencer ce soir ?

Il rit tout bas et pressa sa joue contre ses cheveux.

– Aucune idée. Je ne parviens pas à me rassasier de vous. J'ai toute une vie de frustration à rattraper, vous savez. Tant d'années à vous aimer en silence. Vous n'imaginez pas la torture que vous m'avez infligée. Ce soir, en vous voyant près de la cheminée, j'ai dû m'empêcher de vous prendre dans mes bras et vous enlever. J'avais tellement envie de vous...

Il enroula une boucle blonde autour de son index.

– Je suis heureux d'avoir enfin trouvé le courage de vous avouer ce que je ressentais, murmura-t-il.

– Moi aussi, avoua-t-elle en rougissant.

Il prit sa main dans la sienne et mêla tendrement ses doigts aux siens.

– Je voudrais prolonger ce moment à l’infini, mais il doit être tard. Notre chevauchée, dit-il avec un sourire malicieux, s’est prolongée plus longtemps que prévu.

Anaïs hocha la tête. Il avait raison, hélas. Elle n’avait pas plus envie que lui que ce moment s’arrête. Elle attendait depuis si longtemps que Lindsay se rende enfin compte qu’elle était une femme.

– Serez-vous présente au bal masqué que donnent les Torrington, mardi ? demanda-t-il.

– Hélas oui, soupira-t-elle.

– Je croyais que vous aimiez la fête de la Saint-Valentin ?

– C’est l’idée de ce bal masqué qui me consterne.

– Pourquoi ?

Elle s’assit et la couverture glissa, dévoilant sa poitrine magnifique.

– Ma mère m’a choisi un déguisement de bergère.

Les yeux verts de Lindsay s’assombrirent de désir. Il s’inclina vers elle et caressa sensuellement l’aréole rose de ses seins.

– Vous devriez venir en odalisque, chuchota-t-il. Je n’imagine rien de plus excitant que de vous découvrir en houri.

Il l’observa à travers ses cils incroyablement longs.

– Vous voulez bien être ma houri ?

Anaïs hocha la tête. Elle était prête à tout pour lui plaire. Elle viendrait déguisée en fille de harem s’il le désirait.

Il sourit et referma sa main sur sa nuque, l’attirant plus près de lui.

– Vous exaucerez mes moindres désirs ? Vous trouverez un moyen de me rejoindre cette nuit-là et de faire l’amour avec moi ?

Comment refuser ? Elle avait l’impression de vivre un rêve éveillé.

– Oui.

Lindsay l’embrassa avec une douceur bouleversante.

– Vous voyez l’effet que vous produisez sur moi ? chuchota-t-il en se pressant contre elle. Je veux passer toutes les nuits de ma vie avec vous, en vous.

Anaïs cilla. Avait-elle bien compris ?

– Vous voulez m’épouser ? demanda-t-elle avec stupeur.

Elle avait abandonné tout espoir que Lindsay lui rende un jour ses sentiments. Et pourtant ils étaient là, dans les bras l’un de l’autre, à parler d’avenir.

– Vous êtes à moi et vous serez ma femme, affirma-t-il sereinement. J’ai l’intention de...

Un bruit retentit de l’autre côté de la fenêtre. Anaïs étouffa un cri et attrapa précipitamment la

couverture pour dissimuler sa nudité.

– N’ayez crainte, mon ange, c’est probablement un chat, la rassura Lindsay.

Anaïs s’agenouilla et regarda par la fenêtre. Elle n’était pas sûre, mais il lui sembla voir une ombre s’enfuir.

– Il faut que je parte, chuchota-t-elle.

– Comment vous convaincre de rester avec moi ? demanda Lindsay en l’enveloppant dans ses bras.

Il déposa une pluie de baisers sur sa nuque, déclenchant une cascade de petits frissons voluptueux le long de son dos.

– Dois-je vous supplier ? Ou simplement vous faire l’amour séance tenante ? Oui, c’est une idée intéressante. J’ai bien envie de...

– Où sont-ils ? tonna une voix.

Anaïs sursauta de frayeur. C’était le marquis de Weatherby – le père de Lindsay !

– Habillez-vous, vite, souffla Lindsay en ramassant ses vêtements à toute vitesse.

Elle enfila précipitamment son jupon.

– Vite, répéta-t-il en l’aidant à passer sa chemise. Et cachez-vous dans la paille.

– Lindsay...

– Dépêchez-vous ! commanda-t-il en lui lançant sa robe.

– Où est passé mon vaurien de fils ? gronda son père d’une voix pâteuse.

Anaïs lança à Lindsay un regard paniqué avant d’enfiler sa robe.

Le marquis était un ivrogne patenté. Il était capable de tout quand il avait bu. Elle avait peur pour Lindsay.

La porte de l’écurie s’ouvrit à la volée. L’air glacé de février entra, suivi par une bourrasque de vent mêlé de neige. Dans leur stalle, les chevaux hennirent nerveusement. Anaïs regarda à travers les interstices de la cloison : la silhouette du marquis se dressait sur le seuil, immense. Il avait les poings serrés. Il tourna la tête dans sa direction et elle étouffa un cri avant de se cacher précipitamment derrière deux bottes de paille.

– Où êtes-vous ? aboya le marquis en claquant la porte derrière lui.

Il trébucha sur un tabouret et l’envoya balader d’un coup de pied furieux.

– Ah ! ricana-t-il en fixant son regard sur Lindsay. Vous voilà. Occupé à vous rhabiller, à ce que je vois. Si vous vouliez forniquer avec une servante, vous auriez pu avoir la décence d’attendre que nos invités soient partis !

Lindsay boutonna sa chemise puis attrapa ses bottes, ignorant son père.

– Vous n’étiez pas en train de trousser la fille Darnby, au moins ?

Anaïs vit les larges épaules de Lindsay se raidir mais il garda le silence tandis qu’il enfilait sa deuxième botte.

– Dieu sait que cette péronnelle aurait besoin d’une bonne empoignade pour la mettre au pas,

ricana le marquis. Toujours à me toiser de haut comme si j'avais commis tous les péchés capitaux. Mais vous connaissez votre mère : la seule pensée que vous ayez pu profaner cette innocente colombe lui donnerait une attaque de nerfs. Donc, si vous vous êtes amusé avec la fille Darnby ce soir, vous allez me faire le plaisir de ranger votre attirail et de rentrer à la maison.

Lindsay tourna les yeux vers son père avec un mépris non dissimulé.

– Lady Anaïs est rentrée immédiatement après notre promenade à cheval. Je ne l'ai pas revue.

Le marquis de Weatherby ricana.

– La donzelle ne veut pas retrousser ses jupes devant des gens comme nous, hé ? Nous ne sommes pas dignes d'elle ! Je me demande pour qui elle se prend. Sa mère était une moins que rien avant d'épouser Darnby. Elle ne possédait rien, en dehors de certains atouts naturels. J'en parle en connaissance de cause...

Weatherby eut un clin d'œil d'ivrogne.

– Darnby n'est pas le premier à avoir eu les faveurs de la dame. Il y a eu du monde avant lui !

– Père ! lança rageusement Lindsay.

Il lança un rapide regard en direction d'Anaïs mais elle ne se faisait plus d'illusions sur sa mère depuis longtemps. Elle avait huit ans quand elle avait vu celle-ci flirter avec un ami de son père pendant un pique-nique. Ce soir-là, Anaïs s'était faufilée hors de la maison pour aller observer les lucioles au bord de l'étang avec Lindsay. Elle avait vu sa mère, vêtue d'un déshabillé blanc, traverser la pelouse en direction de l'orangerie. L'ami en question l'y attendait. Sa mère s'était jetée dans ses bras avant même que la porte ne se soit refermée. Anaïs l'avait entendue s'écrier :

– Prenez-moi ! Effacez le contact répugnant de mon mari. Donnez-moi du plaisir, ce que cet imbécile n'a jamais été capable de faire !

A huit ans, Anaïs avait compris quel genre de femme était sa mère. Une hypocrite. Une arriviste. Une femme adultère. Cette liaison n'était sûrement pas la première. Et probablement pas la dernière.

Bien des années plus tard, alors qu'elle était adolescente, Anaïs avait surpris sa mère au grenier avec un jeune valet qui venait juste d'être engagé. Mais cette fois, elle ne s'était pas enfuie. Elle avait affronté sa mère, les yeux dans les yeux.

Sa mère lui avait alors avoué froidement ce qu'Anaïs soupçonnait déjà. Elle n'avait épousé son père que pour sa fortune et son titre. Elle ne l'avait jamais aimé. Ses caresses la répugnaient. Et elle n'avait aucune tendresse pour les enfants qu'elle avait été contrainte de mettre au monde pour lui donner satisfaction. Elle avait haï chacune de ses grossesses, et elle détestait tout particulièrement Anaïs, avait-elle ajouté méchamment, parce que, des trois, c'était celle qui ressemblait le plus à son père.

Anaïs avait quitté le grenier, bouleversée. Elle n'avait rien dit à son père, il aurait été anéanti. Elle n'en avait pas parlé non plus à sa sœur aînée, parce qu'Abigail était la copie conforme de leur mère. Ann, la cadette, n'était encore qu'une enfant. Anaïs s'était donc tournée spontanément vers la seule personne en qui elle avait une absolue confiance : Lindsay. Il l'attendait patiemment dans les écuries quand elle l'avait rejoint. Il avait déjà sellé sa jument et guettait son arrivée.

Anaïs s'était jetée dans ses bras en sanglotant, tout comme sa mère s'était jetée autrefois dans

les bras de son amant dans l'orangerie. Il l'avait tenue serrée contre lui et l'avait laissée inonder sa chemise de ses larmes. Elle s'était agrippée à lui comme le lierre sur la façade de sa maison tandis qu'il lui caressait doucement le dos pour la réconforter.

Confier sa peine à Lindsay l'avait apaisée, mais la pensée que la duplicité et la méchanceté de sa mère coulaient dans ses propres veines lui était insupportable. Aujourd'hui encore, elle ne parvenait toujours pas à se faire à cette idée.

Elle ne ressemblait pas à sa mère. Et elle ne serait jamais comme elle, se promit-elle tout en écoutant le marquis de Weatherby cracher son venin. Un venin qui n'était, hélas, que le reflet de la réalité.

– Qu'est-ce qui vous dérange ? railla son père. Que je ne supporte pas cette petite sottise que vous considérez comme votre amie, ou que j'aie couché avec sa mère ?

– Taisez-vous, articula Lindsay.

Son père lui tapota l'épaule avec un sourire railleur.

– Inutile de jouer les princes vertueux. Je vous connais. Vous avez vous-même un joli tableau de chasse, à vingt-neuf ans.

– Trente, lâcha sèchement Lindsay en enfilant sa veste de soirée.

– Pardon ?

– J'ai eu trente ans le mois dernier. Mais je comprends que vous ne vous en souveniez pas : vous étiez ivre, comme d'habitude.

– Bon, bon, trente ans, admit son père en haussant les épaules. Alors ? Qui était la petite chanceuse, ce soir ?

Il cligna de l'œil d'un air grivois.

– La fille de cuisine, peut-être ? La jeune Sally ? Cette enfant a du talent à revendre. J'ai passé un excellent moment avec elle, pas plus tard qu'hier soir.

– Vous m'écœurez, dit Lindsay entre ses dents.

– J'aime l'idée que vous suiviez mon exemple, enchaîna son père comme s'il n'avait rien dit. Les chiens ne font pas des chats...

Anaïs vit Lindsay blêmir. On aurait dit un fantôme. Était-ce parce que son père venait d'évoquer ses précédentes conquêtes devant elle ? Mais elle savait bien qu'il avait eu des maîtresses. Elle n'était pas naïve au point de penser qu'il s'était préservé pour elle. Elle s'était rendu compte de son expérience à l'instant où il l'avait touchée. Et même si elle ne pouvait se défendre d'un sentiment de jalousie en pensant à toutes celles qui l'avaient précédée, elle était persuadée que ce qu'ils venaient de vivre ensemble était sans comparaison avec ses aventures passées.

– Sur ce, je rentre annoncer à ce vieil imbécile de Darnby que sa péronnelle de fille n'était pas avec vous, marmonna le marquis. Je savais bien que vous aviez trop de goût pour vous accoupler avec une fille aussi commune...

Il s'éloigna en titubant.

– Mais votre mère n'en démordait pas. Il a fallu que j'abandonne mon verre de porto et ma partie de cartes pour partir à votre recherche. Maudite femme, je me demande ce que j'ai fait au

ciel pour mériter une sangsue pareille !

Il se retourna.

– A ce propos : vous pourriez vous montrer un peu plus aimable avec la fille Grantworth. Elle est riche, bien faite, et elle a le béguin pour vous. Débrouillez-vous pour prendre une option à l'occasion de cette foire agricole. Je veux un héritier avant de mourir. Je me suis bien fait comprendre ?

Son père parti, Lindsay se tourna vers Anaïs, le regard assombri par la honte.

– Il était ivre, déclara simplement Anaïs en ôtant un brin de paille accroché à ses cheveux. Il ne savait pas ce qu'il disait.

Depuis qu'ils étaient enfants, Lindsay utilisait cet argument pour excuser le comportement indigne de son père. Même si en réalité, il était indéfendable. Le marquis était ivre du matin au soir. Combien de fois Anaïs l'avait-elle vu rouler sous la table et batifoler avec ses jeunes maîtresses, quasiment sous le nez de sa femme ?

Anaïs comprenait cependant que Lindsay tente d'échapper à l'humiliation d'avoir un géniteur pareil. Elle comprenait d'autant mieux qu'elle connaissait bien le problème : elle avait le même. Sauf qu'au lieu de lui chercher des excuses, Anaïs, elle, avait fait le choix d'ignorer sa mère.

– Je n'ai aucun sentiment pour Mary Grantworth. Après ce qui vient de se passer, je tiens à ce que vous le sachiez, dit Lindsay.

Anaïs essaya de ne pas trop montrer son soulagement.

– Pendant le dîner, elle vous a raconté que nous nous étions promenés ensemble et que nous avions conversé, mais c'est faux. La vérité, c'est que je l'ai rencontrée par hasard, alors qu'elle sortait de la pharmacie. J'ai marché avec elle moins d'une minute.

– Merci, Lindsay. Mais vous n'avez pas à me fournir d'explications.

– Si. Je ne veux pas que vous ajoutiez foi aux propos de mon père. J'ai connu des femmes, mais vous êtes la seule avec laquelle j'ai jamais souhaité passer ma vie.

La sensation de froid qui l'avait envahie pendant la brève visite du marquis s'effaça, et une douce chaleur l'enveloppa de nouveau. Elle se dressa sur la pointe des pieds pour effleurer ses lèvres d'un baiser.

– Je vous crois.

– Je ne suis pas comme lui, Anaïs. Je ne suis pas comme mon père. Je ne partage pas ses vices.

Elle prit son visage dans ses mains et plongea son regard dans le sien. Il lui avait dit qu'il ne lui mentirait jamais, et elle avait confiance en lui.

– Non ?

– Non, je...

Elle sentit qu'il essayait de ne pas détourner son regard mais il échoua et fixa un point par-dessus son épaule tout en déclarant :

– Je le jure. Je ne suis pas comme lui.

La déception d'Anaïs fut rapidement balayée par l'amour immense qu'elle lui portait. Rien ne

pourrait l'empêcher d'aimer Lindsay – rien. Tout était encore si nouveau entre eux. Ils avaient besoin de temps l'un et l'autre pour s'adapter à leur nouvelle relation.

– Alors, tout ira bien, n'est-ce pas ? murmura-t-elle simplement.

Il hocha la tête et dessina du bout du doigt le pourtour de ses lèvres.

– Tout va bien, dit-il en appuyant sur le mot, comme s'il essayait de s'en convaincre lui-même.

Il prit son visage dans ses mains et plongea son regard au fond du sien.

– La chaîne qui nous unit ne doit pas être rompue. Jamais. Promettez-le-moi.

– J'ai toujours été liée à vous. Mon cœur sera toujours à vous, Lindsay.

– J'ai besoin de votre lumière dans ma vie, Anaïs. J'ai besoin de vous pour m'empêcher de devenir comme mon père.

– Vous ne deviendrez jamais comme lui.

– Jurez-le-moi, Anaïs. Jurez que vous serez toujours là pour moi, que vous ne changerez jamais !

– Je vous le jure !

– Et vous penserez à moi, cette nuit ?

– Oh oui. Et vous, vous penserez à moi ?

– J'ai votre parfum sur ma peau, votre saveur sur mes lèvres. Je ne vous oublierai jamais, Anaïs.

Chapitre 3

– Tu as un secret !

Sa meilleure amie entra en coup de vent dans la chambre. Anaïs leva les yeux du tissu pourpre et or déployé sur ses genoux. Rebecca était réellement ravissante avec ses boucles d'un blond très pâle et ses yeux couleur d'ambre frangés de longs cils noirs.

La jeune femme avait tout pour elle : l'intelligence et la beauté. La seule chose qui lui manquait, c'était d'être née dans une famille fortunée. Mais cela ne semblait pas décourager les prétendants. Combien de fois Anaïs avait-elle regardé son amie papillonner au milieu d'une cour de soupirants, en rêvant de lui ressembler ? Anaïs aurait donné sa dot sans hésiter en échange d'un peu du rayonnement et de la grâce de Rebecca.

– Raconte ! demanda Rebecca en s'asseyant sur le lit, les yeux brillants. Qu'est-ce que vous avez fait, lord Raeburn et toi, après le dîner quand vous avez mystérieusement disparu tous les deux ?

Anaïs ne put s'empêcher de sourire. Elle avait oublié que Rebecca faisait partie des invités ce soir-là et qu'elle l'avait vue partir avec Lindsay.

– Nous sommes partis faire une promenade à cheval, c'est tout.

– Allez, ne sois pas rosse, dis-moi ton secret ! Je sais qu'il s'est passé quelque chose de torride entre vous dans les écuries !

– Comment ça ?

Anaïs songea au bruit qu'elle avait entendu derrière la fenêtre et à la silhouette qu'elle avait cru voir s'enfuir dans la nuit. Rebecca l'aurait-elle espionnée ? Mais dans quel but ?

– Anaïs, je te connais depuis des années, soupira Rebecca avec impatience. Je sais qu'il s'est passé quelque chose pendant que tu t'es absentée avec Raeburn. A ton retour, tu avais les joues en feu et les yeux brillants.

Anaïs rougit et piqua son aiguille dans la soie pourpre en s'appliquant à maîtriser le tremblement de ses doigts afin de réaliser des petits points réguliers. Elle voulait que ce costume soit parfait.

– Anaïs, insista Rebecca d'une voix taquine, nous sommes amies depuis trop longtemps. A moi, tu ne peux pas cacher la vérité. Lord Raeburn t'a embrassée, avoue !

– Peut-être, murmura Anaïs, incapable de réprimer plus longtemps le sourire rayonnant qui ne demandait qu'à fleurir sur ses lèvres.

– Et tu ne m'as rien dit pendant deux jours ! s'écria Rebecca. Je suis vexée !

Elle se leva du lit et ôta le tissu des mains d'Anaïs.

– Tu as intérêt à te rattraper ! Raconte-moi tout ! Comment embrasse-t-il ? Etait-il doux, brutal ? Qu'est-ce que tu as ressenti ?

– Tu le sais bien. Tu as déjà connu cette expérience, et plus d'une fois.

– Mais jamais avec un homme aussi incroyablement séduisant que lord Lindsay Raeburn !

Anaïs n'avait pas envie de discuter de Lindsay avec Rebecca. Ce n'était pas une question de confiance, loin de là, Rebecca garderait le secret. Mais elle avait le sentiment que ce qui s'était passé entre Lindsay et elle devait rester entre eux.

– Alors ? insista Rebecca.

– Je suis certaine que lord Garrett Broughton n'a rien à lui envier, Rebecca. Tu le découvriras lorsqu'il te demandera en mariage.

– J'ai bien peur que lord Broughton soit un gentleman jusqu'au bout des ongles, grommela son amie avec une petite moue. Incroyablement séduisant n'est sûrement pas le terme que je choisirais pour le définir !

Anaïs fronça les sourcils. Garrett Broughton était un très beau parti. Riche, séduisant. Réservé, sans doute, mais Rebecca avait manifestement réussi à conquérir son cœur.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda soudain Rebecca en caressant le fin galon doré qu'Anaïs était occupée à coudre sur le tissu pourpre.

– Le costume que je vais porter au bal masqué de ce soir.

– Tu ne devais pas être déguisée en bergère ?

– Pas question de porter cette monstruosité !

Anaïs lança un coup d'œil sombre à la robe blanche à paniers, ornée de petits nœuds roses, qui était suspendue à la porte de son armoire.

– J'ai l'air d'une baleine dans cette robe !

– En quoi seras-tu déguisée, alors ?

– En odalisque.

Rebecca resta bouche ouverte pendant plusieurs secondes avant de se ressaisir.

– Tu sais ce que c'est qu'une odalisque ? Tu te rends compte que... enfin, que c'est une tenue très osée ?

– Ne t'inquiète pas, j'ai prévu quelques aménagements afin de ne choquer personne. L'idée est de Lindsay et je veux lui plaire.

Son amie écarquilla les yeux.

– Je n'arrive pas à le croire. Je veux dire... qu'il se réveille subitement, après toutes ces années... qui aurait pu imaginer...

– Je ne parviens pas à y croire moi-même. Oh, Rebecca, je crois qu'il m'aime ! Il dit que nous allons nous marier !

– Tu as bien compris, tu es sûre ? Je ne voudrais pas que tu sois déçue.

Le doute transperça dans le cœur d'Anaïs, ralentissant ses battements. Mais elle le chassa. Non, Lindsay la désirait, elle l'avait lu dans ses yeux, elle l'avait entendu dans sa voix, elle l'avait senti dans ses caresses.

Rebecca lui prit la main et la serra dans la sienne.

– Oublie ce que je viens de dire. Bien sûr qu'il t'aime, Anaïs. Comment pourrait-il en être

autrement ? Tu le suis partout comme un petit chien depuis des années. Il était inévitable que tôt ou tard il finisse par remarquer ta présence.

Était-ce ce qui s'était passé ? songea Anaïs avec inquiétude. Lindsay s'était-il simplement laissé fléchir, par lassitude ? S'était-il résigné à exaucer le vœu de sa mère – un vœu dont elle ne s'était jamais cachée ?

– Anaïs ! Tu as du courrier !

Anaïs se leva d'un bond en entendant la voix de sa sœur Ann résonner dans le couloir et elle roula précipitamment le tissu de soie pourpre pour le cacher.

– Vite ! Aide-moi !

Rebecca lui tendit un sac en toile et Anaïs y fourra son déguisement une fraction de seconde avant que la porte de sa chambre ne s'ouvre sur sa sœur de quatorze ans.

Ann était mince, fine, avec des cheveux un ton plus clair que ceux d'Anaïs et moins bouclés. Son teint de porcelaine et ses traits délicats lui donnaient une apparence presque éthérée. Dans quelques années, Ann Darnby serait une jeune femme d'une rare beauté, l'une des plus convoitées d'Angleterre.

– C'est une carte de la Saint-Valentin ! claironna Ann, hors d'haleine.

Anaïs lui prit l'enveloppe rouge des mains, s'éloigna de quelques pas pour la décacheter et en sortit un papier vélin découpé en forme de cœur.

Votre pacha vous attendra à minuit, sur la terrasse.

– Alors ? demanda derrière elle Rebecca d'une voix excitée. Qui est-ce ?

– Un admirateur ? dit Ann en sautillant sur place. Tu as un soupirant secret, Anaïs ?

– Ann, cessez de dire des sottises.

Anaïs se retourna. Sa mère se tenait sur le seuil.

– Vous savez bien que votre sœur n'a pas d'amoureux.

Anaïs avait eu très tôt conscience d'être un sujet de déception pour sa mère. Un prénom si charmant, si féminin, gâché sur une créature aussi banale. Combien de fois avait-elle entendu sa mère en faire la remarque ? Combien de fois avait-elle entendu murmurer sur son passage qu'il ne pouvait pas y avoir que des beautés dans une famille ?

Sa sœur aînée, Abigail, aujourd'hui comtesse de Weston, avait été la reine du bal et la fille préférée de leur mère. Aujourd'hui, Ann s'apprêtait à reprendre le flambeau – avec sans doute plus d'éclat encore qu'Abigail, et beaucoup moins de prétention, grâce au ciel.

– Au lieu de perdre votre temps en bavardage, vous feriez mieux de vous préparer pour le bal masqué des Torrington. Et essayez de vous mettre un peu à votre avantage. N'oubliez pas qu'un beau mariage doit être la priorité de toute jeune fille de la bonne société. Vous partez déjà avec un handicap. Et à votre âge il va vous devenir impossible de trouver un mari, surtout avec les débutantes qui vont faire leur apparition cette saison.

– Mère...

Anaïs détestait que sa mère parle ainsi en présence de Rebecca.

– C'est la vérité. Vous aurez vingt-huit ans la semaine prochaine et très peu d'atouts à proposer en dehors de votre dot. A votre âge, j'avais déjà donné deux enfants à mon mari.

– Mère...

– Regardez Rebecca. Elle n'a ni fortune ni titre, mais elle a su se faire remarquer d'un homme sérieux et riche. J'espère que vous ne me tenez pas rigueur de mes propos, très chère, ajouta sa mère en se tournant vers Rebecca. J'essaie seulement de faire comprendre à Anaïs qu'il ne suffit pas d'être bien née pour trouver un mari, il faut aussi être belle.

– La beauté ne se commande pas, murmura Anaïs, les yeux baissés.

– Exact, acquiesça sa mère en tapotant ses boucles blondes. Mais on peut au moins essayer de mettre en valeur ce dont la nature nous a dotées.

– Moi, je te trouve très jolie, Anaïs, intervint Ann avec chaleur. Et j'ai entendu Lindsay dire à lord Wallingford que tu étais à la fois belle et intelligente. Il t'appelait son ange. Je crois qu'il va demander ta main. Je suis même sûre que...

– Ann, cela suffit, trancha sa mère avec un regard sévère. Je déteste les mensonges. Un homme comme lord Lindsay Raeburn n'épousera jamais votre sœur.

– Mais, maman, je l'ai entendu...

– Assez ! Pour la peine, vous serez privée de pudding ce soir. Cela vous apprendra à dire des sottises.

– Maman! s'écria Ann.

– Vous avez pris un peu de poids ces dernières semaines. Vous devez commencer à vous préoccuper de votre silhouette. Il faut préserver votre capital, décréta lady Darnby en s'éloignant, sa cadette éplorée dans son sillage.

La porte à peine refermée, Anaïs relut le message de Lindsay, les yeux brillants.

– Il me donne rendez-vous ! souffla-t-elle d'une voix excitée, les méchancetés de sa mère déjà oubliées.

Elle montra à son amie la carte de la Saint-Valentin qu'il lui avait écrite.

Rebecca la lut. Quand elle leva les yeux, une étrange lueur brillait dans ses yeux couleur d'ambre.

– Comme c'est charmant...

– Et toi, en quoi seras-tu déguisée ? lui demanda Anaïs. Comment te reconnaîtrai-je dans la foule ?

– Oh, tu me repéreras sans peine, soupira Rebecca en allant chercher le sac en toile qu'elle avait posé près de la porte en entrant. C'est une idée de Mme Button, la gouvernante, et comme mon oncle lui obéit aveuglément...

Rebecca sortit du sac un long tissu brun roulé et le déploya devant elle.

– Un uniforme de nonne ? s'écria Anaïs en éclatant de rire.

– Ce n'est pas avec une tenue pareille que lord Garrett Broughton va perdre la tête, commenta Rebecca d'un ton lugubre.

– Qui sait ? la taquina Anaïs. La nuit sera peut-être pleine de surprises.

– Tu as raison, Anaïs, acquiesça Rebecca en repliant son costume.

Elle le rangea dans le sac puis releva la tête avec un fin sourire.

– Parfois, il faut savoir provoquer le destin.

Lindsay s’installa sur un canapé en velours rouge, ses longues jambes croisées devant lui, et contempla le salon privé qui offrait un refuge aux invités désireux d’échapper à la chasse aux maris, lancée un étage plus bas.

Des bâtonnets d’encens à brûler diffusaient dans la pièce une odeur capiteuse, presque sensuelle, qu’il connaissait bien. L’arôme subtil de l’opium turc flottait dans l’air, ajoutant une touche de sensualité aux sofas, aux tentures et aux coussins qui composaient le décor oriental. Le fils aîné du duc de Torrington trônait au milieu de la pièce, déguisé en pacha. Lord Matthew Wallingford était un vaurien de haute volée – et le meilleur ami de Lindsay.

– Je me demandais en combien de temps tu réussirais à t’extraire des griffes de toutes ces donzelles en quête d’un mari que mon très cher père a invitées à ce bal, déclara Wallingford en levant vers lui son verre de vin avec un sourire railleur. Ces vierges rougissantes sont d’un ennui ! Rien ne vaut une fille de joie, rompue aux jeux de l’amour.

– La lutte a été âpre, mais j’ai réussi à leur échapper et à ramper jusqu’ici, acquiesça Lindsay avec humour.

Il sourit en songeant aux « innocentes » créatures qui avaient tenté de l’attirer dans l’une des nombreuses alcôves de la salle de bal. Elles étaient peut-être inexpérimentées au lit, mais elles connaissaient sur le bout du doigt les mille et une façons de piéger un beau parti – elles voyaient toutes en lui lord Raeburn, le futur marquis de Weatherby.

– Qu’est-ce que tu en dis ? demanda Wallingford en désignant le salon entièrement décoré à l’orientale.

C’était la grande vogue chez les artistes et les poètes qui se targuaient de romantisme, à la manière d’un Byron ou d’un Shelley.

– Tu m’as converti, Raeburn. Je me sens pousser une âme de Turc, dit Wallingford avec un éclat de rire mordant. Je sais : mon modeste salon n’arrive pas à la cheville de ton repaire des mille et une nuits, mais il faut bien commencer quelque part, non ?

– Absolument, acquiesça Lindsay en se penchant pour respirer avec délices un bâton d’encens qui venait de s’enflammer, tout près de lui.

La sensation de manque qui le tenaillait reflua doucement et il s’adossa de nouveau aux coussins du canapé.

– Je dois dire que le résultat a dépassé mes espérances, déclara Wallingford d’un ton satisfait. Mon père s’en est étouffé de fureur ce qui, tu t’en doutes, a décuplé mon plaisir. Il doit se demander avec horreur ce que je ferai de cette monstruosité gothique le jour où il quittera ce monde. J’adore le torturer en lui laissant entrevoir ce que pourrait devenir cette auguste demeure

après sa mort. Un bordel, peut-être. Ou mieux encore : une fumerie d'opium pour aristocrates décadents. Histoire de pimenter l'ensemble d'une note de débauche, les dames seront les bienvenues. Le vieux barbon s'en retournera dans sa tombe !

Il arbora un sourire carnassier puis leva son verre.

– Mais assez avec mon père. Buvons ! Tu as soif, vieux frère ?

– Non, merci.

Lindsay regarda Wallingford saisir au vol la main d'une soubrette vêtue de voiles multicolores et l'attirer sur ses genoux. Un peu de son vin éclaboussa le décolleté de la jeune femme.

– Oh, regarde ! s'exclama-t-il, le regard brillant. J'ai inventé une nouvelle façon de se désaltérer !

Il inclina son visage sur la gorge largement dénudée de la servante et lécha le liquide rouge qui coulait entre ses seins. Au lieu d'être choquée, la fille – manifestement une courtisane – éclata de rire et pressa en ronronnant son visage contre son décolleté.

– Venez, ma belle, nous allons perfectionner cette technique dans un endroit plus discret, déclara Wallingford d'une voix légèrement pâteuse en se levant, les yeux rivés sur la poitrine de sa partenaire.

Lindsay les laissa s'éloigner. Il avait vu trop souvent son père ivre se donner en spectacle pour avoir envie de regarder Wallingford se rendre ridicule – ou le suivre dans les méandres sans gloire de l'ivrognerie.

Il se pencha pour prélever un bâton d'encens dans le support en cuivre, l'agita brièvement sous son nez et laissa le petit tourbillon de fumée caresser ses narines avant d'en inhaler le parfum, analysant la fragrance en connaisseur. L'arôme était riche, profond, avec une petite note de mousse des bois et de santal. Turc, sans le moindre doute. Rien n'égalait l'opium turc.

Il renversa sa tête sur le dossier du canapé et jeta un coup d'œil à la pendule. Il n'était pas minuit. Il lui fallait attendre encore avant de rejoindre Anaïs sur la terrasse. Il la revit, abandonnée et nue, dans l'écurie. Si belle avec ses cheveux couleur de miel répandus sur ses épaules et ses grands yeux bleus, chavirés de plaisir. Il visualisa ses seins délicatement teintés de rose, la courbe appétissante de ses hanches.

Il avait contemplé avec adoration le triangle de boucles dorées, entre ses cuisses. C'était un endroit mystérieux, un endroit vers lequel il se sentait invinciblement attiré. Il avait faim d'elle. Il l'avait possédée par deux fois mais au lieu de s'apaiser, son désir en avait été décuplé.

Il l'avait attendue si longtemps ! Lindsay avait seize ans quand Anaïs avait commencé à nourrir ses fantasmes. Quatorze longues années pendant lesquelles il l'avait désirée sans rien oser dire, l'imaginant dans chaque femme avec laquelle il couchait...

Il soupira et jeta le bâton d'encens éteint sur la table basse. Tant d'années perdues. Mais jusqu'à ce qu'elle se donne à lui, il n'avait pas réussi à percer les secrets de son cœur. Les lettres qu'elle lui avait adressées quand il était étudiant à Cambridge étaient affectueuses mais réservées. Lindsay avait eu beau les lire et les relire, il n'avait pas trouvé un seul mot laissant entendre qu'elle éprouvait pour lui autre chose que de l'amitié.

De son côté, il lui avait écrit des dizaines de missives enflammées dans lesquelles il lui avouait

son amour, le besoin dévorant qu'il avait d'elle... Mais il les avait toutes jetées au feu. Il avait trop peur de la perdre s'il lui avouait ses sentiments.

Ce n'était pas seulement cela. Ce qui l'avait retenu pendant toutes ces années, c'était aussi et surtout la crainte de ne pas être digne d'elle.

Anaïs avait des valeurs. Elle croyait au Bien, au Mal, et elle savait exactement de quel côté de la ligne elle se situait. Lindsay, lui, naviguait souvent à la frontière de ces deux mondes.

Son amitié était très précieuse, indispensable, même. Il avait confié à Anaïs des choses qu'il n'avait dites à personne. Auprès d'elle, il se sentait apaisé, compris. Combien de fois lui avait-il parlé de son père, de sa crainte de lui ressembler ? Combien de fois lui avait-elle affirmé qu'ils n'avaient rien en commun, qu'il ne serait jamais comme lui ?

Elle avait une telle foi en lui... Jamais il ne ferait quoi que ce soit qui puisse mettre cette confiance en péril parce que s'il perdait Anaïs, il ne lui resterait plus rien.

– Bonsoir, Raeburn.

Lindsay ouvrit les yeux. Son ami lord Garrett Broughton venait de s'asseoir à côté de lui. Avec Matthew Wallingford, ils formaient un trio quasi inséparable.

– Bonsoir, Broughton.

– Intéressante soirée, n'est-ce pas ?

– Plutôt, murmura Lindsay en se penchant pour allumer un autre bâton d'encens.

Il le passa à son ami, qui refusa d'un signe de tête. Lindsay agita l'opium sous son nez, inhalant le petit serpent de fumée.

– Je ne comprends pas comment tu supportes cette puanteur, protesta Garrett Broughton en toussant. J'ai la tête qui tourne depuis que je suis entré dans cette pièce.

Lindsay laissa ses sens s'imprégner de l'odeur et ferma de nouveau les yeux.

– Rien de tel qu'une pincée de Délices Turcs pour stimuler l'esprit, mon vieux. Cette puanteur, comme tu dis, exalte les sens et transporte ton âme dans un lieu intemporel. C'est comme si tu rêvais éveillé, murmura-t-il en se remémorant les fantasmes auxquels l'opium donnait corps depuis des années – des fantasmes dans lesquels il se voyait faire l'amour à Anaïs de mille façons différentes.

– Désolé, mais le seul délice turc que je m'accorde est saupoudré de sucre glace, répondit sèchement Garrett.

– Goûter aux paradis artificiels te ferait le plus grand bien, sais-tu ? Le brouillard magique dissipe la mélancolie, change la peur en audace et rend le silence éloquent. Qui sait : tu pourrais même découvrir un poète caché au fond de ton cœur obsédé par le devoir.

– Ça ne m'intéresse pas, marmonna son ami.

Lindsay n'était pas un poète, mais il avait une imagination débordante. Il lui suffisait de fermer les yeux pour voir Anaïs à genoux devant lui, prenant son sexe brûlant dans sa bouche...

– Tu es sûr que ça va ? fit la voix de Broughton. Tu as l'air bizarre.

– Mmm...

Lindsay sourit. Il se sentait merveilleusement détendu. Il avait envie de dormir dans les bras d'Anaïs... C'était son intention, d'ailleurs, juste après lui avoir fait l'amour. Ce soir, il allait la conduire dans sa chambre secrète. Il l'allongerait sur les coussins, il la déshabillerait et il la caresserait pendant des heures.

Il avait tout prévu, jusqu'à la façon dont il lui demanderait de devenir sa femme. Il s'imagina, inclinant son visage vers le sien pour l'embrasser avant de formuler sa demande. La vision de son corps magnifique, livré à son plaisir, s'imposa à lui. Non, il lui ferait l'amour et au moment où l'extase chavirerait ses yeux, il lui demanderait de l'épouser. Oui, songea-t-il en sentant son sexe durcir d'excitation. Il se déclarerait au moment où elle tremblerait dans ses bras. Et elle accepterait de devenir sa femme d'une voix défaillante de passion.

– Messieurs ?

Lindsay sentit Garrett se crispier près de lui. Puis il l'entendit répondre sèchement :

– Non, merci.

Lindsay ouvrit un œil, et découvrit une ravissante poitrine ivoire généreusement dévoilée par un corsage brodé de perles – un costume de houri, songea-t-il distraitement, les yeux rivés sur le scintillement des perles.

– Tu devrais essayer, mon vieux, lança Matthew Wallingford à l'autre bout de la pièce. C'est une friandise turque.

Lindsay s'aperçut que la jeune femme habillée en tentatrice lui présentait un plateau en argent. Il leva les yeux et vit son regard étinceler au-dessus du voile qui dissimulait son visage. Il avait déjà vu ces yeux quelque part, mais où ?

– Jette-toi à l'eau, Lindsay, l'encouragea Wallingford. Ce sont des Lèvres de la Passion : tout un programme !

Lindsay tendit la main sans conviction vers un petit biscuit jaune pâle.

– Je crois que le rouge sera plus à votre goût, murmura la houri d'une voix douce.

– Ah ? Bon.

Lindsay prit un biscuit rouge, le fourra dans sa bouche et mastiqua la pâte sèche.

– Franchement infecte, marmonna-t-il à l'attention de Broughton. Celui qui a inventé ça ne connaît rien à la passion.

– Elle me rappelle quelqu'un... mais qui ? murmura Broughton en suivant la houri des yeux.

– Engage la conversation. Si tu ne t'y prends pas trop mal, elle soulèvera ses voiles, suggéra Lindsay avec un sourire railleur.

Son ami le fusilla du regard.

– Dois-je te rappeler que je fais la cour à miss Thomas ?

Lindsay préféra garder le silence. Rebecca Thomas n'était pas la femme qu'il fallait à un homme comme lord Garrett Broughton. C'était une petite intrigante, ça se voyait dans ses yeux. Et Lindsay n'aimait pas la façon dont elle s'était faufilée dans la vie d'Anaïs pour devenir son amie.

Anaïs. Il tourna son regard vers la pendule. Minuit moins dix.

– Sur ce, je t’abandonne, annonça-t-il en se levant.

– Peut-on savoir où tu vas ? demanda Broughton en l’imitant.

– J’ai rendez-vous avec une jeune femme adorable sur la terrasse.

– Ne lui fais pas de mal.

Il y avait un avertissement dans la voix du jeune homme qui déplut à Lindsay.

– Je l’aime.

– Je sais, mais...

Lindsay savait ce que son ami voulait dire par ce « mais ». Tu n’es pas digne d’elle.

– Je ne suis plus le chien fou que tu as connu à Cambridge, Broughton. J’ignorais ce que j’attendais de la vie alors, et j’avais envie de goûter à tout. Mais aujourd’hui c’est différent. Je sais ce que je veux et **qui** je veux.

Broughton lui saisit le bras.

– J’ai beaucoup d’affection pour Anaïs, murmura-t-il tout bas. Je suis son ami depuis aussi longtemps que toi. Ne joue pas avec ses sentiments, s’il te plaît.

– Que veux-tu dire? demanda Lindsay, dents serrées.

– Tu as très bien compris. Si tes intentions ne sont pas honorables, laisse-la tranquille.

Lindsay se dégagea.

– Jamais je ne ferai du mal à Anaïs.

– Je l’espère. Et j’espère aussi que tu feras en sorte de te montrer digne d’elle.

Lindsay le salua d’un signe de tête un peu sec et se dirigea vers la porte, légèrement désorienté par la fumée qui flottait autour de lui. Une fois dans le couloir, il attendit que l’air frais dissipe le brouillard qui embrumait son esprit.

Anaïs, songea-t-il en s’appuyant au mur pour se soutenir. Je ne suis pas comme mon père. Je suis digne de vous. Je peux devenir le genre d’homme que vous méritez. Je le jure.

– Bonsoir, Lindsay.

Il se retourna. Le couloir se rétrécit et les flammes des candélabres parurent se jeter sur lui. Il recula d’un mouvement instinctif mais l’impression disparut presque aussitôt, remplacée par un kaléidoscope de couleurs qui lui donna le vertige.

Il leva les yeux du sol à damier noir et blanc qui semblait onduler sous ses pieds comme un ruban dans la brise. Puis il aperçut Anaïs au fond du couloir, vêtue d’une robe pourpre et or, extraordinairement séduisante.

– Anaïs ? demanda-t-il d’une voix pâteuse.

Il essaya d’avancer mais fut incapable de bouger. La tête lui tournait. Bon sang, que lui arrivait-il ?

Les Lèvres de la Passion ! songea-t-il tout à coup. Le biscuit que lui avait servi la houri contenait une drogue. Il n’avait jamais rien absorbé d’aussi puissant : il avait l’impression d’être ivre.

– Lindsay ! s'écria Anaïs en s'élançant vers lui.

Il l'attrapa dans ses bras et la pressa contre le mur. Il la caressa, s'émerveillant de la douceur de sa peau, de la courbe de ses hanches sous la ceinture dorée de sa jupe. Il gronda de satisfaction, le cœur battant à tout rompre.

– Embrassez-moi, souffla-t-elle d'une voix basse et envoûtante. Embrassez-moi, répéta-t-elle encore et encore, comme le chant séducteur d'une sirène.

Lindsay chercha sa bouche et l'embrassa, doucement d'abord puis passionnément. Il ne put s'empêcher de gémir tandis qu'elle se frottait sensuellement contre lui. Le sang battait à ses tempes. Il flottait dans une sorte de torpeur, comme s'il avait l'éternité devant lui, comme s'ils étaient déjà dans sa chambre secrète et non dans un couloir où n'importe qui pouvait les surprendre, à n'importe quel moment.

Elle chercha son sexe à travers son pantalon et le caressa amoureusement. Seigneur, où avait-elle appris ça ?

– Touchez-moi, Lindsay. Faites-moi l'amour, comme dans l'écurie.

– Oui, grogna-t-il en sentant le sol osciller de nouveau sous ses pieds.

Il baissa son corsage et referma les mains sur sa poitrine. Mais au lieu de contempler deux seins ronds et pleins, il voyait quatre globes pâles et flous danser et tourner devant lui. Il cilla pour tenter d'éclaircir sa vision, mais plus il battait des cils, plus l'image se troublait.

– Caressez-moi, l'encouragea-t-elle en se pressant contre lui.

Une hésitation le retint. Sa poitrine lui avait paru plus généreuse l'autre nuit. Mais il n'était pas dans son état normal, ce soir. Quelque chose courait dans ses veines et il n'était pas certain que ce soit uniquement du désir.

Il essaya de résister au torrent qui menaçait de l'emporter. Il lui avait pris sa virginité dans une écurie, il n'allait pas recommencer dans un couloir ! Elle méritait mieux que ça. Mais son corps n'écoutait pas sa raison. Il avait trop envie de se fondre en elle, d'entendre son prénom sur ses lèvres quand elle criait de plaisir.

Ses vieilles peurs resurgirent. Il tenta de les écarter, mais elles revinrent à l'assaut, plus insistantes que jamais. Non, il n'était pas comme son père. Il ne détruirait pas Anaïs comme son père avait détruit sa mère. Il l'aimait. Et il l'aimerait toujours !

Et pour le lui prouver, il referma ses lèvres sur l'un de ses mamelons et le caressa jusqu'à ce qu'elle enfouisse ses doigts dans ses cheveux et gémisses son prénom d'une voix mourante.

– J'ai besoin de vous, Anaïs, murmura-t-il. J'ai tellement besoin de vous...

Il se passait quelque chose de bizarre. Cette pensée zigzaguait dans sa tête sans qu'il parvienne à l'attraper. Anaïs n'était pas comme d'habitude – ses mains ne la reconnaissaient pas. Il voulait la retrouver telle qu'elle s'était offerte à lui dans l'écurie – tout en courbes douces et épanouies.

– Dites-le, chuchota-t-elle en attrapant son sexe à travers son pantalon avec une autorité qui le fit gémir de plaisir et de douleur confondus. Dites-moi que c'est encore mieux que la première fois !

Difficile d'avoir un jugement clair alors qu'elle le caressait avec une habileté diabolique. Il

était tout près de s'abandonner ; et cependant son esprit continuait à résister.

Elle déboutonna son pantalon, faufila sa main à l'intérieur et la referma sur son sexe bandé.

– Vous aimez ?

En guise de réponse, il se poussa dans sa main, l'encourageant à continuer. Il ne parvenait pas à croire que sa timide Anaïs soit aussi audacieuse. Mais sa hardiesse l'excitait. Plus elle le caressait, plus il devenait fou de désir.

– Vous avez des talents cachés, articula-t-il d'une voix rauque comme elle prenait ses bourses dans sa paume.

– Je suis plus habile que la dernière fois ? demanda-t-elle en accentuant la pression de ses doigts. Je suis une meilleure amante ?

Incapable de résister plus longtemps, Lindsay releva sa jupe et empoigna ses fesses. Elles lui parurent plus menues que la dernière fois mais ce maudit gâteau turc lui avait brouillé les idées et éveillait en lui des pensées délirantes.

– Que dois-je en faire ? demanda-t-elle effrontément en faisant glisser ses doigts sur son sexe tendu.

Il s'empara subitement de ses lèvres et l'embrassa avec une ardeur presque désespérée. Il la désirait comme jamais.

– Je vous aime ! gémit-il avec exaltation. Je vous ai toujours aimée ! Je ne peux plus le taire. Il n'y a jamais eu que vous, et il n'y aura jamais que vous !

Un cri de détresse retentit derrière lui. Lindsay regarda la femme qu'il serrait dans ses bras et cilla. L'image floue devint nette peu à peu et une nausée lui tordit l'estomac. Il dévisagea sa partenaire avec incrédulité, puis son regard pivota vers la jeune bergère figée à quelques pas d'eux, ses yeux rivés sur lui avec horreur. Un vertige le saisit. Non. C'était impossible...

Anaïs était paralysée, en état de choc. Puis son cœur se mit à battre à coups redoublés et elle eut la sensation d'étouffer. Elle défit d'une main tremblante le ruban rose, noué autour de son cou, pour essayer de respirer plus facilement. Comment Lindsay pouvait-il l'avoir trahie ainsi après ce qu'ils avaient vécu ensemble ?

– Oh, mon Dieu..., souffla-t-il d'un air hébété. Depuis combien de temps... ?

– Assez longtemps pour vous avoir vu l'embrasser et vous entendre lui dire que vous n'aimiez qu'elle, chuchota-t-elle d'une voix étranglée.

Anaïs tourna les yeux vers la femme avec laquelle il venait de la tromper et vacilla.

– Pourquoi... ? balbutia-t-elle.

Elle fut incapable de terminer sa phrase. Elle ne parvenait pas à regarder Rebecca lovée dans les bras de Lindsay, sa bouche gonflée par ses baisers, c'était au-dessus de ses forces. Sa prétendue amie portait le costume d'odalisque qu'elle avait conçu elle-même pour plaire à Lindsay. Elle s'adossa au mur, le visage tout pâle. Oh Dieu, quelle idiote elle était d'avoir cru que

Rebecca s'était trompée de sac et avait emporté son déguisement par erreur ! C'était un acte prémédité. Une machination odieuse et cruelle.

– Anaïs, c'est à vous que j'ai dit ces mots, bafouilla Lindsay. Je l'ai prise pour vous. Laissez-moi vous expliquer...

– Vous n'avez pas à vous justifier devant elle, chéri, susurra Rebecca en s'agrippant à Lindsay. Nous n'avons plus besoin de nous cacher, désormais.

– Taisez-vous, siffla Lindsay en se dégageant d'un geste brutal. Ce que vous venez de faire...

– C'est vous le coupable, l'interrompit Anaïs d'une voix tremblante. Vous et personne d'autre.

– Laissez-moi vous expliquer, plaida-t-il en avançant d'un pas vacillant. J'étais avec Wallingford. J'ai absorbé une substance qui a altéré mon jugement. J'ai pris Rebecca pour vous.

– Je suis censée vous croire ? Il n'y a aucune ressemblance entre nous.

– Et nous n'avons pas la même corpulence, lâcha Rebecca d'un ton ironique.

Lindsay lui lança un regard assassin tandis qu'il s'appuyait au mur pour se soutenir. Le sol tanguait sous ses pieds.

– Anaïs, écoutez-moi. J'ai absorbé une drogue. Je ne suis pas ivre, je vous le jure. C'est une erreur. J'étais persuadé qu'il s'agissait de vous. Il faut me croire !

– Vous êtes un menteur et un traître, souffla Anaïs en fixant sur lui un regard mouillé de larmes. Tout ce que vous m'avez dit l'autre soir... n'était qu'un tissu de mensonges. Vous vous êtes moqué de moi – oh, mon Dieu, comme vous avez dû rire de ma naïveté, de la facilité avec laquelle je vous ai cédé...

– Anaïs, non...

– Vous avez dû estimer que vous me faisiez une faveur en couchant avec moi. Faut-il que vous ayez eu pitié pour perdre votre temps avec moi quand vous pouviez...

Anaïs lança un rapide regard à Rebecca et sentit sa gorge se nouer.

– Quand vous pouviez avoir une femme tellement plus belle et désirable !

– C'est vous que je voulais... que je **veux** ! se reprit-il en serrant les poings. Vous le savez bien. Rappelez-vous, Anaïs. Vous ne pouvez pas avoir oublié...

– Je me souviens d'une jeune femme trop naïve qui a cru follement qu'elle pouvait plaire à un homme comme vous. En réalité, je n'étais qu'un divertissement, un jeu.

Sa voix s'étrangla. Elle avait tellement confiance en lui ! Pas un instant elle n'avait douté de sa sincérité quand il lui avait dit qu'il l'aimait, qu'il voulait l'épouser et passer toutes les nuits de sa vie avec elle... Pauvre sotte !

– Ce n'est pas ce que vous croyez, commença Lindsay en titubant, une main sur le mur pour garder son équilibre.

Anaïs sentit ses lèvres se serrer de dégoût. Cette démarche titubante, ces yeux hagards... Elle avait l'impression de voir son père ! Ce n'était plus l'homme qu'elle connaissait mais un étranger – un soudard, un ivrogne qu'elle n'avait jamais vu.

– Par pitié, ne me fixez pas ainsi, Anaïs, dit-il d'une voix blanche. Ne me regardez pas comme

si j'étais lui. Laissez-moi m'expliquer. Je n'ai que faire de Rebecca. Je n'aime personne d'autre que vous.

Anaïs eut soudain conscience d'une présence rassurante derrière elle. Sans même se retourner, elle sut qu'il s'agissait de lord Garrett Broughton. Il lui enserra la taille de son bras pour la soutenir et elle s'affaissa contre lui.

– Broughton ! soupira Lindsay. Grâce au ciel, te voilà ! Dites-lui... dis-lui au sujet de la drogue... Broughton était avec moi, il sait ce qui s'est passé...

– Jusqu'à la fin de mes jours, je vous verrai ainsi, souffla Anaïs d'une voix enrouée par les larmes. Je me suis trompée, vous êtes exactement comme votre père.

Elle pressa la paume de sa main sur sa bouche en priant pour avoir la force de partir avant de s'effondrer.

– Je voudrais ne vous avoir jamais laissé me toucher.

– Non, Anaïs. Pour l'amour du ciel, ne dites pas ça !

Mais elle se détourna de lui, et Garrett Broughton, visiblement choqué lui aussi par la trahison de Rebecca, l'enveloppa dans ses bras.

– Anaïs, je vous aime ! cria Lindsay. Ne partez pas !

Anaïs ferma les yeux. Elle ne voulait plus le voir, elle ne voulait plus entendre ses mensonges. Quelle idiote elle avait été. Une pauvre fille stupide et trop naïve.

– Je refuse de vous perdre ! rugit Lindsay comme elle s'éloignait, agrippée au bras de Broughton. Vous ne pouvez pas me fuir, Anaïs. Je vous retrouverai. Anaïs ! Anaïs !

Son prénom, comme arraché aux profondeurs de l'âme torturée de Lindsay, résonna entre les murs. Anaïs continua de l'entendre bien après être montée dans l'attelage qui la ramenait chez elle.

Chapitre 4

Dix mois plus tard

– Anaïs, tu dois descendre prendre au moins une tasse de thé. C'est le soir de Noël, tu ne peux pas rester enfermée dans ta chambre un jour comme...

Ann ouvrit la porte de sa sœur en coup de vent et s'arrêta net en découvrant Anaïs dans son lit, Robert Middleton incliné sur elle, une oreille pressée sur sa poitrine.

– Oh, pardon, balbutia-t-elle, pétrifiée d'avoir surpris sa sœur dans une situation aussi intime.

– Ne sois pas sottte, Ann. Le Dr Middleton avait terminé. N'est-ce pas ?

– Tout à fait, lady Anaïs, acquiesça le médecin en se redressant. Je repasserai demain prendre de vos nouvelles.

– Inutile de vous déranger. C'est Noël, il vaut bien mieux que vous restiez auprès de votre femme... et de votre petite fille.

Son visage s'illumina à ces mots. Il lui saisit la main et la serra dans la sienne.

– Je repasserai quand même demain. Dormez bien et surtout, ménagez-vous.

Il referma le cylindre de bois qu'il avait utilisé pour écouter les battements de son cœur.

– En l'espace de deux jours, vous avez fait des progrès remarquables. Votre rythme cardiaque est beaucoup plus régulier.

– Merci, docteur Middleton.

– Pas de cérémonie entre nous, appelez-moi Robert, dit-il en enfilant son manteau. Nous sommes loin d'être des étrangers l'un pour l'autre.

– Très bien, Robert, répondit docilement Anaïs.

Robert Middleton était le frère cadet de lord Garrett Broughton. Ils se connaissaient depuis toujours.

– N'hésitez pas à me faire appeler en cas de besoin. Et surtout, évitez les courants d'air. Le cœur est obligé de travailler davantage quand il fait froid, et vous devez ménager le vôtre. Désolé, mais vous ne pourrez pas assister à l'office religieux ce soir. Votre santé est encore trop fragile et vous ne devez prendre aucun risque.

– Savez-vous que d'après ma mère, dit Anaïs avec un pâle sourire, vous êtes beaucoup trop jeune pour me soigner efficacement ?

Elle ne put s'empêcher de rire en le voyant faire la moue.

– Elle accorde plus de crédit à ce vieux physicien plein de poussière dont les livres de médecine ont été écrits à l'époque de la Bible, bougonna-t-il.

– Elle a menacé de me l'envoyer.

– Quelle que soit votre décision, interdisez-lui de vous saigner. Vous me le promettez ?

– Promis, Robert.

– Bien. Si vous le permettez, je vais rentrer chez moi maintenant. La neige ne cesse de tomber.

– On ne sait jamais ce que nous réserve l’hiver, dans le Worcestershire.

Il hocha la tête et souleva sa sacoche de cuir brun.

– C'est la même chose à Edimbourg. Eh bien, bonne nuit, Anaïs, et joyeux Noël.

– A vous aussi. Faites toutes mes amitiés à Margaret et... et embrassez votre petite fille pour moi.

Une lueur de fierté traversa les yeux du jeune médecin.

– Je n’y manquerai pas. Joyeux Noël, lady Ann, ajouta-t-il avant de sortir.

Ann attendit que la porte se soit refermée et vint s’asseoir à côté d’Anaïs sur le lit.

– Je suis désolée de vous avoir interrompus. Je ne me doutais pas qu’il était encore là. Il est resté très longtemps, non?

Anaïs haussa les épaules et tira sur un fil qui dépassait de sa couverture. Elle ne put s’empêcher de remarquer que ses doigts étaient terriblement pâles et amaigris, ses veines apparentes. Sa peau ressemblait à du papier transparent.

– Tu vas mieux ?

Ann chercha le regard de sa sœur.

– Tu en as l’air, en tout cas. Si tu t’étais vue à ton retour de France, il y a un mois ! Tu ressemblais à une morte quand lord Garrett Broughton t’a ramenée à la maison. C'est vraiment la providence qui l’a placé sur ton chemin ! Tante Millie aurait eu une crise de nerfs si elle avait dû s’occuper de toi toute seule, à Paris.

– Oui, j’ai eu beaucoup de chance, convint Anaïs du bout des lèvres.

Elle ne voulait pas parler de Garrett ni de son séjour à Paris.

– Est-ce que le Dr Middleton t’en a dit davantage sur ta maladie ? Il a parlé à maman et papa, mais ce n’était pas très clair.

Anaïs n’essaya pas de cacher son agacement.

– Je te l’ai déjà dit, Ann. J’ai attrapé une mauvaise fièvre pendant j’étais en France, c’est tout.

Ann lui lança un regard sceptique. A l’évidence, son explication ne la satisfaisait pas.

– J’ai entendu maman raconter à papa que, d’après le Dr Thurston, ce sont tes organes féminins qui se sont desséchés parce que tu es toujours vieille fille à bientôt vingt-neuf ans. Mais papa pense plutôt que tu as contracté une sorte de fièvre cérébrale très virulente en France.

Anaïs saisit la main de sa sœur et la serra dans la sienne avec un sourire crispé.

– Mes organes féminins vont parfaitement bien, merci ! Le Dr Thurston est un vieil imbécile misogyne, voilà tout.

– J’en ai parlé avec Louisa.

Ann se pencha vers sa sœur d’un air mystérieux.

– Elle dit que la dernière fois tes... épisodes ont duré près de deux semaines. Et d’après elle... c’est beaucoup trop. Elle est inquiète.

– Pour l’amour du ciel ! s’écria Anaïs en rougissant jusqu’à la racine des cheveux. Il n’y a donc rien de sacré dans cette maison ? Faut-il vraiment que nos domestiques aillent parler de... de nos épisodes à n’importe qui ?

– Pas n’importe qui, juste à moi. Ça va mieux, dis ? insista sa sœur avec un regard inquiet.

Anaïs soupira.

– Oui.

– Papa dit qu’avec du repos tu seras bientôt de nouveau sur pieds. Il prend toujours ton parti, tu sais.

– C’est vrai. Heureusement, parce que s’il ne tenait qu’à maman, je serais entre les mains du Dr Thurston qui me saignerait à blanc tous les jours et me confinerait dans mon lit avec mes organes desséchés de vieille fille !

– Papa t’adore, acquiesça Ann en riant. Et tu le lui rends bien. Tous les hommes que tu rencontres, tu les compares à lui, n’est-ce pas ? Il est un modèle pour toi.

Anaïs se sentit rougir d’embarras. Son père était un homme bon, honnête. Quel mal y avait-il à souhaiter retrouver les mêmes qualités chez l’homme qu’elle choisirait pour époux ?

– Franchement, je me demande comment papa a pu épouser maman, soupira Ann. Ils n’ont absolument rien en commun. Elle ne pense qu’à elle, à ses robes, à son petit confort...

– L’amour rend aveugle, je suppose.

Anaïs songea à sa propre expérience. L’amour lui avait dissimulé le vrai visage de Lindsay. Sa naïveté l’avait empêchée de voir que Rebecca n’était pas réellement son amie. Elle avait été aveugle à tant de choses ...

– Anaïs, reprit Ann d’une voix grave. Est-ce qu’il s’est passé quelque chose entre lord Lindsay et toi ? Vous avez quitté Bewdley tous les deux si précipitamment. Je n’avais jamais entendu parler de ton voyage en France avec tante Millie et sa dame de compagnie. Et du jour au lendemain, tu as disparu. Ensuite lord Lindsay est venu à la maison et je l’ai entendu crier dans le bureau de papa. Il avait l’air bouleversé. Il voulait savoir où on t’avait cachée. Ce sont les mots qu’il a employés. J’ai trouvé ça bizarre.

– Tu as peut-être mal entendu.

Sa sœur secoua la tête.

– Non. Et la disparition de lord Lindsay Raeburn n’est pas moins étrange. Je ne crois pas qu’il se soit volatilisé dans les airs, comme ça, pouf !

Ann leva la main comme si elle brandissait une baguette magique.

– Il n’a parlé à personne. Même sa mère ne sait pas où il est. Voilà dix mois qu’il est parti, Anaïs, et personne n’a de ses nouvelles. Tu ne trouves pas ça inquiétant ?

– Je suis fatiguée, Ann.

C’était la vérité, elle se sentait faible et lasse. Mais surtout, elle ne voulait pas évoquer Lindsay et ce qui s’était passé la nuit du bal masqué. Elle ne l’avait évoqué avec personne, pas même avec son père. Elle avait dû révéler deux ou trois choses à sa tante Millie, mais Anaïs s’était limitée au

strict nécessaire. Une seule personne connaissait l'exacte vérité : Garrett, et il avait fait preuve d'une discrétion et d'un soutien exemplaires.

– Je suis très déçue par lord Lindsay, murmura Ann en serrant la main de sa sœur. J'étais certaine qu'il allait te demander en mariage. Je me suis trompée.

– Ce n'est pas grave, chérie, dit Anaïs en se forçant à sourire. Ça ne devait pas arriver, voilà tout.

– Mais tu l'aimais.

– Pour être franche, ça n'aurait pas été un mariage très raisonnable.

Sa sœur lui lança un regard dubitatif.

– Et avec lord Garrett Broughton, ce serait plus raisonnable ?

Anaïs se rembrunit.

– Ann, je n'ai pas l'intention de parler de ces choses-là avec toi.

– Mais j'ai quinze ans ! protesta la jeune fille. Je suis une femme, Anaïs. L'amour et le mariage n'ont plus de secrets pour moi !

– Oh, vraiment ? En ce cas, tu as de la chance parce que moi je ne comprends ni l'un ni l'autre. Maintenant, file vite, j'entends maman qui t'appelle pour partir à l'église.

– Et lord Broughton ? Tu as l'intention de l'épouser ?

– Garrett est un ami, Ann. Un ami très cher.

– Comme lord Lindsay ?

Anaïs tourna les yeux vers la fenêtre. La neige tombait à gros flocons dans la nuit noire.

– Lindsay était un ami. Mais c'était avant.

– Je regrette que lord Lindsay se soit enfui au lieu de demander ta main. J'aurais bien aimé l'avoir pour beau-frère. Il est plus drôle que lord Broughton.

– Lord Broughton est un homme d'une grande bonté. Il est compatissant et il sait pardonner.

– Pardonner quoi ? demanda Ann en s'engouffrant dans la petite brèche qu'elle venait d'ouvrir.

– De ne pas l'avoir épousé, malgré...

Anaïs détourna les yeux et essuya une larme qui venait de glisser sur sa joue. Elle n'acheva pas sa phrase. Elle ne pouvait pas la finir, même si elle mourait d'envie de se confier à quelqu'un. Elle se sentait si seule, si... vide. Mais elle avait fait un choix et elle devait en assumer les conséquences pour le reste de ses jours.

– J'espère qu'un jour tu pourras me dire ce qui s'est passé entre lord Broughton et toi à Paris, dit Ann d'une voix douce. Tu as peut-être réussi à convaincre maman et papa que cette mystérieuse maladie était une petite fièvre de rien du tout, mais moi je ne suis pas dupe. Et je serais très peinée que tu ne partages pas tes soucis avec ta petite sœur.

– Les confidences peuvent être un fardeau lourd à porter, Ann. J'ai contracté ma maladie pendant mon séjour à Paris. Lord Broughton m'a ramenée à la maison afin que je puisse me soigner, il n'y a rien d'autre à en dire.

– Avec le temps, tu changeras peut-être d’avis ? murmura Ann avec une sagesse teintée d’amertume. En tout cas, je serai toujours là pour toi. Bonne nuit, Anaïs.

– Bonne nuit, chérie. Et merci.

Sa sœur partie, Anaïs poussa un profond soupir et ferma les yeux. Elle était fatiguée, sans énergie. Son corps n’avait plus de forces et l’angoisse qui la minait nuit et jour drainait le peu d’énergie qui lui restait encore. Serait-elle un jour libérée de ce poids ? Peut-être était-ce sa punition de vivre chaque jour de sa vie avec la crainte que son secret ne soit découvert et révélé au monde.

Le piétinement des chevaux dans l’allée rompit le fil de ses pensées. Anaïs se leva pour regarder par la fenêtre. Un valet de pied, vêtu de la livrée bleu et argent, aidait sa mère et sa sœur à monter dans l’attelage fermé. Elle n’aperçut pas son père. Sans doute était-il déjà installé dans la voiture. La portière se referma et les quatre chevaux blancs s’élancèrent, conduisant sa famille à l’église du village où était célébrée chaque année la messe de minuit.

Anaïs prit le livre posé sur sa table de nuit, mais il lui échappa des mains et tomba sur le sol avec un claquement sonore qui la fit sursauter. C’était un bien grand bruit pour un si petit ouvrage. L’écho parut résonner dans la pièce entière, suivi par des pas précipités dans l’escalier.

Qui pouvait descendre les marches d’une manière aussi peu stylée ? Anaïs se pencha pour ramasser son livre et se redressa, le cœur battant. Une odeur de fumée montait du plancher. Elle s’élança vers la porte, l’ouvrit : le couloir était en feu. L’escalier qu’Ann avait descendu quelques minutes plus tôt était la proie des flammes. Le feu attisé par le vent venu du rez-de-chaussée formait une tour gigantesque. Anaïs referma la porte et se précipita vers son cabinet de toilette, en priant pour pouvoir s’échapper par là avant que le feu n’ait dévoré cette partie de l’escalier. Elle tourna la poignée dans tous les sens – elle était fermée, la clé envolée. Elle était prise au piège dans sa chambre !

Anaïs s’efforça de dominer la peur panique qui montait en elle. La maison, vieille de près de deux siècles, était construite de bois. Elle allait flamber comme une torche. Il fallait qu’elle sorte d’ici sans perdre une seconde.

Elle courut jusqu’à la fenêtre, souleva le battant. L’air glacé lui fouetta le visage. Elle tira de toutes ses forces sur les rideaux en velours pour les décrocher, ignorant la douleur qui lui transperçait la poitrine, et les noua ensemble avant d’arracher les couvertures de son lit.

Elle n’avait pas le choix. Elle devait s’échapper en passant par la fenêtre !

& Chapitre 5

Le vent mugit à travers la forêt et dévala la colline en sifflant avant de tourbillonner autour de la diligence. Le froid s'insinua à travers les interstices de la voiture, transformée en glacière. Lindsay remonta le col de son manteau et sentit un frisson lui parcourir le dos.

– Maudit climat, grommela-t-il en s'enfouissant plus profondément dans son vêtement en laine.

Pas de chance que son retour en Angleterre coïncide avec une tempête de neige. bercé par les oscillations de l'attelage, il lutta pour rester réveillé mais ses paupières s'alourdirent malgré lui et il lui fut bientôt impossible de résister. Il se mit à rêver de la chaleur sèche et aride du désert, du parfum des épices s'infiltrant dans les branches des cyprès...

Dans son rêve, il était de nouveau à Constantinople. Un soleil couleur safran, suspendu dans le ciel azur, illuminait les mosaïques rouge et or et les colonnades du **Kapali Çarsi**. Le soleil lui brûlait les joues. Sa longue tunique ondoyait dans la brise chargée de sel et d'épices. Elle seule apportait un peu de répit à la chaleur sans pitié qui faisait grésiller les cailloux tandis qu'il se mêlait à la foule convergeant vers le marché couvert.

A l'intérieur du **Kapali Çarsi**, des vizirs et des pachas fumaient tranquillement le narguilé pendant que, dehors, leurs domestiques marchandaient des objets destinés à parer leurs somptueux palais. C'était là, dans le bazar de Constantinople, que Lindsay et lord Matthew Wallingford s'étaient retrouvés à déambuler au milieu d'un labyrinthe d'échoppes où l'on trouvait de tout – des épices aux tapis en passant par de magnifiques créatures que de riches acquéreurs achetaient pour leurs harems.

L'exotisme sensuel et coloré de Constantinople était si différent de sa lointaine et rigide Angleterre ! Impossible de trouver contraste plus saisissant avec le charme raffiné de Mayfair ou son élégante propriété du Worcestershire. Et cependant, malgré tous les kilomètres parcourus, le passé ne lui laissait aucun répit. Il était toujours hanté par le regard que lui avait lancé Anaïs quand elle l'avait surpris avec sa meilleure amie. Même au bout du monde, il lui était impossible d'oublier le cri qu'elle avait poussé et cette souffrance dans ses yeux...

Lindsay se rendit compte qu'il se réveillait et tenta de reprendre le fil de son rêve – ces jours chauds et paresseux où il sombrait dans la décadence, où il n'avait besoin de rien d'autre que de la fumée du narguilé et du corps sensuel d'une femme pour perdre le fil du temps et oublier la douleur de son échec...

Malédiction, son rêve le fuyait ! Il ne parvenait pas à le retenir et il était de nouveau transpercé par le regard horrifié d'Anaïs. Il avait remué ciel et terre pour la retrouver après le bal des Torrington, mais elle avait disparu sans lui laisser une chance de lui expliquer qu'il n'avait jamais eu l'intention de séduire son amie, ni de tromper la confiance qu'elle avait placée en lui.

Après l'avoir cherchée dans toute l'Angleterre, il avait traversé la Manche pour se rendre en France. La femme de chambre d'Anaïs avait fini par lui avouer que sa maîtresse était partie à l'étranger avec sa tante. Un voyage soi-disant planifié depuis des mois. Mais Lindsay savait très bien que ce n'était pas vrai : elle s'était réfugiée en France uniquement pour le fuir.

Il s'était donc rendu à Paris mais, malgré tous ses efforts, il n'avait pas réussi à la trouver.

C'était à ce moment-là que Wallingford avait déclaré en avoir assez de ce qu'il appelait son « obsession ». Et après des semaines de vaines recherches, Lindsay avait laissé son vieil ami le convaincre de le suivre à Constantinople. Là, Lindsay avait succombé – non pas au charme d'une beauté turque mais à celui de l'opium. L'opium, ce merveilleux poison...

La diligence tangua violemment. Lindsay se réveilla en sursaut et secoua la tête pour chasser ses souvenirs de Constantinople, en même temps que ceux d'Anaïs.

– Tu rêvais, Raeburn, dit Wallingford en lui lançant une couverture.

La température avait encore baissé. Malgré son capitonnage de soie et ses épais rideaux, le vent glacé transperçait l'attelage comme une passoire.

– Je me rappelais la douceur de la brise quand elle soufflait du Bosphore, marmonna Lindsay. Nous n'aurions peut-être pas dû quitter Constantinople.

Il écarta le rideau pour regarder par la fenêtre mais ne vit rien d'autre que les tourbillons de neige.

– Il est quand même rare qu'il fasse aussi mauvais en décembre.

Wall hocha la tête tout en tirant sur son cigare.

– Il fait un froid de canard. Mais nous ne pensions pas à l'hiver quand nous avons quitté la Turquie, il y a trois mois. Nous pensions à la beauté de la forêt en automne. Aux feux de bois dans la cheminée. Nous avons suffisamment voyagé. Il était temps de regagner l'Angleterre.

– C'est vrai.

Mais sans ce rêve horrible, il serait probablement encore à Constantinople aujourd'hui, à laisser les jours glisser dans une exquise décadence orientale. A une époque, il avait perdu toute notion du temps, l'opium était son unique compagne dans un univers peuplé d'hallucinations, de voiles ondoyants et de coussins de velours. S'il avait eu jadis un certain goût pour l'opium, désormais il lui inspirait une faim insatiable.

– Monsieur ! cria l'un des valets de pied en frappant du poing contre la vitre arrière. Il faut que nous nous arrêtions, milord !

Lindsay tapa contre la trappe avec le pommeau de sa canne pour demander au cocher d'arrêter. Les six chevaux gris firent halte et Lindsay ouvrit la portière. Une bourrasque de neige s'engouffra dans la voiture.

Le valet de pied avait les pommettes écarlates et claquait des dents malgré son bonnet en castor et ses vêtements de laine, empilés les uns sur les autres.

– L'étalon donne des ruades dans le van, milord. Jenkins dit qu'il supporte mal le froid.

– C'est l'étalon, expliqua Lindsay par-dessus son épaule à Wallingford. Il souffre du froid. Je vais le monter pour le reste du trajet. Ça le réchauffera.

– Tu es fou ? s'étrangla Wallingford. Tu risques de te rompre le cou par un temps pareil !

– Cette bête m'a coûté une petite fortune. Je veux bien être pendu si je le laisse mourir de froid. Il est censé repeupler mes écuries. Je doute qu'il soit très performant s'il arrive gelé.

– Va au diable, Raeburn ! grogna Wallingford en jetant son cigare dans la neige. Tu sais très bien que je ne vais pas te laisser partir tout seul. Mais tu me le revaudras !

Lindsay décocha un sourire à son ami.

– Ce sera comme au bon vieux temps. Quand on dévalait la montagne au triple galop sans nous soucier d’arriver en miettes.

– Ce n’est pas ce qu’on a fait de plus malin, grommela Wallingford en relevant le col de son manteau pour protéger son visage de la morsure glacée du vent. Et on avait la tête plus dure qu’aujourd’hui.

– J’ai l’impression d’entendre Broughton quand il nous sermonnait en nous traitant d’inconscients.

– Je commence à me dire qu’il n’avait pas tort.

– Allez, viens, dit Lindsay.

Il n’avait aucune envie de penser à la façon dont il avait trahi involontairement lord Garrett Broughton, en même temps qu’Anaïs. Il se dirigea vers le van où l’étalon arabe piaffait en hennissant.

– J’ai une idée, déclara Wallingford en récupérant son propre cheval. Le premier qui atteint les écuries paie à l’autre une pinte de vin chaud et une fille. Si toutefois nous sommes encore entiers à ce moment-là, bien sûr.

Lindsay monta en selle, rassembla les rênes et lança aussitôt l’étalon au petit galop, ignorant la morsure du vent. Il s’engagea d’instinct sur un chemin qu’il avait emprunté une bonne centaine de fois par le passé.

En retrouvant le paysage familier de son enfance, Lindsay ralentit sa monture. Il se trouvait juste au-dessus de la vallée où était niché douillettement le petit bourg de Bewdley. Des plaques de glace flottaient sur les eaux noires de la Severn, et l’image lui rappela un tableau représentant les vestiges d’un iceberg à la dérive qu’il avait vu un jour dans un musée. L’étalon secoua la tête en soufflant, projetant des nuages de vapeur grise au milieu des flocons qui tournoyaient autour d’eux. Raccourcissant les rênes, Lindsay arrêta l’animal avant de poser son regard sur le toit de l’église Sainte-Anne qui dominait la ville.

Juste en aval du pont s’égrenait le village qu’il avait toujours considéré comme son foyer. Les rues auraient dû être désertes, mais en cette veille de Noël, elles fourmillaient de fidèles qui se rendaient à l’église malgré la neige, un flambeau à la main, pour assister à la messe de minuit. Plus à l’ouest, dans la vallée où un petit affluent de la Severn formait une anse, s’étiraient quatre grands domaines : celui des Wallingford, en bordure de forêt ; celui des Broughton plus à l’est, puis le sien, Eden Park, sur l’autre rive du pont. Juste en amont se dressait la demeure d’Anaïs. Anaïs qu’il n’avait pas vue depuis près d’un an...

Tandis qu’il contemplait la vieille maison de style Jacobin, Lindsay huma une bonne odeur de feu de bois. Elle lui était si familière et si chargée de souvenirs qu’il la respira longuement, le cœur étreint par l’émotion. C’était Noël : la tradition voulait qu’on place dans l’âtre une bûche qui se consumerait toute la nuit. Cette odeur apaisante le ramena loin en arrière, à une époque où il venait s’asseoir devant la cheminée au retour de la messe de minuit, et dégustait une part de pudding nappée de crème anglaise avec Anaïs.

Il chercha du regard la dernière fenêtre du premier étage, à droite de la façade. Le doux halo

d'une chandelle vacillait derrière la vitre. Il imagina Anaïs en train de contempler le ciel derrière les carreaux. Elle adorait l'hiver. Combien de fois s'étaient-ils assis côte à côte pour regarder tomber la neige ? Non, ce n'était pas tout à fait exact. Elle regardait la neige tandis qu'il la regardait, elle. Et il était tombé irrémédiablement amoureux.

Il détourna les yeux de sa fenêtre et les posa sur la propriété ensevelie sous un épais manteau blanc. La neige scintillait comme du cristal sous la lumière argentée de la lune. Le vent poussa un gémissement lugubre en traversant la forêt, derrière lui, et Lindsay referma d'une main le col de son manteau pour se protéger du froid. D'une certaine façon, cette plainte mélancolique trouvait un écho au plus profond de lui.

– Magnifique, commenta Wallingford en s'arrêtant à sa hauteur. J'ai bien envie de peindre cette vue pour l'immortaliser. La vallée n'a jamais été aussi belle. Ni aussi sinistre.

Lindsay ramena presque malgré lui son regard sur la fenêtre d'Anaïs dans l'espoir de la voir apparaître. Il saurait alors qu'il s'était trompé, que ses rêves n'avaient rien de prémonitoire.

– Quand comptes-tu aller lui parler ? demanda Wallingford en suivant la direction de son regard.

– Je n'ai encore rien décidé.

– Attends une minute : nous avons quitté précipitamment Constantinople parce que tu voulais à toute force la revoir. Il nous a fallu trois longs mois pour regagner l'Angleterre et, pendant tout ce temps, tu n'as pas cessé de faire des cauchemars. Tu craignais le pire, disais-tu. Et maintenant que nous sommes enfin arrivés, tu n'as pas le courage d'aller vérifier si ton pressentiment était justifié ?

Lindsay se remémora le sentiment de terreur qui l'avait suffoqué à son réveil.

– C'était bien réel.

– L'opium a le pouvoir de transformer les rêves en réalité et la réalité en fumée, dit Wallingford en observant attentivement son ami. C'est un moyen efficace pour fuir ce qui nous hante. Mais je suppose que je ne t'apprends rien.

– Il n'est pas si facile de fuir. Et je n'échapperai jamais à mon fantôme.

Wallingford serra les dents, le visage assombri.

– Prends garde, Raeburn. Cette obsession va finir par te détruire.

– C'est déjà fait. Je me suis tué moi-même en succombant au piège que m'a tendu cette garce de Rebecca. Si j'avais résisté à la tentation, Anaïs serait ma femme aujourd'hui. Et je ne serais pas là, en cette nuit de Noël, à regarder sa fenêtre en cherchant désespérément un moyen d'effacer le passé.

– Qu'est-ce que tu as vu ? demanda Wallingford en le dévisageant avec curiosité. Qu'est-ce que cette vision avait de si terrible pour que tu décides du jour au lendemain de revenir vers une femme qui ne t'a même pas laissé une chance de t'expliquer ?

Lindsay frissonna. Dans son rêve, toujours le même, Anaïs lui apparaissait, nue, au milieu d'un voile de fumée. Ses longs cheveux blonds flottaient sur ses épaules et ses bras tendus l'appelaient à la rejoindre. Elle l'enlaçait et lui chuchotait qu'elle lui pardonnait.

Lindsay l'allongeait alors au milieu des coussins de soie. Il respirait son parfum – celui de sa peau aussi douce que des pétales de rose – malgré l'odeur envoûtante et sensuelle de l'encens qui flottait comme un brouillard au-dessus du sofa.

Elle était chaude et vibrante contre lui, puis, soudain, elle se raidissait. Ses yeux se glaçaient et elle regardait à travers lui, comme si elle ne le voyait pas. Un flot de sang commençait alors à se répandre sur elle, recouvrant peu à peu sa peau pâle. Et elle continuait à le fixer avec ses yeux lointains et froids. Puis sa bouche s'ouvrait et elle prononçait les mots qui le hantaient depuis des mois :

– C'est vous qui m'avez fait ça, Lindsay. C'est vous qui m'avez tuée.

Et il se réveillait en sueur, terrifié à l'idée qu'il s'agisse d'une vision prémonitoire et qu'il soit arrivé quelque chose à Anaïs.

– Raeburn, regarde !

La voix de Wallingford l'arracha à ses sombres pensées.

– Il y a le feu au rez-de-chaussée !

Lindsay dirigea son regard sur la rangée de fenêtres situées juste en dessous de la chambre d'Anaïs. De sa place, il voyait distinctement le reflet des flammes orangées dans les vitres.

– C'est le bureau de Darnby ! dit-il d'une voix blanche. Suis-moi !

Il s'élança au galop. Tandis qu'il dévalait le chemin conduisant à la vallée, à moitié aveuglé par la neige, la même question hantait son esprit. Était-ce le drame qu'il avait vu en rêve et qui l'avait poussé à rentrer au plus vite ?

A peine arrivé dans la cour, il sauta de son cheval, gravit quatre à quatre les marches du perron et ouvrit les portes du manoir à la volée. La maison était en proie au chaos : les domestiques couraient dans tous les sens, criant, transportant des seaux d'eau. Deux valets de pied émergèrent d'un épais nuage de fumée, portant lord Darnby, le père d'Anaïs, inconscient. Ils venaient de l'arracher à son bureau en flammes.

– Lord Raeburn ! s'écria la femme de chambre d'Anaïs en joignant les mains. Vous êtes revenu ?

– Où est votre maîtresse, Louisa ?

– Prise au piège, à l'étage ! Roger et William ont essayé d'accéder à sa chambre, mais ils ont dû y renoncer, à cause de la fumée !

– Wallingford, charge-toi de Darnby, lança Lindsay à son ami qui arrivait derrière lui. Conduis-le à Eden Park. Je vous y rejoindrai plus tard.

– Mais il est blessé ! cria Wallingford. Il va falloir faire venir un médecin !

– Eh bien, fais-le ! aboya Lindsay en se débarrassant de son manteau. Je vais chercher Anaïs !

– Bonté divine, que se passe-t-il ici ?

Lindsay se retourna. Lord Garrett Broughton se tenait devant lui. La dernière fois qu'ils s'étaient retrouvés ainsi face à face, c'était le petit matin, et ils avaient tous les deux un pistolet de duel à la main.

Garrett Broughton était venu chez lui demander réparation le lendemain de la débâcle avec Rebecca. Sa démarche ne visait pas à laver l'honneur de Rebecca, ni même le sien. Non, Garrett voulait uniquement venger Anaïs. Lindsay avait accepté, plus par amour-propre que par conviction réelle. Mais, au dernier moment, ils avaient calé. Ils étaient liés par une amitié de trente ans et s'entretuer n'effacerait pas la peine que Lindsay avait infligée à ceux qu'il aimait le plus au monde.

Ils avaient tiré en l'air tous les deux, puis ils étaient repartis chacun de leur côté.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

Lindsay remarqua la pâleur soudaine de Broughton tandis que son regard passait rapidement de l'escalier en flammes à lui.

– Anaïs est prise au piège dans sa chambre. Je vais la chercher.

– Tu ne peux pas emprunter l'escalier, Raeburn. Même si tu réussis à monter, vous ne pourrez plus redescendre. Le seul moyen est de passer par l'extérieur.

– Mais il y a dix mètres au moins entre sa fenêtre et le sol ! Elle ne pourra jamais descendre par là ! aboya Lindsay.

– Le temps que tu parviennes jusqu'à elle, l'escalier sera dévoré par les flammes. Il n'y a pas d'autre solution.

Lindsay ignora sa mise en garde et s'élança dans l'escalier. En arrivant sur le palier, il vit à travers l'écran de fumée que les flammes atteignaient déjà la porte de sa chambre.

– Anaïs ! cria-t-il entre deux quintes de toux.

Mais il n'entendit rien, hormis le craquement du bois qui brûle et le crépitement du feu. Il enfonça la porte d'un coup d'épaule, constata qu'il se trouvait dans le cabinet de toilette d'Anaïs et courut vers la porte qui communiquait avec sa chambre. Malédiction ! Elle était fermée à clé !

Le temps qu'il parvienne à l'enfoncer, Anaïs était de l'autre côté de la fenêtre, la manche de son déshabillé prise dans un des petits crochets des rideaux qu'elle avait noués pour s'échapper.

– Tout va bien, mon ange, dit-il.

Mais la peur lui noua le ventre quand il vit que la fine mousseline commençait à céder sous son poids.

– Ça va aller.

Ses doigts, bleuis par le froid, tremblaient d'épuisement. Ils ne réussiraient pas à maintenir longtemps leur prise. Ses yeux étaient écarquillés de terreur.

– Mon déshabillé... je suis accrochée, balbutia-t-elle en toussant tandis que la fumée remplissait la chambre.

– Ne regardez pas en bas, Anaïs. Prenez ma main. Ayez confiance en moi, chérie. Je vais vous sauver. Faites-moi confiance.

Elle baissa les yeux vers lord Garrett Broughton qui attendait en bas, bras tendus, prêt à l'attraper. Lindsay savait quelles pensées tourbillonnaient follement dans sa tête en cet instant. Elle devait le prendre pour un spectre surgi de l'enfer. La méfiance mêlée de désespoir qu'il lut dans son regard lui fit prendre conscience des ravages qu'il avait causés. Autrefois, jamais elle n'aurait

hésité entre Broughton et lui. Mais ce soir, à l'évidence, c'était à Garrett qu'allait sa confiance, à lui qu'elle était prête à confier sa vie en sautant dans le vide.

– Pour l'amour du ciel, prenez ma main ! répéta-t-il en se penchant par la fenêtre, les manches de sa chemise flottant dans le vent.

La terreur lui desséchait la bouche. Il n'y avait aucune chance que Broughton puisse la rattraper depuis cette hauteur. Elle allait s'écraser en bas et Lindsay serait le témoin impuissant de cette horreur.

– Anaïs, prenez ma main, ordonna-t-il. Faites-le. **Maintenant !**

Il vit alors la mousseline délicate se déchirer. Anaïs écarquilla les yeux et sa bouche pâle s'ouvrit sur un cri silencieux.

– Non ! hurla-t-il.

Il fit une tentative désespérée pour l'atteindre, mais elle glissa entre ses doigts et il la regarda tomber dans le vide, ses bras tendus vers lui, ses cheveux dénoués flottant dans la nuit comme des algues.

Le temps parut s'arrêter tandis que ses grands yeux effrayés restaient rivés au sien, et il eut l'impression de l'entendre dire : « C'est vous qui m'avez fait ça, Lindsay. C'est vous qui m'avez tuée. »

Chapitre 6

Lindsay se rua hors de la chambre et dévala l'escalier sans se soucier des flammes qui dévoraient la rampe de bois. Une fois au rez-de-chaussée, il se précipita vers la porte et se statufia sur le seuil. Broughton serrait Anaïs évanouie dans ses bras. Ses longs cheveux blonds ruisselaient sur la manche de son manteau noir.

Lindsay resta pétrifié, incapable d'articuler un mot tandis qu'il guettait avec angoisse un signe indiquant qu'Anaïs avait survécu à sa terrible chute. Lorsqu'il vit qu'elle respirait, il faillit tomber à genoux de gratitude. A cet instant, peu lui importait qu'elle ait choisi Broughton plutôt que lui.

– Je m'occupe de Darnby ! cria Wallingford.

Lindsay tourna lentement la tête. Wallingford était à cheval, le père d'Anaïs, à moitié inconscient, assis devant lui. Une plaie profonde lui entaillait le crâne. Elle saignait abondamment.

– J'ai envoyé l'un des garçons d'écurie chez Broughton, pour qu'il dise à Middleton de venir tout de suite. On se retrouve à Eden Park ?

Lindsay hocha mécaniquement la tête et ramena son regard sur Garrett, qui tenait toujours Anaïs contre lui. Il ne parvenait pas à reprendre son souffle ni à contrôler le tremblement de ses mains. Il avait failli la perdre ! Cette pensée lui donnait le vertige.

– Un attelage ! cria Broughton. Qu'on m'amène un attelage, tout de suite !

Lindsay réagit enfin et dévala le perron.

– Donne-la-moi. Je vais l'emmener à cheval, ce sera beaucoup plus rapide.

– Pas question. Elle a été malade – **gravement** malade. Le froid risque de la tuer. Seigneur, son visage bleuit pendant que nous parlons ! s'écria Broughton en la serrant plus étroitement contre lui pour la protéger du froid. Qu'est-ce que vous attendez pour m'amener cet attelage !

Une partie du toit s'effondra dans un craquement sinistre, projetant des flammes et un geyser d'étincelles vers le ciel. Lindsay leva les yeux vers la tour de feu qui s'échappait du grenier. Le vent s'était levé, attisant l'incendie.

– La maison va s'effondrer. Nous devons partir d'ici au plus vite et mettre Anaïs en lieu sûr. Donne-la-moi !

Lindsay tendit les mains vers Anaïs, toujours inconsciente.

– Pour l'amour du ciel, Garrett, confie-la-moi ! Je peux la conduire à Eden Park en quelques minutes !

Broughton contempla Anaïs, abandonnée dans ses bras. Lindsay serra les dents en voyant le regard possessif qu'il posait sur elle.

– Amenez-moi l'étalon arabe, lança-t-il à l'un des valets d'écurie.

Il sauta aussitôt en selle, arrachant au passage un manteau des mains d'une servante qui accourait pour prendre des nouvelles de sa maîtresse.

– Donne-la-moi, Broughton, répéta-t-il.

– Tu t'imagines que tu peux revenir comme s'il ne s'était rien passé et jouer les preux

chevaliers ?

– Donne-la-moi ! rugit Lindsay. Nous perdons du temps ! Il fait un froid glacial. Il faut la mettre à l'abri !

Broughton continua à serrer Anaïs contre lui d'un geste farouche.

– Si tu crois que je vais te laisser la détruire de nouveau, tu te trompes ! gronda-t-il.

Lindsay se figea. C'était une déclaration de guerre et il ne s'y trompa pas. Garrett était en train de revendiquer ses droits sur la femme que Lindsay aimait.

– Je ne nie pas mes erreurs, déclara-t-il en s'obligeant à rester calme. Et je sais que je n'ai aucune raison d'espérer quoi que ce soit d'Anaïs, mais ce n'est pas le propos. Si tu veux me provoquer en duel, je suis ton homme. Mais pas ce soir. Pour l'instant, je pense uniquement à Anaïs. Ce que j'essaie de t'expliquer, c'est que les routes sont verglacées, dangereuses, et que j'irai beaucoup plus vite à cheval.

Broughton contempla le visage d'Anaïs puis la déposa avec réticence entre les bras tendus de Lindsay.

– Je serai juste derrière toi, marmonna-t-il en pivotant vers son attelage qui venait d'arriver.

Lindsay drapa soigneusement le manteau autour d'Anaïs, poussa l'étalon en avant et mit le cap sur Eden Park.

Lorsqu'il arriva chez lui, la maison était sens dessus dessous. Son père, ivre, aboyait des obscénités, furieux que sa demeure soit envahie par des invités indésirables.

– Par tous les diables ! grogna-t-il en écarquillant les yeux comme Lindsay franchissait le seuil, Anaïs dans ses bras. C'est vous, mon fils ? Ou j'ai la berlue ?

– C'est bien moi. Où est mère ? Je vais avoir besoin de son aide.

– Où voulez-vous qu'elle soit, la nuit de Noël ? ricana le marquis. Elle est à l'église, évidemment ! Vous auriez pu nous avertir de votre retour ! Et nous donner des nouvelles de temps à autre, ne serait-ce que pour nous informer que vous étiez toujours vivant !

– Je ne pense pas que le moment soit bien choisi pour me faire la morale, père.

Le marquis jeta un coup d'œil au visage exsangue d'Anaïs, les sourcils froncés.

– Où l'emmenez-vous ?

– Puis-je vous suggérer de la conduire dans l'aile réservée aux invités, milord ? proposa leur majordome.

– Non, trancha Lindsay d'un ton sec en se dirigeant vers l'escalier. Anaïs va s'installer dans ma chambre. Je veux qu'elle soit tout près de nous si elle a besoin de quoi que ce soit. Je m'installerai provisoirement dans mon bureau.

– C'est une très mauvaise idée ! brailla son père comme il gravissait les marches. Beaucoup de choses ont changé en votre absence ! Votre ami Broughton sera fou de rage s'il l'apprend !

Lindsay se retourna sur le palier, mâchoires serrées.

– Je me moque de ce que pense Broughton. Anaïs est sous ma responsabilité, maintenant. Et je sais ce qui est le mieux pour elle.

Ignorant le ricanement de son père, il suivit le couloir et ouvrit d'un coup de pied la porte de sa chambre. Il déposa la jeune femme sur le lit, écarta le manteau dont il l'avait enveloppée et effleura sa joue glacée d'une caresse tout en chuchotant son prénom pour qu'elle se réveille.

– Je vais d'abord voir lady Anaïs, fit une voix dans le hall.

Lindsay reconnut le timbre de Robert Middleton et sortit dans le couloir pour l'accueillir.

– Par ici, Middleton.

Robert entra dans la chambre. Il voulut fermer la porte derrière lui mais Lindsay le saisit par le bras.

– Votre frère m'a dit qu'elle avait été souffrante. Que s'est-il passé ? Anaïs n'a jamais été malade de toute sa vie.

– Ce n'est pas le moment, rétorqua sèchement Robert. Beaucoup de choses ont changé depuis votre départ. Des choses qui ne vous regardent pas. Maintenant, laissez-moi m'occuper d'Anaïs.

Il s'enferma dans la chambre et Lindsay eut la sensation douloureuse de ne plus avoir sa place dans la vie d'Anaïs. Il n'était plus le bienvenu dans sa propre maison. Il n'était plus qu'un étranger indésirable.

La porte du bureau se referma sèchement derrière les trois hommes et une tension presque palpable envahit la pièce. Il y avait encore un an, Lindsay, Broughton et Wallingford se seraient assis confortablement pour bavarder, un verre de porto à la main.

Aujourd'hui, ils se tenaient à distance les uns des autres, les épaules raides, les mâchoires serrées. Lindsay avança vers la fenêtre et contempla la neige qui tombait toujours à gros flocons. Son regard glissa plus à gauche, vers les prairies de Lansdowne Farm, le lieu qui avait vu son duel avec Broughton – et la mort de leur amitié.

Regrettait-il maintenant d'avoir tiré en l'air au lieu de le viser au cœur et de le laisser agoniser dans l'herbe humide ?

– Elle ne peut pas rester ici, lâcha Broughton d'une voix glaciale tout en faisant les cent pas dans la pièce, ses bottes mouillées écrasant sans pitié le délicat tapis persan bleu et or.

– Et où voulais-tu qu'elle aille ? demanda Wallingford en plongeant la main dans la poche intérieure de sa veste pour y puiser un cigare. Tu ne l'as peut-être pas remarqué, mais il fait un temps à ne pas mettre une lady dehors.

– Si Anaïs était consciente, elle refuserait de passer ne serait-ce que cinq minutes dans cette maison, après ce qu'il lui a fait !

– Pour l'amour du ciel, Broughton, marmonna Wallingford en allumant son cigare. Tu avais une autre solution à proposer ?

– On pouvait très bien la transporter à La Loge. Robert et sa femme y passent l'hiver. Il aurait été sur place pour veiller sur elle et Margaret aurait fait office de chaperon.

Lindsay serra les dents. Anaïs logeant chez Broughton ? Jamais ! Il avait peut-être perdu toute

chance avec elle, mais plutôt mourir que la savoir avec lui !

– Et le scandale, mon vieux, tu y as pensé ? demanda calmement Wallingford à Garrett Broughton. Il est tout naturel que les Darnby aient trouvé refuge chez le marquis de Weatherby. Tout le monde connaît l'amitié qui lie le père d'Anaïs à la mère de Lindsay. En revanche, recevoir Anaïs chez toi, Garrett, alors que ses parents sont chez les Weatherby... Tss, tss, tss, ce serait tout à fait incorrect.

– Depuis quand es-tu un ardent défenseur de la morale, Wallingford ? aboya Broughton.

Wallingford lui lança un regard moqueur.

– Je suis un infâme coureur de jupons et je m'en flatte. Mais la question n'est pas là. A moins, bien sûr, que tu veuilles des adresses ?

– Va au diable, Wallingford ! Pendant que tu passais tes journées en Orient à boire, à courir les filles et à faire Dieu sait quoi encore avec lui, les choses ont changé !

– Je vois. Donc, Anaïs et toi êtes devenus si intimes au cours de ces derniers mois que les villageois trouveraient normal qu'elle habite chez toi ?

Lindsay se raidit. Il ne voulait pas entendre la réponse de Broughton. Il ne supportait pas d'imaginer Anaïs dans le lit de Broughton.

– Au fait, je me pose une question, reprit Wallingford. D'après ce que j'ai pu voir ce soir, Anaïs n'était pas habillée pour recevoir des visites. Peut-on savoir ce que tu venais faire chez les Darnby alors qu'elle était en chemise de nuit et manifestement sur le point de se mettre au lit ?

Lindsay remercia mentalement Wallingford d'avoir posé la question qui lui brûlait les lèvres.

– Depuis quand dois-je te rendre des comptes ? rétorqua Broughton d'une voix cassante.

Wallingford haussa les épaules.

– Simple curiosité. J'aime bien m'informer quand je ne comprends pas quelque chose.

– D'abord, ça ne te regarde pas. Ensuite, j'ai ma conscience pour moi. Et je ne vois pas ce que ça a de drôle ! ragea Broughton en se remettant à marcher de long en large.

Wallingford l'observait d'un air amusé.

– C'est ton indignation qui me fait rire. Garde ta conscience, mon petit vieux, je m'en fiche comme d'une guigne. Mais reconnais que, pour la réputation d'Anaïs, il vaut mieux qu'elle loge ici avec sa famille.

– Mais il l'a trahie !

Lindsay croisa le regard furieux de Broughton dans la vitre.

– Et il m'a trahi, moi !

– Tu ne t'imagines quand même pas qu'il était le premier ? demanda Wallingford avec un sourire cynique. Tu n'es quand même pas naïf à ce point ? Borné, peut-être, mais pas aveugle.

– De quoi parles-tu ?

– De Rebecca Thomas.

Wallingford tira une bouffée de son cigare et souffla un rond de fumée en direction du plafond.

– Tu crois que Raeburn est le premier poisson qu'elle a tenté de ferrer ?

Broughton voulut protester mais Wallingford l'arrêta d'un geste.

– Ah non, ne prends pas sa défense ! Tu sais aussi bien que moi quel genre de femme est Rebecca. Tu avais des doutes, tu me l'as dit toi-même la veille du jour où tu l'as surprise avec Raeburn. Tu n'étais pas certain qu'elle soit l'épouse qu'il te fallait. Je t'ai répondu que tu avais parfaitement raison et qu'elle n'était pas la candidate parfaite pour devenir comtesse. Apparemment, tu n'as pas saisi le message.

– Quel message ?

Wallingford lâcha un ricanement.

– Tu n'étais que du menu fretin. Un pis-aller. Elle aurait préféré mettre le grappin sur un duc, si tu vois ce que je veux dire.

– Je ne te crois pas ! dit Broughton en le fusillant du regard.

– Comme tu veux. Mais elle est venue me voir une semaine avant de droguer et de séduire Raeburn. C'était une petite intrigante, prête à coucher avec n'importe lequel de tes amis pour devenir duchesse ou...

Wallingford montra d'un petit signe du menton la fenêtre devant laquelle se tenait Lindsay.

– Ou marquise.

– Tu as couché avec elle ? articula Broughton d'une voix incrédule. Oh, Seigneur, bien sûr que tu l'as fait ! Tu ne peux pas t'empêcher de sauter sur tout ce qui bouge !

– En l'occurrence, c'est elle qui m'a sauté dessus, riposta Wallingford avec ironie.

– Tu savais qu'elle avait l'intention de séduire Raeburn ? Bonté divine, tu étais au courant qu'elle déambulait dans tes salons en se faisant passer pour une servante ?

– Evidemment non ! D'abord, elle était voilée. Et ensuite j'étais occupé avec une dame très câline. J'avais la tête ailleurs.

– Tu ne respectes rien. Même pas les femmes, lâcha Broughton d'un ton écœuré.

– Rebecca n'avait rien de respectable. D'ailleurs, je lui ai dit ce que je pensais d'elle. Ma franchise a dû me rendre beaucoup moins séduisant à ses yeux car elle est partie avant que j'aie eu le temps de lui sauter dessus, conclut Wallingford avec humour.

Lindsay continua à tourner le dos à ses amis, préférant observer l'échange dans le reflet de la vitre. Il n'était pas prêt à affronter Broughton. Ce n'était pas par lâcheté, et il n'avait pas honte de croiser le regard de son ami. Non, c'était autre chose...

Il commençait à comprendre qu'il avait perdu tout ce qui avait jamais compté pour lui. Il ne cessait de penser à Anaïs, à la façon dont elle s'était jetée dans les bras de Garrett. Une douleur sourde lui broyait la poitrine. Il n'aspirait qu'à une seule chose : allumer sa pipe d'opium et chercher l'oubli dans sa fumée amie. Mais il s'obligea à résister. Anaïs avait besoin de lui. Il l'avait trahie la nuit du bal, chez Wallingford. Il n'était pas revenu de Constantinople pour la trahir de nouveau.

– Je me moque de Rebecca, marmonna Broughton. C'est Anaïs qui m'importe. Raeburn avait juré de ne pas la faire souffrir et il s'est parjuré dix minutes plus tard !

– Tu aurais dû le tuer d’une balle en plein cœur quand tu en avais l’occasion au lieu de tirer en l’air, soupira Wallingford en feignant de réprimer un bâillement. Si tu avais assumé tes responsabilités, nous ne serions pas en train de discuter à n’en plus finir pour savoir lequel de vous deux aurait dû lui prêter son lit.

– Pour qui te prends-tu, Raeburn ? lança Broughton en transperçant Lindsay d’un regard noir. Tu crois que tu peux revenir quand ça te chante et reprendre le fil de l’histoire comme s’il ne s’était rien passé ? Eh bien, tu te trompes ! Il s’est passé beaucoup de choses en ton absence. Et il est hors de question que tu recommences à faire souffrir Anaïs. Tu ne la mérites pas !

– Bah, les femmes vertueuses n’existent pas, grommela Wallingford. Elles ont toutes un prix.

– Anaïs **est** vertueuse !

– Ah oui ?

– Assez, trancha Lindsay en se tournant vers eux. Wallingford, j’apprécie ton aide, mais c’est parfaitement inutile. Je suis assez grand pour me défendre tout seul. Quant à toi, Broughton, si tu as quelque chose à me reprocher, dis-le-moi en face, sans passer par Wallingford.

Robert Middleton ouvrit la porte de communication.

– Pourriez-vous baisser le ton tous les trois ?

– Comment va-t-elle ? demanda aussitôt Lindsay, sans plus se soucier de la querelle qui l’opposait à Broughton.

– Elle est glacée et son rythme cardiaque est beaucoup trop lent. Il faut à tout prix la réchauffer.

– Employez tous les moyens nécessaires. Vous avez carte blanche.

– Evidemment, intervint Broughton en foudroyant Lindsay du regard. Je peux faire quelque chose ?

– J’ai mis des bouillottes dans son lit, mais elles refroidissent très vite. Ce dont elle a besoin, c’est d’un corps chaud, blotti contre le sien.

Les trois amis dévisagèrent le médecin, bouche bée.

– Alors, c’est ça qu’on vous enseigne à Edimbourg ? demanda finalement Wallingford dans un éclat de rire. Sapristi, j’aurais mieux fait d’écouter mon père quand il me serinait d’étudier au lieu de courir après les filles ! J’aurais pu m’inscrire dans une faculté de médecine et coucher avec des dizaines de femmes pour les progrès de la science !

– Ça n’a rien de sexuel, rétorqua Middleton d’un ton sec. J’ai seulement besoin de quelqu’un pour lui tenir chaud pendant que je soigne son père.

– Je m’en charge, dit Broughton.

Il ôta sa veste et commença à dénouer sa cravate.

– Non. **Je** m’en charge, trancha Lindsay.

La tension dans la pièce monta d’un cran. Lindsay n’avait aucun droit de se coucher avec Anaïs – pas après ce qui s’était passé le soir du bal. Mais il était hors de question que Broughton entre dans son lit !

– Je préférerais que vous descendiez tous les trois au village, décréta Middleton d’un ton sec, et

que vous ramenez lady Darnby et sa fille. Ann est exactement la personne qu'il faut et je sais qu'elle n'hésitera pas à venir en aide à sa sœur.

– Wallingford et Raeburn n'ont qu'à y aller, déclara Broughton en retirant ses boutons de manchette. Je veillerai sur Anaïs pendant ce temps. Si elle est en danger, il n'est pas prudent d'attendre. Je ne veux pas risquer une complication, tu m'as bien compris, Robert ?

Les deux frères échangèrent un regard et Lindsay sentit ses nerfs se tendre. Cette complicité entre eux ne lui plaisait pas. On lui cachait quelque chose. Et il n'aimait pas non plus la rapidité avec laquelle Broughton s'était porté volontaire pour coucher avec Anaïs.

– Personne d'autre que lady Ann n'entrera dans cette chambre, trancha Middleton. Et ce n'est pas la peine d'insister, ajouta-t-il en voyant son frère ouvrir la bouche pour protester. Tu vas aller au village avec Wallingford. Lord Raeburn n'approchera pas ma patiente, je t'en donne ma parole.

Lindsay foudroya Robert du regard. Qui était-il pour l'empêcher de voir Anaïs ?

– S'il lui fait du mal une fois encore, je lui montrerai à quoi ressemble l'enfer, gronda Broughton en quittant la pièce.

– Trop tard, répondit nonchalamment Wallingford en lui emboîtant le pas. Il a vécu en enfer pendant ces dix derniers mois. Il n'a plus rien à apprendre sur le sujet.

– C'est ce qui te trompe !

Broughton lança à Lindsay un regard menaçant par-dessus son épaule.

– Il est encore très loin du compte !

Leurs pas décrivirent dans le couloir.

– Si vous voulez bien m'excuser, lord Raeburn, déclara Robert Middleton, je dois retourner auprès de ma patiente.

– Attendez : vous avez parlé d'un problème cardiaque. De quoi s'agit-il ?

– Je suis tenu au secret professionnel.

– Anaïs est mon amie. Vous pouvez me parler en toute confiance, ça ne sortira pas d'ici.

– Beaucoup de choses ont changé depuis votre départ, Raeburn. Vous n'êtes ni son mari, ni son fiancé. Je n'ai aucune explication à vous fournir.

Lindsay lui attrapa le bras pour le retenir.

– Je porte la responsabilité de ce qui s'est passé. Mais je ne laisserai personne dire que j'ai sciemment blessé Anaïs. Je m'informe de son état parce que je tiens à elle, Middleton. Ai-je perdu jusqu'au droit de m'inquiéter ? Je l'aime, souffla-t-il presque malgré lui. Et la savoir malade me tue.

– En ce cas, peut-être auriez-vous dû y réfléchir à deux fois avant de partir.

Middleton dégagea son bras.

– Son cœur est affaibli. Et le stress qu'elle a subi cette nuit pourrait causer une rechute.

– Qu'entendez-vous par « affaibli » ?

– Sa santé est fragile, répondit laconiquement Robert. C'est tout ce que je suis disposé à dire.

La porte de la chambre se referma, laissant Lindsay perplexe. Bon sang, mais que s'était-il donc passé en son absence ? Middleton lui cachait quelque chose et il ne trouverait pas le repos tant qu'il n'aurait pas découvert la clé du mystère.

Analais, songea-t-il avec désespoir en fixant la porte qui se dressait entre eux, comment vais-je vous reconquérir ?

Chapitre 7

La fumée, chaude et parfumée, effleura le visage de Lindsay comme une caresse, l'entraînant dans un monde où plus rien n'avait d'importance – un monde exempt de souffrance.

Il l'inhala profondément et attendit cette torpeur délicieuse qui allait lui apporter l'apaisement et lui permettre enfin d'échapper au désir sans trêve que lui inspirait Anaïs. Il fallait que cette torture s'arrête. Il ne pouvait plus supporter d'espérer un miracle qui ne se produirait jamais.

Il ferma les yeux et attendit que la souffrance disparaisse – comme chaque fois que sa sombre maîtresse l'enlaçait dans ses bras. Il guetta le ralentissement progressif des battements de son cœur et le vertige qui s'emparerait alors de son esprit, le libérant de ses tourments...

Rien ! Malédiction, il était toujours conscient, l'âme à vif. Il continuait à souffrir.

Il inspira de nouveau, diffusant le délicieux poison dans tout son organisme, puis l'exhala lentement et regarda la fumée danser tout autour de lui comme des petits doigts griffus avant de se dissoudre dans la lumière de la bougie. Il n'avait pas réussi à résister à l'appel de sa maîtresse et aux heures d'oubli qu'elle lui promettait. Il était allé à sa rencontre, mendiant ses faveurs, haïssant le pouvoir qu'elle avait sur lui. Pendant son séjour à Constantinople, il avait succombé à son charme et s'était laissé enchaîner.

Il était devenu dépendant. Au moment où la fumée pénétrait ses sens et prenait possession de son esprit, il acceptait de regarder la terrible vérité en face. L'opium lui était devenu aussi nécessaire que manger ou respirer.

Dès qu'il redevenait lucide, il niait farouchement cet asservissement. Il refusait d'admettre sa dépendance, alors même que le manque mettait son corps et son âme à l'agonie. Il se répétait à lui-même qu'il pouvait arrêter dès qu'il voulait... tout en roulant la pâte noire entre ses doigts. Et il continuait à nier l'évidence tandis que ses yeux brillaient de fièvre en voyant la flamme de la lampe à alcool pétiller dans la pénombre, et l'exquise volute grise s'élever de sa longue pipe en bambou.

Ce n'était qu'une expérience plaisante, pas davantage, affirmait-il tout en se renversant sur les coussins en attendant de tirer sa première bouffée. Un raffinement auquel il s'adonnait avec des amis pour tromper l'ennui. Même à cette minute, alors qu'il inhalait avec délices la fumée parfumée, il se racontait qu'il arrêterait sans hésiter s'il avait une chance, même infime, de se réconcilier avec Anaïs...

Quelle sinistre farce ! Au moment même où il pensait ces mots, il portait la pipe à ses lèvres, parfaitement conscient de se mentir à lui-même.

Il se haïssait de céder à son vice alors qu'Anaïs se trouvait à quelques mètres de lui, dans la pièce voisine. Jusqu'à aujourd'hui, il ne s'était jamais senti coupable de consommer de l'opium. Il avait toujours considéré qu'il y avait quelque chose de délicieusement décadent, mystique et érotique à la fois dans sa démarche. Se rendre dans une fumerie, s'étendre sur une natte, au milieu d'autres fumeurs à moitié assoupis... Il n'y voyait rien de sordide. Ni de dégradant. Et pourtant, ce soir, il se sentait coupable de satisfaire son vice alors qu'Anaïs se trouvait juste de l'autre côté de la porte.

Tu as besoin de moi, sembla lui chuchoter la volute de fumée. Tu as plus besoin de moi que d'elle.

Il lui en coûtait de le reconnaître, mais c'était vrai. Il avait besoin de sentir l'opium courir dans ses veines... mais il désirait Anaïs. Il la désirait plus que l'opium.

Seulement voilà : tu ne peux pas nous avoir toutes les deux.

Lindsay tira sur la pipe en bambou pour ne plus entendre cette petite voix railleuse. Il ne voulait pas réfléchir. Il cherchait l'oubli.

Une porte se referma dans le couloir et il se redressa, abandonnant sa pipe sur le plateau en argent où il avait disposé le matériel indispensable à son petit rituel. Son regard se riva sur la porte de communication et il imagina Anaïs, endormie dans son lit.

Middleton s'était-il enfin décidé à quitter le chevet d'Anaïs ? Il était resté auprès d'elle, tel un Cerbère, durant toute la soirée. Lindsay en avait été réduit à tourner en rond comme un lion en cage. Il avait collé à plusieurs reprises son oreille à la porte, guettant la voix grave de Broughton. Mais Garrett n'était pas revenu à Eden Park après être allé chercher la mère d'Anaïs et sa jeune sœur. Lindsay en avait été tout à la fois surpris et soulagé.

C'était sa propre mère qui les avait ramenées de l'église dans son attelage. Elle avait poussé de grands cris en découvrant que son fils était rentré de voyage après dix mois d'absence. Lindsay avait gentiment mis un terme à ses effusions mais n'avait pu refuser de passer un moment avec elle dans le salon une fois leurs invités installés. Lindsay aimait infiniment sa mère, il n'avait pas eu le cœur de la décevoir, mais il n'avait cessé de jeter des regards en direction de l'escalier, s'attendant à tout instant à voir Anaïs apparaître en haut des marches. Sa mère était parfaitement au courant de ses sentiments pour Anaïs. Ce qu'elle ignorait, c'était qu'il avait tout gâché. Il avait détruit la confiance qu'Anaïs avait placée en lui.

Peut-être était-il comme son père, finalement. Il fumait de l'opium pour vaincre ses peurs et ses doutes ; son père buvait pour oublier. Quelle différence ?

Il ferma les yeux et écouta le tic-tac de la pendule, sur son bureau. Il s'était écoulé des heures depuis que Middleton avait soigné la blessure de lord Darnby et que leurs invitées s'étaient retirées dans leurs appartements. Des heures que Lindsay était allongé dans son bureau, malgré l'insistance de sa mère pour qu'il s'installe dans l'une des chambres d'amis. Il avait refusé, prétextant qu'il était trop fatigué et que le divan de son bureau ferait parfaitement l'affaire pour cette nuit. En réalité, il voulait simplement être près d'Anaïs.

Il écouta le silence en essayant de ne pas penser à Anaïs, endormie dans son lit. **Son lit.** Il aurait dû écouter les conseils de Wallingford à Constantinople : « Trouve-toi une partenaire, Raeburn. Une jolie fille est la meilleure des thérapies pour le mal dont tu souffres. »

Il avait essayé, il s'était fait violence malgré sa répugnance à toucher une autre femme qu'Anaïs. Mais l'expérience avait été un désastre. Il avait laissé plus d'une beauté turque insatisfaite et incrédule durant son séjour à Constantinople.

Il n'y avait pas de place pour une autre qu'Anaïs dans son cœur. Aucune ne pouvait rivaliser avec elle, aussi belle soit-elle.

Le grincement assourdi d'une porte lui fit de nouveau dresser l'oreille. Cette fois, c'était

probablement Ann qui venait de sortir. Ses soupçons se confirmèrent quand il entendit Middleton chuchoter dans le couloir. Il invitait Ann à aller prendre un peu de repos. Sa patiente pouvait rester seule quelques heures, expliquait-il.

Seule. Une boule de désir se logea dans son ventre tandis qu'il se levait du sofa en titubant légèrement. Il s'approcha de la porte de communication, tourna doucement la poignée, entra. Le feu couvait dans la cheminée, projetant des ombres orangées sur les murs. Lindsay avança vers le lit et s'immobilisa, la gorge serrée, en voyant Anaïs recroquevillée sous les couvertures. Son visage était si pâle qu'il se confondait presque avec les draps.

Comme en transe, il retira sa veste puis sa cravate, les yeux rivés sur sa silhouette endormie. Elle respirait à peine. Il guetta les mouvements de la couverture. Elle se soulevait imperceptiblement mais régulièrement.

Il avait fait de son mieux pour la maintenir au chaud pendant leur chevauchée, mais le manteau de laine dont il l'avait enveloppée n'avait pas suffi à la protéger du froid mordant et du vent. Peut-être aurait-il mieux fait d'écouter Broughton et d'attendre l'attelage, mais il n'était pas en état de réfléchir, alors. Il ne pensait qu'à une seule chose : la mettre à l'abri.

Il continua à la contempler, dévorant du regard sa peau nacrée, ses merveilleux cheveux blonds répandus sur ses épaules. Elle était à la place qui était la sienne : dans son lit. Mais elle n'aurait pas dû être aussi pâle et froide. Elle aurait dû être brûlante de désir, excitée, ses jambes s'agitant avec impatience sous les draps tandis qu'elle le regardait se dévêtir, les yeux brillants.

Se serait-elle redressée pour l'aider à se déshabiller plus vite ? Ou aurait-elle souri secrètement, laissant son regard caresser son torse et son ventre tandis qu'il faisait glisser sa chemise sur ses épaules. Ses yeux fiévreux seraient-ils descendus plus bas, ou les aurait-elle détournés en rougissant ? Aurait-elle tendu la main pour le toucher ?

Il ferma les yeux, imaginant la scène – Anaïs agenouillée devant lui, la bague de fiançailles qu'il lui avait achetée scintillant à son doigt pendant qu'elle caressait son torse...

Elle gémit dans son sommeil. Lindsay s'approcha de la porte de communication, la verrouilla et retira la clé. Le souffle d'air éteignit la bougie et seul le rayon de lune argenté qui se faufilait par la fenêtre guida ses pas vers le lit. Il ôta sa chemise, déboutonna son pantalon et le laissa tomber sur le sol.

Il n'avait pas d'autre but que de réchauffer Anaïs, de lui communiquer sa force. Mais son corps avait des désirs moins innocents. Il était un homme, avec des besoins que même l'opium ne parvenait pas à annihiler. Sa sombre maîtresse lui avait fait perdre parfois ses moyens face à des partenaires anonymes, mais avec Anaïs c'était complètement différent. Elle éveillait ses fantasmes.

Entièrement nu, il posa son genou sur le matelas et leva les yeux vers Anaïs en entendant le matelas grincer sous son poids. Il ne voulait pas la réveiller – juste l'enlacer, respirer son parfum et rester blotti contre elle sans bouger.

Elle remonta ses jambes sur sa poitrine avec un gémissement et enfouit son menton dans les couvertures. D'un geste délicat, Lindsay repoussa en arrière les cheveux qui dissimulaient son visage d'une pâleur de cire. Il n'osait pas regarder sous les draps. Il résistait mal à la tentation, surtout quand elle avait le visage d'Anaïs.

Il se coucha sur le côté et laissa sa main se faufiler sous les couvertures. Il hésita une seconde avant d'effleurer sa peau d'albâtre. Sa chemise de nuit avait glissé, dénudant son épaule. Elle était gelée. Il se lova contre elle et tressaillit en sentant son corps glacé se blottir contre le sien.

Presque malgré lui, il l'attira plus près encore, enfouit son visage dans ses cheveux et la respira. Elle sentait les fleurs des champs. L'odeur d'Anaïs.

Elle gémit – une plainte étouffée qui semblait venir du plus profond de son être. Lindsay sentit les frissons qui parcouraient son corps transi et s'efforça de lui communiquer sa chaleur.

Elle se retourna soudainement et se nicha contre lui, les deux bras autour de sa taille. Lindsay cessa de respirer. C'était merveilleux de la tenir ainsi, comme s'ils étaient mariés et qu'ils partageaient le même lit depuis des années. Il avait fumé de l'opium avant de venir la voir, contrairement à ses principes. Il veillait à ne jamais se montrer à elle quand son autre maîtresse coulait dans ses veines. Excepté lors de ce maudit bal chez Wallingford, il avait toujours évité de se trouver en sa présence quand il n'était pas lui-même.

Mais d'un autre côté... Anaïs n'avait pas conscience de ce qu'elle faisait. Elle cherchait simplement à se réchauffer.

Exquise torture. Elle se collait contre son sexe douloureusement tendu. Il n'avait pas ressenti ce plaisir depuis cette fameuse nuit, dans les écuries. Combien de fois avait-il revécu cette scène en pensée et en rêve ?

Son corps se réchauffait peu à peu sous ses mains. Lindsay pressa son visage sur sa poitrine, écoutant les battements sourds de son cœur contre sa joue. Ses lèvres étaient toutes proches de l'un de ses tétons. Il ferma les yeux pour résister à la tentation de le prendre dans sa bouche.

– J'ai besoin de vous, Anaïs, chuchota-t-il malgré lui. Accepterez-vous de me reprendre un jour ?

– Je rêve, murmura-t-elle d'une petite voix endormie. Vous n'êtes pas vraiment là.

Lindsay leva la tête. Ses paupières étaient closes. Il l'attira plus près de lui, plaquant fiévreusement son sexe durci contre son ventre. Allait-elle se réveiller ? Non. Elle se blottit plus étroitement contre lui. Il sentit son souffle sur son cou tandis qu'il glissait la main dans ses cheveux d'or et essayait de contrôler le désir qui bouillonnait dans ses veines.

Le combat était perdu d'avance. Lindsay fit basculer doucement le visage d'Anaïs en arrière. Ses paupières restèrent closes mais ses lèvres s'entrouvrirent comme si elle attendait son baiser.

Non. Il ne pouvait pas faire ça. Il lui avait brisé le cœur. Ils devaient parler. Il avait tant de choses à lui dire ! Mais il avait besoin d'elle, aussi. Et il n'était pas assez fort pour lui résister. Pas quand elle était blottie ainsi contre lui, abandonnée, à moitié endormie.

– Vous pensez à moi, parfois ? balbutia-t-elle.

Ses cils battirent, puis ses paupières se soulevèrent. Son regard était flou, noyé dans les brumes du sommeil. Ce serait si facile de profiter de la situation... Mais il n'en avait pas le droit. Et il l'avait déjà déshonorée une fois.

– Il vous arrive de rêver de moi, Lindsay ?

Il suivit du bout du doigt le contour de ses lèvres.

– Tous les jours, chuchota-t-il contre sa bouche. Toutes les nuits.

Il l’embrassa. Un baiser très doux et très tendre. Elle s’amollit dans ses bras, posa ses paumes sur son torse. **Stop**, lui cria sa raison. Mais c’était impossible. Il ne pouvait pas arrêter maintenant, c’était trop bon.

Elle entrouvrit les lèvres, dans une invite implicite, et il obéit. Son baiser se fit passionné. Incapable de se maîtriser plus longtemps, il la renversa sous lui et écrasa sa bouche sur la sienne. Il fit glisser sa main vers sa gorge, caressa voluptueusement ses seins à travers la flanelle de sa chemise de nuit.

– Aimez-moi, Anaïs, gémit-il.

Sa poitrine était pleine, parfaite. Il fit rouler son mamelon sous son pouce, lui tirant un soupir de volupté. Il continua à le caresser jusqu’à ce qu’elle se cambre d’excitation, puis se prépara à descendre plus bas. Mais elle se méprit sur son intention et enfonça ses ongles dans ses épaules pour le retenir.

– Ne partez pas ! balbutia-t-elle. Je ne veux pas que ce rêve s’achève !

– Je ne vous quitterai plus jamais, lui promit Lindsay tout en pressant ses lèvres sur son ventre.

Elle se contracta tandis que la chaleur de son souffle traversait le tissu de sa chemise de nuit. Il fit glisser sa main sur sa hanche, puis faufila ses doigts sous le vêtement et caressa la peau satinée de ses cuisses sans cesser de parsemer son corps de baisers. Elle frissonnait de plaisir. Il ferma les yeux, luttant pour garder la tête froide.

Dans un coin de son esprit, il savait que le réveil serait douloureux. Demain, dans la froide lumière du jour, cette scène n’aurait plus rien de grisant. Il serait un monstre, un profanateur. Il n’avait pas le droit de lui faire l’amour de cette manière, alors qu’elle était sans défense et à moitié endormie. Mais c’était plus fort que lui, il ne pouvait pas s’empêcher de la toucher et à entendre ses gémissements, elle n’avait pas envie qu’il arrête. Ses mamelons durcis tendaient le tissu de sa chemise de nuit. Elle tremblait de passion.

Lindsay leva les yeux : elle avait rejeté la tête en arrière et un sourire d’extase flottait sur ses lèvres. Il s’apprêtait à lui ouvrir les cuisses quand elle les écarta d’elle-même. Il contempla son sexe frémissant, la gorge nouée par le désir. Quand il pressa sa bouche sur son clitoris, elle poussa un petit cri et se tortilla fiévreusement sous la caresse de sa langue.

Elle enfouit ses doigts dans ses cheveux et jouit si rapidement que Lindsay crut un instant avoir rêvé avant de goûter sa saveur sur sa langue. Il continua à la tourmenter sans répit, jusqu’à ce qu’elle se mette à trembler. Avec un grondement, il se frotta contre elle jusqu’à ce qu’il lui soit impossible de supporter plus longtemps cette exquise souffrance. Il prit alors son sexe bandé dans sa main et se caressa, enfouissant son visage entre ses seins pour tenter d’étouffer ses cris de volupté. Au moment du plaisir suprême, il planta doucement ses dents dans la chair douce de sa poitrine. Anaïs lui caressa les cheveux d’un geste très doux.

– Vous n’êtes pas aussi réel dans mes rêves, d’habitude..., murmura-t-elle tout bas. Ni aussi voluptueux. Garrett ne doit jamais savoir que je rêve de vous. Jamais...

Lindsay se statufia, dégrisé. Il n’arrivait pas à le croire. Elle pensait à Broughton, alors qu’elle était dans ses bras ! C’était avec lui qu’elle venait de faire l’amour ! Avec lui, pas avec

Broughton !

« Beaucoup de choses ont changé en ton absence... »

Les paroles de Garrett résonnèrent dans sa tête. Qu'avait-il voulu dire ? Anaïs était-elle devenue sa maîtresse ? Il repensa à la façon dont elle s'était laissée tomber dans le vide... et dans les bras de Broughton. Il revit son regard méfiant quand il l'avait suppliée d'attraper sa main. Elle ne l'avait pas saisie. Elle ne lui avait pas fait confiance.

Lindsay détourna les yeux et aperçut tout à coup un flacon et une cuillère sur la table de nuit. Du laudanum. Il ramena son regard sur Anaïs : elle s'était rendormie. Malédiction ! Ce n'était pas le désir qui avait voilé ses yeux, mais le laudanum ! A son réveil, demain, elle penserait avoir rêvé. Qui sait si elle n'attribuerait pas le mérite de cette nuit de plaisir à Broughton ?

Lindsay se leva, glacé. Quelle ironie ! Pendant près d'un an, il avait aspiré à ne plus sentir aucune émotion. Ce soir, pour la première fois depuis des mois, son corps était revenu à la vie dans les bras d'Anaïs... et c'était pour découvrir qu'il l'avait probablement perdue à jamais.

Chapitre 8

Anaïs cligna des yeux pour se protéger du rayon de soleil qui entraît par la fenêtre. Elle sentit qu'on relevait sa chemise de nuit sur ses cuisses et se crispa.

– Essayez de vous détendre, lui dit gentiment Robert Middleton. C'est désagréable, je le sais, mais je ferai de mon mieux pour que ce ne soit pas douloureux.

Anaïs obéit et essaya de penser à autre chose. Au bout de quelques minutes, le jeune médecin se redressa et la couvrit avec le drap. Elle l'entendit verser de l'eau dans une cuvette pour se laver les mains. Il les sécha avec un linge avant de lui livrer ses conclusions.

– Il est encore trop tôt pour crier victoire, mais je suis assez optimiste. Il n'y a plus d'hémorragie, ce qui est le point essentiel.

– Je vais pouvoir reprendre un régime alimentaire normal ? demanda-t-elle d'un ton plein d'espoir. Je déteste les rognons et le foie. Je suis nauséuse rien que d'y penser.

– Malheureusement, non. Vous avez perdu beaucoup de sang, Anaïs. Vous devez combattre votre anémie.

Elle soupira.

– Bien sûr, vous avez raison. Avez-vous parlé de tout de cela à Garrett ? reprit-elle, comme Robert posait son stéthoscope sur sa poitrine.

– Garrett est mon frère, répondit-il calmement en pressant son oreille sur le tube pour écouter les battements de son cœur. Et il se fait beaucoup de souci pour vous. Compte tenu des circonstances, il m'a semblé naturel de le tenir informé. Vous n'êtes pas fâchée, j'espère ?

– Non, pas du tout.

Anaïs détourna les yeux. En fait si, elle était froissée qu'il ait discuté d'elle avec son frère. Ces quelques mois passés avec Garrett ne l'autorisaient pas à connaître ses secrets les plus intimes.

Ingrate, se réprimanda-t-elle aussitôt. Garrett avait été la compassion et la gentillesse même après la trahison de Lindsay. Il fallait vraiment être sans cœur pour lui adresser des reproches maintenant. Comment pouvait-elle se montrer aussi injuste après tout ce qu'il avait fait pour elle ?

La réponse lui parvint en un éclair. Lindsay. Elle s'agita sous les draps, troublée. La vision qu'elle avait eue cette nuit semblait si réelle ! Il lui était apparu dans sa chambre en feu. Il la suppliait de saisir sa main, de lui faire confiance... Puis elle avait de nouveau rêvé de lui. Il était couché tout contre elle et il la caressait avec passion... Ce n'était pas Garrett qu'elle avait vu en rêve, mais Lindsay. C'était toujours Lindsay qui hantait ses nuits, uniquement lui.

A son réveil, Louisa était à son chevet. Sa femme de chambre lui avait expliqué qu'elle se trouvait chez Lindsay, dans son propre lit. Leur maison avait été entièrement détruite par l'incendie. Ils ne possédaient plus rien.

Lindsay avait fait en sorte que tous les serviteurs qui le désiraient puissent rentrer dans leur famille, avait poursuivi Louisa tout en brossant les cheveux d'Anaïs. Il avait pris tous les frais en charge. Les autres étaient logés ici même, dans le quartier des domestiques.

– C'est un homme très généreux, avait conclu Louisa dans un soupir. Il voulait mettre un attelage

à ma disposition pour me permettre de rentrer chez moi, mais ma place est ici, près de vous. Je regrette que vous ne m'ayez pas autorisée à vous accompagner en France. J'aurais pris soin de vous et vous ne seriez sûrement pas tombée malade !

Anaïs l'avait laissée parler sans l'interrompre. Elle avait besoin de reprendre son souffle après cette succession de chocs. Elle n'avait plus de toit, Lindsay était de retour et elle était contrainte d'accepter son hospitalité !

– Garrett attend dans le couloir, Anaïs, déclara Robert en rangeant ses instruments dans sa sacoche. Puis-je lui dire d'entrer ? Il était tellement inquiet qu'il n'a pas fermé l'œil de la nuit.

– Bien sûr, qu'il entre.

Robert alla ouvrir la porte et Garrett apparut, visiblement tendu et fatigué.

– Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il en venant s'asseoir auprès d'Anaïs.

Il lui saisit les mains et les serra avec force dans ses deux siennes.

– Quel cauchemar ! Je ne cesse de vous voir tomber de cette fenêtre !

Anaïs lui sourit.

– Je vais bien, Garrett. Et j'ai entendu dire que c'était à vous que je devais d'être en vie.

Il rougit et porta sa main à ses lèvres.

– Ne dites pas ça. J'ai juste... Oh, Dieu, j'ai eu si peur ! souffla-t-il avant de la prendre dans ses bras.

– Vous n'avez aucune raison d'être inquiet. Vraiment.

Il la dévisagea.

– Vous êtes encore très pâle, mais vos joues ont repris quelques couleurs.

Anaïs vit une étrange émotion briller dans ses yeux et sentit son cœur se serrer. Ça ressemblait à... de l'espoir.

– Je n'ose imaginer ce qui serait arrivé si je n'avais pas brusquement décidé de passer chez vous avant de me rendre à l'église pour m'assurer que vous n'aviez besoin de rien. Il me semblait que... eh bien, que vous pourriez avoir besoin de moi.

Anaïs croisa son regard fervent et sentit son visage s'enflammer en repensant à son rêve. Elle ne s'était jamais considérée comme une femme légère, et pourtant par deux fois, elle avait prouvé le contraire. Elle avait cédé à ses sens et c'était Lindsay le responsable de sa défaillance. Il la poursuivait jusque dans ses rêves, malgré ses efforts pour l'oublier.

– Votre maison est totalement détruite, malheureusement, poursuivit Garrett. Seuls les bâtiments extérieurs et les écuries ont été épargnés par les flammes. J'ai pris sur moi de faire venir Lady ici. Il m'a semblé que vous aimeriez l'avoir près de vous.

Quelle délicate attention ! Garrett était la gentillesse incarnée. Il était beau, dévoué, généreux... N'importe quelle femme aurait été comblée qu'un tel homme la demande en mariage. Alors pourquoi ne parvenait-elle pas à lui donner la réponse qu'il espérait ? Pourquoi ?

– J'ignore si vous êtes au courant, mais Raeburn est de retour, reprit-il d'un air sombre.

– Oui, Louisa me l'a dit.

Garrett hochait la tête, les lèvres serrées.

– Je crains que vous ne soyez obligée de rester quelque temps ici, à Eden Park, avec votre famille. Bien sûr, je préférerais vous savoir chez moi, mais tant que...

Il s'interrompit, jeta un bref regard à son frère, et baissa la voix.

– Si vous acceptez de m'épouser, chuchota-t-il, plus rien ne s'opposera à ce que vous veniez vous installer chez moi – en compagnie d'un chaperon, naturellement. Mais d'ici là, et compte tenu des liens d'amitié qu'entretiennent votre père et lady Weatherby, il est plus raisonnable que vous logiez ici – le temps que votre père soit rétabli.

– Bien sûr, acquiesça Anaïs, redoutant qu'il insiste pour obtenir une réponse.

– Il faut que nous parlions avenir, Anaïs. Nous ne pouvons repousser éternellement cette conversation.

– Robert estime qu'il est encore trop tôt pour se prononcer sur mon état de santé, et...

– J'étais décidé à vous laisser le temps de la réflexion, la coupa Garrett avec une autorité à laquelle il ne l'avait pas habituée. Mais le retour de Raeburn change la donne. Vous comprenez aisément pourquoi.

– Je... je ne me sens pas très bien. Pouvons-nous continuer notre conversation plus tard ?

C'était le prétexte qu'elle avançait chaque fois qu'elle avait peur de s'engager dans une voie qu'elle pourrait regretter plus tard. Quel genre d'épouse serait-elle pour Garrett ? Ils avaient été très proches ces derniers mois et elle était réellement honorée qu'il lui demande sa main. Il voulait l'épouser bien qu'elle ne lui ait jamais montré autre chose que de l'amitié et de la gratitude pour le soutien qu'il lui avait apporté après la trahison de Lindsay.

Il pressa doucement ses lèvres sur son front.

– Quoi qu'il arrive, je serai toujours là, Anaïs. Ne l'oubliez jamais.

– Merci, Garrett. Vous êtes si bon avec moi...

– Mais apparemment, ça ne suffit pas.

Anaïs se maudit tout bas de l'avoir blessé. Elle aurait dû accepter de l'épouser, s'estimant déjà heureuse qu'il veuille bien d'elle. Au lieu de ça, elle ne pouvait s'empêcher de penser : **et si...**

– Bonjour, belle endormie ! claironna Ann en ouvrant la porte en coup de vent.

Elle s'arrêta net en découvrant Robert et Garrett dans la pièce.

– Oh, pardon. J'ai interrompu quelque chose ?

– Pas du tout, lady Ann, répondit poliment Robert. Nous allions partir. Mon frère était tellement inquiet qu'il a voulu voir par lui-même comment se portait ma patiente.

Garrett salua Ann d'un signe de la tête avant de sortir, Robert sur ses talons. La porte se referma derrière eux.

– Je me demandais si tu allais te réveiller un jour, déclara joyeusement Ann. C'est Noël, tu ne vas pas le passer au lit !

Noël. Anaïs avait complètement oublié !

– Lord Raeburn est rentré de voyage, tu sais, poursuivit Ann. Il a demandé de tes nouvelles à peu près toutes les heures.

Anaïs cligna des paupières. La silhouette de sa sœur se découpait en ombre chinoise dans la lumière qui entrait par la fenêtre.

– Papa a été assez sérieusement blessé à la tête, reprit-elle, mais le Dr Middleton nous a assuré que ses jours n'étaient pas en danger. Maman est à son chevet.

Anaïs repoussa les couvertures et se leva en chancelant.

– Je vais le voir.

– Plus tard.

Ann l'aida à se recoucher.

– D'abord, tu dois prendre des forces. Tu n'as rien mangé depuis hier. Tu veux que je te fasse apporter un plateau ?

Anaïs fut prise de nausée à la seule idée d'avaler de la nourriture et ferma les yeux.

– J'en suis incapable pour le moment.

Ann l'observa d'un air dubitatif.

– Tu as presque aussi mauvaise mine que le marquis de Weatherby. Attends-toi à un choc en le voyant : le blanc de ses yeux est jaune ! Avec ça, il est d'une humeur massacrate. Il passe son temps à...

– S'il te plaît, Ann, pas maintenant.

Anaïs n'avait aucune envie de parler du père de Lindsay. Elle avait d'autres sujets de préoccupation. A commencer par ses retrouvailles avec Lindsay. Elle ne l'avait pas revu depuis cette horrible nuit du bal masqué. Quelle attitude adopter en sa présence ? Et comment se protéger de ses yeux trop intuitifs ?

Elle ne pouvait rester chez lui, c'était beaucoup trop dangereux. Son secret était en péril, mais pas seulement. En dépit de sa trahison, elle l'aimait toujours. Oh, pourquoi n'était-elle pas amoureuse de Garrett ? Ce serait tellement simple, alors ! Mais son cœur appartenait à Lindsay, depuis bien longtemps et pour toujours.

– Veux-tu que j'appelle Louisa ? suggéra Ann. Je suis sûre qu'un bain chaud te ferait du bien.

– Ce serait le paradis, soupira Anaïs.

Ann tira le cordon en velours rouge pour sonner la domestique.

– Moi je n'ai plus de femme de chambre. J'ai dit à Geraldine qu'elle pouvait partir passer les fêtes dans sa famille si elle voulait.

– Tu as bien fait.

– Maman était outrée.

– J'imagine. Et le reste du personnel ?

– Ils sont presque tous rentrés chez eux. Lord Raeburn s'est chargé de tout. Et il s'est rendu chez nous, avec une charrette, pour tenter de récupérer ce qui pouvait l'être, mais il ne reste rien. Le feu a tout détruit ! Il a dit qu'on pouvait rester ici aussi longtemps qu'on le souhaitait. C'est un vrai

gentleman.

Anaïs se sentit prise de vertige. Elle avait une peur panique de se retrouver face à Lindsay. Qu'allait-elle lui dire ?

– Je me demande quel genre d'architecture papa va choisir pour notre nouvelle maison, babilla Ann. J'aime bien ce style gothique qui est à la mode actuellement, mais d'un autre côté...

– Chérie, laisse-moi respirer, dit Anaïs avec un sourire crispé. Je viens tout juste d'apprendre que nous n'avons plus de toit et j'ai un peu de mal à en parler pour le moment.

– Oh, bien sûr, désolée. En tout cas, nous sommes coincées ici jusqu'à ce que tante Millie rentre de Londres. Et ce ne sera probablement pas avant plusieurs semaines. Quel dommage que papa ait vendu notre maison en ville !

Ann soupira et se pencha pour embrasser sa sœur sur la joue.

– Tu sais, je suis contente que tu sois réveillée ! Maman est au chevet de papa, le marquis de Weatherby passe son temps à grogner parce qu'on a envahi sa maison, lady Weatherby court dans tous les sens pour préparer le dîner de Noël, Lindsay est parti au village... J'avais hâte d'avoir quelqu'un à qui parler !

– Accorde-moi le temps de prendre mon bain. Ensuite tu m'aideras à trouver une robe. Je ne peux quand même pas me promener en chemise de nuit. Et après nous irons voir papa.

Pendant que sa sœur partait en quête d'un domestique pour préparer son bain, Anaïs passa derrière le paravent pour se déshabiller. Elle fit glisser sa chemise de nuit sur ses épaules, contempla sa silhouette dans le haut miroir en pied, et laissa échapper un cri.

Là, sur son sein gauche, une petite marque pourpre tranchait sur sa peau pâle. Dans son rêve, Lindsay l'avait mordue à cet endroit dans un spasme de plaisir. Anaïs suivit d'un doigt tremblant l'empreinte laissée par les dents de Lindsay. Un flot de sang envahit ses joues. C'était arrivé en vrai. Il l'avait rejointe dans son lit et elle s'était donnée à lui.

Oh, mon Dieu, comment allait-elle oser paraître en sa présence après ça ? Elle était terriblement faible face à lui. Et pourtant, elle allait devoir puiser dans toutes ses ressources pour l'empêcher de découvrir ce qui s'était passé entre Garrett et elle. Il le fallait.

Son regard se posa sur la meurtrissure pourpre et toutes les images de la nuit lui revinrent, troublantes, passionnées, magnifiques. Les souvenirs d'une folie qui ne se reproduirait plus. Elle ne devrait plus lui céder. Plus jamais !

Après avoir passé une robe que lui avait fait envoyer la femme de Robert Middleton, Anaïs se rendit au chevet de son père. Il somnolait dans son lit, la tête enveloppée dans un bandage ensanglanté. Robert lui avait donné du laudanum afin de lui éviter de trop souffrir. Anaïs resta de longues minutes à son chevet, les yeux fixés avec émotion sur ses traits pâles et creusés. Les jérémiades de sa mère troublaient rageusement le silence.

– Nous n'avons plus rien ! sanglotait-elle avec amertume. Mes robes, mes bijoux... tout a brûlé ! Qu'est-ce que je vais devenir ?

– La maison était assurée, mère, répondit Ann. Une chance que lord Raeburn ait conseillé à papa de souscrire une de ces toutes nouvelles polices d'assurance de la Lloyd. Grâce à lui, toutes nos pertes seront indemnisées.

– Mais dans combien de temps ? riposta sa mère avec colère. Et quelle certitude avons-nous qu'ils rembourseront tout ce que j'ai perdu !

– Nous avons **tous** tout perdu, lui rappela Ann. Mais il ne s'agit que de pertes matérielles, heureusement ! Nous aurions pu perdre papa dans l'incendie ! Et Anaïs !

Il n'y avait jamais eu la moindre tendresse entre elles, mais Anaïs en eut la terrible confirmation en croisant le regard de sa mère à cet instant : elle l'aurait laissée dans les flammes sans hésiter si cela lui avait permis de sauver ses bijoux.

Anaïs aurait pu être horrifiée du peu de cas que sa mère faisait d'elle et sans doute l'aurait-elle été, il y avait encore un an. Mais la vie avait eu raison de sa naïveté. Elle lui avait donné une leçon qu'elle n'était pas près d'oublier.

– Et maintenant, nous allons être obligés de vivre chez la sœur de votre père ! ragea leur mère en fixant un regard furibond sur son mari endormi. Oh, pourquoi a-t-il fallu que votre sœur parte à Cadix ? Nous aurions pu nous installer chez elle. Elle se serait occupée de moi !

– Abigail vient de se marier, dit calmement Anaïs. Vous ne pouvez pas lui reprocher d'avoir choisi de partir en voyage de noces dans un endroit chaud.

– Mais elle est absente depuis déjà deux mois ! Elle n'a pas besoin de rester là-bas jusqu'au printemps !

Anaïs poussa un soupir.

– Abigail habite au nord de l'Ecosse. Même si elle était rentrée, nous n'aurions pas pu nous rendre chez elle avec cette neige. Il est beaucoup plus prudent de nous installer chez tante Millie jusqu'au printemps.

– Je suppose que notre nouvelle maison ne sera pas reconstruite d'ici là ?

– Non, mère, elle ne sera pas reconstruite. Il faudrait un miracle pour qu'elle sorte de terre en l'espace de quatre mois.

Sa mère serra les lèvres, son ravissant visage déformé par la rage.

– Me voilà condamnée à habiter avec ma belle-sœur ! Je n'arrive pas à le croire. Elle est aussi lugubre que sa petite maison sinistre de Portman Square !

– Tante Millie s'est toujours montrée très généreuse avec nous, protesta Ann.

– Je ne **peux** pas vivre là-bas ! cria sa mère. C'est au-dessus de mes forces ! Et je ne supporte pas ses petites manies ridicules, son mobilier hideux et sa pingrerie. Et je déteste sa dame de compagnie. C'est une sale petite intrigante !

– Jane est d'un grand soutien pour tante Millie, intervint sèchement Anaïs. Vous devriez lui être reconnaissante de s'occuper d'elle comme elle le fait.

Anaïs considérait Jane comme une amie. Entendre sa mère la critiquer lui était insupportable.

– Millie entretient cette bonne à rien depuis des années ! riposta sa mère d'un ton sec. Tout cet

argent aurait dû nous revenir ! Oh, pourquoi a-t-il fallu qu'Abigail parte aussi loin ! Personne ne se préoccupe de moi !

– En voilà assez ! trancha Anaïs avec colère. Abigail est en voyage de noces. Vous devriez être contente : elle a mis le grappin sur un riche mari. C'était bien ce que vous vouliez, n'est-ce pas ?

– Parfaitement ! C'est mon but pour chacune de mes filles, riposta sa mère avec hauteur. Mais avec vous, la bataille est perdue d'avance. Telle que vous êtes bâtie, vous n'arriverez jamais à vous faire épouser !

Anaïs rougit, mais conserva son sang-froid. Il y avait encore un an, cette flèche empoisonnée l'aurait blessée au plus profond. Mais aujourd'hui...

– Je reviendrai voir papa quand vous ne serez pas là, déclara-t-elle calmement. Je suppose que je n'aurai pas à attendre longtemps : votre famille n'a jamais figuré en tête de vos priorités, n'est-ce pas ?

Les paroles de sa mère continuèrent à résonner dans son esprit longtemps après qu'elle eut quitté la pièce. La prochaine fois que Garrett la demanderait en mariage, elle dirait oui, décida-t-elle, la gorge nouée. Elle était fatiguée de se battre contre elle-même et de faire attendre un homme qui ne lui avait toujours témoigné que de la gentillesse et du respect. Le moment était venu d'oublier le passé et de se tourner vers l'avenir.

Et son avenir ne pouvait pas, ne **devait** pas, inclure Lindsay.

Chapitre 9

Il était encore tôt mais le jour déclinait déjà derrière les fenêtres figées par le givre. D'ici une heure, un buffet serait proposé aux invités venus fêter Noël chez le marquis et la marquise de Weatherby.

Anaïs aurait donné n'importe quoi pour échapper à cette soirée, mais elle ne pouvait abandonner Ann un soir comme aujourd'hui. Elle prit donc place sur le canapé, près de la cheminée, et s'efforça de paraître à l'aise.

En réalité, c'était tout le contraire : elle était tendue, les nerfs à vif. Mais elle se savait capable de donner le change. Elle l'avait fait cent fois par le passé, quand elle était une jeune débutante que personne n'invitait à danser. Il n'y avait aucune raison qu'elle ne réussisse pas à cacher une fois encore qu'elle avait le cœur brisé.

Elle croisa les mains sur la robe vert émeraude qu'on lui avait prêtée pour l'occasion et fit mine de s'intéresser à ce qui se passait autour d'elle.

Le marquis de Weatherby était ivre, comme à son habitude. Il disputait une partie de whist avec Matthew Wallingford, Robert Middleton et M. Pratt, le pasteur de paroisse Sainte-Anne.

Un rire vulgaire jaillit tout à coup des lèvres du marquis. Il tapota l'épaule de Wallingford avant de finir son verre de porto d'une gorgée.

– Mon garçon, vous êtes un partenaire irremplaçable, approuva-t-il d'une voix pâteuse. Je n'imaginai pas que vous gardiez cet as en réserve.

– Je suis un garçon discret, répondit Wallingford avec un sourire.

Il croisa le regard d'Anaïs par-dessus l'épaule de Robert et lui décocha un clin d'œil amusé.

Anaïs aimait beaucoup Matthew malgré son tempérament de libertin. Il était le meilleur ami de Lindsay – avec Garrett. Anaïs avait grandi avec eux. Ils avaient joué ensemble, fait du cheval ensemble, participé aux mêmes sorties, aux mêmes soirées. Wallingford avait pris peu à peu ses distances quand Anaïs avait eu quatorze ans. Elle avait eu ensuite maintes fois l'occasion de le voir dans son numéro de séducteur, mais avec elle, il était toujours resté tel qu'elle l'avait connu : attentif et respectueux.

– Vous resplendissez, ce soir, Anaïs, dit-il avec un sourire.

Anaïs ne put s'empêcher de rougir et vit le marquis de Weatherby lui lancer un regard incisif par-dessus ses cartes. Mal à l'aise, elle feignit de s'intéresser à la partie de petits chevaux que disputaient lady Weatherby avec deux autres invitées. L'intérêt soudain que lui portait le père de Lindsay l'effrayait. On aurait dit qu'il **savait**.

– Venez donc vous joindre à nous, ma chérie, l'appela gentiment lady Weatherby. Mme Pratt est trop forte ce soir. Mme Middleton et moi avons grand besoin de renforts.

– Merci, mais je suis trop bien près de la cheminée, répondit Anaïs en se forçant à sourire.

– Dois-je demander qu'on vous apporte un plaid ? Vos épaules sont parcourues de frissons.

Anaïs sentit son visage s'enflammer en voyant tous les regards converger vers elle. Le décolleté de sa robe découvrait largement sa gorge. Elle était certaine que tout le monde remarquait la

rougeur traîtresse qui empourprait sa peau pâle.

– Lindsay, chéri, apporte un plaid à Anaïs, veux-tu ? Cette maison est un nid de courants d'air. Je suis certaine qu'elle va prendre froid.

Anaïs se pétrifia : Lindsay était entré sans même qu'elle s'en aperçoive. Il saisit un châle en cachemire, sur le dossier d'un fauteuil à oreillettes, et traversa la pièce. Anaïs retint son souffle. C'était la première fois qu'elle le voyait réellement depuis le fameux bal masqué chez les Torrington. Ses yeux verts étaient insondables, mais elle y vit briller une flamme étrange. Ses cheveux noirs flottaient sur ses épaules en un flot sauvage, indompté. Ses joues étaient ombrées de barbe.

Son cœur se mit à battre follement tandis que des souvenirs de la nuit lui revenaient par vagues. Elle se rappelait le contact excitant et sensuel de son visage râpeux sur sa peau nue. Elle avait cru que ces sensations faisaient partie d'un rêve érotique mais elle se rendait compte maintenant que tout avait été bien réel et elle se mit à trembler.

Il ne devait surtout pas savoir qu'elle se souvenait de chaque caresse, de chaque moment torride passé dans ses bras. Au contraire, elle devait le convaincre qu'elle ne ressentait plus rien pour lui. Elle pouvait y arriver. Après tout, elle était devenue experte dans l'art de donner le change. Pendant près d'un an, elle s'était forgé une carapace pour se protéger des coups. Peu importait si à l'intérieur elle n'était plus qu'un fantôme. C'était le prix à payer pour ne plus souffrir.

– Vous permettez ?

Sans attendre sa réponse, Lindsay s'agenouilla devant elle et drapa le châle sur ses épaules. Leurs regards se croisèrent et restèrent soudés malgré la présence des invités. Mais qu'y avait-il d'extraordinaire à ce que deux amis d'enfance partagent un moment de complicité après des mois de séparation ? A l'exception de Matthew, personne ici ne savait qu'elle s'était donnée à Lindsay et qu'ils avaient rompu parce qu'elle l'avait surpris dans les bras d'une autre.

– C'est mieux ? demanda-t-il en lui caressant doucement les épaules.

Anaïs serra plus étroitement le châle sur sa poitrine et hocha brièvement la tête.

– Oui, merci.

– On m'a dit que vous avez été malade, reprit-il calmement.

Elle détourna son regard.

– Une indisposition passagère.

– Vous êtes aussi pâle qu'un spectre. On m'a dit aussi que votre cœur donnait des signes de faiblesse ?

– Rien de grave.

– C'était un cœur brisé ? demanda-t-il dans un souffle.

Elle lut une souffrance sincère dans ses yeux et ne voulut pas le laisser penser qu'il était responsable de sa santé défaillante. Parce que c'était faux. La seule coupable, c'était elle.

– Je suis tombée malade pendant mon séjour à Paris. Je suis encore convalescente.

Il la dévisagea avec intensité et elle resserra instinctivement son châle sur sa poitrine comme pour se dérober à son regard.

– Il est magnifique, dit-elle en effleurant les franges.

– Je l’ai acheté pour ma mère sur le marché couvert de Constantinople.

Anaïs fit mine d’observer les motifs verts et roses afin d’échapper aux questions qui lui brûlaient sans doute les lèvres.

– Il est ravissant.

– Pas autant que vous.

Elle ne l’était sûrement pas tant que ça, sinon il n’aurait pas succombé aussi facilement à Rebecca.

– Qu’avez-vous pensé de Constantinople ? demanda-t-elle d’un ton faussement léger. C’est une ville que vous avez toujours souhaité visiter, je crois ?

Il se leva d’un mouvement brusque.

– Elle a répondu à toutes mes attentes et même au-delà. C’est un lieu chatoyant, envoûtant, bruissant de vie et de culture. Ce qui ne m’a pas plu, ce sont les circonstances qui m’ont conduit là-bas.

Il la mettait au défi de répondre, mais Anaïs refusa de se laisser entraîner dans une discussion stérile. A quoi bon ? On ne pouvait réécrire le passé. Mieux valait s’en tenir à des sujets neutres.

– Je ne m’étonne pas que vous ayez été fasciné par la culture orientale. Vous ressemblez à ces despotes orientaux dont on parle dans les livres d’histoire.

Anaïs voulait paraître enjouée mais une petite note acide perça malgré elle dans sa voix et elle tressaillit en le voyant plisser les yeux.

– Un despote ? répéta-t-il lentement.

– Ou à ce comte d’un roman de Dumas, reprit-elle d’un ton faussement désinvolte. Je ne me rappelle plus son nom.

– Sans doute voulez-vous parler du comte de Monte-Cristo ? Si je me souviens bien, il est trahi par la femme qu’il aimait et par son meilleur ami.

Elle garda le silence. Son long manteau noir était ouvert, dévoilant une ceinture de soie bordeaux. Des broderies dorées incrustaient les poignets de sa veste de soirée dont le col montant rappelait celui des mandarins. C’était un vêtement assez étrange mais Anaïs dut reconnaître qu’il mettait en valeur sa haute taille et ses larges épaules. La teinte safran faisait ressortir ses cheveux noirs et sa peau hâlée. Il dégageait une sensualité troublante, presque sauvage, avec ses cheveux mi-longs et cette barbe naissante, inconcevable dans la bonne société.

La tension dans son regard se relâcha et un sourire provocant fleurit sur ses lèvres.

– Ma barbe vous offense-t-elle ? Ma mère a frémi d’horreur en me voyant, je l’avoue. Elle m’a rappelé qu’il était tout à fait inconvenant de se présenter devant une dame sans s’être rasé. Mais je n’ai jamais été un gentleman, n’est-ce pas ?

Anaïs tourna les yeux vers la cheminée et contempla les flammes sans un mot. Si elle ne répondait pas, peut-être finirait-il par se lasser et par harceler quelqu’un d’autre. Mais il vint s’asseoir près d’elle, sur les coussins du canapé.

– Pourquoi vous êtes-vous enfuie ?

La question avait été posée d'une voix douce mais elle perçut une colère sourde, mal réprimée derrière ces mots. Sa propre rancœur resurgit comme un volcan. Comment osait-il lui poser cette question, après ce qu'il avait fait ?

– Je vous ai cherchée partout, reprit-il. Vous le savez ?

Difficile de faire autrement : il était venu chez elle presque tous les jours. Et quand elle lui avait fait dire par sa femme de chambre qu'elle était partie à Londres, il l'avait suivie là-bas.

– Pourquoi vous êtes-vous enfuie, Anaïs ?

– Vous le savez très bien. Et je vous prierai de ne pas aborder le sujet ici, chuchota-t-elle tout en souriant à lady Weatherby qui les observait de loin.

– Parfait, alors où ? demanda-t-il en se penchant vers elle, si près qu'elle sentit son souffle sur sa joue. Nous devons avoir cette discussion, Anaïs. Elle n'a que trop attendu.

– Il n'y a rien à ajouter. J'étais là, j'ai tout vu. Tout ce que vous pourrez dire n'y changera rien.

– Regardez-moi.

Si seulement Garrett était là ! songea-t-elle avec affolement. Il la sauverait de cette situation intenable. Il la soustrairait aux regards brûlants de Lindsay, au souvenir de ses lèvres sur son corps...

Il lui prit doucement la main et mêla ses doigts aux siens, dissimulant son geste dans les plis de sa jupe.

– S'il vous plaît, regardez-moi, souffla-t-il.

Anaïs lutta pour résister, mais sa volonté faiblit peu à peu tandis qu'il accentuait la pression de ses doigts. Elle fut sauvée, in extremis, par l'apparition de Worthing, le majordome des Weatherby.

– Pardonnez-moi, madame la marquise, dit-il en s'inclinant devant lady Weatherby. Mais Mme Jennings vient d'arriver avec deux de ses employées. Elle souhaiterait voir lady Darnby et ses filles au sujet des robes qu'elles veulent commander.

– Oh, parfait ! Conduisez-les dans le salon rouge, Worthing. Dites-leur que nous arrivons tout de suite, acquiesça lady Weatherby.

Elle se leva et s'adressa à ses hôtes.

– Si vous voulez bien passer dans la salle de bal : un buffet chaud vous y attend. Je vous y rejoindrai dans un instant. Ann, venez avec moi. : les couturières s'occuperont de vous en premier. Je suis certaine qu'Anaïs ne verra aucune objection à rester quelques minutes en tête à tête avec mon fils. Ils doivent avoir tellement de choses à se dire après ces longs mois d'absence.

– Oh, merci, lady Weatherby, acquiesça Ann en lançant un petit regard d'excuse à Anaïs.

– Allons-y, dit la mère de Lindsay en donnant le signal du départ.

En quelques instants, tout le monde fut parti. La porte se referma derrière le dernier invité et le silence retomba.

– Il faudra que je pense à embrasser ma mère pour cette heureuse initiative, commenta Lindsay

d'un ton pince-sans-rire.

Anaïs se tourna sur le canapé et s'aperçut qu'il l'observait avec un sourire amusé.

– Je ferais mieux de rejoindre Ann, déclara-t-elle avec raideur. Je dois absolument commander une nouvelle garde-robe. Je ne peux continuer à emprunter les vêtements de Mme Middleton.

Les yeux de Lindsay glissèrent vers son décolleté.

– A l'évidence, Mme Middleton n'a aucun de vos atouts.

– C'était la seule robe présentable, murmura Anaïs d'une voix oppressée car il venait de se pencher vers elle.

Elle respira son odeur et les souvenirs de la nuit lui revinrent d'un seul coup. Elle recula et sentit l'accoudoir du canapé s'enfoncer dans son dos.

– J'ai besoin de vous, Anaïs.

Il suivit son mouvement. Il était si proche qu'elle sentait son souffle sur son visage.

– Je ne peux pas vivre sans vous.

Il passa un bras sur le dossier du canapé, derrière elle, et elle s'affola, prise au piège.

– Je ne peux plus supporter cette situation, je...

– Je vous pardonne !

Les mots jaillirent de sa bouche dans une respiration étranglée. Son cœur battait à toute vitesse. Lindsay se statufia.

– Qu'avez-vous dit ?

– Je vous ai pardonné.

Elle sentit ses doigts se crispier sur le coussin du canapé, derrière elle.

– Vous m'avez pardonné ? répéta-t-il lentement.

Son regard glissa vers ses lèvres tremblantes, puis remonta jusqu'à ses yeux.

– Vous ne m'avez pas laissé une chance de m'excuser, et cependant vous me pardonnez ? Comment est-ce possible ?

– Pardonnez et vous serez pardonné.

Combien fois le pasteur avait-il cité saint Luc pendant l'office ? Combien de fois Anaïs avait-elle entendu ces mots résonner dans l'église du village ? Ils étaient devenus sa profession de foi. Elle avait tellement besoin d'y croire !

– Qu'avez-vous donc à vous faire pardonner, Anaïs ? C'est moi qui quémante votre pardon.

Elle devait mettre un terme à cette conversation, tout de suite, avant qu'il ne la pousse dans ses derniers retranchements. Elle connaissait Lindsay, il ne lâcherait pas prise, il abattrait ses défenses une à une jusqu'à ce qu'il obtienne satisfaction. Elle devait fuir, vite.

– Je vous ai pardonné, maintenant laissez-moi partir, s'il vous plaît.

– Comment est-il possible que vous acceptiez aussi facilement ce que j'ai fait ?

– Parce que je le dois, chuchota-t-elle. Parce que ce n'est pas à moi de vous juger et de vous condamner. Je ne vous excuse pas, mais je comprends pourquoi vous avez agi ainsi.

– Vraiment ? Vous me pardonnez d’avoir trahi votre confiance et le lien unique qui nous unissait, juste comme ça ?

Il fit claquer ses doigts devant ses yeux.

– C'est le passé, Lindsay. Ce qui est fait est fait. J'ai oublié.

– Oublié ?

Il prit son visage entre ses paumes pour la forcer à le regarder.

– Je ne vous crois pas. Vous ne m’avez pas oublié ! Votre corps ne m’a pas oublié !

Anaïs s’obligea à ne pas baisser les yeux, malgré la faiblesse qui l’envahissait.

– Nous avons vécu ensemble des moments merveilleux, Lindsay. Merveilleux et passionnés. Mais nos vies se sont séparées. C'est terminé.

Elle essaya de lui échapper, mais il l’attrapa par la taille.

– Il ne reste rien, Anaïs ? De nous deux ?

Il pressa la paume de sa main sur son sein gauche et caressa de son pouce l’endroit où son cœur battait follement.

– Je n’existe plus pour vous, là ?

Elle rassembla tout son courage pour trouver la force de lui mentir. Le premier d’une longue série de mensonges à venir, songea-t-elle avec angoisse. Et probablement le plus difficile. Mais il le fallait. Pour sa propre sécurité.

– C'est fini, Lindsay. Il ne reste rien, à part des souvenirs. Mieux vaut les laisser à leur place : derrière nous.

– Non ! Je ne veux pas. Je ne **peux** pas ! Je ne suis pas le passé, je suis votre avenir ! Je l’ai toujours su et vous aussi !

– Les choses ont changé. Il est trop tard.

– Ce n’est pas vrai. Ça ne peut pas être vrai !

– Je suis désolée, mais le présent a plus d’importance pour moi que ce qui s’est passé brièvement entre nous il y a presque un an.

Lindsay enfonça douloureusement ses doigts dans ses épaules.

– Que dois-je comprendre ? Vous avez…

Il blêmit et un cri s’étrangla dans sa gorge.

– Vous en aimez un autre ? Broughton… ?

Le deuxième mensonge aurait dû être plus facile que le premier. Alors pourquoi les mots ne voulaient-ils pas venir ? Pourquoi ne pouvait-elle se résoudre à affronter le regard bouleversé de Lindsay et lui dire qu’elle ne l’aimait plus ?

L’étai de ses doigts s’était desserré. Anaïs en profita pour lui échapper.

– Je suis désolée si je vous ai causé de la peine, Lindsay. Ce n’était pas volontaire. Je n’ai jamais voulu vous faire souffrir et je sais que c’est réciproque.

Il se leva à son tour et avança vers elle, le regard si sombre qu'elle recula. Il la suivit, pas à pas, jusqu'à ce qu'elle bute contre la porte fermée. Il la fixa alors d'un regard impénétrable.

– Votre destin est d'appartenir à un seul homme, articula-t-il d'une voix sourde. Vous êtes à moi.

Il appuya ses deux mains sur le battant, l'emprisonnant entre ses bras tendus.

– Nous sommes faits l'un pour l'autre, Anaïs. Depuis toujours. Et vous êtes en train de dire que le bonheur auquel j'ai goûté, je ne l'aurai plus jamais ?

Son regard la brûlait. Elle ne l'avait jamais vu dans une telle fureur. Elle se mit à trembler.

– Je... j'ai froid, dit-elle.

Elle mentait et elle n'en était pas fière mais elle devait à tout prix échapper à la flamme qui brillait dans ses yeux. Une flamme qui la consumerait si elle ne partait pas très vite.

– Vous tremblez, oui, murmura-t-il tout en inclinant son visage vers sa nuque pour respirer son parfum. Mais ce n'est pas de froid. C'est de désir.

– Non, protesta-t-elle.

Elle ferma les yeux et appuya sa tête contre la porte.

– Si. Votre corps réagit instinctivement au mien. Exactement comme cette nuit. Vous vous souvenez, n'est-ce pas ? Ma bouche qui vous dévorait pendant que vous onduliez de plaisir sous moi.

Anaïs ouvrit les yeux. Son regard plongea au fond du sien et elle comprit immédiatement qu'elle s'était trahie.

– Mais bien sûr, vous vous rappelez ! C'est pour ça que vous tremblez. Vous mourez d'envie de revivre ces moments d'extase que je suis le seul à pouvoir vous donner !

– Je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

Sa respiration était oppressée et ses mamelons durcis se pressaient contre son corset, plantant des petites échardes de plaisir dans tout son corps.

– Je vous ai marquée, murmura Lindsay d'une voix sourde qui la fit frissonner. Avant de succomber au plaisir, j'ai enfoui mon visage entre vos seins et j'ai marqué votre peau blanche avec mes dents. Comment comptez-vous dissimuler cette marque, Anaïs, quand les couturières voudront prendre vos mesures ?

D'un geste instinctif, Anaïs pressa sa paume sur son sein gauche. Avec un sourire triomphant, Lindsay écarta sa main, et baissa son corsage jusqu'à ce qu'apparaisse la petite marque pourpre, tout près de l'aréole.

– Allez-vous nier le plaisir que vous avez pris la nuit dernière ?

Il inclina son visage et embrassa le renflement de son sein avec une telle douceur qu'elle faillit se mettre à pleurer.

– Allez-vous prétendre que vous ne brûliez pas de désir pour moi et non pour celui qui m'a soi-disant remplacé dans votre cœur ?

– Je vous ai pardonné, balbutia-t-elle d'une voix haletante. Que voulez-vous de plus ?

– Je ne veux pas de votre pardon ! tonna Lindsay. Je veux votre colère. Je veux la sentir, la voir. Vous ne comprenez donc pas ? Je ne veux pas que vous soyez soumise. Cela voudrait dire que je vous ai vaincue. Criez, haïssez-moi, giflez-moi. Mais ne restez pas là à me regarder comme si votre cœur ne battait pas à tout rompre et que votre corps ne hurlait pas d’envie que je le touche !

Il caressa sa joue empourprée et s’inclina davantage jusqu’à ce qu’elle sente son souffle sur ses lèvres.

– Rendez-moi digne de vous, Anaïs. Faites-moi mériter votre pardon. Ne le jetez pas à mes pieds. Il y a un an, vous n’auriez pas eu de mots assez durs pour qualifier ma trahison. Qu’est-il advenu de votre intransigeance ?

– Je ne comprends pas ce que vous voulez.

– Je veux une chance de me racheter à vos yeux. De reconquérir votre amour, d’avoir un avenir avec vous.

Anaïs plongea son regard au fond du sien et s’efforça d’ignorer les battements affolés de son cœur.

– Je ne veux pas d’un avenir avec vous. Et je ne veux pas de votre amour.

Lindsay rejeta la tête en arrière comme si elle l’avait frappé. Anaïs résista à l’envie de repousser tendrement une mèche rebelle qui lui balayait le front. Combien de fois avait-elle resserré sa cravate, glissé la main dans ses cheveux pour les discipliner. Ces petits gestes lui semblaient si naturels, alors. Ils étaient si proches tous les deux. Et aujourd’hui, ils n’étaient plus que des étrangers.

Anaïs sourit avec tristesse à l’homme qui avait été, il n’y avait si longtemps, tout à la fois son chevalier, son sauveur, son amoureux. Il n’était pas tout à fait mort. Elle apercevait l’ancien Lindsay qui tentait de ramper hors de ses ténèbres vers la lumière. Mais elle ne voulait pas assister à son combat. Elle préférait se répéter qu’il ne lui inspirait plus que de l’indifférence. Pourtant ce n’était pas de la glace qui coulait dans ses veines en cet instant.

– Vous avez dit que vous me pardonnez. Et vous ne voulez pas me laisser revenir dans votre vie ?

– Je sais ce qui s’est passé. Vous n’avez pas besoin de faire semblant, Lindsay. Je connais votre secret.

– Vraiment ? Alors éclairez-moi.

– Ce n’est pas **VOUS** qui m’avez trahie avec Rebecca. C’est votre dépendance.

Il pâlit et elle lut de la peur dans ses yeux.

– De quelle dépendance parlez-vous ? demanda-t-il sèchement.

– A l’opium. Je sais tout.

– L’opium ?

Le mot glissa de ses lèvres comme un cri étouffé tandis qu’il reculait.

– Ce n’est pas la peine de mentir, murmura-t-elle. Garrett m’a tout expliqué.

– Qu’est-ce qu’il vous a dit ?

– Quand vous étiez à Cambridge, vous avez fumé de l’opium et vous y avez pris goût.

– La belle affaire ! gronda Lindsay. Tout le monde fume de l’opium, c’est dans l’air du temps. Il n’y a pas un salon à la mode qui n’ait sa fumerie. Pas un poète ou un romancier qui n’ait pris de l’opium pour stimuler son inspiration : Byron, Shelley, Dickens, Dumas ! Tous mes amis ont tenté l’expérience, lord Garrett Broughton inclus !

– L’opium est un ami mortel, Lindsay. Il peut donner l’illusion de vous servir mais c’est un maître dangereux.

– Il n’est pas mon maître !

– Garrett dit que vous avez développé un... une forme d’addiction.

Lindsay avança et prit son visage entre ses mains.

– C’est faux !

Anaïs le regarda avec défi.

– Avant de me rejoindre le soir du bal masqué, Garrett était avec vous et vous fumiez de l’opium...

– Je respirais de l’encens mêlé d’opium ! Ce n’est pas du tout la même chose !

– Fumer, respirer, pour moi, c’est du pareil au même.

Il rougit mais elle poursuivit impitoyablement l’offensive, consciente d’avoir trouvé la seule arme capable de le vaincre.

– Je ne veux pas de l’avenir que vous me proposez, Lindsay. Je refuse de vous voir tituber devant moi comme le soir du bal. Cela me répugne.

– On m’avait drogué ! On m’avait fait prendre du hachich. C’est une drogue à laquelle je n’ai jamais touché. Ni avant le bal ni après. Je vous le jure !

– Mais vous continuez à fumer de l’opium depuis, n’est-ce pas ?

Son visage se décomposa et il détourna son regard. Son expression avait valeur d’aveu.

– Je ne veux pas être complice de votre addiction, Lindsay. Je refuse de fermer les yeux comme votre mère l’a fait avec votre père. Je ne veux pas me lier à un homme capable de prendre n’importe quelle femme pour la sienne parce qu’il est sous l’influence d’une drogue. Je ne pourrai pas vivre ainsi, et je ne condamnerai jamais un enfant à cette vie-là. On doit pouvoir lever les yeux vers son père et non en avoir honte.

– C’est ce que vous pensez de moi ? demanda-t-il d’une voix blanche. Vous croyez que l’opium gouverne ma vie ? Que je ne peux pas m’arrêter ?

Anaïs ne voulait pas imaginer qu’il soit devenu comme son père. Elle détourna les yeux, incapable d’avouer cette vérité à celui qu’elle aimait depuis toujours.

– Anaïs, regardez-moi, supplia-t-il en prenant son visage entre ses mains. Ai-je l’air d’un drogué ?

La souffrance qui lui broyait la poitrine était horrible, presque autant que le désespoir qu’elle lisait sur les traits de Lindsay.

– Dites-moi que j’ai encore une chance, souffla-t-il d’une voix rauque. S’il vous plaît, dites-moi

que je ne vous ai pas perdue.

Sans ce terrible secret, elle se serait jetée dans ses bras en pleurant et elle l'aurait serrée de toutes ses forces en le suppliant de ne plus jamais la laisser partir. Elle pouvait tout lui pardonner, même ce qui s'était passé avec Rebecca. Mais elle ne pouvait se pardonner ce qu'elle avait fait. Elle avait scellé elle-même son destin. Et il lui fallait l'accepter.

Elle rassembla son courage et le regarda sans ciller.

– Mon amour pour vous est mort, Lindsay. Maintenant, je vais rejoindre les autres avant que quelqu'un ne vienne à ma recherche.

Il l'observa entre ses paupières mi-closes.

– Vous ne m'avez pas pardonné. Vous avez choisi de me torturer.

– Je n'ai aucune envie de vous torturer, Lindsay. Je vous ai pardonné et j'ai accepté le fait que vous n'étiez pas l'homme que je croyais. J'ai tourné la page. Vous devriez en faire autant.

Il tendit la main vers elle comme un homme qui se noie.

– J'ai commis **une** erreur !

Anaïs sortit sans un mot et referma la porte derrière elle. Elle entendit un objet heurter violemment le battant, derrière elle, puis s'écraser au sol. La voix de Lindsay retentit dans le salon, brisée.

– Soyez maudite !

Elle ferma les yeux et l'imagina, les mains pressées contre le panneau de bois, le visage crispé par le désespoir.

– Vous ne savez pas ce que c'est que d'être faible !

Anaïs pressa son front contre la porte et posa sa main à plat, là où elle imaginait celle de Lindsay. Les larmes qu'elle retenait ruisselèrent sur ses joues.

– Revenez à moi, Anaïs, supplia-t-il à travers le battant. J'arrêterai. Je peux arrêter. Donnez-moi juste... une raison de le faire.

J'ai commis des erreurs, moi aussi, Lindsay. Et je prie pour réussir à garder mon secret aussi longtemps que je logerai dans cette maison. Je ne peux pas être à vous.

Elle aurait voulu lui hurler ces mots. Au lieu de ça, elle se détourna lentement et s'éloigna. Elle n'était plus celle qu'il avait aimée, elle ne pouvait plus l'aider. Elle avait failli et bientôt il découvrirait l'étendue de sa faute.

Chapitre 10

Lindsay tisonna les cendres pour ranimer le feu. Il était plus de minuit, mais il ne parvenait pas à trouver le repos. Sa conversation avec Anaïs le hantait.

Il n'avait pas imaginé qu'elle lui pardonnerait. Et encore moins qu'elle l'oublierait.

Damnation, songea-t-il en s'enfonçant dans le fauteuil en cuir. Qu'allait-il faire ? Quelle stratégie mettre en œuvre pour la reconquérir, quand elle affirmait ne plus avoir de sentiments pour lui ?

Elle ne l'aimait peut-être plus mais elle le désirait toujours ! songea-t-il rageusement. Il l'avait lu dans ses yeux. Il avait senti son corps palpiter contre le sien. Elle se rappelait ses caresses, le plaisir qu'il savait lui donner, encore et encore. Elle ne pouvait le nier.

Mais elle résistait de toutes ses forces. Elle refusait de laisser s'exprimer son désir – sauf lors de cette nuit magique dans les écuries.

Comment la reconquérir ? Anaïs n'avait jamais été faible. Elle ignorait ce que c'était que d'être harcelé par des démons. Elle ne comprendrait jamais les raisons pour lesquelles il cherchait l'oubli dans la drogue.

Bon sang, de quoi s'était mêlé Broughton ? Lindsay avait pris de l'opium pour la première fois à Cambridge pour supporter leur séparation. A l'époque, déjà, il se consumait de désir pour elle, mais elle était trop jeune pour répondre à ses exigences, alors il avait fumé de l'opium pour la voir en rêve, pour imaginer son visage quand il faisait l'amour avec d'autres femmes. De cette façon, il ne se sentait pas coupable de la tromper. C'était elle qu'il voyait, son prénom qu'il criait en lui-même au moment de l'orgasme.

C'était si facile, alors. Il maîtrisait l'opium, et non l'inverse – contrairement à ce que Broughton avait prétendu. Mais comment convaincre Anaïs de sa bonne foi ? Elle avait vu les effets dévastateurs du hachich, elle l'avait vu séduire son amie, dans un état second. Comment effacer ce souvenir honteux de sa mémoire et régner de nouveau sur son cœur ?

Et Broughton ? Pourquoi avait-il révélé à Anaïs son goût pour l'opium ? Par vengeance ? Non, Garrett était un homme d'honneur, jamais il ne s'abaîsserait à de telles pratiques. Seigneur, il n'arrivait pas à croire que l'un de ses meilleurs amis ait pu lui ravir la femme qu'il aimait ! Il ne pouvait pas imaginer Anaïs dans les bras de Broughton. C'était...

La porte de la bibliothèque s'ouvrit sans bruit et une flèche de lumière se dessina sur le tapis, suivie par un pas étouffé. Lindsay tourna la tête.

– Oh !

Une jeune fille blonde se tenait devant lui, une bougie à la main, ses yeux bleus écarquillés de terreur.

– Vous venez de me causer la frayeur de ma vie ! s'écria-t-elle d'un ton accusateur.

– Excusez-moi, lady Ann. J'aurais dû vous signaler ma présence.

La sœur d'Anaïs relâcha son souffle et il remarqua que le bougeoir qu'elle serrait dans sa main tremblait violemment.

– En effet, vous auriez dû !

– Je pensais que tout le monde s’était retiré dans sa chambre.

– Je suis venue chercher un livre. Vous n’êtes pas couché ?

– Je n’ai pas sommeil.

– Mmm..., marmonna-t-elle avant de se détourner pour inspecter les rayonnages de la bibliothèque.

Elle leva sa bougie pour déchiffrer les reliures dorées. Ses cheveux blonds étaient un ton plus pâle que ceux d’Anaïs, nota Lindsay. Il constata aussi que malgré la perfection de ses traits et sa silhouette de sylphide, sa beauté le laissait de marbre.

Le corps voluptueux d’Anaïs éveillait les fantasmes d’un homme. On avait envie de l’explorer et de le caresser. Il y avait en elle une générosité et une chaleur qui le rassuraient et lui donnaient le sentiment d’être aimé. Aussi loin qu’il se souvienne, Anaïs avait toujours incarné son idéal féminin.

– Vous avez une lecture à me conseiller ? lui demanda Ann. Il y a tellement de livres que je ne sais par où commencer.

– Quel genre aimez-vous ?

Il eut l’impression qu’elle rougissait mais elle détourna la tête et fit mine de se concentrer sur les ouvrages, devant elle.

– Plutôt les romans.

– Les histoires d’amour ? suggéra-t-il en souriant.

– Peut-être. Après tout, je suis une femme. Et quelle femme ne rêve pas à l’amour ?

– Une femme ? répéta-t-il en s’amusant à la taquiner. Quel âge avez-vous donc ? Treize ans ?

Elle lui lança un regard cinglant par-dessus son épaule.

– Quinze !

– Déjà ? murmura-t-il avec stupéfaction tandis qu’elle se dressait sur la pointe des pieds pour atteindre un ouvrage. Quand je suis parti étudier à Cambridge, vous étiez encore une enfant.

– Je déteste qu’on me prenne pour une petite fille, rétorqua-t-elle sèchement. Tout le monde semble oublier que j’ai grandi.

– Mille excuses. Aimeriez-vous par hasard ces histoires de forêts enveloppées de brouillard et de châteaux mystérieux hantés par des vampires ?

Elle pivota vers lui, les yeux brillants.

– Ce sont mes préférées !

– Regardez un peu plus loin, sur la droite, le livre à la reliure verte, indiqua-t-il tandis qu’elle touchait chaque ouvrage avec respect. Je pense qu’il vous plaira. Le héros sombre et tourmenté a été inspiré par lord Byron.

Ann tira le volume à elle. Quand elle se tourna vers lui, elle serrait l’ouvrage sur sa poitrine et un grand sourire éclairait son visage.

– Merci ! Les héros sombres et tourmentés sont ceux que je préfère !

Il rit.

– Alors, bonne lecture, Ann.

Elle esquissa le mouvement de sortir, puis se ravisa et posa sur lui un regard interrogateur.

– Pourquoi n’êtes-vous pas venu dîner avec nous dans la salle de bal ? C'est Noël et vous l’avez passé tout seul.

– Je ne me sens pas d’humeur à faire la fête, répondit-il avec un petit haussement d’épaules.

En réalité, il s’était retiré dans sa chambre secrète après sa discussion avec Anaïs. Il s’était réfugié dans les bras de sa sombre maîtresse afin d’apaiser sa souffrance et tenter d’oublier qu’il avait peut-être perdu Anaïs à tout jamais.

– Pourquoi ? insista-t-elle. C'est à cause de nous ? Vous êtes en colère parce que nous nous sommes installés chez vous ?

– Mon Dieu, non, quelle idée ! C'est un plaisir, au contraire. Nos deux familles ont presque toujours passé Noël ensemble.

– C'est à cause d’Anaïs, alors ?

Lindsay s’obligea à ne rien laisser paraître sur son visage. Que savait-elle ? Anaïs lui avait-elle révélé qu’il lui avait fait l’amour dans les écuries avant de la trahir avec sa meilleure amie ?

– Pourquoi l’avez-vous quittée ? demanda-t-elle en s’agenouillant à ses pieds sur le tapis, une main sur l’accoudoir de son fauteuil. Vous vouliez la demander en mariage – je le sais, je vous ai entendu, enchaîna-t-elle très vite comme il faisait mine de protester. Vous en parliez avec lord Wallingford. Et ensuite, vous avez disparu. Je n’ai pas compris ce qui s’était passé.

– Anaïs et moi, nous avons eu un... une dispute.

– Elle est partie brusquement en France. Il paraît que c’était prévu depuis des mois, mais ce n’est pas vrai parce que je l’aurais su. Or je ne l’ai appris que le matin de son départ, en la voyant sur le perron, au milieu de ses malles. Louisa, sa femme de chambre, n’était même pas du voyage.

– Qui était avec elle ? demanda Lindsay.

– Tante Millie et Jane, sa dame de compagnie. Mais si, vous vous souvenez certainement d’elle, affirma-t-elle comme il fronçait les sourcils. Une jeune femme rousse avec des taches de rousseur et des lunettes ?

– Oh, mon Dieu, oui ! grommela Lindsay. Elle est... inoubliable.

Ann éclata de rire.

– C'est vrai, mais elle est très gentille. Anaïs l’a toujours considérée comme une amie. Elles sont parties en France toutes les trois.

La jeune femme plissa le front.

– En revanche, je ne sais pas exactement à quel moment lord Broughton les a rejointes.

– Pardon ?

Lindsay se figea, tous les sens en alerte tandis que ses peurs prenaient corps et se jetaient sur lui en mugissant.

– Vous n’étiez pas au courant ? demanda Ann d’un air étonné. Lord Broughton était à Paris, lui aussi. Je ne sais pas depuis combien de temps, mais c’est lui qui a ramené Anaïs quand elle est tombée si malade. En réalité, il ne l’a pour ainsi dire pas quittée depuis leur retour.

Les choses ont changé... Les paroles d’Anaïs résonnèrent dans sa tête. Lord Garrett Broughton avait rejoint Anaïs à Paris. Ils avaient fait Dieu sait quoi ensemble...

Ses doigts s’enfoncèrent dans l’accoudoir en cuir du fauteuil pendant qu’il s’efforçait de maîtriser la jalousie qui lui labourait le cœur.

– Parlez-moi d’Anaïs et de Broughton, Ann.

– Je ne sais pas grand-chose, avoua-t-elle avec une petite moue. Nous ne parlons plus ensemble – je parle des choses importantes, bien sûr. C’est lord Broughton son nouveau confident.

C’était lui qui était son confident, autrefois. C’était vers lui qu’elle se tournait quand elle éprouvait le besoin de s’épancher. Découvrir qu’Anaïs l’avait remplacé était terriblement douloureux. Mais il ne pouvait s’en prendre qu’à lui-même. C’était sa propre faiblesse qui l’avait conduit à ce désastre. Il aurait aimé pouvoir accuser Broughton de trahison, blâmer Anaïs de s’être détournée de lui, malheureusement, c’était impossible. Il était le seul responsable, et son échec n’en était que plus amer.

– Parfois, ils se parlent tout bas quand ils s’imaginent qu’on ne les regarde pas, poursuivit Ann. Ils partagent un secret, c’est évident. Il s’est passé quelque chose en France, j’en suis certaine. Mais Anaïs ne veut pas me dire quoi.

– Et sa maladie ? De quoi s’agit-il, exactement ?

– Elle a contracté un virus pendant son séjour en France, elle en est ressortie très affaiblie, c’est tout ce que je sais.

– Le Dr Middleton, qu’en dit-il ?

– Exactement la même chose, presque mot pour mot ! répondit Ann d’un air pincé. A croire qu’ils ont appris tous les deux leur texte par cœur. Mais je connais Anaïs. Il y a autre chose. Elle n’est plus elle-même.

– Comment cela ?

– Eh bien, pour commencer, elle mange des abats à tous les repas, ou presque. Vous vous souvenez sûrement qu’elle détestait ça ?

Lindsay acquiesça. Anaïs poussait toujours discrètement ces morceaux dans un coin de son assiette quand on lui en servait.

– Et puis le Dr Middleton lui rend visite tous les jours. Tous les jours, insista Ann avec emphase. Pourtant, elle n’est plus malade. C’est peut-être à cause de ses hémorragies...

Elle porta la main à sa bouche, rouge d’embarras.

– Ma mère m’enfermerait à clé dans ma chambre pendant un mois entier si elle savait ce que je viens de dire !

– Soyez sans crainte, la rassura Lindsay. Cette conversation ne sortira pas d’ici.

Il l’observa avec indulgence. Sa candeur abritait un esprit intelligent et curieux, avide de

découvrir le monde. Un gentleman digne de ce nom ne serait pas resté en compagnie d'une jeune fille sans chaperon, encore moins pour discuter de sujets aussi intimes, mais sa spontanéité lui rappelait Anaïs. Il n'y avait jamais eu de sujets tabous entre eux. Il éprouvait un merveilleux sentiment de liberté quand il était avec Anaïs. Il lui avait donné son cœur, son âme, sans imaginer qu'un jour elle n'en voudrait plus et les jetterait à ses pieds.

– Dites-m'en plus sur sa relation avec lord Broughton.

– Je ne sais pas grand-chose : elle ne parle jamais de lui. Mais je vois bien comment il la regarde : il est amoureux d'elle. Et il a dû se passer quelque chose entre eux parce qu'Anaïs accepte qu'il lui parle à l'oreille. Or elle a toujours été très à cheval sur les convenances. Quand lord Broughton est près d'elle, pourtant, c'est comme si le monde autour d'eux n'existait plus. Comme si...

Ann s'interrompt et se mordit la lèvre.

– Vous ne penserez pas de mal de ma sœur si je vous livre le fond de ma pensée... n'est-ce pas ?

– Ne craignez rien. Je garderai vos confidences pour moi.

Elle prit une respiration.

– Je... j'ai peur que... Je crois que lord Broughton et ma sœur ont... qu'ils sont devenus très proches, chuchota-t-elle.

– Proches ? répéta lentement Lindsay.

– Intimes, souffla-t-elle avant de prendre la main de Lindsay et de la serrer très fort dans la sienne. Oh, pourquoi ne lui avez-vous pas demandé de vous épouser ? Vous l'aimiez, n'est-ce pas ? Je ne me suis pas trompée ?

– Je donnerais ma vie pour elle, Ann, déclara-t-il doucement.

– Ne renoncez pas. Il y a beaucoup de choses que j'ignore sur sa relation avec lord Broughton mais ce dont je suis certaine, c'est qu'elle ne vous a pas oublié et je ne crois pas qu'elle pourra un jour cesser de vous aimer.

– Vous êtes devenue une femme, dit-il en la regardant comme s'il la découvrait pour la première fois. Une femme adorable et perspicace.

Elle rosit sous le compliment et il ne put s'empêcher de lui sourire d'un air taquin.

– Un jour, vous enroulerez un homme autour de votre petit doigt. Juste comme votre sœur l'a fait avec moi.

– Je l'espère bien, dit-elle joyeusement en se levant.

Au moment de sortir, elle s'arrêta.

– Lord Raeburn ?

– Oui ?

– Lord Broughton a demandé ma sœur en mariage. J'ignore ce qu'elle a l'intention de lui répondre. Je sais seulement qu'elle ne lui a pas encore dit oui.

Lindsay garda le silence tandis qu'Ann quittait la pièce. Une fois la porte refermée, il se leva et

projeta le tisonnier contre le mur. Il était perdu, déboussolé. Une douleur insupportable lui broyait la poitrine. Il ne pensait qu'à une seule chose : fuir dans un lieu où il pourrait de nouveau rêver et espérer. Un lieu où il cherchait refuge de plus en plus souvent.

Chapitre 11

Il était très tard quand Anaïs se faufila hors de sa chambre sur la pointe des pieds. Les derniers accents de la fête s'étaient tus depuis des heures. Les invités avaient fini par rentrer chez eux et le silence était retombé peu à peu dans la maisonnée.

Anaïs se glissa dans l'escalier, le petit livre à la couverture noircie serré contre sa poitrine. Le bougeoir trembla dans ses doigts quand elle le leva pour s'éclairer.

Elle jouait avec le feu en allant rejoindre Lindsay au milieu de la nuit. Elle avait atteint son objectif en début de soirée : il était désormais convaincu qu'elle ne l'aimait plus et qu'elle ne voulait plus de lui dans sa vie.

Elle s'était promis de rester froide et distante quoi qu'il arrive, mais elle avait compris que cette promesse serait impossible à tenir quand elle avait regagné sa chambre après être allée embrasser son père. Le cadeau de Noël de Lindsay l'attendait sur son lit, enveloppé dans un ravissant châle en velours rouge.

Pendant quelques instants, elle s'était interdit d'y toucher... puis la curiosité avait été la plus forte. Elle avait tiré sur le ruban de soie et le châle s'était ouvert sur une exquise chemise de nuit et un déshabillé orné de fine dentelle. Anaïs n'avait jamais rien possédé d'aussi ravissant. Où Lindsay avait-il acheté ces merveilles ? Mystère. Le petit livre posé tout à côté lui était terriblement familier.

Incapable de résister à la tentation, Anaïs avait passé le déshabillé puis s'était regardée dans le miroir. La soie fine épousait chacune de ses courbes. La lumière du feu traversait le tissu, dessinant par transparence les contours de sa silhouette. On ne risquait pas de trouver un article aussi sensuel chez une petite couturière de village.

Bien sûr, il était hors de question qu'elle accepte un tel présent, surtout de la part de Lindsay... Mais la petite fille qui sommeillait en elle avait serré jalousement son cadeau contre sa poitrine de peur qu'on le lui reprenne. Anaïs n'avait jamais eu le droit de porter des vêtements féminins. Sans doute pour la punir d'être dépourvue de grâce, sa mère faisait exprès de lui commander des robes sans attrait, taillées dans des tissus empesés qui la grossissaient et lui donnaient l'air emprunté.

Elle n'avait pas eu le courage de se séparer de cet ensemble vapoureux, délicieusement indécent. Au lieu de le renvoyer à Lindsay, elle l'avait enfilé et s'était mis en tête d'aller le remercier.

Le tic-tac de l'horloge, dans le couloir, interrompit le fil des pensées. La porte du bureau était ouverte. Anaïs jeta un coup d'œil à l'intérieur, levant la bougie plus haut. Personne.

Peut-être dormait-il dans une autre chambre ?

– Puis-je vous aider, mademoiselle ?

Anaïs se retourna d'un bond. La lueur de sa bougie éclaira un visage carré et un nez qui semblait avoir été cassé plusieurs fois. Et elle ouvrit la bouche, prête à hurler.

– N'ayez crainte, vous ne risquez rien avec moi, dit-il.

Anaïs le reconnut : c'était Vallery, le valet de chambre de Lindsay. Elle laissa échapper un soupir de soulagement.

– Pardonnez-moi. Je ne vous avais pas reconnu.

Il l’observa d’un air dubitatif.

– Que faites-vous ici, lady Anaïs, à cette heure et dans l’obscurité?

Anaïs avala sa salive. Elle ne pouvait lui dire qu’elle cherchait son maître, au milieu de la nuit et en chemise de nuit. Comme elle cherchait désespérément une réponse plausible, il la saisit par le coude et la ramena vers l’escalier.

– Lord Raeburn est souffrant, milady. Je lui dirai que je vous ai rencontrée et il viendra vous voir demain matin. Cela vous convient-il ?

Anaïs résista.

– Je veux lui parler.

– Oui, mais, lui, ne veut pas vous voir.

Anaïs resta bouche bée de stupeur.

– Je vous demande pardon ?

Le visage du domestique se colora.

– Je me suis mal exprimé. En réalité, il ne souhaite pas que vous le voyiez – pas dans l’état où il est.

Vallery recula dans l’ombre.

– Je lui dirai que vous êtes venue. Prenez garde à ne pas trébucher dans l’escalier, lady Anaïs.

Anaïs le regarda disparaître dans l’obscurité. Elle aurait voulu pouvoir prétendre qu’elle n’avait pas compris ce qu’il avait essayé de lui dire, mais c’était impossible. Lindsay était quelque part dans la maison, en train de fumer de l’opium.

Anaïs leva les yeux vers l’escalier et prit sa décision. Soufflant la flamme de sa bougie, elle suivit le domestique à distance, en veillant à rester dans l’ombre.

Elle longea derrière lui les longs couloirs pleins d’écho de l’immense demeure, la galerie des portraits, la salle de bal, puis un couloir étroit qu’elle n’avait jamais emprunté et qui conduisait à une double porte en chêne. Vallery l’ouvrit et disparut de l’autre côté. Anaïs attendit quelques instants et la franchit à son tour. Ce qu’elle découvrit la laissa sans voix. Elle venait de pénétrer dans un conte des mille et une nuits.

La pièce, qui avait abrité autrefois la serre de la mère de Lindsay, avait été complètement aménagée dans un style oriental. De somptueuses soieries rouges, orange et roses tapissaient le plafond. Des piliers de marbre entouraient une piscine d’eau sombre d’où montait de la vapeur. Des sources chaudes, comme à Bath et à Tunbridge, devina Anaïs. A la différence que Lindsay les avait transformées en hammam.

– J’ai rencontré votre lady, fit la voix de Vallery.

– Oh ?

– Elle vous cherchait.

– Tu as eu le bon sens de la renvoyer dans sa chambre, j’espère ?

– Oui. Je savais que vous ne voudriez pas la voir ici.

– Erreur. Je donnerais tout pour la voir ici, Vallery. C'est bien le problème. Je la veux ici, dans mon antre du plaisir, pendant que je m'adonne à mon vice. Cela fait de moi un être totalement répugnant, non ?

Le valet de chambre ne répondit pas. Anaïs se faufila derrière un grand palmier en pot et risqua un regard de l'autre côté. Une grande tente de style bédouin formée de voilages et de tentures occupait tout le centre de la pièce. Des lanternes marocaines pendaient du plafond, suspendues à des chaînes. Des tapis et des nattes de soie recouvraient le sol. Lindsay était assis au milieu des coussins, le dos appuyé au mur de toile, une jambe repliée. A côté de lui, sur un plateau en argent, reposaient une boîte en laque et une longue pipe en bambou dont la fumée s'élevait en dessinant des volutes.

Anaïs aurait dû éprouver de la répulsion en découvrant le lieu où Lindsay s'adonnait à son vice. Mais elle était seulement fascinée par ce décor exotique et décadent. Elle avait l'impression d'avoir ouvert une porte sur l'Orient et de se promener dans un harem.

Tout était incroyablement sensuel ici, à commencer par Lindsay lui-même : il portait un pantalon noir et une chemise blanche ouverte sur son torse pour tout vêtement. Ses paupières étaient closes et ses lèvres entrouvertes laissaient échapper un filet de fumée. Il était d'une beauté et d'une séduction folles.

– Va te coucher, Vallery, dit-il d'une voix traînante. Je vais rester ici encore un moment.

Le domestique traversa la pièce en silence et disparut derrière une porte. Lindsay tendit la main vers sa pipe d'opium et, à cet instant, son regard croisa celui d'Anaïs à travers le rideau de fumée et il suspendit son geste.

– Tiens. Vous êtes là plus tôt que d'habitude, mon ange. D'ordinaire, il m'en faut davantage pour vous voir aussi clairement.

Anaïs s'approcha. Les yeux verts de Lindsay luisaient d'un éclat intense à travers l'écran de fumée. Ils la parcoururent sensuellement de la tête aux pieds.

– Vous portez mon déshabillé, j'en suis heureux.

Anaïs n'osait pas parler de peur de rompre le fil de séduction qui était en train de s'enrouler autour d'eux.

– Je l'ai commandé l'année dernière. Une couturière de Londres l'a créé spécialement à ma demande, en suivant mes instructions. J'avais l'intention de vous l'offrir pour notre nuit de noces. Bien sûr, je ne pouvais imaginer que notre mariage n'aurait jamais lieu.

Anaïs sentit son cœur battre follement. Il avait fait réaliser cet ensemble exprès pour elle ?

– Je vois que vous avez apporté le livre, également.

Il tendit la main vers sa pipe, la porta à ses lèvres, et inhala la fumée, les yeux clos. Anaïs avança vers lui, comme dans un rêve. Elle avait l'impression qu'une force invincible l'attirait vers lui. Une sensualité lourde flottait dans la pièce, réveillant en elle un désir auquel elle avait désespérément tenté de résister.

Lindsay reposa sa pipe d'opium et toucha le bout de ses doigts avec une petite grimace. Anaïs se rendit compte que leur extrémité était rouge et gonflée – il s'était brûlé.

– Vous avez mal ?

Elle lui saisit la main et regarda de plus près. Les lanternes n'étaient pas allumées. Seule une bougie les éclairait, et c'était celle que Lindsay utilisait pour chauffer son opium.

– Ce n'est rien.

Il lui caressa les cheveux puis dénoua lentement le ruban qui les retenait. Ils retombèrent sur ses épaules dans une vague souple et lumineuse.

– Je me suis brûlé cet après-midi, en fouillant les décombres encore fumantes de votre maison. J'ai ramassé le recueil de Keats au milieu des cendres mais je n'avais pas imaginé qu'elles seraient restées aussi chaudes.

Anaïs sentit son cœur se serrer d'émotion. Lindsay s'était toujours montré incroyablement prévenant avec elle. C'était sa douceur et ses attentions qui l'avaient séduite en premier lieu. Elle s'agenouilla à côté de lui et examina sa main.

– Il faut soigner ces brûlures, Lindsay. Sinon elles risquent de s'infecter.

– Peu importe.

Il prit son visage entre ses paumes.

– Ce qui compte, c'est que vous soyez là, près de moi.

Son regard était trouble. Depuis combien de temps fumait-il ? se demanda-t-elle.

– Mon ange, murmura-t-il en défaisant le nœud qui fermait son déshabillé. Venez à moi.

Anaïs s'interdit de bouger. Pourtant, elle rêvait de s'abandonner et de se donner à lui. Oh oui, elle en avait tellement envie !

Il s'inclina vers elle et fit glisser sa main sur sa gorge palpitante.

– Venez à moi, Anaïs.

Elle garda le silence et ferma les yeux pour essayer de résister au trouble que ses caresses éveillaient en elle.

– Vous paraissez si réelle... Si chaude et vivante... Je peux sentir votre cœur battre follement contre ma paume... Et pourtant, je sais que vous n'êtes que le fruit de mon imagination...

Sa résistance fléchissait. Elle ne pouvait s'empêcher de dévorer des yeux son torse sculpté, son ventre plat et musclé. Elle n'avait donc aucune retenue ? Elle voulait que Lindsay lui arrache ses vêtements et lui impose sa volonté pour ne pas avoir à reconnaître qu'elle était consentante.

Ce serait tellement plus facile de prétendre qu'il l'avait forcée, qu'il était la brute qu'elle voulait voir en lui... Au lieu de ça, il lui caressa la joue et son regard s'attendrit tandis qu'il contemplait son visage dans la lumière feutrée de la bougie.

Il se pressa contre elle, respirant sa peau, ses cheveux. Il fit glisser quelques mèches entre ses doigts, étudiant leurs reflets soyeux dans la lumière dorée.

Sa respiration était rapide et il déposa un semis de baisers sur son front, ses joues, l'arête de son nez avant de poser sa bouche sur la sienne. Il ne dit rien, ne tenta rien. Anaïs sentit seulement son souffle sur son visage, son regard chercher le sien. Elle ne broncha pas, affectant de ne pas être troublée.

Ses caresses se firent plus insistantes mais elle détourna la tête comme s'il lui inspirait de l'aversion. Il ne fut pas dupe, cependant, et posa la main sur sa poitrine là où les battements affolés de son cœur la trahissaient.

– Avec quelle douceur vous m'enchânez à vous, Anaïs.

Il caressa de son pouce ses lèvres tremblantes.

– Un seul de vos regards, un seul de vos sourires et je deviens votre esclave. Et il en a toujours été ainsi.

Il lui souleva le menton et posa sur elle un regard troublé par l'opium et la passion, un mélange enivrant qui la troublait au plus profond. Jamais elle n'aurait imaginé que ce soit possible, et pourtant elle avait envie de faire l'amour avec lui ici, dans sa chambre secrète. Elle voulait ce Lindsay inconnu et troublant, dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence.

– « Je n'ai jamais compris que des hommes puissent vouloir mourir en martyrs pour leur religion, récita-t-il tout bas. Et pourtant aujourd'hui je suis prêt à devenir martyr pour ma religion : l'amour. Je pourrais mourir pour vous. »

Il venait de citer Keats. Après toutes ces années, il se souvenait encore de cet après-midi de septembre, près de la rivière. Ils étaient étendus sur un plaid, les reliefs de leur pique-nique autour d'eux, et il lui avait lu des poésies de Keats. Puis il s'était penché vers elle et il l'avait embrassée – un baiser doux et brûlant à la fois, plein de promesses... Le lendemain, il partait pour Cambridge, la laissant avec le souvenir de ce jour d'été. Il y avait si longtemps... et pourtant elle se le rappelait comme si c'était hier.

– Je voudrais que tout redevienne comme avant, chuchota-t-il tout en faisant glisser sa main le long de sa taille et de sa hanche. Je m'en veux tellement, Anaïs. Je donnerais tout au monde pour effacer le mal que je vous ai fait.

– Je le sais.

Elle ne doutait pas de sa sincérité. Elle la lisait dans ses yeux.

– Comment puis-je me faire pardonner ? Quels mots dois-je employer pour vous convaincre ? Que puis-je faire pour vous prouver mon amour ?

Sa volonté vacilla. Elle avait connu le plaisir dans ses bras. Elle n'avait pas oublié la passion qui avait embrasé tous ses sens. Elle mourait d'envie de connaître de nouveau ce merveilleux vertige.

Ce qu'elle s'apprêtait à faire était mal. Lindsay n'était pas lui-même, ce soir. A son réveil, il ne se souviendrait probablement de rien. Mais c'était justement pour ça qu'elle était tentée. Elle avait besoin de sentir son corps redevenir vivant sous ses mains. Elle voulait connaître l'extase encore une fois – sans qu'il en sache rien.

– Je vous ai dit combien j'étais désolé, mon ange. Maintenant, laissez-moi vous le montrer avec mon corps...

Anaïs ouvrit ses lèvres sous les siennes en signe de reddition tandis qu'il la renversait sur les coussins. Ce soir, il n'y aurait ni culpabilité, ni remords : elle ne penserait qu'au plaisir. Il serait bien assez tôt demain matin pour redescendre sur terre. Mais pour ce soir, elle voulait Lindsay, de toutes les fibres de son corps.

Il dénoua la ceinture de son déshabillé puis défit les boutons de sa chemise de nuit, dévoilant sa nudité. La bougie posée sur le plateau avait fondu, la flamme s'était réduite, créant une douce pénombre, propice à cette scène de séduction.

Cédant à son désir, Anaïs enfouit ses mains dans les longs cheveux de Lindsay tandis qu'il s'inclinait sur elle et dessinait avec sa langue un chemin sensuel de son nombril à la vallée de ses seins. Au lieu de happer la pointe rose de ses seins, comme elle l'espérait, il les mouilla avec ses lèvres, puis souffla tout doucement dessus jusqu'à ce qu'Anaïs ondule de plaisir sous lui.

Leurs regards se rencontrèrent et il suçota l'un après l'autre ses mamelons dressés. Il observa sa réaction tout en poursuivant son exquis manège. Anaïs enfonça ses doigts dans ses cheveux en gémissant. Chacune de ses caresses plantait des petites aiguilles de plaisir dans tout son corps.

– Je pourrais vous dévorer des heures durant, mon ange, souffla-t-il en lui caressant la cuisse.

Il fit descendre sa main jusqu'à son genou et elle laissa sa jambe basculer sur le côté, offrant son intimité à son regard brûlant. Il la contempla un long moment, sans la toucher, puis il se redressa, se débarrassa de sa chemise. Anaïs laissa ses yeux affamés glisser le long de son large torse. Son ventre était plat et musclé. Une fine toison noire entourait son nombril avant de disparaître sous la ceinture de son pantalon. Son corps était d'une beauté à couper le souffle.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, Lindsay esquissa un sourire séducteur, fit descendre son pantalon sur ses hanches et saisit son sexe bandé dans sa main. Anaïs écarquilla les yeux, stupéfaite par le naturel avec lequel il se touchait. Elle leva les yeux et s'aperçut qu'il la regardait.

– Vous croyez que c'est la première fois que je me caresse en pensant à vous, Anaïs ?

Enhardie par sa confession, Anaïs regarda les doigts de Lindsay glisser le long de son membre tendu, d'abord lentement, puis de plus en plus vite tandis que son souffle se faisait haletant. Le spectacle était d'un érotisme si torride qu'elle faillit tendre la main pour le toucher à son tour. Soudain, il s'arrêta et se leva. Il ôta son pantalon et resta nu devant elle, son sexe dressé et vibrant entre ses cuisses.

– Asseyez-vous, mon ange, commanda-t-il avant de venir se placer derrière elle.

Il s'agenouilla, et, se plaquant contre son dos, il l'enlaça et lui écarta les cuisses.

– Vous êtes-vous déjà caressée en pensant à moi, Anaïs ?

Elle acquiesça d'un petit signe de tête tandis qu'il lui prenait la main et mêlait ses doigts aux siens.

– Montrez-moi, Anaïs, et laissez-moi regarder, demanda-t-il en embrassant le petit creux sensible, derrière son oreille.

Il pressa sa main sur son sexe, écartant ses replis secrets. Anaïs s'abandonna à la volupté de sentir ses doigts s'insinuer au cœur même de sa féminité. Elle renversa la tête en arrière tandis qu'il accentuait ses caresses.

– J'ai rêvé de cet instant, Anaïs. Cette fusion entre nous. C'était à la fois ma torture et ma rédemption.

Il lui ôta sa chemise de nuit et son déshabillé, puis s'allongea sur le dos et l'invita à s'installer à califourchon sur lui.

– Laissez-moi vous admirer, mon ange, chuchota-t-il comme elle croisait les bras sur sa poitrine.

Il lui saisit les poignets et Anaïs nota le regard affamé qu'il posait sur ses seins. Il les prit en coupe dans ses paumes puis fit glisser ses mains jusqu'à ses hanches dans une longue caresse sensuelle. Il recommença, encore et encore, jusqu'à ce qu'Anaïs ondule lentement, les reins cambrés, la nuque ployée en arrière. Elle était chaude, brûlante. Elle enfouit ses mains dans sa propre chevelure tandis qu'elle effectuait sa danse de séduction.

Lindsay lui chuchotait des encouragements tout en lui caressant les seins. De sa main libre, il frottait son sexe brûlant contre ses fesses. Ce contact la rendit plus audacieuse encore et ses mouvements devinrent plus sensuels et plus hardis. Elle prit ses seins en coupe dans ses mains et les caressa devant lui.

Lindsay referma soudain ses grandes mains sur sa taille et la souleva.

– Placez-vous au-dessus de mon visage, Anaïs, murmura-t-il, et laissez-moi vous goûter.

Avec un cri de surprise et d'excitation, Anaïs lui obéit. Il la saisit par les hanches, et quand elle sentit sa bouche dévorer son sexe frémissant, elle poussa un long gémissement de plaisir.

Le contact de ses joues râpeuses de barbe décuplait son plaisir. En baissant les yeux, elle vit son visage entre ses cuisses et laissa échapper un cri étranglé. Leurs regards se soudèrent tandis qu'il continuait à l'explorer avec sa langue.

– Vous êtes si belle, souffla-t-il.

Son plaisir montait irrésistiblement quand elle sentit qu'il insinuait ses doigts en elle. C'était trop. Un sanglot s'étrangla dans sa gorge.

– Lindsay !

Elle se tortilla en haletant. Quand finalement la passion l'emporta, elle cria, puis retomba sans force près de lui, le visage enfoui au creux de son épaule.

– Anaïs...

Sa voix était douce et apaisante, tout comme ses mains qui caressaient ses cheveux emmêlés.

– Vous étiez si belle et si ardente. Je n'oublierai jamais cette image de vous sur moi, telle une amazone.

Elle cacha en rougissant son visage dans son cou. Elle espérait qu'il oublierait, au contraire, ou qu'il croirait à un fantôme né des brumes de l'opium car s'il se rappelait cette nuit, jamais elle ne pourrait le convaincre qu'elle n'éprouvait plus rien pour lui.

Lindsay la garda serrée contre lui. Leurs respirations se mêlèrent, parfaitement synchronisées. Gagnée par un sentiment de paix, Anaïs ferma les yeux et s'autorisa à rester quelques minutes encore dans ses bras.

– Je suis désolé, mon ange, chuchota-t-il. Désolé pour tout. Si vous étiez ici, avec moi, je pourrais vous le dire, mais vous n'êtes qu'une hallucination née de ma pipe d'opium. Tout semble toujours si réel avec l'opium. Mais je sais qu'en me réveillant, demain, je serai seul.

Anaïs leva la tête et ne put s'empêcher de l'embrasser. Si les circonstances avaient été différentes, si elle n'avait pas demandé de l'aide à Garrett, si elle n'avait pas fait quelque chose

de terrible, ils auraient pu vivre ensemble.

– Vous aurez disparu à mon réveil, n'est-ce pas ?

– Oui, Lindsay, murmura-t-elle lentement. J'aurai disparu.

– Alors je recommencerai à fumer, jusqu'à ce que vous reveniez. Vous revenez toujours. Vous surgissez de la fumée et vous vous blottissez dans mes bras.

Chapitre 12

Les rayons du soleil traversaient les fenêtres couvertes de givre, faisant étinceler les tasses en porcelaine et les plats posés au milieu de la table de la salle à manger. Seul le cliquetis des couverts troublait la quiétude du petit déjeuner. La conversation se limitait aux banalités d'usage, ce dont Anaïs se réjouissait. Elle avait hâte de se retirer dans sa chambre afin d'échapper au regard inquisiteur de Lindsay.

Elle se força à avaler un peu des rognons que le valet de pied lui avait servis. Son estomac se rebella dès la première bouchée et elle avala tout rond en réprimant un frisson de dégoût.

– Lord et lady Weston n'avaient donc pas de place chez eux pour vous recevoir ? bougonna le marquis de Weatherby.

– Ma fille et son époux sont actuellement à Cadix, expliqua du bout des lèvres la mère d'Anaïs. Ils ne doivent malheureusement pas revenir avant le printemps. Nous irons nous installer chez ma belle-sœur, à Londres, dès que possible.

– Ce sera bientôt, j'espère ?

Le marquis de Weatherby jeta rageusement sa serviette sur la nappe.

– Darnby est hors de danger. Je suis certain qu'il va s'incruster ici, uniquement pour m'embêter !

– Si lady Weatherby veut bien me prêter une feuille de papier et des plumes, intervint poliment Anaïs, j'écrirai à ma tante tout de suite après le petit déjeuner.

– Ha ! Vous pouvez avoir une rame entière de papier et une demi-douzaine de bouteilles d'encre s'il n'y a que cela pour vous faire quitter ma maison plus vite ! grogna Weatherby en avalant ses œufs brouillés.

– Charles, voyons, murmura lady Weatherby, rouge d'embarras.

– Vous voulez que je joue les hypocrites, Eleanor ? Que je fasse semblant d'être ravi que la famille Darnby au complet ait envahi ma maison ?

– Nous vous sommes infiniment reconnaissants de votre hospitalité, déclara Anaïs pour apaiser leur hôte, manifestement rendu hargneux par une sévère gueule de bois. Soyez assuré que nous ferons tout notre possible pour déranger le moins possible.

– Ne me remerciez pas, je n'y suis pour rien ! S'il n'avait tenu qu'à moi, vous seriez restés dehors. Je vous aurais fermé la porte au nez et j'aurais poussé le verrou ! Vous n'êtes que des sangsues, tous autant que vous êtes !

– Père, ça suffit, intervint Lindsay d'une voix glaciale. Un peu de tenue.

– De la tenue ? ricana le marquis de Weatherby. On m'a tiré de mon lit à 10 heures du matin alors que tout le monde sait que je ne me lève jamais avant midi ! Et on m'a ordonné d'être aimable « afin de ne pas perturber nos hôtes ». Et qui s'est permis de me donner des leçons de savoir-vivre ? Mon propre fils, qui a disparu pendant près d'un an sans se soucier de nous donner des nouvelles ! Tous les jours, je me demandais si un de ces maudits rastaquouères enturbannés n'allait pas débarquer devant ma porte avec son cadavre !

– Charles, souffla lady Weatherby en posant sa main sur celle de son époux.

– Quoi ? grogna-t-il. Vous passez votre temps à me seriner que les Darnby font presque partie de la famille. Ils peuvent nous entendre nous disputer, non ? Je suis certain que lady Darnby serait la première à s'inquiéter si l'une de ses filles disparaissait sans un mot du jour au lendemain !

Pas si sûr, songea Anaïs. Sa mère avait porté et mis au monde trois filles, mais elle les avait confiées à une nounou et ne s'était plus occupée d'elles jusqu'à ce qu'elles soient en âge d'attraper le mari parfait : riche, titré et... très généreux avec sa belle-mère.

– Qui va s'occuper de cette maison quand je ne serai plus de ce monde ? gronda Weatherby en fixant Lindsay d'un regard mauvais. Vous n'avez donc aucun sens des responsabilités ?

Anaïs frémit d'indignation et observa Lindsay, dont le visage était devenu d'une dureté minérale. Les reproches du vieux marquis étaient d'autant plus injustes que Lindsay assumait seul l'entretien d'Eden Park depuis qu'il avait seize ans. Sans lui, la propriété ne serait plus qu'une ruine aujourd'hui ! Et c'était lui également qui assurait le train de vie de ses parents. Lindsay avait toujours pris soin de sa mère, avec une tendresse émouvante. Et il veillait également à ce que son père ne manque de rien. Un père trop ivre et trop occupé à courir les filles pour s'intéresser à son fils et veiller à ce qu'il reçoive l'éducation d'un gentleman. Mais cela n'avait pas empêché Lindsay de devenir un homme respectable et honnête. Qui se souciait de son bonheur à lui ? se demanda Anaïs, le cœur serré.

Elle croisa son regard et elle eut la réponse à sa question : l'opium. C'était l'opium qui lui avait apporté le réconfort qu'il ne trouvait pas chez lui. Ce poison l'avait aidé à combler sa solitude et ses carences affectives.

– Eh bien, mon fils ? Qu'avez-vous à répondre ? siffla le marquis avec colère.

– Charles, voyons, vous allez vous rendre malade, protesta tout bas sa femme. Votre digestion...

– Fichez-moi la paix avec ma digestion, Eleanor ! tonna Weatherby. Je suis mourant. N'importe quel imbécile peut s'en rendre compte ! Je suis en train de mourir et je veux savoir si mon fils, mon fils unique, va se décider à assumer ses responsabilités ou s'il va disparaître chaque fois qu'uneourgandine viendra tortiller de la croupe devant lui !

– Très élégant, père, lâcha Lindsay, glacial. En particulier devant des dames.

– Ha ! ricana son père. Vous n'avez rien dans le pantalon!

Lindsay se dressa comme un cobra qui s'apprête à fondre sur sa proie. Anaïs retint son souffle. Elle avait déjà vu cette lueur implacable au fond de ses yeux.

– En voilà assez, intervint lady Weatherby d'une voix tremblante. C'est Noël et nous avons des invités. Notre fils est rentré à la maison, sain et sauf. Vous devriez vous en réjouir, Charles, au lieu de... Oh, je déteste ces disputes perpétuelles entre vous !

– Je vous demande pardon, maman, murmura Lindsay en se rasseyant lentement. J'ai perdu mon sang-froid.

Mais ses poings étaient serrés et Anaïs sut qu'il prenait sur lui pour se contenir. Lady Weatherby paraissait au bord des larmes, quant à sa mère, elle affichait un petit sourire hautain comme pour montrer à ses hôtes le mépris qu'elle avait pour eux.

– Nous sommes tout à fait conscients du désagrément que nous vous causons, déclara calmement Anaïs en faisant mine de ne pas remarquer la gêne palpable qui régnait autour de la table. Soyez assuré que je vais informer ma tante de l'urgence de la situation. Entre-temps, nous ferons de notre mieux pour vous occasionner le moins de désagrément possible.

– Trop tard, le mal est déjà fait, marmonna Weatherby en continuant à engloutir son petit déjeuner.

Lady Weatherby adressa à Anaïs un regard d'excuse qui reflétait des années de honte et d'humiliation. Anaïs ne pouvait imaginer une vie entière aux côtés d'un tel rustre et, presque malgré elle, son regard se tourna vers Lindsay, dont les yeux semblaient lui crier : **je ne suis pas comme lui !**

– Quelqu'un reprendra-t-il du thé ? demanda Anaïs en soulevant la théière, dans l'espoir d'alléger l'atmosphère.

– Volontiers, acquiesça Lindsay.

– Du sucre ?

Il secoua la tête et porta sa tasse à ses lèvres.

– On dit qu'il n'y a pas de meilleur édulcorant que le scandale et l'amour. Nous avons eu notre moment de scandale. A quand celui de l'amour ?

Anaïs rougit et lui lança un regard noir mais il lui retourna un sourire insolent. Son cœur s'emballa aussitôt. Elle avait beau essayer de résister, il l'attirait invinciblement. Peut-être était-il son opium à elle...

– J'ai reçu une lettre de notre pasteur, M. Pratt, déclara lady Weatherby tandis que son regard voletait d'Anaïs à Lindsay. Il demande si nous autoriserions les villageois à patiner sur la rivière qui traverse notre propriété.

Elle se tourna vers son mari.

– Vous n'y voyez pas d'objection ?

– Je me fiche éperdument de ce que font les villageois, grommela Weatherby. Aussi longtemps qu'ils paient leur fermage, ils peuvent faire du patin jusqu'à Londres si ça leur chante !

– J'en aviserai M. Pratt, répondit la marquise. Après le petit déjeuner, j'ai l'intention d'emmener lady Darnby et Ann jusqu'au village. Mme Jennings m'a promis qu'elles auraient au moins une robe prête aujourd'hui. Le reste de leur trousseau devrait être terminé d'ici la fin de la semaine. Anaïs, vous devez absolument nous accompagner : Mme Jennings n'a pas pu prendre vos mesures, hier. Mais nous nous arrêterons d'abord chez le pasteur.

Elle se tourna vers son fils.

– Viendrez-vous au village avec nous, Lindsay chéri ?

– La visite de la boutique de Mme Jennings ne présente pas beaucoup d'intérêt pour moi, maman, répondit Lindsay avec un sourire indulgent. Mais l'idée d'une promenade en traîneau n'est pas pour me déplaire. Qui vient avec moi ?

– Veuillez m'excuser, intervint Worthing, le majordome, en s'inclinant devant lady Weatherby. Lord Wallingford et sa sœur sont ici.

– Oh, faites-les entrer, Worthing, acquiesça lady Weatherby avec un sourire qui chassa la tristesse de ses yeux verts.

– Il ne manquait plus que ça ! ricana le marquis de Weatherby. Comme s'il avait besoin de sortir avec sa toquée de sœur !

Anaïs ne fut pas étonnée d'entendre le petit rire dédaigneux de sa mère. En revanche, elle fut choquée de voir Ann pouffer et se mettre à imiter l'élocution hésitante de la sœur de Matthew, simple d'esprit.

– Bonjour, bégaya-t-elle en se tordant les mains. Je... je... je suis trop contente d'être là.

Le marquis éclata d'un rire méchant.

– C'est tout à fait elle ! Quelle idée de nous amener cette petite idiote ?

La porte s'ouvrit sur Wallingford et Sarah qui se tordait les mains d'un air angoissé.

– Lord Wallingford, lady Sarah, dit lady Weatherby en inclinant la tête avec un sourire bienveillant. Je vous en prie, venez vous asseoir avec nous. Avez-vous déjà pris votre petit déjeuner ?

– Bonjour, dit Wallingford d'un ton glacial en posant une main protectrice sur l'épaule de sa sœur.

Il avait tout entendu. Anaïs n'avait jamais eu aussi honte de sa vie.

– Vous êtes ravissante, lady Sarah, dit-elle en faisant signe à la jeune fille de s'asseoir sur la chaise libre, à côté d'elle. Expliquez-moi comment votre femme de chambre s'y prend pour réussir un aussi joli chignon sans qu'aucune boucle ne s'en échappe ?

– Avec des tonnes d'épingles qui font mal, soupira Sarah avec une moue enfantine.

Mais elle sourit et s'installa à côté d'Anaïs avant de regarder son frère pour se rassurer. Il hocha la tête. Ses yeux sombres, habituellement indéchiffrables, rayonnaient de tendresse.

– Nous sommes venus apporter des robes pour votre sœur, expliqua Sarah d'une voix nerveuse.

Anaïs ne put s'empêcher de remarquer qu'elle se balançait d'avant en arrière sur sa chaise tout en se tordant les doigts.

– C'est vraiment très gentil de votre part, dit Anaïs en posant une main rassurante son bras. Nous avons tout perdu dans l'incendie.

Sarah écarquilla les yeux.

– Vous n'avez plus rien ? Même pas vos vêtements ? Et la maison aussi, elle a brûlé ?

– Quelle idée ! lâcha Ann d'un ton ironique. La maison est intacte. Seuls les vêtements se sont enflammés.

Anaïs lança un regard cinglant à sa sœur avant de ramener son attention sur Sarah. Elle avait rentré la tête dans les épaules comme si elle voulait disparaître sous terre.

– Malheureusement, notre maison n'a pas survécu, expliqua-t-elle avec douceur. Nous n'avons plus rien. Du moins, nous n'avons plus rien jusqu'à ce que vous veniez gentiment nous apporter des affaires.

– Oh, mais je n'ai rien pour vous ! se désola Sarah. Vous êtes trop grosse pour entrer dans mes

robes.

Anaïs sentit qu'elle rougissait jusqu'à la racine des cheveux. Au petit cri outragé que laissa échapper Ann, elle sut que tout le monde autour de la table avait entendu. Mais comment en vouloir à Sarah ? Elle ne l'avait pas fait exprès. Il n'y avait pas une once de méchanceté en elle, Anaïs le savait bien.

– Sarah... ! murmura Wallingford sur un ton d'avertissement.

Anaïs sourit pour lui montrer qu'elle n'était pas fâchée et se pencha vers Sarah.

– Voilà ce qui arrive quand on mange trop de puddings et de crème anglaise, lui chuchota-t-elle à l'oreille comme si elles partageaient un secret.

– Je saurai m'en souvenir, lady Anaïs, chuchota Sarah en retour.

– Nous projetions de faire une promenade en traîneau et du patin à glace, lança Lindsay d'une voix souriante. Cela vous tenterait-il de venir avec nous ?

– Vous serez là, lady Anaïs ? demanda Sarah en agrippant la main d'Anaïs comme si sa vie en dépendait. Oh, dites oui, s'il vous plaît !

– Anaïs ne viendra pas, elle a du courrier à écrire, répondit Ann. D'ailleurs, elle ne sait pas patiner.

– C'est vrai ?

Sarah la dévisagea, les yeux brillants.

– Mais moi je sais, je peux vous apprendre ! s'écria-t-elle avec l'exubérance d'une enfant de sept ans.

Anaïs sentit son cœur s'attendrir. Sarah avait quinze ans, l'âge de sa sœur Ann.

– Eh bien...

Elle hésita. Elle n'avait aucune envie d'être ridicule devant Lindsay. Sans compter qu'elle avait prévu de l'éviter jusqu'à ce que leur tante Millie puisse les héberger.

– Tu n'es qu'une poule mouillée, la provoqua Ann.

– Ce n'est pas vrai.

Anaïs la foudroya du regard avant de se tourner vers Sarah.

– C'est entendu, je viens. Mais je n'ai pas été bien portante ces derniers temps, alors je ne peux pas vous garantir que je patinerai longtemps. J'essaierai, néanmoins. Et si je n'y arrive pas, nous devons nous contenter d'une promenade en traîneau. D'accord ?

– Oh, oui !

Sarah tapa dans ses mains et bondit de sa chaise pour rejoindre son frère.

– Lady Anaïs vient avec moi, Matthew ! Ce sera une merveilleuse journée !

– Sûrement, ma puce, acquiesça Wallingford en posant sur sa sœur un regard d'une tendresse qu'Anaïs ne lui avait jamais vue.

– Je suis très contente d'être venue avec toi, Matthew.

– Moi aussi, poussin.

Anaïs ne put s'empêcher de sourire quand le regard de Wallingford, brillant d'émotion, se fixa sur elle. **Merci**, articula-t-il silencieusement avant d'offrir son bras à sa sœur.

– Viens, nous allons t'habiller chaudement si tu dois patiner. Il ne faut pas que ces petits doigts gèlent.

Anaïs attendit que tout le monde sorte de table. Puis, comme Ann se levait à son tour pour partir, Anaïs la retint par le bras et sourit à lady Weatherby.

– Vous permettez ? Il y a quelque chose dont je souhaiterais parler à ma sœur. Je n'en ai pas pour longtemps.

– Prenez votre temps, ma chère. Je suis certaine qu'il faudra un petit moment pour atteler le cheval avec le traîneau.

A l'instant où elles se retrouvèrent seules, Anaïs fixa sur sa sœur un regard sévère.

– Je suis scandalisée par ton attitude. Que les réflexions déplacées du marquis de Weatherby amusent maman, c'est une chose. Mais que tu t'abaisses à rire d'une enfant qui ne peut pas se défendre, c'est impardonnable. Sarah est comme elle est, et elle n'y peut rien. Elle n'a pas besoin d'entendre des gens ricaner sottement dans son dos !

Les yeux pervenche d'Ann se remplirent de larmes mais Anaïs ne se laissa pas attendrir.

– J'ai honte pour toi, Ann. Je serais vraiment navrée que tu prennes le même chemin que notre mère.

– Mais... je ne savais pas qu'elle m'entendrait, balbutia Ann d'une voix tremblante. Je ne voulais pas lui faire de la peine.

– Tu prétends être une adulte mais ton attitude aujourd'hui a démontré tout le contraire.

– Je suis désolée, Anaïs. Est-ce que tu me détestes ?

– Je ne te déteste pas, Ann. Je suis seulement déçue. Tu as le devoir de protéger les plus faibles. Je te le dis parce que tu es jeune, jolie et que beaucoup de gens risquent de te prendre pour modèle. S'ils voient que tu te moques d'un être vulnérable comme Sarah, ils se croiront autorisés à en faire autant. Est-ce l'image que tu veux donner de toi ? Celle d'une jeune femme belle, intelligente, mais sans cœur, qui s'amuse à blesser quelqu'un qui ne peut pas se défendre ?

Ann se mit à sangloter.

– Non, je ne veux pas devenir comme ça ! Mais je ne sais pas quoi faire. Ni ce que je dois dire à Sarah.

– Tu pourrais déjà essayer d'apprendre à la connaître. Si elle se sent en confiance, peut-être réussira-t-elle à se détendre et sa nervosité sera moins apparente.

– Je vais le faire, Anaïs, pour toi.

– Pas pour moi, Ann, ça ne sert à rien. Sois généreuse parce que tu l'es au fond de toi et non parce qu'on attend que tu le sois.

Ann renifla.

– Je regrette.

– Je le sais, ma chérie, chuchota Anaïs en la serrant dans ses bras. J'ai été dure, peut-être trop.

Il arrive à tout le monde de commettre des erreurs.

– Pas à toi, balbutia Ann, le visage pressé contre l'épaule de sa sœur.

– Oh, si, crois-moi. Maintenant, sèche tes larmes et va vite te préparer.

Ann s'éclipsa. Anaïs s'apprêtait à la suivre quand la silhouette de Lindsay se dressa devant elle.

Il la dévisagea avec une étrange expression.

– Alors, c'est vrai, murmura-t-il.

Il prit sa main et la porta ardemment à ses lèvres.

– Elle n'est pas morte !

– Qui ? balbutia Anaïs, perdue.

– Mon Anaïs.

Il l'attira à lui.

– Je l'ai retrouvée. L'Anaïs de mon enfance. Celle qui volait au secours des plus faibles et les protégeait comme une petite tigresse. Vous avez essayé de me protéger moi aussi – contre mon père.

– Vous accordez beaucoup trop d'importance à quelque chose qui n'en a pas, protesta-t-elle en essayant de se dégager.

– Non. Vous n'êtes pas la femme froide et distante que vous prétendiez être. Vous n'avez pas changé, comme vous avez essayé de me le faire croire. Vous vous êtes trahie, Anaïs.

– Lindsay, laissez-moi passer, on va nous voir.

– Mon Anaïs est vivante. Ça veut dire que j'ai encore une chance de la reconquérir.

Elle lui lança un regard suppliant.

– N'essayez pas, Lindsay. C'est inutile, croyez-moi. Vous devez accepter que c'est terminé.

Elle voulut partir, mais il la saisit par le poignet et la ramena à lui pour lui chuchoter à l'oreille :

– Ce sera terminé le jour où mon cœur cessera de battre. Et encore, je suis certain que je continuerai à vous aimer par-delà la mort. Je veux une deuxième chance, Anaïs, et je l'aurai.

Chapitre 13

La matinée fut vraiment très agréable. Anaïs dut reconnaître qu'elle ne s'était pas autant amusée depuis des mois. Wallingford et sa sœur essayèrent de lui apprendre à patiner, et le rire enjoué de Sarah l'aida à supporter le ridicule. Au bout de quelques minutes, néanmoins, il lui fallut s'arrêter pour se reposer. Elle n'aurait peut-être pas dû sortir, mais elle avait tant besoin de respirer au grand l'air. Surtout, elle ne voulait pas paraître trop malade, sinon Lindsay chercherait à savoir de quel mal mystérieux elle souffrait – et pas question de courir ce risque.

Dieu merci, il semblait consacrer toute son attention à sa mère et à Ann tandis qu'il les promenait en traîneau dans les rues du village. Il lui proposa de venir, mais Anaïs refusa sèchement. S'asseoir tout près de lui était trop tentant.

Les heures passèrent à la vitesse de l'éclair et avant même d'avoir eu le temps de s'en rendre compte, Anaïs se retrouva à Eden Park pour le déjeuner pendant que Matthew et Lindsay partaient se promener à cheval.

En sortant de table, elle décida de monter embrasser son père. En ouvrant la porte, elle eut la surprise de trouver Lindsay à son chevet. Elle n'entendit pas ce qu'ils disaient, mais Lindsay avait une expression soucieuse quand il se leva pour partir.

Anaïs posa les yeux sur son père et vit que son visage était tendu et las.

– J'ai votre promesse, fils ? murmura-t-il.

Lindsay hocha gravement la tête. Comme il passait à côté d'Anaïs, il effleura sa main du bout des doigts. Il sortit sans un mot.

– De quoi parliez-vous tous les deux ?

– Rien d'important, chérie, répondit son père en lui faisant signe d'approcher. Et si tu me faisais un peu la lecture ? Je m'ennuie à mourir, couché toute la journée.

Anaïs passa la plus grande partie de l'après-midi avec lui, à faire la lecture et à jouer aux cartes. Elle avait bien essayé à plusieurs reprises de l'amener à aborder le sujet de son entretien avec Lindsay mais, chaque fois, il avait trouvé un moyen de détourner la conversation, ce qui la laissait plus intriguée que jamais.

Lorsqu'elle regagna finalement sa chambre, elle était totalement épuisée. Elle avait pris sur elle pour ne rien laisser paraître, mais en réalité elle était à bout de forces et n'aspirait qu'à une seule chose : dormir. Un bruit de cavalcade dans la cour attira son attention, l'attirant vers la fenêtre.

Lindsay montait l'animal le plus splendide qu'elle ait jamais vu. D'un noir d'ébène, racé, rapide comme l'éclair. Ses sabots projetaient un brouillard de neige derrière lui. Des nuages de vapeur sortaient de ses naseaux et Anaïs eut l'impression de l'entendre respirer bruyamment tandis que Lindsay le poussait au galop en direction des écuries.

Anaïs resta postée derrière la fenêtre pendant un long moment pour voir si Lindsay réapparaissait, mais non. Elle le connaissait assez pour se douter qu'il ne confierait pas une bête aussi splendide à un simple garçon d'écurie. Il s'était toujours occupé lui-même de toutes ses montures. C'était lui qui lui avait appris à soigner sa jument. Elle sourit en repensant à ses leçons, à la façon dont ils riaient et plaisantaient. Ils étaient les meilleurs amis du monde, alors...

Les chevaux avaient toujours été une passion qui les avait réunis. Ils avaient la sensation d'être seuls au monde quand ils chevauchaient côte à côte, et elle se rendit compte avec nostalgie qu'elle regrettait ces moments de liberté et d'insouciance, où ils pouvaient parler de tout, de rien.

Mais il ne servait à rien de regretter le passé. Cette époque était révolue. Elle n'était plus cette jeune femme impétueuse qui n'hésitait pas à sortir galoper à minuit et à vivre des moments de passion interdite dans une écurie. Aujourd'hui, elle était une femme meurtrie, contrainte de jouer un rôle. Avec l'espoir de se montrer suffisamment convaincante pour faire croire à Lindsay qu'elle ne voulait plus de lui dans sa vie.

Et pourtant, à l'instant même où elle formulait ce vœu, Anaïs ne pouvait s'empêcher de repenser à la nuit passée dans sa chambre secrète, à la passion qui l'avait submergée. Son corps réclamait ce que sa raison lui interdisait... Connaître de nouveau l'extase dans les bras de Lindsay. Se donner à lui dans un tourbillon de passion enivrante !

Anaïs tourna brusquement le dos à la fenêtre et se força à oublier ses désirs. Lindsay appartenait au passé. Désormais, elle devait regarder vers l'avenir.

Malgré le repos qu'elle avait pris en restant allongée sur son lit, la soirée lui parut interminable et elle finit par plaider la fatigue pour ne plus entendre sa mère se lamenter sur son sort.

Assise sur la banquette, devant la fenêtre de sa chambre, elle remonta ses genoux sous son menton et contempla le tapis de neige illuminé par le clair de lune. Elle enlaça ses jambes de ses bras et soupira tandis que son regard effleurait le mur de l'écurie.

Le bâtiment en brique la fascinait comme le chant des sirènes attire irrésistiblement les marins vers les pires écueils. En se gardant bien de réfléchir à ce qu'elle faisait, Anaïs se mit à fouiller dans une malle que Margaret Middleton lui avait fait porter et en sortit un ample manteau en laine brune muni d'une capuche.

Elle s'y glissa, puis inspecta la garde-robe de Lindsay, à la recherche de la paire de bottes d'équitation qu'il conservait toujours dans le placard à son intention. Elle les enfila, laissa sa robe retomber par-dessus. Le satin tomba doucement le long de ses jambes. Là où elle allait, elle n'avait que faire d'une crinoline.

Anaïs se faufila sans bruit dans l'escalier et, de là, dans l'office. Tirant tout doucement le verrou, elle sortit dans la nuit et courut vers les écuries aussi rapidement que le lui permettait le sol gelé. Entrouvrant la porte, elle se coula à l'intérieur et se dirigea vers la stalle qui abritait l'étalon noir. Depuis qu'elle l'avait vu galoper, sauvage et libre, cet après-midi, elle avait pas pu résister à l'envie de faire connaissance avec lui.

Deux lanternes pendaient des poutres de bois, au plafond. La flamme orangée frissonnait derrière la vitre, projetant des ombres mouvantes sur les murs. Un doux hennissement retentit au bout de l'allée.

Anaïs s'arrêta devant la porte de la stalle, derrière laquelle se tenait l'animal gigantesque. Ses grands yeux bruns la fixèrent avec intensité.

– Chuuut, murmura-t-elle d’une voix apaisante.

Elle plongea la main dans la poche de son manteau et y puisa deux morceaux de sucre qu’elle avait pris à l’office.

– Tiens.

Elle approcha sa main, paume ouverte. Il renifla ses doigts gantés puis pencha la tête et la regarda.

Anaïs caressa son long museau noir, repoussant sa crinière en arrière.

– Elle est aussi indisciplinée que celle de ton maître, dit-elle d’un ton amusé. Mais tu es magnifique. Et je suis sûre que tu cours aussi vite que le vent.

L’étalon continuait à la regarder comme s’il comprenait ce qu’elle lui disait.

– Tu es souple et musclé, approuva-t-elle en lui caressant le cou. Et plein de feu, aussi. Je sais ce qu’il aime chez un cheval.

Il secoua la tête de haut en bas.

– Bon, tu es d’accord, dit Anaïs en riant. Tu sais que tu es le plus bel animal de la terre et que je donnerais n’importe quoi pour te monter, n’est-ce pas ?

Il secoua de nouveau la tête et pressa son museau contre sa paume, prenant les morceaux de sucre. Une couverture en laine couvrait son poil luisant, soigneusement brossé.

– Tu sais, tu ne pouvais pas trouver un meilleur maître, chuchota-t-elle. Il prendra bien soin de toi.

Un petit hennissement s’éleva dans le silence. L’étalon dressa les oreilles et pivota sur lui-même afin de faire face à l’autre rangée de stalles, derrière lui.

– Tourne-toi, Lady, fit la voix de Lindsay, que je puisse nettoyer tes sabots.

Anaïs sursauta et regarda autour d’elle, mais sans l’apercevoir nulle part.

– Qu’y a-t-il, Sultan ? reprit Lindsay. Tu as senti qu’il y avait une jolie fille près de toi ? Désolé, mon vieux. Elle n’est pas pour toi.

L’étalon renifla et secoua la tête en piétinant sur place.

– Depuis combien de temps ne t’a-t-on pas bouchonnée ? marmonna Lindsay. Les valets d’écurie de Darnby devraient être fouettés pour s’être si mal occupés de toi. J’imagine que ta maîtresse n’a pas vu dans quel état tu es.

C’est vrai, elle n’était pas allée voir Lady depuis des mois, songea Anaïs, prise de remords. Comment était-il possible qu’elle ait à ce point négligé tout ce qui avait autrefois compté le plus dans sa vie – Lindsay, Ann, sa jument ? Peut-être était-elle comme sa mère, finalement. Le même sang égoïste coulait dans ses veines. Elle ne s’était préoccupée que d’elle-même ces derniers temps. En ne s’intéressant qu’à son propre chagrin.

– Il y a des lustres que tu n’as pas galopé ! Regarde-toi, ma pauvre fille. Tu es aussi dodue qu’une percheronne.

Il donna une petite claque affectueuse sur ce qui devait être la croupe de la jument.

– Elle t’a oubliée, toi aussi ?

Il se leva, et Anaïs vit soudain sa tête dépasser de la stalle. Ses cheveux tombaient en désordre sur son front. Anaïs se mordit la lèvre, submergée par les souvenirs. L'odeur de paille et de cheval lui rappelait la dernière fois qu'elle s'était trouvée dans une écurie avec Lindsay.

L'étalon renifla et piétina dans sa stalle. Anaïs en profita pour se faufiler le long de l'allée dans l'espoir de sortir sans se faire remarquer. Elle allait atteindre la porte quand une main de fer lui saisit le poignet.

Lindsay se dressait devant elle, vêtu d'une chemise blanche, col ouvert, et d'une veste déboutonnée vert sombre.

– Alors, c'est vous qui avez mis Sultan dans cet état. Il a l'œil. Il reconnaît tout de suite les plus jolies filles.

Une flamme sensuelle dansait au fond de son regard souriant.

– Il est magnifique, acquiesça Anaïs en détournant les yeux. Je vous ai vu le monter cet après-midi et je n'ai pas pu résister à l'envie de venir le voir de plus près.

– Vous m'espionniez ?

– Je vous ai vu de la fenêtre de ma chambre, avoua-t-elle dans un murmure.

– Vous m'espionniez ? répéta-t-il en se rapprochant.

– Non, je... j'ai entendu un cheval au galop et j'ai pensé que, peut-être, vous aviez un visiteur.

– Vous saviez que c'était moi, n'est-ce pas ? Personne n'entre au galop dans une écurie à part moi – et à une certaine époque, vous...

Il avait raison. Elle avait su tout de suite qu'il ne pouvait s'agir que de lui. Il était le seul à oser foncer à pleine vitesse dans l'écurie. Cavalier émérite, il ne faisait qu'un avec ses montures.

– Vous à qui je pensais justement en chevauchant. Je me demandais comment m'y prendre pour vous avoir toute à moi.

Il inclina son visage vers le sien. Anaïs détourna les yeux en se mordant la lèvre.

– Vous ne m'avez pas laissé vous approcher au village. Si j'avais eu un pistolet, j'aurais tiré sans sommation sur Wallingford pour vous avoir monopolisée toute la matinée. C'est une souffrance insupportable de devoir vous regarder de loin. Ça n'arrivait jamais, avant, Anaïs.

Elle garda le visage détourné, mais son indifférence affichée ne l'empêcha pas de se rapprocher encore.

– Vous savez bien ce que je ressens pour vous. Par Dieu, Anaïs, je me consume de désir pour vous et je sais que c'est réciproque ! Pourquoi continuer ainsi ? Nier ce que notre cœur nous crie ?

– Tout a changé. Comment puis-je vous faire comprendre que plus rien ne sera jamais comme avant ?

– Qu'est-ce que Broughton faisait ici aujourd'hui ? gronda-t-il d'une voix âpre. C'est le moyen que vous avez trouvé pour me décourager ? Vous afficher devant moi avec lui ?

– Vous ne savez pas ce que vous dites, murmura-t-elle, de plus en plus troublée par sa proximité.

Elle sentait l'odeur de sueur et de cheval qui imprégnait ses vêtements. Il y avait sans doute des

femmes que cela aurait rebutées, mais pas elle. Tout au contraire. Elle sentit ses genoux trembler.

– Vous donnez tellement de votre temps à Broughton que vous n'en avez plus pour moi. Autrefois j'avais toujours la priorité, Anaïs. Je veux que tout redevienne comme avant. Dites-moi ce qu'il faut que je fasse pour retrouver votre confiance. N'importe quoi, Anaïs. Je le ferai, je vous le jure !

– C'est... c'est vraiment une bête splendide, murmura-t-elle, le visage détourné.

– Chaque fois que je regarde vers le fond de l'écurie, je vous revois nue et offerte sous moi. J'entends votre voix défaillante de plaisir murmurer mon prénom pendant que vous trembliez de bonheur dans mes bras.

Anaïs ne respirait plus. Sa résistance faiblissait. C'était au point qu'elle n'osait même pas lever les yeux vers lui. Il était beaucoup trop près.

– Il faut que je parte. J'étais seulement passée voir Lady et j'ai eu envie d'en profiter pour jeter un coup d'œil à votre étalon.

– Parce que vous aimez encore les chevaux, alors ? Voilà au moins quelque chose qui n'a pas changé.

– Je n'ai pas dit que tout avait changé.

– Uniquement ce qui était le plus important, c'est ça ? Embrassez-moi, Anaïs, souffla-t-il en suivant le dessin de sa bouche avec son pouce. Regardez-moi et posez vos lèvres sur les miennes.

Elle s'obligea à rester de marbre, comme si elle ne ressentait plus rien pour lui.

– Avez-vous l'intention de le reproduire... Sultan ? lâcha-t-elle d'un ton glacial en réprimant un frisson tandis qu'il se penchait plus près encore, son souffle effleurant son visage.

Il recula légèrement, mais son doigt continua à lui caresser la joue.

– C'est tout ce à quoi j'ai droit ? Une petite conversation polie ?

Silence.

– Comme vous voudrez, reprit Lindsay en haussant les épaules. Je l'accepte... pour l'instant. Pour répondre à votre question, j'avais l'intention de me lancer dans l'élevage de pur-sang arabes, dont Sultan aurait été le fondateur, mais il semble qu'il se soit entiché d'une petite jument bai au sang chaud prénommée Lady.

– Je ne serais pas contre un poulain dont Sultan serait le père.

– Voulez-vous le monter, Anaïs ?

Les petites étoiles qui s'allumèrent enfin dans les yeux d'Anaïs dirent à Lindsay qu'il avait probablement trouvé le seul argument capable de la convaincre de rester en sa compagnie.

A la seule idée de tenir serré contre lui son corps adorable, un frisson d'excitation le parcourut. Il ne parvenait pas à chasser de ses pensées la vision qu'il avait eue d'elle la nuit dernière. Il était hanté depuis son réveil par ces images d'une sensualité torride. Toute la journée, il avait désespéré d'avoir une chance de se retrouver de nouveau seul avec elle. Peu lui importait le lieu ou l'heure, du moment qu'il était avec elle.

– Je ne suis pas habillée pour monter à cheval, dit-elle en montrant sa robe, sous le manteau.

– Ce ne sera pas la première fois que vous retrousserez vos jupes pour chevaucher à califourchon.

– Je ne devrais pas. Je... je ne suis pas encore tout à fait remise, murmura-t-elle en tournant les yeux vers l'étalon. Ce ne serait pas raisonnable.

– Avouez que vous en mourez d'envie.

Sa provocation resta comme suspendue entre eux. L'Anaïs qu'il connaissait n'aurait jamais refusé une promenade à cheval, fût-ce à la belle étoile – surtout à la belle étoile ! Oui, la femme qu'il avait aimée aurait répondu du tac au tac à son défi et l'aurait rejoint, vêtue d'une tenue masculine – qu'il lui avait fait porter un jour, enveloppée dans du papier brun. Et elle aurait eu vite fait d'enfiler ses bottes, celles qu'il avait commandées spécialement pour elle chez Talbot et qu'il gardait dans sa propre garde-robe pour que sa mère ne les trouve pas.

Se rappelait-elle leurs chevauchées dans la lumière violette du crépuscule, quand ils galopèrent jusqu'à ce qu'ils soient hors d'haleine et que leurs montures soufflent, luisantes de sueur ? Se souvenait-elle qu'ils mettaient alors pied à terre et les laissaient brouter pendant qu'ils s'asseyaient sur la rive de la Severn pour contempler les étoiles qui scintillaient dans l'eau noire ? Se remémorait-elle le premier baiser qu'il lui avait volé ? Elle était si belle. Il lui avait lu des poèmes de Keats, et il avait cédé à la tentation. Il avait pressé sa bouche sur la sienne et ils avaient regardé le soleil se coucher dans les herbes hautes.

Oh, ce premier baiser... si pur, si innocent... Il l'avait revécu un million de fois – son petit sursaut effarouché, puis la façon dont elle avait fermé les yeux. Il n'avait pas cessé de la regarder pendant ce baiser. Il savait qu'il aurait pu pousser son avantage et la faire sienne dès cet instant, mais il avait essayé de se comporter en gentleman, de ne pas se conduire comme son père. Alors il n'avait rien tenté et il était parti à Cambridge avec le goût d'Anaïs sur ses lèvres et le désir d'elle dans ses veines.

Puis il avait découvert un remède qui lui avait permis de calmer cette faim dévorante. Un remède qui, aujourd'hui, commençait à rivaliser avec Anaïs dans ses pensées.

– On risque de nous voir, dit-elle finalement, l'arrachant à ses souvenirs.

– Autrefois aussi, mais ce n'est pas ce qui vous arrêta.

– Il n'empêche. C'est trop risqué.

Elle leva les yeux vers lui et un petit sourire fleurit sur ses lèvres.

– Tant pis, allons-y.

En l'espace de quelques minutes, Sultan fut apprêté. Lindsay sauta en selle et tendit la main à Anaïs pour l'aider à monter devant lui. Lady avait été préparée elle aussi, et attendait patiemment devant la porte de l'écurie. Lindsay se pencha pour attraper ses rênes, les enroula autour de sa main et guida Sultan dehors, Lady trotinant docilement derrière. Une fois dehors, il détacha Lady et poussa Sultan au galop dans la vallée recouverte de neige.

La course libéra les cheveux d'Anaïs qui flottèrent dans le vent, lui caressant le visage. Il sentit l'odeur du savon qu'elle avait utilisé pour les laver et enfouit son visage dans leur masse soyeuse afin de mieux respirer leur parfum.

Très vite, elle s'habitua au rythme de l'étalon, mais il ne put se résoudre à desserrer pour autant

son étreinte. Au contraire, il pressa sa paume sur son ventre. Il était délicieusement arrondi, songea-t-il. Et terriblement érotique.

Elle se raidit et repoussa sa main, l'autorisant seulement à la poser sur sa hanche.

– Votre corps est irrésistiblement féminin, chuchota-t-il en lui enserrant la taille. Il est fait pour être adoré par un homme, Anaïs. Et je serai de nouveau cet homme. J'en fais le serment.

Chapitre 14

Sultan caracola en haut de la colline et secoua la tête en soufflant. En bas, dans la vallée tapissée de neige, les derniers filets de fumée s'échappaient des décombres encore fumantes de ce qui avait été sa maison. Ils montaient dans la nuit et se dispersaient en atteignant les lourds nuages chargés de neige.

– Avez-vous froid ? demanda Lindsay. Vous tremblez.

Anaïs essaya de retenir ses larmes tandis qu'elle contemplait le désastre.

– Je ne sais pas pourquoi je tremble ainsi. Je ne parviens pas à me contrôler.

Il resserra l'étreinte de ses bras autour de sa taille, la réchauffant de sa chaleur.

– Je n'aurais pas dû vous amener ici. Je n'ai pas réfléchi, je suis désolé.

– Non, au contraire.

Elle pivota légèrement sur la selle pour le regarder.

– J'avais besoin de me rendre compte par moi-même, de constater de mes yeux qu'il ne reste vraiment plus rien. Tout ce que nous possédions a été détruit...

– Mais le plus important a été sauvé. Votre sœur. Votre mère et votre père. Les domestiques, les chevaux – vous. Je n'aurais pas survécu si vous aviez péri dans cet incendie, Anaïs.

Elle frissonna en se remémorant sa terreur pendant qu'elle s'agrippait de toutes ses forces défaillantes à sa corde de fortune. Il avait raison. Le dénouement aurait pu être beaucoup plus tragique.

– Papa vous a-t-il raconté ce qui s'était passé ? demanda-t-elle. J'ai pensé qu'il vous en avait peut-être parlé cet après-midi.

Lindsay secoua la tête et détourna les yeux, mais pas avant qu'elle ait pu se rendre compte qu'il mentait.

– Vous savez bien que le feu peut prendre n'importe quand, Anaïs.

Elle connaissait trop bien son père et Lindsay : il leur était impossible de lui cacher quoi que ce soit. Il s'était tramé quelque chose entre eux cet après-midi. Quelque chose que son père voulait taire au reste de la famille.

– Lindsay...

– Chuuut, ne me posez pas de questions.

Il pressa son visage dans ses cheveux que le vent emmêlait.

– N'y pensez plus. On ne peut rien y changer. Ce qui est fait est fait.

Tout comme leur passé. Pour la première fois depuis des semaines, Anaïs s'autorisa à penser : et si ?

Et si elle n'avait pas laissé Broughton la reconforter après la trahison de Lindsay ? Et si elle ne s'était pas enfuie ? Qui sait si...

Non. Ce petit jeu des suppositions n'était pas de mise dans la vie réelle. Rien qu'un exercice

frustrant qui ne parvenait qu'à la faire douter de ses propres choix. Même si, tout au fond d'elle-même, elle savait qu'elle avait opté pour la seule solution possible.

– Vous avez dit que vous m'aviez pardonné, Anaïs, mais qu'en est-il de Rebecca ?

Elle se raidit instantanément. Le prénom de son ancienne amie, sur les lèvres de Lindsay, lui donnait la nausée.

– Elle vit à Londres, si c'est ce que vous voulez savoir. Le bruit court qu'elle est à présent la maîtresse d'un riche gentleman qui l'aurait installée dans un hôtel particulier à Trevor Square.

– Je me moque éperdument de ce qu'elle est devenue, gronda-t-il. Ce que je veux savoir, c'est si vous lui avez pardonné le rôle qu'elle a joué dans cette lamentable affaire. Après tout, c'est elle qui s'est déguisée pour me droguer et se faire passer pour vous.

Anaïs ferma les yeux comme pour se protéger de la souffrance qui lui transperçait le cœur.

– Non, je ne lui ai pas pardonné, avoua-t-elle tout bas. Je ne peux pas. Je la déteste pour ce qu'elle a fait, même si je comprends pourquoi elle a tenté sa chance. Qu'elle n'ait pas eu envie de passer le reste de ses jours à travailler comme gouvernante, je le conçois. Ce que je ne peux excuser, c'est qu'elle n'ait pas hésité à trahir notre amitié et à blesser mes sentiments pour satisfaire sa petite personne.

– Jamais l'Anaïs que j'ai connue n'aurait excusé une femme de se servir de ses charmes pour piéger un homme et assurer son avenir.

– L'Anaïs que vous avez connue était une petite sotte trop crédule qui ne savait rien du monde et de la dureté de la vie. Mais j'ai mûri, Lindsay, et la jeune femme que vous connaissiez a disparu. J'ai eu à faire des choix... difficiles, chuchota-t-elle. Et ces décisions ont fait de moi celle que je suis aujourd'hui. Je parais sans doute moins agréable que je l'étais il y a un an. Mais je ne suis plus aveugle, ni ignorante des règles de survie.

– Me rayer de votre vie... c'était là un de ces choix difficiles ?

Anaïs se laissa glisser sur le sol. Elle s'attendait à ce qu'il essaie de la retenir, mais il n'en fit rien et elle le regarda à travers ses boucles folles qui flottaient dans le petit vent froid.

– En effet. Cela faisait partie de ces décisions que j'ai dû prendre.

– Alors, maintenant, que sommes-nous l'un pour l'autre, Anaïs ? Des amis ? Des voisins ? Un éternel regret ?

– Nous sommes chacun le passé de l'autre, répondit-elle simplement.

Puis elle se détourna et s'approcha de Lady.

– Une dernière promenade, Lindsay, dit-elle en se hissant en selle. Pour ce soir, redevenons des amis.

Le clair de lune se faufilait entre les branches dénudées des arbres, répandant une lumière argentée sur la neige fraîchement tombée. Anaïs mourait d'envie de lancer Lady au triple galop et de sentir le vent glacé de décembre lui fouetter le visage, mais pour ce qui était sa première sortie

depuis des mois, elle devait se contenter de maintenir sa jument au petit trot et d'admirer le spectacle féerique de la forêt tapissée de blanc, tel un royaume enchanté.

Le froid de la nuit lui piquait les yeux. Sultan fit un écart, irrité par l'allure trop lente à son goût que lui imposait son maître. Lindsay le maîtrisa d'une main ferme mais douce. L'étalon était comme elle, songea Anaïs. L'envie le tenaillait de partir au grand galop, le vent de la liberté sifflant dans ses oreilles...

– Pas question, l'avertit Lindsay en amenant Sultan à sa hauteur.

Anaïs leva les yeux vers le splendide décor que formaient les branches pétrifiées par le givre, au-dessus de leurs têtes.

– Pas question de quoi ?

– De partir au galop.

– Comment avez-vous deviné ?

Il rit doucement.

– Je connais cette flamme dans vos yeux. Je l'ai vue des centaines de fois. J'ai toujours pensé que cette petite lueur trahissait un besoin viscéral d'être libre. De fuir le monde et ses contraintes et de vous élancer droit devant, cap sur l'horizon.

– C'est vrai, acquiesça-t-elle avec un sourire. Combien de fois vous ai-je contraint à m'accompagner dans mes folles chevauchées ?

– Si je me rappelle bien, vous n'aviez guère besoin de recourir à la force. Vous obteniez tout ce que vous vouliez de moi. J'aurais fait n'importe quoi pour être seul avec vous.

Anaïs le regarda, observant la façon dont ses longs cheveux noirs caressaient doucement ses joues. Elle étudia son menton volontaire, débarrassé de la barbe qu'il arborait lors de son retour chez lui. Il était redevenu le Lindsay d'autrefois – l'homme qu'elle aimait depuis toujours.

– Parlez-moi de Constantinople.

– C'est une ville fascinante, mystérieuse. Les nuits sont particulièrement envoûtantes. La brise parfumée qui souffle du Bosphore rafraîchit l'atmosphère souvent lourde. De nos appartements, nous pouvions sentir les parfums d'encens et de myrrhe qui venaient du marché aux épices.

– Ce devait être extraordinaire.

– En effet. Très sensuel.

– Je suis certaine que les femmes l'étaient également.

La remarque lui avait échappé et elle se mordit la langue en le voyant sourire.

– Wallingford semblait de cet avis.

– Oh, pas vous ? demanda-t-elle d'un ton malicieux.

– J'ai un faible pour les blondes aux yeux bleus. Et c'est une denrée plutôt rare en Turquie.

– Je suppose que tout était exotique et enivrant là-bas.

– En effet. On se serait cru dans un conte des Mille et Une Nuits.

– Et l'opium ? ne put-elle s'empêcher de demander.

– Il y avait aussi l’opium, oui, acquiesça-t-il calmement.

– Et vous en avez consommé.

Lindsay tourna son regard vers elle. Elle n’y lut rien d’autre qu’une absolue sincérité.

– Oui. Chaque fois que je l’ai pu. Au point de ne plus rien faire d’autre que dormir et rêver. Pas des femmes turques, Anaïs. Je rêvais de vous.

– Mais je ne vous suffisais pas, n’est-ce pas ?

– L’opium n’a jamais été votre rivale, Anaïs.

– De toute façon, cela n’a plus vraiment d’importance maintenant.

Il se pencha pour saisir la bride de Lady et la fit s’arrêter au milieu du chemin.

– Mettons les choses au clair, Anaïs. Je ne suis pas parti à Constantinople pour céder aux paradis artificiels. Après cette nuit maudite avec Rebecca, je n’ai pas réussi à vous retrouver. Vous n’imaginez pas dans quel abîme de désespoir je suis tombé. L’opium a endormi ma douleur, mais il n’a pas effacé mon amour, ni mon désir de vous retrouver afin de réparer le mal que je vous avais fait. Vous pouvez penser ce que vous voulez, mais l’opium n’a jamais dominé mon esprit et je ne le laisserai jamais se mettre entre nous.

–C’est déjà fait, Lindsay, ne le voyez-vous pas ?

– Il n’y a pas que l’opium qui nous sépare, Anaïs. Vous me cachez quelque chose, je le sais. Qu’est-ce qui vous a rendue si malade ? Pourquoi êtes-vous si pâle et si faible ?

– Ce n’est rien.

– Dites-le-moi, insista-t-il en se rapprochant.

– Lindsay, certaines choses sont d’ordre privé.

– Privé ? Que peut-il y avoir de privé entre nous ? Nous avons été nus l’un contre l’autre, nous avons fait l’amour. Il n’y a rien que vous ne puissiez me dire.

– Je... je ne sais pas exactement de quoi je souffre, murmura-t-elle en détournant les yeux.

– Tuberculose ?

– Non.

– Pleurésie ?

– Lindsay, s’il vous plaît. Ce n’est pas important. Comme je vous l’ai dit, je suis presque guérie.

– Autrefois, vous ne me cachiez rien. Nous partagions toujours tout. Mais aujourd’hui, vous ne vous confiez plus qu’à Broughton ! Et ne me racontez pas que vous l’aimez d’amour, Anaïs. Alors pourquoi prétendre vouloir faire votre vie avec lui ? Pourquoi, après toutes ces années, voudriez-vous subitement épouser un homme qui ne vous inspire pas de passion ?

– Vous ne savez rien de Garrett et de moi.

– Je sais au moins qu’il ne peut pas vous rendre heureuse. Cet homme est incapable de vous apporter ce dont vous avez besoin. Il ne vous connaît même pas ! Il ne vous voit que telle que vous vous montrez en public, mais la vraie Anaïs – celle que vous êtes avec moi – il ne l’a jamais vue ! Ce n’est pas vrai, peut-être ? Broughton veille-t-il sur vous comme moi, je veillais sur vous ?

Anaïs voulut pousser Lady de l'avant, mais Lindsay agrippa les rênes pour l'en empêcher.

– Non, répondez-moi d'abord, poursuivit-il d'une voix âpre. Part-il à cheval avec vous à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit ? Vous encourage-t-il à vous dégager de toutes ces petites contraintes ridicules qui réglementent la vie d'une femme et entravent sa liberté ? Lui empruntez-vous des affaires, comme vous empruntiez les miennes pour monter à cheval en cachette de votre mère ?

Il se pencha vers elle et elle sentit sa chaleur.

– Portez-vous **ses** chemises à même la peau ?

Elle se mordit la lèvre en essayant de résister au trouble que ses paroles éveillaient en elle.

– S'allonge-t-il dans l'herbe à vos côtés ? Contemple-t-il les étoiles en vous parlant de ses rêves d'avenir, tout en mourant d'envie de vous embrasser et de caresser vos seins qui le hantent à travers le tissu de sa chemise – une chemise qu'il respirera une fois rentré chez lui parce qu'elle est imprégnée de votre parfum ?

Son souffle effleura le coin de ses lèvres et elle ferma les yeux, bouleversée.

– Une chemise qu'il emporterait à Cambridge avec lui pour la respirer toutes les nuits, chuchota-t-il, terrifié à l'idée que votre odeur finisse par s'effacer...

Il lâcha les rênes d'une main et repoussa doucement la capuche de la cape d'Anaïs. Elle ouvrit les yeux et croisa son regard brûlant.

– A-t-il rêvé que votre odeur imprègne sa peau plutôt que sa chemise parce que, je vous le jure, Anaïs, j'aurais vendu mon âme pour que votre parfum reste sur mon corps. J'en rêvais toutes les nuits. J'en rêve encore.

Anaïs entendit des chevaux approcher. Son cœur s'était presque arrêté de battre pendant qu'il parlait et elle recula tandis qu'elle essayait de se libérer du charme que ses mots avaient tissé autour d'elle.

– Je ferai tout, **tout** pour que vous m'acceptiez de nouveau dans votre vie, Anaïs. Dites-moi ce que vous voulez que je...

– Anaïs?

Elle sursauta et tourna la tête vers la clairière où Garrett venait d'apparaître à cheval. Il arrêta sa monture, le regard rivé sur elle avec incrédulité.

Presque aussitôt, Wallingford émergea à son tour du couvert des arbres et s'immobilisa à côté de Garrett.

– Tiens, bonsoir, dit-il d'une voix traînante. Splendide nuit pour galoper, n'est-ce pas ? Moi-même, je n'ai pas pu résister à la tentation. J'ai dû batailler pour convaincre ce bon vieux Broughton de m'accompagner.

Garrett n'écoutait pas. Son regard accusateur était rivé sur Anaïs et elle se sentit aussi mal à l'aise qu'une petite fille surprise en train de voler un bonbon. Pourquoi cette impression de culpabilité ? Elle se promenait avec Lindsay, il n'y avait rien de mal à cela.

– Que faites-vous dehors à cette heure-ci et par ce froid ? demanda Garrett d'une voix cassante. Mon frère vous a donné l'autorisation de sortir à cheval ?

– Je vais bien, répondit-elle en sentant ses joues devenir écarlates.

Sa rougeur s'accrut quand elle vit le regard incisif de Lindsay passer de Garrett à elle.

– Dans votre état, ce n'est pas raisonnable.

– Je ne vois pas pourquoi, protesta-t-elle, piquée par son ton réprobateur.

Garrett ouvrit la bouche et elle eut tout à coup très peur de ce qu'il risquait de rétorquer sous l'effet de la colère. Mais il se ravisa et lança un coup d'œil glacial à Lindsay avant de serrer les lèvres.

– Bonne promenade. J'ose espérer que la fatigue de cette sortie inconsiderée ne vous amènera pas à annuler votre présence au dîner que je donne jeudi soir.

– Garrett...

– Bonsoir, marmonna-t-il avant de faire pivoter sa monture et de s'élaner sous le couvert des arbres.

Wallingford leur adressa un petit signe de tête aimable et s'élança sur ses traces. La gorge serrée, Anaïs les suivit du regard jusqu'à ce qu'ils disparaissent.

– Ramenez-moi à la maison, murmura-t-elle.

– Pourquoi refusez-vous d'admettre ce que je lis dans vos yeux, Anaïs ?

– Je vous l'ai dit, les gens changent. J'ai changé.

– Et vos aspirations aussi ? Vos désirs ? Cessez de vous mentir à vous-même. Je vois la même faim dans vos yeux que la nuit où je vous ai faite mienne dans l'écurie. La même envie. La même passion.

Il avait raison. Elle ne pouvait le cacher, hélas. Alors elle poussa Lady en avant et galopa vers les écuries, dans l'espoir de fuir un homme dont elle craignait de ne jamais pouvoir se libérer. Il n'était pas celui qu'il lui fallait. Mais tout en se haïssant d'avoir blessé Garrett, elle ne pouvait s'empêcher de continuer à désirer Lindsay.

Chapitre 15

Anaïs bataillait pour dégager le talon de sa botte de l'étrier quand elle sentit les grandes mains de Lindsay se refermer autour de sa taille et la soulever. Mais au lieu de la déposer sur le sol, comme elle s'y attendait, il la plaqua contre le mur de l'écurie, étouffant son cri outragé sous ses lèvres affamées.

Il l'embrassa avec fièvre, sans concession, tout en ouvrant son manteau avec des gestes brusques. Il le fit glisser sur le sol et continua à forcer impitoyablement sa bouche tout en la serrant contre lui.

Le souffle coupé, Anaïs sentit ses doigts chercher les attaches de sa robe. Avec une habileté affolante, il ouvrit son corsage, dévoilant la fine chemise en coton qu'elle portait en dessous. Elle essaya de couvrir sa poitrine avec ses bras, mais il lui immobilisa les mains et traça un sillon de baisers brûlants sur sa gorge. Lâchant l'un de ses poignets, il tira sur l'encolure de sa chemise, dénudant l'un de ses seins et referma avidement la bouche sur son mamelon durci, le tourmentant sans répit avec sa langue.

Anaïs laissa échapper un cri, une plainte venue du plus profond d'elle-même. Sa brutalité assouvissait l'un de ses fantasmes les plus secrets. Une boule de désir se lova au creux de son ventre et embrasa tout son être. Lindsay dut le sentir car il retroussa sa jupe jusqu'à sa taille et se frotta contre elle.

– Vous en avez envie autant que moi, murmura-t-il en abandonnant la pointe rose et gonflée de son sein pour la regarder.

Elle ferma les yeux pour ne pas avoir à avouer sa défaite et bascula sa tête contre le mur en essayant de lutter contre sa faiblesse. Mais sa résistance fondait de seconde en seconde. Elle était incapable de parler et encore moins de s'arracher à son étreinte.

– Touchez-moi, mon ange.

La prière qu'elle perçut dans sa voix eut raison de sa volonté. La flamme de son regard la brûla tandis qu'il lui saisissait le poignet et pressait sa paume sur sa joue. Elle sentit la chaleur de son souffle sur son visage et respira plus vite.

– Touchez-moi.

Anaïs caressa sa peau hâlée d'un geste tremblant. L'ombre de sa barbe lui râpait les doigts.

– J'ai besoin de vous...

Il referma la main sur sa poitrine. Avec un soupir de reddition, elle enfouit ses doigts dans ses cheveux tandis qu'il happait son mamelon dressé et le faisait rouler sous sa langue d'un mouvement sensuel.

Il fit remonter sa main le long de sa cuisse, dépassa la lisière de sa jarretière et poursuivit inexorablement son ascension. Anaïs se mit à trembler sous sa caresse audacieuse.

– Je peux vous donner tellement de bonheur, Anaïs. Laissez-moi vous aimer.

– Oui.

Le mot s'échappa de ses lèvres dans un chuchotement rauque sans qu'elle puisse le retenir. Elle

ne s'appartenait plus. Elle était à la merci de ses sens, submergée par le désir.

Lindsay déboutonna son pantalon.

– C'est ce que vous voulez ?

– Oui, souffla-t-elle d'une voix hachée.

Il pressa son sexe bandé sur sa toison dorée et se frotta contre sa chair brûlante. Leurs regards se soudèrent intimement, chacune de leurs pensées, de leurs souffrances se reflétant dans leurs yeux.

– Dites-le-moi, Anaïs. Dites-moi ce que vous voulez.

Elle avait l'impression étrange de flotter, libre et légère, comme si le poids qui pesait sur ses épaules depuis des mois venait de s'envoler.

– Faites-moi l'amour, Lindsay.

Il la fit pivoter légèrement pour que le pâle clair de lune qui filtrait par la fenêtre éclaire sa nudité, et la pénétra lentement. Anaïs retint son souffle. Elle n'avait jamais rien vu d'aussi érotique que la vision du sexe de Lindsay entrant peu à peu en elle.

Lorsqu'ils ne firent plus qu'un, il commença à onduler et elle ne put retenir ses gémissements tandis que le plaisir montait en elle comme une houle immense. Incapable de résister plus longtemps au courant qui l'emportait, elle agrippa des deux mains la poutre au-dessus de sa tête et se laissa porter par la vague.

Si belle... Lindsay ne cessait de se répéter ces mots, encore et encore, tandis qu'il sentait Anaïs se contracter autour de lui.

Elle était si appétissante avec sa poitrine tendue sous le fin tissu de sa chemise, les deux bras levés au-dessus de sa tête. Elle avait ployé sa nuque en arrière et ses lèvres s'entrouvraient sur un cri silencieux à chacun de ses coups de reins.

Il accéléra le rythme. Ses gémissements lui prouvaient qu'elle prenait autant de plaisir que lui. Elle était à lui. Ils avaient besoin l'un de l'autre.

Quand elle cria son prénom, il faufila sa main dans ses replis ruisselants sans ralentir la cadence et pressa son clitoris gonflé entre ses doigts. Elle se raidit et lui saisit le poignet d'un geste convulsif pour l'arrêter mais il passa outre et la caressa avec une ardeur redoublée.

– Je vous en prie, sanglota-t-elle. Je vous en prie, faites cesser cette exquise torture.

Il entra plus profondément en elle tout en continuant à tourmenter sa chair brûlante. Elle gémissait contre lui, parcourue de frissons. Tout son être se contracta soudain, décuplant son plaisir. Il l'entendit crier son prénom et un orgasme extraordinaire le traversa de part en part. Ils retombèrent l'un contre l'autre, tremblants, le souffle coupé.

– Vous avez été créée pour moi. Uniquement pour moi, chuchota-t-il d'une voix haletante en enfouissant son visage dans le creux de son cou.

Peu lui importait de se montrer faible et vulnérable devant elle. Anaïs était sa faiblesse, il

n'avait pas honte de l'avouer.

– Vous êtes si belle pendant l'amour. Si merveilleusement parfaite dans les instants qui suivent.

Elle resta dans ses bras de longues minutes pendant que leur respiration s'apaisait peu à peu. Puis elle essaya de se dégager mais il la garda serrée contre lui.

– Nous devons oublier ce qui vient de se passer, Lindsay. Vous devez me laisser partir.

Une peur panique s'empara d'elle tandis qu'elle prenait conscience de sa folie. Qu'avait-elle fait ? Elle se débattit, le forçant à la lâcher.

– Vous voudriez que je prétende qu'il ne s'est rien passé ? demanda-t-il, abasourdi. Que j'oublie que vous avez crié de plaisir dans mes bras ?

– Taisez-vous !

– Non ! Vous aviez envie de moi autant que j'avais envie de vous ! N'essayez pas de me raconter le contraire !

– Mais plus rien n'est possible entre nous ! cria-t-elle en essayant de retrouver ses esprits. Pourquoi refusez-vous de m'écouter ? Pourquoi ne pouvez-vous accepter que ce qui nous a unis soit mort ?

– Il y a une minute encore...

– C'était une erreur. Un moment d'égarement !

– Ce n'était pas une erreur ! tonna Lindsay. Ce qui s'est passé avec Rebecca le soir du bal était une méprise, en effet. Mais ce que nous venons de faire était intense et magnifique. Bien trop beau pour avoir des regrets.

Elle détourna les yeux, craignant de faiblir une fois encore s'il continuait à fixer sur elle ce regard douloureux.

– C'est ma faute, souffla-t-elle. J'ai cédé à la tentation et j'ai eu tort. Mais ce qui vient de se passer ne change rien.

Son visage s'assombrit. Dans une seconde, il allait lui demander pourquoi elle le rejetait alors qu'elle venait de l'autoriser à lui faire l'amour. Et elle devrait lui mentir en lui racontant qu'elle n'éprouvait plus aucun sentiment pour lui, qu'elle avait donné son cœur à un autre. Jamais elle n'y arriverait, jamais !

– C'est... c'est à cause de Broughton ?

Elle hocha la tête tandis que des larmes amères perlaient à ses cils.

– Oui.

Il desserra l'étreinte de ses bras et elle en profita pour lui échapper. Mais ses jambes la trahirent et elle dut se retenir à la cloison pour ne pas s'effondrer. Il avait dû sentir son hésitation, lire de la peur sur son visage ou peut-être même de la honte car il recula en pâlisant.

– Mais quelle emprise a-t-il donc sur vous ?

C'était le moment de prononcer les mots qui mettraient définitivement un terme à leur histoire. Je ne vous aime plus, Lindsay. J'ai donné mon cœur à Garrett. Mon corps lui appartient...

– Quoi qu'il ait pu se passer entre nous, il n'y a pas d'obstacle que nous ne puissions surmonter,

insista Lindsay d'une voix basse et suppliante. Ça prendra du temps, mais nous y arriverons, je le sais.

– Non, Lindsay. Je... je vais épouser Garrett. Je lui ai donné mon cœur. Mon corps lui appartient, récita-t-elle en butant sur les mots.

– Que voulez-vous dire ? gronda-t-il en lui agrippant les épaules. Vous vous êtes donnée à lui ?

– Nous n'avons plus rien à nous dire, Lindsay. Ce qui vient de se passer était un moment de faiblesse. Cela ne se reproduira plus.

Elle recula mais il la retint par le poignet.

– Dites-moi la vérité. Dites-moi que vous n'avez pas couché avec Broughton ! Que vous n'avez pas...

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge. Anaïs se dégagea.

– La vérité, Lindsay, c'est que ce qui s'est passé ce soir ne signifie rien. C'est déjà oublié.

Chapitre 16

– De quel droit t’es-tu permis de l’inviter à la soirée de lord Broughton ? ragea tout bas Anaïs en descendant de l’attelage.

– Oh, excuse-moi, répondit Ann du tac au tac. J’ignorais que je devais te demander l’autorisation.

Anaïs foudroya sa sœur du regard.

– La question n’est pas là !

– Bien que je ne te doive aucune explication, reprit Ann avec une superbe dont la reine Victoria elle-même n’aurait pas été peu fière, sache que c’est lord Broughton en personne qui m’a encouragée à venir accompagnée.

– C’était une façon de te demander s’il devait ou non inviter le fils du baron Wilton, petite sottise ! Il n’imaginait pas que tu trouverais le moyen de venir avec lui !

A deux pas en retrait, Lindsay ne put s’empêcher de sourire, savourant ce petit échange acerbe entre les deux sœurs. Anaïs ne se doutait probablement pas que le ton de sa voix était monté et qu’il n’avait pas perdu un mot de leur échange. Il pouvait presque lire les pensées qui l’agitaient.

Sa présence à ce dîner la perturbait, il le savait. Le masque de froideur qu’elle affichait depuis leur étreinte passionnée ne s’était pas lézardé une seule fois. Mais ce soir, il était en train de s’émietter.

Redoutait-elle qu’il révèle à Broughton ce qui s’était passé dans l’écurie ? Il mourait d’envie d’assener la vérité à son rival, mais il s’en garderait bien, naturellement. Il ne ferait jamais rien qui puisse nuire à Anaïs.

Pour être franc, il aurait préféré avaler un bol de ciguë plutôt que de dîner à la table de ce traître. Mais il fallait qu’il tire au clair ce qui se tramait entre Anaïs et lui. Quel sombre secret les unissait ? Il devait à tout prix déterminer s’il avait encore une chance – même infime – de la reconquérir.

– Cesse d’enfoncer tes ongles dans mon bras, Anaïs, murmura Ann entre ses dents. Tu te donnes en spectacle.

Anaïs libéra sa sœur, mais l’expression de son visage ne s’apaisa pas pour autant.

– Nous reprendrons cette conversation plus tard, promit-elle tout bas en lançant un regard assassin à Lindsay, par-dessus son épaule.

– Je me demande ce qu’il y aura au menu, lança-t-il avec bonne humeur. Je meurs de faim. Même si je doute qu’on nous serve ce que je rêve de dévorer, poursuivit-il tout bas, pour le seul bénéfice d’Anaïs.

Elle se raidit, mais gravit les marches du perron en faisant mine de l’ignorer.

– Vous savez ce dont je rêve ? lui chuchota-t-il à l’oreille. Ce serait de vous renverser sur la table du dîner, au milieu des assiettes et des couverts, et de vous déguster en guise de dessert.

Elle ne réagit pas et il résista à l’envie de la secouer avec force. Elle le rendait fou. Comment

réussissait-elle à l'ignorer aussi facilement ? Il ne pensait qu'à ce qu'il s'était passé dans l'écurie – jour et nuit. Il se consumait de désir pour elle, et elle se souciait de lui comme d'une guigne !

Il ne parvenait pas à croire qu'elle avait sincèrement l'intention d'épouser Broughton. Certaines choses avaient peut-être changé, mais pas Anaïs à ce point-là !

Lady Margaret Middleton les accueillit à la porte avec un large sourire.

– Ah, lady Anaïs ! Lady Ann ! Et... lord Raeburn.

La consternation qui se peignit sur son visage à sa vue n'échappa pas à Lindsay.

– Comme c'est gentil à vous d'être venu, lord Raeburn, affirma-t-elle néanmoins d'un ton poli. Garrett sera ravi.

– Vous croyez ? fit-il d'un ton ironique en tendant son chapeau et son manteau au majordome. Je n'en suis pas si sûr.

Margaret battit des cils avant de se tourner vers Anaïs.

– Mme Jennings a réalisé des merveilles avec cette robe, lady Anaïs. Elle vous sied à ravir.

La cape en velours bordé de fourrure glissa des épaules d'Anaïs, et Lindsay cessa de respirer à la vue de la robe en taffetas rose pâle qui mettait en valeur son teint de porcelaine et dégageait sa nuque gracieuse. Il posa un regard affamé sur son décolleté qui laissait deviner sa poitrine parfaite, nichée dans un bouillonnement de dentelle ivoire comme dans un écrin. Lindsay avait toujours eu un faible pour les épaules nues, et celles d'Anaïs étaient sans conteste les plus belles qu'il ait jamais vues.

Ses yeux restèrent hypnotisés par le petit camée en corail qu'elle avait épinglé au milieu de son décolleté, juste en dessous de la vallée de ses seins. Malédiction ! Il n'y aurait pas un seul homme ici ce soir capable de résister à la tentation de plonger son regard au fond de ce sillon troublant.

Le reste de la robe était d'une élégante simplicité, dépourvu de tous ces falbalas et de ces rubans dont les femmes sont généralement si friandes. Anaïs n'en avait nul besoin : son corps était la plus belle des parures. Lindsay prit une profonde respiration. A la réflexion, il n'attendrait pas le dessert : il allait la dévorer ici même, dans le hall d'entrée de Broughton.

– Nous y allons ? demanda Margaret.

Lindsay se morigéna. Seigneur, il n'avait donc aucun contrôle sur lui-même ?

Il s'effaça courtoisement devant les dames, puis les suivit, les yeux rivés sur le balancement des hanches d'Anaïs. Cette vision ne réussit qu'à enflammer son imagination. Il s'imagina, dégrafant son corsage, ouvrant son corset pour dévoiler son corps chaud et voluptueux.

– Bonsoir, lança Robert Middleton depuis le fauteuil où il était assis, près de la cheminée. C'est une nuit idéale pour aller danser, ne trouvez-vous pas ?

Anaïs et Ann acquiescèrent et ils discutèrent tous les trois du climat actuel pendant que Lindsay promenait un regard impatient dans le salon en se demandant où se cachait ce diable de Broughton. Il vit soudain une forme emmaillottée de dentelle blanche s'agiter sur les genoux de Middleton. Margaret se précipita aussitôt et prit le petit paquet remuant des bras de son mari.

– Je vais appeler la nounou. Je suis sûre qu'elle a faim. Nos invités n'ont certainement aucune envie de l'entendre pleurer.

– Je dois dire que notre fille a des cordes vocales très puissantes, dit Middleton en riant. Elle sait se faire comprendre.

– Quel âge a-t-elle ? demanda Ann.

Elle se pencha pour écarter les plis de la couverture et sourit quand un petit gazouillement s'en échappa.

– Presque sept semaines, répondit fièrement Middleton.

Sa femme lui lança un regard d'avertissement qui le réduisit au silence. Il s'éclaircit la voix.

– Elle sera mieux à l'étage, avec la nounou, vous avez raison, marmonna-t-il. Elle a l'air prête à donner de la voix et je suis certain que Raeburn n'a guère envie d'entendre son récital.

Exact. Lindsay n'avait pas l'habitude des bébés et il ne savait pas du tout comment se comporter en leur présence. Était-il censé s'extasier et faire un commentaire – ou était-ce un rôle réservé aux femmes ? Peut-être attendait-on qu'il gratifie Middleton d'une poignée de main virile assortie d'un : « félicitations »?

Il se pencha et feignit d'admirer l'enfant – ce qui était impossible car son visage avait de nouveau disparu sous les plis de la couverture.

– Elle est parfaitement constituée, commenta-t-il en espérant que c'était ce qu'il fallait dire. Vous avez dû être heureux qu'elle soit venue au monde dans la maison de vos ancêtres, Robert.

– Oui, vous avez eu de la chance d'atteindre à temps le Worcestershire, dit Ann avec un sourire malicieux. Sinon, vous auriez dû accoucher dans une auberge ou, pire encore, dans votre attelage !

– Ann, intervint Anaïs avec un regard d'avertissement.

Mais sa jeune sœur l'ignora et se tourna vers Lindsay :

– Vous étiez absent mais, au village, toutes les conversations ont tourné autour de la façon dont Mme Middleton a donné naissance à son bébé une semaine seulement après son retour d'Ecosse.

– Vous avez pris la route alors que vous étiez tout près du grand jour ? demanda-t-il avec étonnement.

Les femmes n'étaient pas censées rester alitées pendant les quelques semaines qui précédaient leurs couches ? Il n'y connaissait pas grand-chose, mais il lui semblait pourtant qu'il n'était pas recommandé à une femme de sillonner les routes en attelage à quelques semaines du terme. Lui, en tout cas, n'aurait jamais laissé Anaïs prendre un risque pareil si elle avait porté leur enfant.

Cette pensée le frappa de plein fouet. Il n'aurait peut-être jamais la chance de fonder une famille avec Anaïs. Il n'avait aucune expérience des enfants, c'est vrai, mais il désirait ardemment une famille. Il avait toujours eu la certitude qu'Anaïs serait la mère de ses petits. L'idée que, désormais, ce rêve ne se réaliserait peut-être jamais le plongea brusquement dans une profonde mélancolie.

– En réalité, nous ne l'attendions pas si tôt, murmura Margaret, et Lindsay vit son visage s'empourprer. Elle est venue au monde plus rapidement que prévu. Heureusement, Robert était près de moi et il... il sait mettre un enfant au monde. Maintenant, ajouta-t-elle avec un soulagement visible, je dois vraiment emmener cette demoiselle à l'étage si nous voulons dîner à l'heure prévue.

La porte du salon s'ouvrit sur Broughton. Le sang sembla refluer de son visage quand il aperçut Lindsay. Il se dirigea vers lui d'un pas agressif, sans même un regard à Margaret qui passait près de lui avec le bébé.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Ann m'a invité.

Le soulagement apparut sur ses traits tendus puis son regard glissa vers Anaïs et il la rejoignit sans plus s'occuper de son hôte indésirable.

– Vous êtes très belle, ce soir, Anaïs, dit-il en lui saisissant la main. Vraiment ravissante.

Elle rougit et Lindsay résista à l'envie d'envoyer son poing dans la figure de son ex-ami. Bon sang, il ne supportait pas qu'il la touche !

– Et maintenant, quel est le programme ? grommela-t-il, incapable de rester en place pendant qu'un autre offrait son bras à Anaïs.

– Voyons, occupe-toi d'Ann puisque tu es son cavalier, riposta Broughton d'un ton sarcastique. Moi, je veille sur mon Anaïs.

Anaïs accepta la main que lui présentait le valet de pied pour l'aider à monter dans l'attelage et s'assit sur la banquette capitonnée. Resserrant les plis de sa cape, elle s'enfonça au milieu des coussins.

Une chaufferette avait été placée à ses pieds pour la protéger du froid. Anaïs sourit de cette attention.

– De la part de M. le comte, glissa le domestique.

– Lord Broughton est un homme très prévenant.

– Oui, madame.

Le valet s'éloigna. Anaïs tapota sa jupe pour éviter qu'elle ne se froisse en attendant qu'Ann et Garrett la rejoignent pour se rendre dans la salle des fêtes du village, où aurait lieu le bal.

Lindsay n'aurait qu'à s'arranger pour les rejoindre là-bas, songea-t-elle avec colère. Il s'était comporté comme un idiot toute la soirée, faisant mine de ne pas remarquer les regards noirs qu'elle lui lançait. Était-elle la seule à avoir remarqué qu'il était resté silencieux et menaçant pendant tout le dîner ? S'était-on rendu compte qu'il n'avait cessé de la dévorer des yeux ? Elle avait eu l'impression d'être un spectacle et elle avait eu envie de l'étrangler !

La neige crissa sous un pas rapide. Quelqu'un se dirigeait vers l'attelage. Mais au lieu de Garrett, ce fut Lindsay qui ouvrit la portière. Il s'engouffra dans la voiture sans un mot, se laissa tomber sur la banquette, en face d'elle, claqua la portière et frappa le toit avec le pommeau de sa canne.

– En route ! aboya-t-il.

Les roues écrasèrent le gravier tapissé de neige, faisant balloter le véhicule de gauche à droite tandis qu'il descendait l'allée en pente douce jusqu'à la route de Bewdley.

Il n'avait pas allumé les lampes et l'obscurité se referma impitoyablement sur eux. Rien ne filtrait de l'extérieur, pas même le plus petit rayon de clair de lune car les rideaux étaient baissés, occultant toute lumière.

Depuis cette fameuse nuit dans l'écurie, Anaïs avait soigneusement évité de se retrouver seule avec Lindsay. Et voilà qu'elle était enfermée avec lui dans le noir ! Cette obscurité était sans merci et... effroyablement excitante. Tous ses sens s'aiguïsèrent. Elle perçut la respiration de son compagnon – égale et profonde. Le glissement de ses bottes sur le sol quand il étendit ses longues jambes devant lui. Son eau de toilette flotta jusqu'à elle, mêlée à son odeur, unique – une odeur masculine, à laquelle se mêlait celle de son savon à raser et, peut-être, quelques traces d'opium...

– Toutes les nuits durant ces dernières semaines, je suis resté réveillé dans le noir pendant des heures dans l'espoir que vous viendriez me rejoindre. Mais vous n'êtes pas venue.

Elle avait résisté, de toutes ses forces. Elle aurait tellement voulu se glisser dans ses bras, se lover tout contre lui ! Elle se maudissait d'être aussi faible car ce désir était désormais une obsession, une drogue à laquelle elle ne parvenait pas à résister.

– Je veux que tout redevienne comme avant, Anaïs.

Elle se félicita qu'il n'ait pas allumé les lampes parce qu'il l'aurait vue trembler et il aurait compris qu'elle mourait d'envie de le toucher, de sentir ses mains sur elle, d'entendre sa respiration haletante contre son oreille. Elle aussi voulait que tout redevienne comme avant. Qu'il soit de nouveau son ami, et qu'il soit son amant.

Malgré l'obscurité, Anaïs n'avait sans doute jamais eu autant conscience de sa présence qu'à cet instant. Elle sentait une tension érotique s'enrouler autour d'eux, les pousser inexorablement l'un vers l'autre.

– Ma vie est devenue une torture, Anaïs. Chaque fois qu'il pose les yeux sur vous, chaque fois qu'il vous touche, je me sens mourir. Je vous imagine ensemble, son corps contre le vôtre. Je vous vois, tremblant de plaisir dans ses bras, et je vis l'enfer.

La banquette grinça et Anaïs devina sa présence, toute proche. Sans même qu'il ait besoin de parler, elle sentit sa chaleur. Son corps se sentait attiré vers le sien comme par un fil invisible.

– Je ne dors plus. Je ne fais que penser à vous, partout, tout le temps. Vous m'ignorez, vous feignez l'indifférence, mais je sais que ce n'est pas vrai. Je sais que vous souffrez vous aussi. Même si vous refusez de l'admettre.

Oui, elle souffrait. Oui, elle le désirait.

Elle tremblait. Lindsay sentait son souffle sur son visage. Sa respiration était rapide, oppressée.

– Savez-vous ce que c'est de désirer quelque chose sans espoir ? demanda-t-il d'une voix sourde. De voir celle que vous aimez sans pouvoir l'approcher, de rêver d'elle la nuit, et d'être à ce point consumé de désir que vous seriez prêt à tout pour un instant de plaisir volé ? A tout, même à vendre votre âme, juste pour une seconde de bonheur ?

Il l'entendit reprendre son souffle.

– Vous... vous parlez de l’opium, n’est-ce pas ?

– Non.

Il puisa dans toutes ses réserves de volonté pour résister à l’envie de presser sa bouche sur la sienne.

– C'est vous ma drogue, ma fièvre. Vous qui me rendez fou de désir. Vous êtes la seule à avoir ce pouvoir sur moi, Anaïs.

Il voulait effacer l’odeur de Broughton sur sa peau et la remplacer par la sienne.

Saisissant la couverture en laine pliée à côté de lui, il la déploya sur le sol puis chercha sa main et l’attira à lui. Son parfum flotta vers lui, l’enveloppant comme une caresse. Aussitôt, le sang battit à ses tempes et la tête lui tourna, comme s’il avait fumé deux pipes d’opium.

– Libérez-moi de mon tourment, chuchota-t-il.

Il couvrit sa bouche avec la sienne. La saveur du vin doux se mêlait sur ses lèvres à sa propre saveur, inimitable. Il l’embrassa avec une sensualité qui la fit gémir et se presser plus étroitement contre lui. Mais ce n’était pas assez. Il voulait plus.

Il dégrafa sa cape, la fit glisser sur ses épaules et perçut la brusque accélération de son souffle. Il referma sa main sur sa nuque et l’attira à lui, écrasant ses lèvres sous les siennes avec une passion dévorante. Elle s’abandonna sans résistance à sa volonté.

Lindsay sentit ses doigts gantés chercher son visage et lui caresser la joue. Ce contact l’électrisa et il ne put s’empêcher de saisir sa main à tâtons pour la presser sur son torse – puis plus bas. Quand sa paume caressa son entrejambe, il gémit.

– Touchez-moi, commanda-t-il.

Il lui ôta son gant et le garda serré dans sa main pendant qu’elle effleurait son sexe bandé à travers son pantalon.

Elle voulait sentir Lindsay en elle. Anaïs ouvrit son pantalon et prit son membre durci entre ses doigts. Était-ce le vin qu’elle avait bu au dîner qui la rendait aussi hardie ou était-elle par nature une femme dépravée ? Elle avait essayé de se persuader qu’elle avait honte de ce qu’ils avaient fait dans l’écurie, mais c’était faux, elle n’éprouvait aucune culpabilité. Il n’y avait rien de honteux à prendre du plaisir dans les bras de l’homme qu’on aimait. Lindsay avait éveillé son corps à la passion et elle avait bien peur d’y avoir pris goût.

– Baissez votre corsage, chuchota-t-il dans le noir.

Au lieu de lui obéir, elle caressa le bout de son sexe avec son pouce. Il poussa un cri étouffé et parsema sa gorge de baisers fiévreux. C’était la première fois qu’elle prenait l’initiative. Elle était incapable de résister au désir qui coulait dans ses veines. Elle avait essayé, sans y parvenir. Pourquoi ne pas profiter du moment présent, sans penser au lendemain ?

Elle inclina lentement son visage. Le crissement de sa robe en taffetas fit écho à son gémissement. Ils n’avaient besoin de lumière ni l’un ni l’autre pour savoir ce qui se passait.

– Oh, Dieu, oui, haleta-t-il comme s’il souffrait.

Elle était agenouillée sur la couverture, à ses pieds, son buste pressé entre ses cuisses. Il lui caressa la nuque d’un geste fiévreux et ses dernières inhibitions s’envolèrent.

– Vous voulez ? chuchota-t-elle en effleurant de ses lèvres la veine qui pulsait à la base de son sexe.

– Oui, souffla-t-il.

– Vous y avez déjà pensé ?

– Oui, haleta-t-il comme elle le goûtait du bout de la langue.

– C'est ce genre de chose que vous imaginez quand vous fumez de l’opium ?

Il gémit.

– Ça, et bien plus encore, Anaïs.

– Alors demandez-le-moi. Dites-moi ce que vous voulez que je fasse.

Silence. Pendant un moment, on n’entendit que le grincement des roues de l’attelage. Anaïs retint son souffle et sut que Lindsay en faisait autant.

– Je veux que vous preniez mon sexe dans votre bouche, souffla-t-il enfin.

Lindsay avait développé de nombreux fantasmes autour d’Anaïs, mais celui qui le rendait fou – et qu’il n’avait autorisé aucune autre femme à assouvir –, c’était celui-là. Cette envie primitive, presque animale de la voir prendre son sexe dans sa bouche.

Il saisit son membre dressé et l’approcha de ses lèvres.

– Prenez-le.

Elle obéit et le butina avec une ardeur qui l’obligea à serrer les dents et fermer les yeux de plaisir.

Enhardie, elle le caressa avec ses ongles tout en continuant à l’exciter avec sa langue. Puis elle le prit tout entier dans sa bouche. Il poussa un cri rauque et posa sa main sur sa nuque, l’invitant à faire de lui ce qu’elle voulait.

Bientôt, il ondula sous ses caresses, haletant, incapable de retenir ses cris. Il ne parvenait plus à réfléchir, des vagues brûlantes déferlaient sur lui, de plus en plus intenses. Il n’avait conscience que du plaisir qui montait en lui et de l’extase qu’elle allait arracher aux tréfonds de son être.

Il voulut s’écarter, sachant que l’orgasme serait foudroyant et explosif, mais il était incapable de bouger. Quand il sentit les premiers spasmes le contracter, il trouva la force de se dégager, mais elle le ramena à elle et il perdit la bataille.

Anaïs sentit Lindsay se raidir, et elle se rendit compte qu’il tâtonnait pour rabattre sur lui les

plis de son manteau pendant qu'elle le goûtait. Puis il referma son vêtement sur lui et elle abandonna lentement son sexe palpitant.

– Vous avez révélé en moi une telle passion, murmura-t-elle sans savoir si elle souhaitait réellement prononcer ces mots à haute voix.

L'obscurité, ajoutée à son trouble – et à son amour pour lui –, l'encourageait à parler.

– Jamais je n'aurais imaginé pouvoir désirer quelqu'un avec cette intensité.

L'attelage ralentit peu à peu et elle sut que d'ici quelques minutes ils arriveraient à destination.

– Ne partez pas, chuchota-t-il comme elle se redressait. Restez avec moi.

– Je ne peux pas, répondit-elle en s'asseyant sur la banquette et en ajustant sa cape sur ses épaules.

– Ne niez pas ce qui nous unit, Anaïs.

– Même si je le voulais, j'en serais incapable, avoua-t-elle tout bas.

– Vous me désirez.

– Oui.

– Alors prenez-moi ! Prenez tout ce que je vous offre !

Elle aurait tellement aimé pouvoir dire oui et se laisser happer par cette folie. Son corps tremblait encore de passion. Jamais elle ne ressentirait quelque chose d'aussi fort avec un autre homme.

– Prenez-moi, Anaïs.

– Le plaisir est souvent mauvais conseiller.

– Vous voulez parler de l'opium ? Vous avez peur que je devienne comme mon père ? Mais je peux m'arrêter. Je le ferai pour vous si vous le souhaitez.

Elle détourna la tête et ferma les yeux, refoulant les larmes brûlantes qui se pressaient derrière ses paupières.

– Je ne pourrai plus vous faire confiance, Lindsay. Je vivrai constamment dans la peur que vos vieux démons resurgissent. Je ne peux m'engager avec vous. Vous n'êtes pas l'homme qu'il me faut.

C'était vrai – en partie. Il y avait tant de choses qu'il ignorait ! Elle lui faisait croire qu'il était seul responsable de leur échec mais elle mentait.

– Vous ne pouvez pas tirer un trait sur ce qui nous unit. Je ne vous laisserai pas...

– Oubliez-moi, Lindsay, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

– Non !

Il lui agrippa le poignet.

– Je me fiche de ce que Broughton signifie pour vous. Je me moque du rôle qu'il a pu jouer dans votre vie ces derniers mois. Si vraiment vous me haïssiez, vous ne pourriez pas supporter ma vue, encore moins que je vous touche. Mais vous ne me haïssez pas et c'est pour cela que je continuerai à essayer de vous conquérir. Vous n'aimez pas Broughton, je le sais !

– C'est vrai, chuchota-t-elle d'une voix enrouée par les larmes. Je ne l'aime pas d'amour. Mais je lui suis redevable.

L'attelage s'immobilisa et le gravier crissa. Le cocher ouvrit la portière, laissant entrer la lumière qui s'échappait des fenêtres de la salle des fêtes. Lindsay découvrit Lindsay assis en face d'elle, plus beau que jamais, le visage farouche. Elle ne put s'empêcher de poser les yeux sur son pantalon et de penser à ce qu'elle avait fait quelques instants plus tôt.

Il suivit son regard et se pencha vers elle, lui chuchotant pour elle seule :

– Vous valez la peine qu'on se batte pour vous, Anaïs. Je me battraï. Je vous prouverai que je peux être digne de vous. Vous êtes un ange, **mon** ange.

– Vous vous trompez.

Elle plongea son regard dans le sien. Depuis son retour de Constantinople, c'était la première fois qu'elle se montrait parfaitement sincère avec lui.

– Je ne suis pas un ange, Lindsay. J'ai commis des erreurs et maintenant je dois en supporter les conséquences. Nous nous sommes fait du mal, et ce n'est pas terminé. Arrêtons là avant de nous détruire.

– J'ignore ce qui s'est passé entre Broughton et vous après mon départ, mais ça n'a pas d'importance. Je ne cesserai jamais de vous aimer, Anaïs, de vous attendre, de vous désirer... je vous appartiens pour toujours.

– Oh, mon Dieu, balbutia-t-elle en essuyant ses larmes. Vous me crucifiez. Toute ma vie, j'ai espéré votre amour, et aujourd'hui il est trop tard. Oh, Lindsay, l'opium est peut-être votre faiblesse, mais vous avez toujours été la mienne. Je perds toute volonté quand je suis près de vous. Je ne peux pas... je ne peux pas rester en votre présence.

Elle descendit précipitamment de voiture et s'élança vers la salle des fêtes, laissant Lindsay seul et pétrifié.

Chapitre 17

Anaïs s'assit à sa coiffeuse et ôta ses souliers avec un soupir de soulagement. Seigneur, ce bal avait duré une éternité ! Elle était épuisée.

Elle massa ses pieds douloureux tout en repensant à la soirée. Lindsay ne l'avait pas quittée des yeux, le visage sombre, pendant qu'elle dansait avec Wallingford et Garrett.

– Ce pauvre Raeburn marine dans son fiel, lui avait murmuré Wallingford avec humour tandis qu'ils tournoyaient au rythme d'une valse. Il doit amèrement regretter de ne pas avoir suivi les cours avec plus d'assiduité.

Anaïs aurait tellement aimé que Lindsay l'invite ! Mais il détestait la danse, un divertissement ridicule à ses yeux. Matthew Wallingford, en revanche, était un merveilleux cavalier. En dépit de sa réputation de libertin au cœur sec, il avait toujours l'élégance d'inviter au moins une des jeunes filles condamnées à faire tapisserie, n'en déplaise aux ravissantes demoiselles constamment pendues à son bras.

– Je me souviens de l'époque où nous prenions des leçons tous les quatre – Broughton, Raeburn, vous et moi, avait-il repris d'un ton amusé. A la sortie, Lindsay me cherchait toujours querelle pour un oui ou pour un non. Il n'avait aucun sens du rythme, mais une droite redoutable. Je me suis longtemps demandé ce que j'avais pu faire jusqu'au jour où j'ai fait le lien avec vous : il devenait fou chaque fois que nous dansions ensemble. Il était jaloux.

A ces mots, Anaïs avait cherché Lindsay dans la salle de bal, et comme leurs regards restaient soudés, le souvenir de leur voyage en attelage lui était revenu tout d'un coup et son cœur s'était mis à palpiter comme un papillon pris au piège dans un bocal.

Le déclic de la porte de communication interrompit net ses pensées. Anaïs ouvrit les yeux et découvrit Lindsay adossé à la porte, sa chemise blanche ouverte. Ses cheveux étaient ébouriffés et une barbe naissante ombrait ses joues.

– Une fois encore, vous m'avez mis à genoux, Anaïs. Vous m'avez consumé.

Elle garda le silence de peur de se trahir. Ses lèvres tremblantes étaient prêtes à laisser échapper le cri d'amour qui résonnait dans son âme.

Il avança vers elle.

– Je ne cesserai jamais de vous aimer, de vous attendre, de vous désirer..., murmura-t-il, répétant mot pour mot ce qu'il lui avait dit dans l'attelage. Je vous appartiens pour toujours.

Il était le seul homme à exercer ce pouvoir sur elle, le seul à l'amener à souhaiter l'impossible. Anaïs était lasse de se battre contre elle-même, de nier son désir.

– Vous n'avez jamais failli, mon ange ? Vous n'avez jamais trébuché ?

Elle baissa les yeux. Si, elle avait failli. Mais il ne le savait pas.

– J'ai été faible cette nuit-là, reprit-il à voix basse. Ça n'avait rien à voir avec le sexe ou avec Rebecca. C'est mon désir pour vous qui m'a fait perdre pied. J'ai respiré l'encens mêlé d'opium et je suis tombé dans le piège qu'on me tendait. C'est la drogue qui m'a troublé l'esprit, pas Rebecca. J'espère que vous n'en doutez pas.

Il caressa sa gorge pâle. Anaïs ferma les yeux, parcourue par une onde de volupté. Elle adorait la sensualité familière de ses longs doigts sur sa peau.

– Il y avait d’innombrables tentations à Cambridge – l’alcool, les femmes, le jeu... Il aurait été si facile de succomber aux mêmes vices que mon père. Alors j’ai choisi l’opium. On m’avait dit que sa fumée faisait dormir et rêver. Quel mal y a-t-il à cela, surtout si ces rêves étaient érotiques et me parlaient de vous ?

Anaïs ouvrit lentement les yeux. Il la dévisageait avec un mélange d’adoration et de désir et elle se sentit fondre d’amour sous ce regard fervent.

– Ensuite, j’ai continué parce que l’opium effaçait mes angoisses et mes doutes. J’avais si peur de ne pas être digne de vous. Et je vous désirais. Dieu, je vous désirais tant ! Vous incarniez mon idéal féminin, ma perfection. Vous étiez ma meilleure amie et je voulais que vous deveniez mon amante.

Elle ne put s’empêcher de presser sa joue contre sa paume comme il prenait son visage entre ses mains.

– La toute première fois que je vous ai embrassée, j’ai su qu’il n’y aurait jamais d’autre femme que vous. J’aime votre sourire, la façon dont vous plissez les yeux quand vous riez, les reflets d’or que le soleil allume dans vos cheveux, les boucles folles qui s’échappent de votre chignon quand vous galopez dans le vent – j’adore repousser ces petites mèches en arrière, juste pour avoir un prétexte pour vous toucher.

– Lindsay, chuchota-t-elle d’une voix rauque et suppliante.

Elle ne pouvait en entendre davantage. Il la torturait.

– Plus de secrets entre nous, murmura-t-il. Aujourd’hui, je veux tout vous dire. Savez-vous depuis combien de temps je vous aime ? Je me suis tu pendant des années parce que j’avais peur. Je savais le peu d’estime que vous aviez pour mon père et je ne voulais pas que vous ayez le même mépris pour moi. J’ignorais tout de vos sentiments, alors j’essayais d’endormir mon désir et ma souffrance en prenant de l’opium. J’étais faible, je m’en rends compte à présent. Vous n’avez jamais été faible? demanda-t-il, son souffle caressant sa joue et provoquant une cascade de frissons de sa nuque jusqu’au creux de ses reins.

Oh, si, elle avait été faible. D’une faiblesse impardonnable.

– Avez-vous déjà été faible, Anaïs ?

– Oui. Je suis faible, maintenant.

– Montrez-le-moi.

Il la fit se lever.

– Soyez faible, Anaïs. Pour moi.

Il la souleva dans ses bras, l’emporta vers le lit et s’y assit en la gardant sur ses genoux. Ses mains coururent dans ses cheveux, ôtant une à une les épingle qui retenaient son chignon. Puis il enfouit les doigts dans ses cheveux dénoués et attira son visage vers le sien jusqu’à ce que leurs bouches se frôlent.

– Embrassez-moi, mon ange. Aimez-moi.

Son baiser lui vola son souffle. Anaïs renonça à nier plus longtemps son désir. Elle devenait faible chaque fois qu'elle était en présence de Lindsay. Elle n'avait pas la force de lutter. Qu'y avait-il de mal à se donner à un homme qu'elle désirait ? Un homme qu'elle aimait depuis toujours ?

Elle sentit sa main remonter le long de sa jambe gainée de soie jusqu'à sa jarrettière et son cœur s'affola.

– Vous êtes ma drogue. C'est vous que j'ai besoin de sentir couler dans mes veines, murmura-t-il contre sa bouche.

Il dégrafa lentement sa robe.

– Vous vouliez savoir quelles sensations me procure l'opium.

Il dénuda ses épaules, puis fit descendre son corsage jusqu'à sa taille.

– Quand il circule dans mes veines, je me sens euphorique, apaisé et excité tout à la fois. Mes démons n'existent plus.

Son regard se riva sur ses seins que son corset offrait à ses yeux affamés.

– Je ressens exactement la même chose quand je fais l'amour avec vous.

Anaïs leva vers lui un regard exalté. Lindsay ne lui avait jamais parlé avec cette sincérité.

– Vous me rendez heureux, euphorique. Sauvez-moi de mes démons, Anaïs. Laissez-moi me perdre en vous.

– Oui.

Il prit son visage entre ses mains. Le désir étincelait dans ses yeux.

– Vous me donnez envie de me dépasser. Je **veux** être un homme dont vous puissiez être fière.

Anaïs se sentit happée par un vertige qu'elle ne connaissait que trop bien.

– Moi aussi, je vous désire, Lindsay. Et je veux tout de vous. Tout.

Il inclina son visage vers le sien, captura sa bouche et, pour la première fois depuis son retour de Constantinople, Anaïs s'abandonna complètement à ses émotions.

Lindsay l'embrassa lentement, l'incitant à lui répondre par un jeu d'une sensualité délicieuse, taquinant sa langue, se déroband puis l'excitant de nouveau jusqu'à ce qu'elle geigne doucement et cède à ses exigences.

Il dévora du regard ses seins pâles et appétissants qui saillaient sous le corset. Il caressa d'un doigt leur rondeur parfaite, baissant légèrement la mousseline immaculée afin de dégager ses tétons. Elle bascula la tête en arrière avec un soupir qui était une invite.

– Offrez-vous à moi, Anaïs.

Elle leva les mains au-dessus de sa tête et dénoua les cordons qui retenaient les rideaux du

baldaquin. La soie se déploya, diffusant autour d'eux une douce pénombre, transformant le lit en une chambre secrète, un peu mystérieuse, comme un harem privé. La soie couleur sable, associée à la lumière dorée des bougies, répandait une lumière ambrée sur la peau d'Anaïs – un peu comme un coucher de soleil en Turquie. Mais ici, Lindsay n'avait nul besoin d'une maîtresse lascive ou du brouillard enivrant de l'opium – pas alors qu'Anaïs était auprès de lui.

Capturant son regard, elle baissa son corset pour faire jaillir ses tétons de la mousseline. Puis elle prit l'un de ses seins au creux de sa paume et l'offrit à sa bouche affamée.

Lindsay sentit le sang battre follement à ses tempes. Jamais il n'avait été submergé par un tel désir. Il happa la pointe rose et gonflée et la caressa jusqu'à ce qu'elle ondule de plaisir et se frotte contre lui en gémissant.

– Lindsay ! balbutia-t-elle en tremblant.

– Pas encore, dit-il d'une voix rauque en continuant à la tourmenter.

Elle agrippait ses épaules en haletant de bonheur. Sans lui laisser le temps de reprendre ses esprits, il l'allongea sur le lit et la dévêtit. A travers les rideaux, la flamme des bougies projetait des ombres mouvantes sur ses jambes pâles et ses courbes féminines. Lindsay posa la paume de sa main sur son ventre et la fit glisser lentement. Quand il atteignit le triangle de boucles dorées, elle poussa un petit cri et se cambra. Mais il la fit rouler à plat ventre.

Il parcourut d'un regard enfiévré la ligne souple de son dos et suivit du doigt le sillon de sa colonne vertébrale. Elle fut parcourue d'un long frisson tandis qu'il prolongeait sa caresse jusqu'au creux de ses reins. Ses fesses voluptueuses se contractèrent quand il les prit en coupe dans ses paumes. Elle gémit, le visage pressé contre les draps.

Si belle, si magnifique, songea-t-il. Et tout à lui.

Anaïs sentit un souffle d'air sur sa nuque et vit les bras tendus de Lindsay, de part et d'autre de ses épaules. Il était à califourchon au-dessus d'elle. Elle sentit ses cuisses musclées de part et d'autre des siennes, la chaleur de son corps contre sa peau nue. Elle poussa un petit gémissement impatient et retint son souffle quand il frôla son dos avec son torse. Elle ondula des hanches pour essayer d'apaiser le désir presque douloureux qui lui nouait le ventre.

Elle sentit la douceur sensuelle de sa langue sur sa peau et ferma les yeux de plaisir, frissonnante, le cœur battant à tout rompre tandis qu'il prolongeait sa caresse jusqu'à ses reins puis remontait vers sa nuque.

– Je veux vous caresser.

Il recula et fit glisser la paume de sa main le long de son dos puis sur ses fesses comme s'il évaluait une captive sur un marché. Anaïs frémit d'excitation, s'imaginant son esclave – son esclave sexuelle.

Il lui enserra la taille de ses mains et la guida à quatre pattes devant lui. Elle respira plus vite. Elle tremblait, non pas de peur ou d'embarras, mais d'excitation.

– Je veux vous explorer.

Anaïs sentit son doigt s'insinuer entre ses fesses, et glisser jusqu'à son sexe frémissant.

– Je veux vous contempler.

Il lui écarta les cuisses et effleura d'un doigt ses boucles dorées.

– Je veux vous goûter.

– Oui, chuchota-t-elle d'une voix haletante. Oh, oui !

Elle serra convulsivement les poings tandis qu'il passait son visage entre ses cuisses et écartait d'un doigt ses replis les plus intimes. Un cri étranglé monta de sa gorge, mais Lindsay lui immobilisa les hanches pendant que sa bouche se pressait sur son sexe palpitant. Il la dévora de longues minutes pendant qu'elle ondulait en gémissant de plaisir.

– Je lis les signaux que m'envoie votre corps, Anaïs, murmura-t-il. Il me crie qu'il m'appartient. Je veux vous entendre le dire.

Anaïs était l'esclave de ses sens, désormais. Juste pour cette nuit, elle voulait être tout ce que Lindsay désirait.

– Je vous appartiens, chuchota-t-elle d'une voix hachée par le désir – avant d'ajouter en elle-même : Pour cette nuit, mon corps et mon âme vous appartiennent... juste pour cette nuit...

Leurs regards se rencontrèrent et elle vit dans le sien brûler une flamme d'une telle intensité que son ventre se noua.

– Etes-vous prête à m'accueillir en vous, mon ange ?

Elle hocha la tête et ferma les yeux pendant qu'il se redressait puis lui enserrait la taille d'un geste possessif. Il la pénétra d'un mouvement impérieux et commença à aller en elle, lentement d'abord, puis plus vite, plus fort. Anaïs cria son prénom et se mit à onduler contre lui, épousant son rythme. Il enfouit son visage au creux de son épaule et lui chuchota des mots érotiques à l'oreille. Des mots qui enflammaient son désir et la propulsaient toujours plus haut.

Voyant qu'il ne pourrait pas résister encore très longtemps, Lindsay se dégagea, s'adossa à la tête du lit et invita Anaïs à le rejoindre. Il enfouit sa main dans ses cheveux pendant qu'elle s'asseyait à califourchon sur lui et gronda de désir en sentant son sexe humide se frotter contre sa cuisse.

Ses pommettes étaient empourprées, ses yeux bleus étincelaient dans la pénombre. Il regretta qu'il n'y ait pas davantage de lumière, mais il dut reconnaître que la flamme frémissante de la bougie donnait à la scène une tonalité extraordinairement érotique. Dans ces ombres fluctuantes, Anaïs était la tentation incarnée. Il était sur le point de perdre son contrôle et il ne le voulait à aucun prix.

Jusqu'à présent, chacune de leurs étreintes avait été frénétique et passionnée. Cette nuit, il voulait que ce soit lent et voluptueux.

– Dites-moi que vous avez envie de moi, demanda-t-il en lui enserrant la taille de ses deux

mains.

– Je vous désire, Lindsay. Plus que tout au monde.

Il la souleva et la fit glisser lentement sur son sexe bandé. Jamais il n'avait connu quelque chose d'aussi intense, jamais il n'avait ressenti une telle impression de plénitude. Comme il la regardait onduler sur lui, il se rendit compte que sa faim était enfin apaisée, son âme comblée. Il l'aimait et ce n'était qu'une question de temps avant qu'elle s'autorise de nouveau à l'aimer.

Il ne serait jamais las d'elle, songea-t-il tandis qu'elle épousait son rythme. Il ne se rassasierait jamais de la voir ainsi, abandonnée, le regard enfiévré, ses cheveux répandus sur ses épaules.

– Maintenant, gronda-t-il en accélérant ses mouvements jusqu'à ce qu'elle se mette à crier de volupté.

Anaïs eut le sentiment qu'elle allait mourir de plaisir. Elle enfonça ses ongles dans les épaules de Lindsay, appelant de ses vœux l'apaisement que lui seul pouvait lui donner. Elle ne pensait plus à se préserver, seulement au plaisir qu'il lui procurait.

Il pressa son clitoris, l'amenant de plus en plus haut sur la crête du plaisir. Il attendit de la voir succomber aux spasmes de l'extase avant de s'abandonner à son tour.

– Je vous aime, Anaïs, murmura-t-il en la serrant ardemment contre lui.

L'euphorie de la passion s'évanouit, la laissant glacée, au bord des larmes. Je voudrais que vous ne m'aimiez pas, Lindsay, songea-t-elle. Ce serait plus facile si nous pouvions nous haïr mutuellement. Mais alors nous n'aurions pas vécu ces moments magiques.

Il referma son bras autour de sa taille d'un geste possessif quand elle voulut s'éloigner. Il rabattit la couverture sur eux et serra Anaïs tout contre lui.

– Vous m'appartenez, mon ange, murmura-t-il. Vous ne me quitterez pas cette nuit. Ni aucune autre nuit à venir.

Chapitre 18

Anaïs se réveilla de bonne heure et jeta aussitôt un coup d'œil au corps roulé en boule à ses côtés. Ann dormait à poings fermés.

Elle devait regagner sa chambre au plus vite, avant que les domestiques découvrent qu'elle avait découché. Lindsay serait-il parti ? Il était profondément endormi quand elle s'était éclipsée sur la pointe des pieds. Pourvu que Louisa ne soit pas déjà entrée dans sa chambre pour la réveiller...

Le bruit d'une galopade résonna dans la cour. Anaïs se leva d'un bond et courut à la fenêtre juste à temps pour voir Lindsay s'éloigner dans la lumière de l'aube. Son cœur se serra. Leur nuit d'amour était loin. Avec le jour resurgissaient la sinistre réalité et le sentiment angoissant de s'être aventurée sur un terrain dangereux.

Anaïs noua rapidement la ceinture de son peignoir, tourna les yeux vers sa sœur toujours endormie et se faufila dans le couloir. Une fois dans sa chambre, elle poussa un soupir de soulagement. Louisa ne s'était pas manifestée. Lindsay avait sommairement refait le lit, effaçant les signes de leurs ébats. L'oreiller avait conservé l'empreinte de sa tête et Anaïs se surprit à le presser contre son visage pour respirer son odeur.

En repoussant la couverture, elle découvrit un message sur le drap et reconnut l'écriture ferme et élégante de Lindsay.

Plus de secrets entre nous. Je vous ai dévoilé les miens la nuit dernière. L'heure est venue de me révéler les vôtres.

Le papier glissa de ses doigts glacés. Avait-il tout deviné ? Non, impossible. Mais il avait compris qu'elle lui cachait quelque chose.

Oh, mon Dieu ! songea-t-elle avec effroi. Et s'il venait à tout découvrir ? Elle ne voulait surtout pas le faire souffrir. Mais si jamais il apprenait de quelle manière Garrett et elle l'avaient trahi, il serait anéanti.

Affolée, elle écrivit un mot à Garrett. Il fallait qu'elle le voie. Elle avait besoin qu'il la rassure. Ensemble, ils imagineraient un plan pour empêcher Lindsay de percer leur sombre secret.

La bûche s'effondra dans l'âtre alors que Lindsay s'asseyait près de la cheminée pour se réchauffer. Un vent glacial s'était levé, traversant la maison de part en part.

Il avait galopé à bride abattue dans l'espoir d'échapper à ses pensées, mais elles l'avaient poursuivi à travers la forêt et sur les chemins menant au village. A présent, il était transi, épuisé par sa chevauchée, mais l'angoisse qui l'avait étreint en se réveillant seul dans le lit d'Anaïs ne s'était pas apaisée. Il avait eu le sentiment d'une trahison en s'apercevant qu'elle avait profité de son sommeil pour le quitter.

– Votre thé, milord, murmura la servante.

Elle déposa le plateau en argent sur le guéridon et le servit.

– Merci.

Il but une gorgée de thé brûlant.

– Où sont-ils tous passés ? La maison est très silencieuse.

– Lady Weatherby et lady Darnby sont retournées chez la couturière afin de commander une autre robe pour lady Ann, expliqua Mary.

Lindsay mourait d'envie de savoir où était Anaïs, mais demanda plutôt des nouvelles de lord Darnby.

– Il va beaucoup mieux, je crois, répondit la servante en lui présentant une assiette de petits gâteaux. Il est venu s'asseoir quelques minutes dans cette pièce ce matin. Son visage avait retrouvé des couleurs et il semblait avoir meilleur moral.

Lindsay hocha la tête et goûta un biscuit saupoudré de sucre glace.

– Et lady Anaïs ? demanda-t-il finalement.

– Je ne l'ai pas vue aujourd'hui. Dois-je m'en enquérir auprès de sa femme de chambre ?

– Non. Je demandais ça comme ça...

– En ce cas, si vous me le permettez, je vais retourner dans la cuisine aider Cook à préparer le dîner.

La porte se referma derrière elle et Lindsay se renversa dans son fauteuil, le visage fermé. Anaïs l'évitait-elle ? Avait-elle la moindre idée des pensées effrayantes qui lui traversaient l'esprit ?

Non, bien sûr que non. Il avait peine à y croire lui-même. Et pourtant, il ne parvenait pas à dissiper le sentiment de malaise qui l'habitait. C'était pour cela qu'il s'était rendu dans la librairie de William Crosby, pour acheter un manuel de médecine.

Il contempla la couverture noir et or.

Une dissertation sur le corps humain.
Description et fonctionnement. Maladies et anomalies,
par le Dr Samuel Stuart.

Par où commencer ? Comment savoir si ses recherches aboutiraient quelque part, et d'ailleurs, avait-il réellement envie de savoir ce qu'Anaïs lui cachait ?

– Quel temps !

Lindsay leva les yeux de l'ouvrage. Son père venait de prendre place en face de lui.

– Ce froid fait grincer ma vieille carcasse, grogna le marquis de Weatherby en saisissant le plaid posé sur le dossier de son fauteuil.

– La température est glaciale, c'est vrai, acquiesça-t-il tandis que son père arrangeait la couverture sur ses genoux.

A quel moment le marquis de Weatherby était-il devenu un vieillard ? se demanda-t-il avec un sentiment de malaise.

– Quoi ? gronda son père en se servant du thé. Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

– De quelle façon ?

– Comme un vieux ramolli !

Lindsay ramena les yeux sur son livre.

– Désolé. Loin de moi l'idée de vous considérer comme un...

– Ha ! Le seul ramolli dans cette maison, c'est cet imbécile de Darnby ! grommela Weatherby.

J'en ai plus qu'assez de lui et de toute sa clique !

Lindsay réprima un sourire. Pas plus tard qu'hier au soir, pendant le bal, son père avait clamé haut et fort qu'il ne s'était jamais autant amusé que depuis que sa maison grouillait d'invités. Mais il fallait dire qu'il était fin soûl quand il avait tenu ces propos enthousiastes...

– Qu'est-ce que vous lisez là ? J'espère que ce n'est pas une de ces niaiseries écrites par Scott? Vous feriez mieux de vous renseigner sur les techniques d'élevage si vous comptez faire reproduire la merveille que vous avez ramenée de Turquie.

C'était pourtant vrai ! Lindsay avait complètement oublié qu'il était rentré en Angleterre avec l'idée de lancer un programme d'élevage à Eden Park. Mais avec tout ce qui s'était passé depuis son arrivée, son projet lui était sorti de la tête. C'était tout juste s'il était capable de se rappeler que demain, on fêterait la nouvelle année !

– Alors, de quoi s'agit-il ? grommela son père. Un ouvrage sur les techniques d'élevage ?

– En réalité, c'est un manuel médical.

Une étrange expression passa sur le visage de son père, puis il détourna la tête et fixa le feu dans la cheminée. Il resta silencieux – presque pensif – tandis qu'il regardait les flammes ondoyer. Lindsay s'apprêtait à prendre congé quand son père braqua son regard sur lui.

– J'ai toujours préféré un bon feu de bois à la chaleur des poêles à charbon. Autrefois, je pouvais passer des nuits entières à contempler des braises.

– Et que voyiez-vous ?

– Des fantômes du passé.

Lindsay déglutit péniblement. Il aurait préféré rompre l'intimité de cet échange mais n'y parvenait pas. Il était enfant la dernière fois qu'il avait vu son père aussi grave – et sobre.

– Vous êtes sur une mauvaise pente, mon garçon. Je le sens, j'en suis passé par là, moi aussi.

Lindsay eut beau feindre de se replonger dans sa lecture, son père poursuivit :

– Vous êtes livide et vos yeux sont cernés, comme si vous n'aviez pas dormi depuis des semaines.

– Ce n'est rien, je...

– Ne me mentez pas ! siffla le vieux marquis. Vous n'avez jamais cherché à me ménager alors ne commencez pas maintenant ! Vous êtes en train de mourir à petit feu à cause de cette fille, et ça me navre. Comme de savoir que vous fumez de l'opium pour oublier.

Lindsay tourna vers son père un regard horrifié.

– Vous croyez que j'ai développé une forme de... de dépendance ? C'est faux ! J'aime

consommer de l'opium de temps à autre, c'est vrai, mais je n'en ai pas besoin.

– Oui, oui, c'est exactement ce dont j'essayais de me persuader au début. Et puis, avant même d'avoir eu le temps de comprendre comment c'était arrivé, l'alcool était devenu vital pour moi.

– Je ne suis pas dépendant. Je ne suis pas comme vous!

– Ah, nous y voilà. Cela a toujours été votre obsession, n'est-ce pas ? Ne pas me ressembler. Je l'ai toujours su – même quand vous n'étiez encore qu'un petit garçon, je le sentais – votre dégoût, votre désapprobation – votre peur.

« Je ne veux pas devenir comme lui. Je ne veux pas faire du mal à ceux que j'aime et ne me soucier que de mon propre plaisir. » Il avait seize ans quand il avait fait cet aveu à Anaïs d'une voix étranglée. Elle lui avait pris la main et l'avait serrée très fort dans la sienne. « Ça n'arrivera pas, Lindsay », lui avait-elle répondu. « Vous n'êtes pas comme lui. Vous ne le serez jamais. »

– Je sais que je n'ai pas été un bon père, comme celui de Broughton, ou même comme cette chiffé molle de Darnby. Je me doute que je heurtais votre nature sensible, mais Dieu m'est témoin que je n'ai jamais voulu que vous suiviez mon triste exemple. Je n'ai peut-être pas réussi à aimer votre mère mais je vous ai toujours chéri, mon fils.

Lindsay resta sans voix, le regard fixé sur cet homme qu'il connaissait à peine. En trente ans, pas une fois son père ne lui avait témoigné la moindre affection. Et voilà que...

– J'ai été comme vous. J'ai aimé une femme et je l'ai perdue. Moi aussi, j'ai été poursuivi par mes démons. Je me suis mis à boire quand la femme que j'aimais m'a trahi. L'alcool était la seule chose qui rendait ma souffrance supportable. La seule qui m'empêchait de penser à elle nuit et jour, semaine après semaine. Vous aussi, vous avez trouvé le remède miracle.

– Ce n'est pas pour ça...

– Alors pourquoi ?

Lindsay détourna les yeux. Il avait honte de ce qu'il allait révéler, mais il n'y avait pas d'autre réponse possible. C'était malheureusement la vérité.

– Parce que j'ai été faible toute ma vie. J'avais tellement peur d'être à votre image et je sentais le démon de la tentation me mordre les mollets à chaque pas. Je me battais de toutes mes forces pour résister, mais il y avait des jours où j'avais l'impression que c'était un combat perdu. Je ne voulais pas devenir comme vous : un ivrogne qui ne tient pas sur ses jambes et lutine tout ce qui passe. Je ne voulais pas entendre ma femme pleurer la nuit parce qu'elle m'avait surpris au lit avec une servante ou en train de flirter avec une de ses amies.

Lindsay serra les poings pour essayer de contrôler la rage et l'émotion qui menaçaient de le submerger.

– Je ne pouvais pas supporter l'idée qu'Anaïs me regarde comme elle vous regarde quand vous êtes ivre. Je ne voulais pas voir le dégoût dans ses yeux. Je ne voulais pas la détourner de moi comme vous avez détourné ma mère de vous ! Ça, plutôt mourir ! gronda-t-il en frappant l'accoudoir de son poing fermé.

Il prit une profonde respiration et croisa le regard dur de son père.

– C'est alors que j'ai découvert l'opium. Je me suis dit que si je ne devenais pas alcoolique,

comme vous, et si je ne courais pas après tout ce qui portait un jupon, comme vous, je pourrais échapper à mon destin. Je croyais sincèrement qu'un jour je serais digne d'Anaïs et que je réussirais à me libérer de mes démons. L'opium m'apparaissait comme un plaisir innocent, un simple dérivatif. Je me suis rendu compte trop tard qu'en réalité je me servais de cette drogue pour contrôler ce que je suis vraiment : votre fils.

Son père cilla une fois, deux fois, comme sous l'effet d'une soudaine émotion. Puis il ramena son regard vers les flammes.

– Vous n'allez probablement pas le croire, murmura-t-il au bout d'un long silence, mais je méprise l'image que je vous ai donnée pendant toutes ces années. Je hais l'idée du piètre modèle que j'ai été pour vous. Mais je n'y peux plus rien changer. Mon destin est scellé. En revanche, il n'est pas trop tard pour vous.

Il reposa sa tasse d'un mouvement brusque.

– Laissez-moi vous dire deux ou trois vérités à propos des femmes comme Anaïs. Elles incarnent le rêve de tout homme : une lady le jour et une ensorceleuse la nuit. Quel homme n'a pas eu ce fantasme ? Je ne suis pas différent. Autrefois, je suis tombé amoureux d'une beauté comme Anaïs. Je l'aimais comme un fou, je la désirais, et elle disait me désirer aussi. Elle s'est donnée à moi et ensuite elle est allée raconter à son papa que je l'avais forcée. Elle a menti et elle m'a montré son vrai visage, celui d'une hideuse étrangère, haineuse. Ensuite, elle a épousé un duc et elle m'a oublié. Mais pas moi. Chaque fois que je fermais les yeux, je la voyais. Je sentais ses caresses et c'était une torture insupportable.

Son père respirait vite, les mains crispées sur les accoudoirs de son fauteuil.

– Votre Anaïs est de la même engeance, mon fils. Elle vous dira « non » d'un air vertueux alors même qu'elle retrousse ses jupes. Et puis, une fois la passion retombée, elle vous jettera parce que vous ne correspondez pas à l'image qu'elle s'est faite de l'homme idéal. Et les souvenirs vous hanteront. Je connais trop bien vos souffrances, grommela-t-il en pointant un doigt tremblant vers Lindsay. Cette sirène est en train de faire de votre vie un enfer. Oubliez-la ! Elle ne vous apportera que du malheur.

– Ma vie sans elle est un enfer.

– Vous n'avez pas entendu ce que j'ai dit ? Elle ne vous a jamais appartenu, sauf dans votre imagination. Oubliez-la avant qu'elle ne vous détruise !

– Sauf votre respect, père, mes sentiments pour Anaïs ne vous regardent pas.

– Très bien, alors tant pis pour vous ! Je ne voulais pas, mais vous me forcez à vous le révéler. Broughton et elle vous ont trahi !

Lindsay regarda son père, totalement hébété. Plus les secondes s'égrenaient, plus l'épouvante infiltrait son cerveau tel un lancinant goutte-à-goutte.

– Je suis désolé, marmonna son père en se levant. Je sais ce qu'elle représente pour vous. Je l'ai compris le soir où je vous ai surpris dans l'écurie et que vous avez essayé de me faire croire qu'elle n'était pas là, avec vous. Votre passion pour elle se lisait sur votre visage. Mais quand je me suis retourné et que je l'ai vue, j'ai su qu'elle ne vous aimait pas autant que vous l'aimiez.

– Vous mentez !

– Son affection est intéressée, mon fils ! Ce n'est pas de l'amour. Je ne peux pas vous regarder dépérir pour quelqu'un qui n'en vaut pas la peine ! Elle n'est pas celle que vous croyez et il est grand temps que vous vous en rendiez compte !

Son père serra les lèvres.

– Les gens me prennent pour un ivrogne, et c'est ce que je suis. Mais ça ne m'empêche pas d'avoir des yeux pour voir. Demandez-lui donc ce qu'elle met tant d'application à vous dissimuler et rappelez-vous que vous vous êtes toujours comporté comme un gentleman avec elle.

Ses paroles résonnèrent dans la tête de Lindsay bien après que la porte se fut refermée sur lui. Mais de quoi parlait-il, qu'avait-il vu ? Son père n'était pas dans son état normal. L'alcool avait altéré son jugement depuis bien longtemps. S'il y avait une chose au monde dont Lindsay était sûr, c'était de la droiture d'Anaïs et de son incapacité à mentir.

Et pourtant ne venait-il pas d'acheter un ouvrage médical pour tenter de comprendre de quelle mystérieuse maladie elle souffrait – une maladie dont elle refusait de lui révéler la nature.

Avec un soupir, il ouvrit le manuel et le feuilleta pendant ce qui lui parut être des heures. Il déchiffra des pages et des pages jusqu'à ce que les mots finissent par se brouiller devant ses yeux. Finalement, il arriva à un chapitre intitulé **Problèmes sanguins**. Il survola les différents paragraphes jusqu'à ce qu'un passage l'arrête net.

Anémie : appauvrissement du sang et des forces vives de tout le corps. Elle peut se traduire par des saignements externes ou internes, un essoufflement général accompagné d'une soudaine pâleur et de malaises. Si elle n'est pas traitée, l'anémie peut causer des dommages cardiaques irréversibles et entraîner la mort. On la combat grâce à un régime à base de viande rouge et d'abats...

Lindsay leva les yeux de la page, le cœur étreint par une sourde angoisse. Anaïs avait tous les symptômes, y compris cardiaques. Combien de fois avait-il été saisi par sa pâleur, comme si elle n'avait plus de sang dans les veines ? Combien de fois lui était-elle apparue à bout de souffle ? L'image de la jeune femme s'obligeant à avaler des rognons au petit déjeuner s'imposa à lui et il reprit sa lecture pour essayer de comprendre comment quelqu'un pouvait s'anémier au point que son cœur en souffre.

Cette maladie est surtout répandue chez la femme en âge de porter des enfants. Elle peut du reste être consécutive à une fausse couche ou à la naissance d'un enfant. L'accouchement est l'une des premières causes d'anémie chez des femmes qui jouissaient d'une parfaite santé avant la conception.

Broughton et elle vous ont trahi... Lindsay eut brusquement l'impression qu'une tenaille s'enfonçait dans son ventre et lui tordait les entrailles. Il faillit avoir la nausée en repensant brusquement au ventre arrondi d'Anaïs. L'accouchement est l'une des premières causes d'anémie chez les femmes qui...

– Pardon de vous déranger, milord...

Worthing, leur majordome, toussota discrètement.

– Lady Anaïs a demandé à l'un des valets de pied de porter un message à lord Broughton. Elle a fait seller sa jument il y a de cela une heure. Je... j'ai pensé que vous voudriez le savoir, conclut-il

avec embarras.

– Merci, Worthing, répondit Lindsay d’une voix mécanique. Vous avez très bien fait.

– Dois-je demander que l’on fasse seller l’étalon ?

Lindsay regarda le livre ouvert sur ses genoux et se leva d’un mouvement brusque.

– Oui.

Le moment est venu de découvrir votre secret, Anaïs.

Chapitre 19

– Que se passe-t-il ? demanda Garrett en aidant Anaïs à descendre de cheval. Je suis fou d'inquiétude depuis que j'ai reçu votre message. Vous vous sentez plus mal ?

– Non, ce n'est pas ça, murmura-t-elle en serrant son mouchoir roulé en boule dans sa main. Je crois qu'il a deviné... Oh, mon Dieu, Garrett, je crois que Lindsay a tout découvert !

Le soulagement se lut sur les traits de Garrett, et il lui enlaça les épaules d'un geste apaisant.

– Voyons, c'est impossible. Vous êtes simplement à bout de nerfs. D'après mon frère, c'est tout à fait normal dans votre état.

– Vous ne comprenez pas... Je ne veux pas le faire souffrir.

– Oh, je sais, murmura-t-il avec une pointe d'amertume.

– Et je ne veux pas vous faire du mal à vous non plus, sanglota-t-elle. Je vous le jure, Garrett ! Je n'ai jamais eu l'intention de vous blesser ou de me servir de vous pour atténuer la peine que Lindsay m'avait faite.

– Calmez-vous. Vous êtes bouleversée. Il ne faut pas vous mettre dans des états pareils. Ce n'est pas bon pour vous.

Anaïs laissa Garrett l'emmener vers le cottage.

– Je vais vous préparer du thé. Vous êtes glacée. Et toute pâle. Vous n'avez pas bien dormi ?

Anaïs fondit en larmes. L'expression de Garrett s'adoucit et il la prit dans ses bras.

– Tout ira bien... Allons, nous allons réfléchir ensemble à un plan. Vous pouvez compter sur moi. Je vous en fais la promesse. Quoi qu'il arrive, je serai à vos côtés. Alors gardez confiance.

La selle craqua quand Lindsay mit pied à terre. Sultan hennit et secoua la tête. Lindsay plongea la main dans la poche de sa veste, en sortit trois morceaux de sucre et les présenta à l'étalon, paume ouverte. L'animal les renifla avant de les prendre. Lindsay le laissa sur place et marcha silencieusement dans la neige.

Il était venu espionner la femme qu'il aimait. Tandis qu'il la suivait à travers bois jusqu'à ce petit cottage isolé, à la lisière de la propriété de Broughton, il avait dû prendre sur lui pour ne pas pousser Sultan au galop, la rattraper et lui demander pourquoi elle allait rejoindre Broughton dans un endroit aussi reculé. Mais s'il la brusquait, il risquait de ne jamais percer le secret qu'elle lui cachait.

Il écarta un entrelacs de branches, passa en dessous. Le cottage apparut. En deux enjambées, il se retrouva devant une fenêtre embuée par le gel. Il ne parvenait pas à calmer les battements de son cœur, terrifié à l'idée de ce qu'il allait découvrir derrière le carreau opacifié par le givre.

Il entendit le murmure de leur conversation avant même de les voir. La voix d'Anaïs s'éleva subitement, couvrant le timbre de baryton de Broughton. Il eut le sentiment qu'elle pleurait. Incapable de supporter cette torture une seconde de plus, Lindsay frotta le carreau avec son poing.

Lentement, comme par enchantement, l'image d'Anaïs apparut.

En la voyant ici, avec Broughton, dans ce petit cottage douillet, il se mit à trembler. Un chaos d'émotions – colère, frustration, désir, amour – faisait rage en lui. Il ne lui avait pas menti la nuit dernière quand il lui avait avoué qu'elle le consumait. C'était la vérité : sans elle, il n'était qu'une coquille vide.

Du coin de l'œil, il vit Broughton la prendre dans ses bras. D'un mouvement tout aussi naturel, elle se blottit contre lui, comme si l'étreinte de Garrett lui offrait le plus sûr des refuges. Malédiction ! C'était vers lui qu'elle se tournait autrefois. Mais depuis son retour, elle ne l'avait pas autorisé une seule fois à la tenir ainsi. Elle s'était donnée à lui avec passion, mais sans lui faire partager ses craintes ou ses larmes. Désormais, elle réservait ses confidences à Broughton.

Sa respiration embua la vitre et Lindsay l'essuya de nouveau avec son poing, élargissant les cercles pour voir mieux le décor.

Broughton conduisait Anaïs vers le lit en la tenant par la main. Lindsay resta pétrifié, incapable de bouger, de ciller ou même de respirer. Il pouvait seulement regarder avec une horreur mêlée de perversité Anaïs s'asseoir à côté de lui, l'autoriser à baisser la capuche de sa cape et caresser du doigt sa joue livide. Leurs bouches remuèrent. Il aurait donné n'importe quoi pour entendre ce qu'ils se disaient. Broughton lui serinait-il son amour ? Y répondait-elle favorablement ?

Il lui sembla voir une larme perler à ses cils et tomber sur sa joue. Il s'imagina, effaçant son désespoir par ses baisers jusqu'à ce qu'elle pleure, cette fois, de bonheur. Il ne pouvait s'empêcher de s'interroger sur la nature des larmes qu'elle versait en cet instant devant un autre. La jalousie lui transperça le cœur comme une lame tandis qu'il regardait celui qui avait été son ami presser ses lèvres sur la joue pâle d'Anaïs. C'était un homme amoureux, comprit-il, et il dut se retenir d'entrer dans le cottage comme un fou pour marteler le visage de Broughton avec ses poings jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une bouillie de chairs sanguinolentes.

Anaïs releva la tête et il vit ses lèvres s'entrouvrir – sur quoi ? Un sanglot ? Un cri de plaisir ? De désir ? De souffrance ? Puis, soudain, ses épaules furent agitées de soubresauts et elle enfouit son visage dans l'épaule de Broughton.

Ils s'assirent sur le lit, étroitement enlacés, tandis que Broughton la berçait doucement contre lui, la laissant donner libre cours aux émotions qui la submergeaient.

Il y avait quelque chose de si... profondément intime dans cette étreinte... S'était-elle déjà abandonnée ainsi dans ses bras ? se demanda Lindsay. Lui avait-elle déjà livré ses angoisses, sa détresse, avec cette spontanéité ? Ou était-ce lui qui avait toujours demandé son soutien, lui qui avait toujours eu besoin d'elle ?

Il essaya de se remémorer les occasions où il avait été amené à la consoler. Mais il ne se souvenait pas qu'elle ait sangloté dans ses bras avec un tel abandon. Non, jamais elle ne s'était montrée aussi vulnérable avec lui. Jamais elle n'avait jamais eu besoin de lui comme elle semblait avoir besoin de Broughton.

Pour la première fois depuis son retour de Constantinople, Lindsay commençait à se dire que c'était peut-être vrai, elle lui avait pardonné avant de passer à autre chose alors que lui-même restait incapable de tourner la page. Il ne pouvait se pardonner à lui-même, ni continuer à vivre sans elle. Sa vie ne méritait pas d'être vécue sans la lumière du sourire d'Anaïs, et la chaleur de

son corps contre le sien.

Un petit rire triste, mêlé d'un sanglot, lui parvint. En relevant la tête, il vit qu'Anaïs et Broughton s'étaient levés. Broughton essuya ses larmes d'un geste tendre avant de presser sa main dans la sienne. La porte du cottage s'ouvrit et les gonds rouillés grincèrent dans le silence tandis que leurs pas résonnaient sur le porche de bois. Lindsay attendit, le souffle suspendu...

– Bon, alors, vous viendrez dîner chez moi, ce soir, comme convenu ? demanda Broughton.

– Oui, acquiesça-t-elle d'une voix encore enrouée par les larmes.

– Tout ira bien, Anaïs. Il ne découvrira pas notre secret – je vous le promets.

– Je suis désolée de vous avoir arraché à votre travail. Je sais combien vous êtes occupé. C'est juste que...

Elle pressa son mouchoir sur ses lèvres, incapable de terminer sa phrase.

– Détendez-vous. Je me charge de Raeburn. Vous vous faites beaucoup trop de souci. Vous devez penser à votre santé. Il vous faut récupérer des forces.

Lindsay serra les poings tandis que les termes du manuel médical du Dr Stuart résonnaient dans son esprit. Fermant les yeux, il visualisa Anaïs. Son ventre un peu plus arrondi que la première fois où il l'avait vue nue dans l'écurie... Ses seins plus fermes, plus pleins... Et cette pâleur...

Comment avait-il pu être à ce point aveugle ?

– Merci, Garrett – pour tout.

– Chuut. Pas entre nous. Nous avons un lien qui nous relie l'un à l'autre, n'est-ce pas ?

Lindsay n'entendit pas sa réponse, il ne les vit pas marcher jusqu'à leurs montures ni s'éloigner dans le chemin. Le sang battait follement à ses tempes. Son père avait raison. Ils l'avaient trahi.

Lindsay ouvrit la porte du cottage d'un coup de pied et entra. Le parfum d'Anaïs flottait dans la pièce. Il regarda autour de lui. Il s'attendait à ce que les lieux soient à l'abandon, couverts de poussière et de toiles d'araignées. Après tout, Broughton ne logeait plus de personnel ici depuis près de trois ans. Mais le décor avait connu récemment de curieuses améliorations.

Le lit... n'était pas celui d'un garde-chasse. Broughton était généreux avec ses domestiques, mais tout de même pas à ce point. Le meuble était en acajou massif, les montants du baldaquin magnifiquement sculptés. La courtepointe de brocart et soie.

Bon sang, son propre lit à Eden Park n'était pas recouvert d'un tissu à moitié aussi précieux ! Non, ce n'était pas le lit d'un garde-chasse, mais un objet luxueux destiné à plaire à une femme.

Lindsay sentit sa bouche se serrer de dégoût tandis qu'il faisait glisser sa main gantée sur le brocart vert cendré. C'était un lit pour séduire. Pour faire l'amour. Avec un grondement, il serra le tissu délicat dans son poing. C'était donc à cela que servait ce cottage ? A abriter les ébats de Broughton et d'Anaïs ?

Une rage froide l'envahit. Il projeta la courtepointe sur le sol et contempla fixement les draps de soie sans même savoir ce qu'il cherchait. Les preuves de leur trahison ? Avait-elle rejoint

Broughton ici depuis qu'elle logeait à Eden Park ? L'avait-elle ensorcelé dans ce lit comme elle l'avait envoûté encore cette nuit ?

Pris d'une nausée, il se détourna et appuya son bras sur le manteau de la cheminée pour essayer de se ressaisir et de contrôler sa colère. Il connaissait déjà les réponses à ces questions. Elle avait rejoint secrètement Broughton ici – et leur petit manège durait probablement depuis des mois – car il ne pouvait plus se voiler la face : Anaïs portait l'enfant de Broughton.

Lindsay frappa du poing le manteau de la cheminée et pressa son front dans son bras replié en se maudissant d'avoir été à ce point aveugle. Qu'elle soit maudite ! La nuit dernière, elle l'avait rendu fou de bonheur et de plaisir, et pendant tout ce temps, elle portait l'enfant de Broughton !

Il recula d'un mouvement brusque et promena autour de lui un regard hagard. Il y avait une table de chevet à côté du lit, un livre sur le rebord en acajou. Des poèmes de Byron. Broughton les lui avait probablement lus alors qu'ils gisaient au milieu des draps, épuisés par l'amour.

Les dents serrées de rage, Lindsay ouvrit le tiroir pour y fourrer le recueil de poésies et aperçut un autre livre à l'intérieur, à moitié enfoui sous des feuilles de papier à lettres. Il n'hésita pas une seconde. Il se fichait éperdument de violer son intimité. Il méritait de connaître la vérité. Il s'était confessé à cette diablesse et, en échange, elle ne lui avait répondu que par des mensonges.

Dénouant le ruban qui fermait la reliure en cuir noir, il feuilleta les pages et se rendit compte qu'il s'agissait du journal intime d'Anaïs. Il alla directement à la dernière page et posa les yeux sur les dernières lignes. Le sang reflua de son visage.

Pourquoi a-t-il fallu que vous me trahissiez avec Broughton ? Pourquoi lui avez-vous donné ce que je désirais si ardemment de vous ?

Chapitre 20

Assise à sa coiffeuse, en corset et jupon, Anaïs attendait que sa femme de chambre achève de la coiffer. En observant son reflet dans le miroir, elle remarqua que, pour la première fois depuis plus d'un mois, ses joues avaient repris quelques couleurs.

Physiquement, elle se sentait mieux. Psychologiquement, en revanche, elle était complètement perdue. Sa rencontre avec Garrett, cet après-midi, n'avait pas réussi à la rassurer ni à apaiser ses peurs et ses doutes.

– Lady Anaïs, porterez-vous des perles dans vos cheveux ce soir ? demanda Louisa tout en piquant une épingle dans son chignon de boucles. C'est la nuit du réveillon, les convives feront peut-être assaut d'élégance ?

– Je ne crois pas, Louisa. Ce sera un souper très simple.

– Si vous le dites, mademoiselle.

– Un ruban suffira, je pense.

– Tout de même, peut-être pourrais-je ajouter deux ou trois plumes ? Elles s'harmoniseraient parfaitement avec votre tenue.

Anaïs tourna son regard vers la robe turquoise, déployée sur le lit.

– Lady Ann en a qui seraient ravissantes avec cette teinte, poursuivit Louisa. Le style oriental vous sied à ravir, si je peux me permettre.

– Très bien, murmura Anaïs.

Un jour, Lindsay l'avait appelée sa houri... Il lui semblait que des siècles s'étaient écoulés depuis ce fameux bal masqué, et pourtant, cela remontait à moins d'un an. Il s'était passé tant de choses en si peu de temps – tout était différent aujourd'hui.

Elle ferma les yeux tandis que Louisa piquait une autre épingle dans ses cheveux. Le visage de Garrett se matérialisa devant elle – beau, loyal, fidèle. Puis celui de Lindsay le remplaça et elle ouvrit les yeux pour le chasser de son esprit. Mais il refusa de disparaître et elle continua à le voir, incliné sur elle, le regard étincelant de désir.

Lindsay... Avec lui, elle avait succombé beaucoup trop souvent au plaisir. Même si elle l'aimait – et l'aimerait toujours – ils n'avaient aucun avenir ensemble. Trop de mensonges les séparaient. Parfois, la passion ne suffisait pas à cimenter un couple : il avait également besoin d'honnêteté, de franchise, de confiance réciproque. Et elle était trop lâche pour les lui donner.

– Je vais demander à lady Ann si elle veut bien vous prêter quelques-unes de ses plumes avant de finir de vous coiffer.

Anaïs leva les yeux vers le miroir et y vit Louisa qui l'observait, le regard interrogateur.

– Ce serait parfait, Louisa.

– Je n'en ai pas pour longtemps.

Anaïs inclina la tête, puis ramena son regard sur sa poitrine, largement dévoilée par le corset. L'image de Lindsay, inclinant son visage vers ses seins, jaillit de sa mémoire. Elle se remémora

son expression dans la lumière de la bougie et ne put s'empêcher de trembler.

Elle frissonna et frotta ses bras nus. Le chandelier diffusait un petit halo de chaleur, mais elle était glacée. Le froid n'y était pour rien. Elle se rappelait les lèvres de Lindsay happant la pointe dressée de son sein et la caressant jusqu'à ce qu'elle gémissse de plaisir.

La porte de sa chambre s'ouvrit derrière elle et elle ferma les yeux pour se ressaisir avant que Louisa ne la rejoigne. La porte se referma avec un claquement sec qui la fit tressaillir. Elle se figea.

Lindsay était adossé au battant, magnifique, d'une beauté presque sauvage. Sa veste noire était jetée sur son épaule, sa chemise blanche ouverte au col, dévoilant sa peau halée et l'amorce de la toison noire qui couvrait son torse et son ventre. Son pantalon ajusté et enfoncé dans des bottes noires cirées soulignait la ligne musclée de ses cuisses. Ses cheveux emmêlés par le vent, indisciplinés, tombaient en désordre jusqu'à ses épaules. L'espace d'un instant, elle le revit, nonchalamment allongé sous sa tente orientale, inhalant les vapeurs parfumées de l'opium au milieu des coussins de soie.

Aujourd'hui, une lueur étrange, qu'elle n'avait encore jamais vue dans son regard, étincelait dans ses yeux verts. Aurait-il fumé ce poison avant de venir ?

– Bonsoir, mon ange. Je suis ravi de vous trouver seule. Cela m'épargnera bien des désagréments.

Un cliquetis léger mais terrifiant résonna dans la pièce : Lindsay venait de fermer la porte à clé.

Le timbre de sa voix était bizarre – distant, presque grinçant. Anaïs sentit un frisson de peur lui nouer le ventre.

Il avança vers elle, en examinant au passage les lampes à pétrole allumées ici et là. Anaïs observa son manège et se demanda à quoi il pensait en cet instant, pourquoi l'éclairage semblait l'intéresser à ce point. Puis elle vit son regard se river sur elle, glisser vers son décolleté, plus bas, et elle sut ce qu'il contemplait : tout ce qu'elle avait tenté de lui cacher jusqu'ici.

– Vous avez allumé en grand, comme c'est aimable à vous. Je pensais que vous préféreriez la lumière discrète d'une bougie ?

– On ne peut pas s'habiller à la lueur d'une seule bougie.

– Non, mais on peut charmer – très efficacement, en fait.

Anaïs avala péniblement sa salive, sachant que le moment qu'elle redoutait était arrivé.

– Mon bel ange, chuchota-t-il en secouant lentement la tête.

– Je ne suis pas un ange.

– Mettons que vous êtes un ange déchu.

– Que voulez-vous, Lindsay ? demanda-t-elle calmement en baissant les yeux sur ses mains jointes devant elle.

– A votre avis ?

Elle leva son regard vers lui et le détourna aussitôt, incapable de soutenir la dureté de son expression.

– Je l’ignore, mais si vous êtes venu pour me torturer...

– Vous torturer ? railla-t-il avec un rire sinistre. Ha ! Vous ignorez le sens de ce mot. Vous n’avez jamais senti les griffes du désespoir lacérer votre âme. Vous n’avez jamais visité l’enfer.

Il garda les yeux rivés sur elle tandis qu’il jetait sa veste sur le lit.

– Levez-vous, je vous prie.

– Ce n’est pas le moment, Lindsay.

– J’ai dit...

Il s’interrompt et ferma les yeux, comme s’il faisait un effort sur lui-même pour se maîtriser.

– S’il vous plaît. Faites-moi ce plaisir. Levez-vous.

– Je suis à moitié dévêtue... quelqu’un risque d’entrer à tout moment.

Anaïs n’avait jamais vu Lindsay dans cet état. Elle était complètement désemparée face à la colère qu’elle sentait bouillonner en lui.

– Debout!

Elle se leva d’un bond, terrifiée par la violence qui perçait dans sa voix.

– Lindsay, vous n’êtes pas vous-même. Avez-vous pris de l’opium avant de venir ici me chercher querelle ?

– Ne vous avisez pas de me reprocher ma conduite, gronda-t-il en avançant d’un pas menaçant. Pas VOUS, ma chère.

Il sourit, mais il n’y avait aucune chaleur, aucun humour dans ce rictus. Anaïs eut l’impression de voir une panthère sur le point de dévorer vivante une gazelle.

– Quand je pense à vos sermons... à vos airs de sainte-nitouche ! « Seigneur, je ne peux pas vivre avec le genre d’homme que vous êtes, Lindsay ! », susurra-t-il en imitant sa voix. « Je ne peux pas fermer les yeux sur votre vice, vous regarder prendre la relève de votre père... »

Il planta son regard dans le sien.

– Moi, vous savez ce que je vois quand je vous regarde ? Votre mère.

Anaïs retint son souffle, blessée au plus profond de son être. Il savait où planter sa lame.

– Une hypocrite, c’est tout ce que vous êtes. Vous avez l’audace de me reprocher mes fautes ? Vous me traitez de haut, comme si votre sainte famille était immaculée – comme si votre père et vous étiez trop nobles, trop honnêtes pour succomber à ces viles turpitudes ? Oh, bien sûr, il est plus difficile de ranger votre mère dans votre petit club vertueux. Nous savons l’un comme l’autre à quoi nous en tenir sur son compte.

– Ça suffit, taisez-vous !

– Vous vous êtes prostituée avec moi, l’autre nuit, ce n’est pas vrai ? J’aurais dû laisser une liasse de billets sur la table de nuit en récompense pour votre magnifique prestation. Y a-t-il eu une once de sincérité en vous, Anaïs ? Ou bien était-ce uniquement de la comédie ?

– Assez ! cria-t-elle en sentant des larmes lui monter aux yeux devant sa cruauté. Dites ce que vous avez à dire et partez. Si vous voulez me punir de je ne sais quoi, faites-le, mais ne mêlez pas

mon père à vos accusations. Il est bon et honnête. Son seul crime est d'avoir eu la malchance d'être séduit par ma mère.

Lindsay éclata d'un rire qui lui donna la chair de poule.

– Votre père ne vaut pas mieux qu'elle ! En réalité, il n'a pas plus de moralité que le mien – vous savez : l'homme pour lequel vous n'avez que mépris ! Vous voulez que je sois sincère avec vous, Anaïs ? Parfait : votre père s'est confié à moi l'après-midi où vous nous avez surpris dans sa chambre. Je ne voulais pas vous le dire pour vous protéger, pour ne pas détruire la foi que vous aviez en votre précieux géniteur. Quel imbécile j'étais ! Vous êtes aussi noire et perverse que Rebecca.

– Finissez-en, cria-t-elle, cinglée par son ton moqueur.

Un sourire sinistre entrouvrit ses lèvres.

– Votre cher père, cet homme intègre et si bon que vous avez placé sur un piédestal était l'amant de Rebecca depuis des mois. C'est lui, le riche protecteur qui l'a installée dans une maison de Londres. Pas très reluisante, la vérité, n'est-ce pas, Anaïs ? insista-t-il en la voyant vaciller.

– Non. C'est impossible.

– Oh, tout est possible, mon ange. Je viens juste de le comprendre. Les femmes sont capables de tout.

– Rebecca et mon père..., balbutia-t-elle, incapable d'assimiler cette pensée.

– Elle voulait l'argent et la sécurité. Ça n'a pas marché avec moi, alors elle s'est tournée vers une proie plus facile.

Anaïs dut s'asseoir. Ses jambes ne la portaient plus. Elle ne parvenait plus à respirer ni à réfléchir, mais Lindsay n'en avait pas terminé.

– Finalement, votre père n'a pas pu supporter la honte et les pressions que Rebecca exerçait sur lui. Alors il a choisi la solution la plus facile, la plus lâche : il a décidé de se tirer une balle dans la tête en vous laissant vous débrouiller avec le gâchis. Mais même ça, il l'a raté ! Il a trouvé le moyen de manquer son suicide et de mettre le feu à la maison. Le cher homme voulait à toute force se confesser à moi. Il avait besoin de soulager sa conscience et d'être absous de ses péchés. Je lui ai dit que je tairais la sordide vérité pour vous protéger. Et vous me reprochez d'être faible ?

Il éclata d'un rire grinçant.

– Je n'ai jamais vu quelqu'un aussi pitoyable que votre père ce jour-là. Tout en lui promettant de ne rien révéler, je ne cessais de penser à mon propre père. Lui, au moins, a le courage de reconnaître ses turpitudes. Il ne se cache pas derrière la Bible et un visage hypocrite de martyr. Il reconnaît sa faiblesse, quitte à s'exposer au mépris de gens bien pensants tels que vous. Je tiens de lui. Vous voyez, moi, je l'admets. Je suis faible. Et vous m'avez détruit à cause de ça. Vous m'avez donné le sentiment que j'étais un lâche et un être inférieur parce que je n'avais pas de volonté. Vous me traitiez de haut, et je me disais que je le méritais parce que vous étiez tellement parfaite – sans tache. Vous ne saviez pas mentir.

Anaïs le fixa sans un mot. Elle n'osait pas parler, ni même plonger trop profondément son regard dans le sien de peur de ce qu'elle découvrirait si elle regardait en lui. Même si elle connaissait déjà la réponse.

– J’ai eu beau fuir, je n’ai pas pu échapper à l’héritage maudit de mon père, Anaïs. Et vous ? Quelle distance avez-vous parcourue avant que celui de vos parents vous rattrape ?

Le silence s’étira jusqu’à ce qu’on frappe doucement à la porte.

– Mademoiselle Anaïs ? fit la voix de Louisa. Mademoiselle ?

– Laissez-nous, Louisa, commanda Lindsay. Si vous voulez garder votre place, disparaissez et ne dites pas un mot de ce que vous avez entendu dans cette pièce.

– Lord Raeburn ? balbutia la femme de chambre.

– Allez-vous-en!

– Oui, monsieur le vicomte.

Son pas décrut rapidement dans le couloir puis dans l’escalier.

– Alors ? Quelle distance avez-vous mise entre votre héritage et vous, Anaïs ?

– Je n’ai aucune idée de ce que vous...

Il fit un pas vers elle puis s’arrêta.

– Vous ne devriez pas laisser traîner vos affaires, Anaïs. Ce n’est pas prudent, n’importe qui peut les trouver.

Anaïs cilla. Il pouvait avoir trouvé toutes sortes de choses. Des choses qu’elle ne pourrait pas expliquer – qu’elle avait peur de lui dire.

– Vous ne voulez pas savoir ce que j’ai déniché ? Un cottage, meublé avec beaucoup de goût. Pas du tout le genre de mobilier qu’on imagine chez un garde-chasse. Non, le décor était plutôt celui d’une femme entretenue. Le genre de nid douillet dans lequel votre père a probablement logé Rebecca. Très féminin, très raffiné. Des teintes douces. Vert cendré, or, crème.

Il la transperça du regard.

– Vos couleurs favorites, Anaïs. **Votre** style d’élégance!

Elle secoua la tête mais il leva la main pour prévenir toute protestation.

– Non.

Sa voix claqua comme un fouet et elle frémit devant le ton de sa voix. Jamais, depuis qu’elle le connaissait, elle ne l’avait vu dans une telle colère.

– A l’intérieur du cottage, il y avait deux personnes – un homme que je tenais pour mon ami, et la femme que j’aimais. Il y avait aussi un livre.

Anaïs sentit ses genoux se dérober sous elle et s’assit sur la chaise. Qu’avait-il découvert ? Lequel de ses mensonges avait-il percé à jour ?

– La perfection faite femme, murmura-t-il en plongeant la main dans la poche de sa veste pour en extirper un petit volume en cuir noir. Sans tache. Une créature céleste descendue parmi les mortels.

– Personne ne peut être à ce point...

– Mais vous avez fait tout ce qu’il fallait pour m’en convaincre, n’est-ce pas ? Vous m’avez fait croire... vous m’avez fait désirer cette âme parfaite.

Il rit, un son amer qui la glaça.

– J’aurais donné ma vie pour vous mériter. Je vous ai avoué mes faiblesses, j’ai déposé mes peurs à vos pieds et je vous ai suppliée de me comprendre, de me pardonner. Et vous m’avez laissé m’humilier, vous m’avez encouragé... J’ai la nausée quand j’y repense ! Vous avez joué les anges de miséricorde alors que vous étiez en train de me tromper avec mon ami !

Elle eut un mouvement de recul comme s’il l’avait frappée.

– Je l’ai lu ! dit-il en brandissant le livre. De la première à la dernière ligne !

– Vous n’aviez pas le droit !

Son cri mourut sur ses lèvres quand il jeta le livre dans la cheminée. Les flammes dévorèrent le papier qui se racornit en dégageant une fumée noire.

– Je ne sais pas pourquoi j’ai éprouvé un tel choc, reprit Lindsay en regardant le feu consumer la confession d’Anaïs. Vous m’avez si souvent répété que tout était terminé entre nous. Mais j’étais aveuglé par l’amour. Un amour qui n’a jamais fléchi. Que je croyais éternel. Je refusais de voir la vérité.

Elle aurait voulu parler, mais son esprit était en plein chaos. Lequel de ses mensonges Lindsay avait-il percé à jour ?

– Si je n’avais pas trahi votre confiance, si je n’avais pas pris de l’opium le soir du bal, nous n’en serions pas là aujourd’hui. C’est moi et moi seul qui vous ai poussée dans les bras de Broughton. C’est ma faute, je le reconnais et je n’en suis pas fier. Mais maintenant, c’est à votre tour d’admettre votre culpabilité.

Anaïs le regarda s’avancer vers elle, une lueur implacable au fond des yeux. Il la saisit par le poignet et la fit se lever.

– Qu’est-ce que vous faites ? balbutia-t-elle.

– Combien de temps encore pensiez-vous pouvoir vous moquer de moi ?

– Lindsay, non, s’il vous plaît...

Il n’écoutait pas. Il la fit pivoter, le visage pressé contre le mur et se mit à délayer son corset avec des gestes brutaux. Il le jeta sur le sol puis dégrafa son jupon avant de le baisser brutalement sur ses hanches et ses cuisses.

– Arrêtez, sanglota-t-elle comme il empoignait sa chemise pour l’arracher.

Il suspendit son geste, pressa son visage contre sa nuque, la respiration sifflante. Il tremblait, comme s’il venait subitement de prendre conscience de ses gestes.

– Je perds la raison, Anaïs. Je n’arrive pas à réfléchir. Je vous vois sans cesse dans ses bras, en train de faire l’amour avec lui.

Elle sentit son souffle contre sa joue, puis il la retourna. Il semblait au bord des larmes. Il y avait de la désolation, une détresse sans fin au fond de ses yeux, et cela la détruisait de savoir que c’était à cause d’elle.

– Je n’ai pas le droit de savoir, Anaïs ?

Elle secoua la tête, les larmes brouillant sa vision. Elle n’opposa aucune résistance quand il saisit le bas de sa chemise et la fit passer par-dessus sa tête. Elle resta nue devant lui, le laissant poser ses mains sur ses seins gonflés, éclairés par les lampes.

– C'est ça que vous essayiez de me cacher. C'est pour cette raison que vous ne me laissiez jamais vous voir en pleine lumière – pour cette raison que vous avez volontairement tiré les rideaux du lit, la nuit dernière...

Il n'attendait pas vraiment de réponse. Elle avait voulu se cacher de lui – dissimuler les preuves.

Il s'agenouilla devant elle tandis qu'il faisait glisser ses doigts sur son ventre arrondi.

– Oh, Dieu, vous venez de tuer ce qu'il restait de mon âme.

Anaïs ferma les yeux, désespérée par la souffrance qu'elle percevait dans sa voix. Des larmes ruisselèrent sur ses joues tandis qu'elle appuyait sa tête contre le mur, derrière elle. Elle pleura, redoutant ses questions, redoutant ses réponses. Elle était lâche. Honteusement faible.

– Vous avez eu un enfant... chuchota-t-il – mais c'était presque un sanglot.

Ce serait si facile de lui mentir. Les mensonges n'avaient jamais glissé aussi aisément de sa bouche depuis que Lindsay était réapparu dans sa vie. Mais elle était écœurée par tous ces mensonges. Elle était fatiguée d'avoir peur qu'il découvre la vérité et de la répulsion qu'elle lui inspirerait lorsque cela se produirait. Elle était dégoûtée d'être faible.

– Soyez maudite ! gronda-t-il en scrutant chaque parcelle de son corps. Vous avez donné un enfant à Broughton !

Anaïs réprima un cri. **Nie, mens.** Elle avait toutes les raisons d'être furieuse contre lui. Il l'avait abandonnée après lui avoir pris son innocence. Il l'avait trahie. Oubliée. Il méritait de souffrir, de savoir que c'était son inconséquence et les choix qu'il avait faits, qui avaient généré ce moment.

Il était persuadé qu'elle était la maîtresse de Broughton et cette idée le mettait à la torture. Mais à quelle autre conclusion pouvait-il aboutir ? Ses mensonges l'avaient inévitablement conduit à cette conclusion.

Il fixait sur elle un regard brouillé par les larmes, la douleur et le désespoir. Et au plus profond de son être, la femme qu'elle avait été autrefois, honnête et droite, releva la tête.

– Non, Lindsay, murmura-t-elle d'une voix brisée. Je **VOUS** ai donné un enfant.

Chapitre 21

Hébété, Lindsay se félicita d'être à genoux : la pièce commença à tourner et il vacilla sous le choc tandis que l'incrédulité s'insinuait dans son esprit.

Il respirait fort comme s'il venait de courir. Il avait dû mal entendre, songea-t-il. C'était le rejeton de Broughton qu'elle avait porté. Ils ne se quittaient plus depuis qu'elle l'avait surpris avec Rebecca. Parbleu, c'était forcément l'enfant de ce traître...

Mais une petite voix dans sa tête lui soufflait un tout autre message. Ça pourrait être le tien.

Il revit Anaïs étendue sous lui dans la paille. Il était très possible qu'ils aient conçu un enfant cette nuit-là – cette nuit magique...

– Lindsey, vous êtes le père, chuchota-t-elle d'une voix tremblante.

– Non, balbutia-t-il.

Sa stupeur se dissipa, balayée par une rage froide.

– Non ! répéta-t-il, plus fort, comme pour effacer l'écho de sa propre voix.

Elle baissa les yeux, masquant l'émotion qui voilait son regard. Une larme perla au bout de ses cils et coula le long de sa joue pâle.

– Si, Lindsay.

Il recula comme si elle lui faisait horreur. Elle mentait une fois de plus. Elle ne pouvait pas avoir fait une chose pareille. Elle n'aurait tout de même pas eu la cruauté de lui cacher quelque chose d'aussi important. Puis il observa son expression effrayée, la façon dont elle fuyait son regard et il comprit qu'il refusait encore et toujours de voir la réalité en face.

Il se redressa avec lenteur, comme hébété. Impossible... Impossible.

– Lindsay, dites quelque chose.

– Depuis mon retour, je vis l'enfer, murmura-t-il d'une voix blanche. Je ne cesse de vous imaginer avec Broughton, vous donnant à lui, l'aimant. Mais je n'ai pas...

Il s'interrompit tandis que la réalité s'inscrivait en lettres de feu dans son esprit.

– Vous m'avez caché la vérité. Pourquoi ?

– Vous m'avez abandonnée !

– Jamais de la vie ! gronda-t-il. Je vous ai cherchée partout. Je suis venu chez vous cent fois. Je suis allé à Londres. On m'a congédié sans que je puisse vous parler. J'ai essayé par tous les moyens de vous retrouver. De m'excuser. Quand vous êtes partie en France, je vous ai suivie. Je vous ai cherchée là-bas pendant des semaines.

Elle pâlit.

– Vous avez disparu du jour au lendemain.

– Pour vous trouver !

Elle plaqua une main sur sa bouche d'un geste horrifié.

– J'ai cru que vous aviez quitté l'Angleterre parce que... parce que vous en aviez fini avec moi.

– Mais je vous aimais ! Je voulais vous épouser ! Je vous l’avais dit, cette première nuit dans l’écurie !

– Je n’avais plus confiance en vous.

Elle s’appuya d’une main à la coiffeuse pour se soutenir.

– Après vous avoir surpris avec Rebecca, je... l’idée de vous revoir m’était insupportable. Oh ! mon Dieu, si j’avais su...

Le sanglot désespéré qui s’échappa de ses lèvres pénétra le chaos qui régnait dans l’esprit de Lindsay et un sentiment d’horreur l’envahit.

– Où est-il ? Où est mon enfant ?

Il cria ces mots, incapable de contrôler la colère qui montait en lui comme dans un volcan. Anaïs baissa la tête et s’adossa au mur, incapable de soutenir son regard.

Saisi de terreur, il la prit par les épaules.

– Qu’avez-vous fait ? demanda-t-il d’une voix rauque.

– Elle est en sécurité.

Il la lâcha et recula d’un pas, pris de vertige. Il était père. Il avait une fille. Il passa la main sur son visage d’un geste hagard. Anaïs avait donné naissance à son enfant – sa fille.

Elle ramassa ses vêtements éparpillés sur le sol et enfila sa chemise pour se couvrir.

– Où ? cria-t-il.

Il avait le droit de savoir. Il avait le droit d’être un père pour cet enfant – une enfant dont il ne savait rien.

– Elle est en bonne santé et chérie.

Une peur affreuse l’envahit.

– Que voulez-vous dire ?

– Je... j’ai veillé à ce qu’elle soit choyée. Je...

Elle détourna les yeux et ravala ses larmes.

– Vous devez bien comprendre que je... je ne pouvais pas la garder.

Lindsay sentit le sang se retirer de son visage.

– Qu’avez-vous fait ? répéta-t-il dans un chuchotement horrifié.

– La seule chose que peut faire une femme après avoir donné naissance à un enfant illégitime.

– Mais je voulais vous épouser ! rugit-il. Je rêvais que vous soyez ma femme et que vous me donniez un enfant ! Je ne vous ai pas abandonnée. C’est vous qui vous êtes cachée alors que j’essayais désespérément de vous retrouver !

Elle enfouit son visage dans ses mains et se mit à sangloter.

– Je ne le savais pas !

– Où est la petite ? hurla-t-il tandis que la colère et la douleur lui transperçaient la poitrine comme des coups de poignard.

– Je n’avais pas le choix... Il fallait que je prenne une décision... Il est trop tard pour revenir en arrière.

– Vous refusez de me dire ce qu’il est advenu de mon enfant?

– Vous ne comprenez pas...

– Oh, mais si, je comprends très bien ! Je n’ai aucun droit sur ma fille parce que je vous ai trahie, c’est ça ? Et sous prétexte que je fume de l’opium, j’ai le cœur sec et je ne peux pas éprouver des sentiments de père ? C’est l’image que vous avez de moi, Anaïs ? Celle d’un monstre ? Vous aviez l’intention de me cacher la vérité à jamais ?

– Garrett m’a dit...

Elle s’interrompit.

– Garrett a dit quoi ?

Elle secoua la tête sans répondre.

– On ne peut plus défaire ce qui a été fait, Lindsay. Il n’y a plus de retour en arrière possible. Ni pour vous ni pour moi.

Merci, Garrett – pour tout... Les paroles d’Anaïs devant le cottage résonnèrent dans sa mémoire. Il retint son souffle tandis que d’autres indices s’assemblaient dans son esprit, comme les pièces d’un puzzle.

Vous avez pris la route alors que vous étiez tout près de la délivrance ?

En réalité, nous ne l’attendions pas si tôt. Le bébé est venu au monde plus tôt que prévu. Heureusement, Robert était près de moi et il... il sait mettre un enfant au monde.

Nous avons un lien qui nous relie l’un à l’autre, n’est-ce pas?

Il revit l’expression gênée de Margaret Middleton quand il s’était penché pour observer le bébé. Et le regard inquiet qu’elle avait échangé avec son mari. Anaïs lui avait-elle paru nerveuse ? Avait-elle seulement regardé l’enfant ?

Un voile rouge passa devant ses yeux.

– Vous avez donné ma fille à Robert Middleton et à sa femme !

Elle n’eut pas besoin de répondre : l’aveu était peint en toutes lettres sur son visage et il recula en vacillant. Le talon de sa botte heurta le lit et il tomba en arrière sur le matelas.

– Laissez-moi vous expliquer, balbutia-t-elle en reprenant ses esprits.

Il leva les yeux et la vit à travers un brouillard de larmes. Il n’avait pas pleuré depuis qu’il était petit garçon. Il avait toujours noyé sa souffrance dans l’opium. Mais il était seul, en cet instant. Seul, face à sa douleur et à son désespoir.

– Lindsay, s’il vous plaît, écoutez-moi, supplia Anaïs en sanglotant de plus belle.

– Vous avez osé abandonner ma fille, articula-t-il d’une voix incrédule.

Il ferma les yeux. Il ne supportait plus sa vue. Il ne supportait même plus de se trouver dans la même pièce qu’elle.

Il se leva sans un mot et se dirigea vers la porte.

– Où allez-vous ? s'écria-t-elle en se précipitant derrière lui.

Elle s'agrippa à son bras pour l'empêcher de partir. Il se dégagea d'un geste brusque, ouvrit la porte et dégringola l'escalier.

– Lindsay, ne faites pas ça ! N'y allez pas, vous allez tout gâcher !

Il s'immobilisa en bas des marches et se retourna lentement. Elle était sur le palier, en chemise. Il regarda son beau visage baigné de larmes mais ne ressentit aucune compassion, seulement la souffrance qui lui broyait le cœur.

– Non, Anaïs. C'est **VOUS** qui avez tout gâché.

Lindsay galopait dans la forêt, indifférent aux branches qui le fouettaient au passage. La rage battait à ses tempes. Le soleil se couchait quand il jaillit du couvert des arbres et vit la demeure de Broughton se détacher sur le ciel pourpre. Il poussa Sultan en avant, et sa cape claqua dans le vent tandis que l'étalon dévorait la courte distance qui les séparait encore de la maison de son ex-ami.

– Occupez-vous de lui, lança-t-il d'une voix aussi froide que la glace comme il sautait à terre et lançait les rênes à un lad.

Il gravit quatre à quatre les marches de La Loge, ôta ses gants et actionna violemment le heurtoir. Sands, le majordome de Broughton, ouvrit la porte et eut un petit sursaut désapprobateur en voyant Lindsay passer devant lui sans un mot. En domestique stylé, il s'appliqua néanmoins à n'en rien laisser paraître.

– Oh, bonsoir, milord.

Il étudia Lindsay de la tête aux pieds, depuis ses cheveux emmêlés par le vent de la course, jusqu'à sa tenue peu protocolaire – une simple chemise ouverte au col et une cape.

– Où est Broughton ? gronda Lindsay en jetant ses gants sur la table du hall.

Sa cape suivit le même chemin. Il darda sur le majordome un regard cinglant.

– Allez le chercher. Il faut que je lui parle.

– Je regrette, mais lord Garrett est occupé. Il a demandé à ne pas être dérangé.

– Parfait. En ce cas, je vais m'annoncer moi-même.

Lindsay se dirigea droit vers le bureau de Broughton, ses bottes claquant sur le marbre de l'entrée. Il actionna la poignée, mais c'était fermé à clé.

– Broughton, ouvre ! cria-t-il en frappant le battant de son poing serré. Tout de suite !

– Je suis occupé, répondit Broughton de l'intérieur d'une voix calme et tranchante.

Lindsay donna un coup d'épaule dans la porte pour tenter de la forcer mais elle ne bougea pas d'un pouce. Ses yeux lançaient des éclairs.

– Laisse-moi entrer si tu ne veux pas que tes domestiques entendent ce que j'ai à dire !

Lindsay allait tambouriner de plus belle quand la porte s'ouvrit brusquement. Broughton le toisa

avec hauteur, immobile au milieu de la pièce, et Lindsay avança sur lui, prêt à l'écraser de ses poings.

– Sale traître, je vais te tuer !

– C'est bon, ferme la porte, Raeburn, répliqua Broughton en retournant derrière son bureau.

– Tu me l'as prise. Tu m'as volé ma fille !

– Alors tu as fini par comprendre ? Je me demande bien comment tu as fait avec ton cerveau enfumé par l'opium.

– Je vais te laisser vivre le temps que tu me dises tout ce que je veux savoir, articula Lindsay. Ensuite, je t'arracherai les entrailles.

Broughton esquissa un sourire moqueur.

– Rien que ça. Et qu'ai-je donc fait d'abominable ? J'ai préservé Anaïs de la honte et de l'humiliation. J'ai sauvé une enfant innocente et je lui ai donné un toit où elle sera choyée, heureuse. Explique-moi plutôt...

Il croisa les bras sur sa poitrine.

– ... au nom de quoi je devrais, moi, être le méchant de l'histoire alors que je me suis démené pour réparer tes erreurs pendant que toi tu batifolais à l'autre bout du monde ?

– La conception de cet enfant n'était pas une erreur ! siffla Lindsay entre ses dents serrées.

Broughton avança d'un pas.

– Où étais-tu quand Anaïs pleurait parce qu'elle se retrouvait seule, enceinte, terrifiée à l'idée que son secret soit découvert ? Où étais-tu quand elle avait désespérément besoin d'aide pour elle et pour son bébé ? Je vais te le dire : nulle part. Monsieur voguait dans ses paradis artificiels. Et moi j'étais là pour recoller les morceaux. Pour consoler une femme que tu avais laissée enceinte. Et pour protéger la réputation d'une amie.

– J'étais en France, à sa recherche !

– Mais elle n'a jamais mis les pieds en France ! riposta Broughton d'une voix cinglante. Elle était ici, là où tu l'avais abandonnée avec ton enfant dans le ventre !

Broughton mentait. Anaïs lui avait dit qu'elle était partie en France. Il lui avait expliqué qu'il l'avait suivie là-bas. A moins, bien sûr, qu'elle ait aussi inventé cette histoire, comme tout le reste.

– Je t'avais demandé de prendre soin d'elle, reprit Broughton. Mais, bien sûr, c'était trop exiger de toi. Tu as préféré ton maudit opium...

– Mes choix hasardeux ne te donnaient pas le droit d'agir comme tu as fait. Tu as fait cadeau de ma fille à ton frère !

– C'est exact. Note que j'étais prêt à le faire passer pour le mien..., lança-t-il avec défi. Oui, je voulais épouser Anaïs. J'aurais donné sans hésiter mon nom et mon titre à ton enfant, mais elle n'a pas voulu de moi. Bien que tu l'aies trahie avec Rebecca et abandonnée dans son état. Même s'il devenait de plus en plus évident que tu ne reviendrais pas avant la naissance du bébé, elle t'est restée fidèle, espérant contre tout espoir que tu reviendrais et que tu ferais ton devoir.

– Et comment ? Je n'étais pas au courant !

– Pourquoi n’as-tu pas écrit ? Je suis passé presque tous les jours à Eden Park pour demander à ta mère si elle avait enfin des nouvelles. J’espérais que tu lui communiquerais au moins une adresse où te joindre. J’avais l’intention de t’écrire pour t’informer de la situation d’Anaïs. Mais tu étais bien trop occupé à fumer ton poison pour te soucier de rédiger deux lignes. Tous les jours, Raeburn, je suis allé chez toi pour demander s’il y avait du nouveau ! Et tous les jours, je devais annoncer à Anaïs qu’il n’y avait toujours rien de toi ! Dieu sait que j’ai essayé de la raisonner, de lui faire comprendre que m’épouser et m’autoriser à donner mon nom à cet enfant était la seule solution. Mais en dépit de tout ce que tu avais fait, elle ne parvenait pas à se forcer à m’aimer assez pour m’épouser. Elle continuait à pleurer et à attendre un salopard qui l’avait trompée à la première occasion avec sa meilleure amie avant de disparaître dans la nature.

Lindsay serra les dents. La culpabilité et les regrets commençaient à prendre le pas sur sa colère.

– Allons donc, tu ne cherchais qu’à prendre ta revanche sur moi ! Tu voulais Anaïs pour toi, avoue, et maintenant tu as trouvé un moyen de la lier à toi.

– Elle ne veut pas de moi ! gronda Broughton en serrant les poings. Tu es content, je suppose ? En dépit de tout ce que j’ai fait pour elle, Anaïs ne peut pas se résoudre à m’épouser. Oh, elle essaie de ménager ma susceptibilité en me racontant qu’elle ne sait pas si elle pourra de nouveau avoir des enfants. Mais je sais bien que ce n’est là qu’une excuse pour me tenir à distance.

– Ça ne change rien au fait que tu m’as trahi honteusement!

– Ecoute, je ne pensais qu’à protéger Anaïs et le bébé. Ça n’avait rien à voir avec toi.

– Où est l’enfant ?

– En sécurité.

– Où est-elle ? rugit Lindsay.

– Si tu crois que tu peux débouler ici comme un fou et détruire ce que j’ai eu tant de mal à mettre en place, c’est que tu es encore plus détraqué que je ne le pensais. Je ne te laisserai pas arracher ce bébé à mon frère et à sa femme. Moi vivant, tu ne détruiras pas la réputation d’Anaïs. Il est un peu tard pour revendiquer tes droits paternels, Raeburn. Il fallait le faire il y a des mois. Il t’a manqué le courage de lui demander sa main après avoir pris sa virginité dans une écurie. Si tu l’avais fait, rien de tout cela ne serait arrivé !

Lindsay repoussa le sentiment de culpabilité qui assaillait sa conscience. Il n’avait pas à se justifier devant Broughton. Il avait toujours eu l’intention d’épouser Anaïs. Il s’était rendu coupable de bien des choses, mais pas d’avoir abandonné lâchement Anaïs à son sort.

– Pour la dernière fois : où est l’enfant ? scanda-t-il rageusement.

– J’attends des invités, ce soir. Je vais te demander de partir, Raeburn.

– Si tu crois que je vais me laisser congédier comme un laquais, tu te trompes !

– Que se passe-t-il ?

Lindsay se retourna d’un bloc et aperçut Robert Middleton sur le seuil. A sa pâleur, il était évident qu’il se doutait de ce qui se passait entre son frère et Lindsay.

– Je suis venu chercher ma fille, articula Lindsay d’une voix glaciale.

Un sanglot étouffé monta dans le silence et Lindsay serra les lèvres en voyant Margaret Middleton agripper le bras de son mari.

– Dites-moi où elle est avant que je démonte cette maison pierre par pierre.

– Je ne vois pas ce que vous...

– Je sais que vous m’avez pris ma fille ! tonna Lindsay. Je sais que vous lui avez donné votre nom. Et je sais aussi qu’elle ne passera pas une nuit de plus dans cette maison ! Maintenant écarter-vous de mon chemin !

Lindsay passa à côté du médecin et de son épouse en larmes, traversa l’entrée et se dirigea droit vers l’escalier.

– Tu ne peux pas entrer chez moi et me menacer, Raeburn ! cria Broughton depuis le hall. Et tu ne peux pas fouiller ma maison à ta guise !

– Essaie de m’en empêcher, gronda Lindsay en montant les marches deux par deux.

– Il va me la prendre !

Margaret Middleton éclata en sanglots, le visage dans ses mains.

– Il va me prendre mon bébé !

– Chérie, du calme, souffla Robert.

– Redescends immédiatement, Raeburn !

Lindsay entendit Garrett gravir l’escalier et serra les poings.

– Viens me chercher, si tu l’oses !

– Envoie les domestiques à l’office, ordonna calmement Robert à son frère. Moins ils en entendent, mieux cela vaudra. Margaret, reprenez-vous. Et vous, Raeburn, attendez une seconde, s’il vous plaît.

Lindsay ignora la requête du jeune médecin et s’engagea dans le couloir du premier, comptant les portes, conscient qu’il se rapprochait un peu plus à chaque pas de sa fille.

Au final, il aurait pu s’épargner la peine de compter car la porte de la nurserie s’ouvrit et une servante au visage anxieux lui lança un regard effrayé. Elle tenta de refermer la porte mais il posa la main sur la poignée à la seconde où Robert lui agrippait le poignet pour l’empêcher d’entrer.

– Un moment, Raeburn, s’il vous plaît.

Incapable de regarder l’homme qui lui avait pris sa fille, Lindsay fixa le bout de ses bottes.

– Le bébé est innocent. J’espère que vous n’êtes pas venu ici sous le coup de la colère.

– Je n’ai pas l’intention de faire du mal à ma fille. Etes-vous là pour m’empêcher de l’approcher ?

Robert lâcha son poignet et recula.

– Non. Vous avez parfaitement le droit de la voir. Mais pour le bien-être de la petite, j’aimerais que nous parlions bas. Cette affaire ne regarde pas les domestiques. Ce n’est pas ma fierté ni la vôtre qui m’importent en ce moment. C’est à l’avenir de cet enfant que je pense.

– Je contrôle parfaitement ma colère, Robert. Vous avez ma parole que je ne ferai rien qui mette

en péril l'avenir du bébé. Je veux seulement passer un peu de temps seul avec elle.

Robert hocha la tête.

– Je comprends. N'hésitez pas à sonner si vous avez besoin de quoi que ce soit.

– Ce dont j'ai besoin, c'est que vous teniez votre frère et Anaïs à distance. Je ne pense pas qu'elle serait assez stupide pour m'avoir suivi jusqu'ici, mais elle est désespérée et le désespoir est mauvais conseiller. Je suis calme, mais je ne réponds de rien si je me retrouve face à l'un d'eux. Quels qu'aient pu être mes torts, ce qu'ils m'ont fait est impardonnable à mes yeux.

– Essayez de comprendre...

– Non, VOUS, essayez de comprendre. Mettez-vous à ma place. Imaginez que la femme que vous aimez depuis toujours donne naissance à votre enfant sans même que vous le sachiez, qu'elle le confie aussitôt à un tiers et que vous l'appreniez quand il est trop tard pour tenter quoi que ce soit. Comment réagiriez-vous ?

Robert détourna les yeux.

– Vous n'avez pas tort, c'est un cauchemar. Mais ma femme est bouleversée. Ménagez-la, je vous en prie.

Lindsay aperçut Margaret, en bas de l'escalier. Elle pressait un mouchoir en dentelle sur ses lèvres tremblantes. Lorsqu'elle croisa son regard, elle éclata en sanglots. Il avait quitté Anaïs dans le même état. Que voyaient-elles en lui ? se demanda-t-il tandis que sa colère reflueait lentement. Un monstre ? Un fou ?

– Je respecterai ses sentiments, dit-il. Mais, de son côté, votre femme doit bien se rendre compte que...

– Je m'en rends compte, Raeburn, même si Margaret n'est pas en état de le faire. J'ose à peine imaginer votre choc et votre souffrance. Allez voir votre fille, et restez auprès d'elle aussi longtemps que vous le souhaitez.

Robert frappa doucement à la porte.

– Vous pouvez sortir, Molly, et vous retirer pour la nuit.

La jeune domestique ouvrit timidement, esquissa une petite révérence et se faufila dans le couloir sans un mot.

– Prenez votre temps, Raeburn.

Robert se détourna, descendit l'escalier et serra sa femme dans ses bras.

– Tout va bien, ma chérie, murmura-t-il. Elle ne risque rien avec lui. Laissez-lui une chance, mon amour, c'est tout ce qu'il demande.

Lindsay détourna les yeux de Robert et de son épouse en larmes, et ouvrit la porte. Que faisait-il là ? Il ne connaissait rien aux enfants. Il n'en avait même jamais tenu un dans ses bras. Mais il s'agissait de son bébé – de sa petite fille.

La pièce baignait dans une lumière rosée à cause du verre teinté d'une lampe à pétrole posée sur une table, dans un coin de la pièce. Tout à côté se trouvait un fauteuil à bascule sur lequel étaient abandonnés un tricot – une petite couverture rose et blanche, en cours de réalisation – et un berceau de bois orné d'un petit voilage en dentelle. Dans l'angle opposé, un lit était installé contre

le mur.

Lindsay fit un pas, deux – et s’immobilisa, gagné par l’appréhension. Qu’allait-il faire à la vue du bébé ? Qu’allait-il dire ? Il était au bord de faire demi-tour quand il entendit un pleur. Son cœur s’arrêta net puis se mit à battre follement. Il avança et se statufia en découvrant le minuscule visage niché au milieu des draps marqués aux initiales des Broughton.

D’une main tremblante, il écarta la couverture et découvrit la merveille qu’il avait créée avec Anaïs.

L’émotion lui noua la gorge. Elle était si belle. Si innocente. Les larmes coulèrent sur ses joues tandis qu’il contemplait le bébé endormi. Il mourait d’envie de serrer sa fille dans ses bras et, en même temps, il avait l’impression que son cœur se brisait en un million de morceaux parce qu’il était son papa et qu’elle ne le connaissait pas.

Chapitre 22

– Vous... vous voulez que je la prenne pour vous ? Lindsay se figea et aperçut Margaret Middleton dans l'encadrement de la porte.

Elle serrait encore son mouchoir entre ses doigts crispés, mais elle s'était reprise et ne pleurait plus, malgré ses yeux rougis. Il essaya de parler mais réussit seulement à articuler un « s'il vous plaît » étranglé.

Margaret s'approcha du berceau. Avec un naturel qu'il envia, elle se pencha, souleva le bébé et déposa des petits baisers sur ses joues roses en chuchotant ces mots tendres qui viennent spontanément aux lèvres d'une maman. Puis elle se tourna vers lui et lui présenta le petit être endormi – un ange dont il fut incapable de détacher ses yeux.

Margaret le déposa dans ses bras et il continua à regarder sa fille avec émerveillement. Une vie. Il avait créé une vie !

Ses yeux remplis de larmes parcoururent ses joues rondes, ses lèvres rouges, gravant ses traits dans son esprit pour l'éternité. Margaret retira le bonnet de dentelle qui lui protégeait la tête, et il s'assit, presque sans y penser, dans le fauteuil à bascule.

Sa fille avait de magnifiques cheveux noirs. Ses bras se mirent à trembler tandis qu'il prenait peu à peu conscience de ce qu'il voyait.

– Appelez si vous avez besoin de moi, dit Margaret en effleurant les boucles du bébé.

L'enfant souleva ses petites paupières frangées de longs cils noirs. Puis elle le regarda et elle le vit – lui, **son père** – pour la première fois.

– Comment s'appelle-t-elle ? demanda-t-il dans un souffle.

– Mina. C'est Anaïs qui l'a baptisée ainsi.

– Mina..., répéta-t-il.

Margaret s'éclipça, refermant aux deux tiers la porte de telle sorte qu'un rai de lumière tombant de la lampe à pétrole, dans le couloir, se glisse dans la pièce. Lindsay baissa les yeux sur l'être si fragile dans ses bras et s'émerveilla de la beauté – de la perfection de son trésor.

Elle se tortilla dans ses bras et il vit ses minuscules orteils roses se crispier au contact de l'air froid. Il sourit. Ils étaient si petits, si délicats. Il les compta, avant de compter aussi ses doigts. Puis il fit glisser sa grande main halée sur ses boucles soyeuses. Elle pressait sa joue sur son bras et il sentit sa chaleur à travers la manche de sa chemise.

Elle avait hérité de ses cheveux noirs, de ses longs cils, et d'après ce qu'il avait pu voir, de ses yeux. Mais la forme du visage, cet ovale adorable, lui venait de sa maman. Il lui embrassa tout doucement le menton et sentit un souffle léger sur sa joue – un souffle de bébé.

Mina s'étira contre lui, bâilla et brandit ses deux bras. Il rit, attrapa son petit poing et le pressa sur ses lèvres avec tant d'amour qu'il pensa en mourir.

– Tu me consumeras, petite Mina, exactement comme ta maman.

Elle bâilla de nouveau et il lâcha sa main, laissant ses doigts suivre le fin réseau de veines

bleues sur son petit poignet. Son sang. Et celui d'Anaïs. Mariés dans les veines de Mina.

Il la serra tout doucement contre lui. Mina était l'incarnation magnifique de sa passion pour Anaïs. C'était un bébé de l'amour. Mais Anaïs n'avait pas voulu de cet amour – ni de la vie qu'ils avaient conçue ensemble.

Mais lui, il la voulait. Dieu, il voulait cette enfant par-dessus tout. Il ferma les yeux et la berça doucement sans se préoccuper de la raideur maladroite de ses gestes. C'était son bébé. C'était son droit.

Il se leva, se dirigea vers le lit et s'y allongea, Mina tout contre sa poitrine. Il ouvrit sa chemise et pressa l'enfant contre lui pour qu'elle entende les battements de son cœur.

– Ta maman ne nous a pas donné une chance de nous connaître – pas une seule, murmura-t-il à sa fille endormie. Elle ne m'a pas laissé l'opportunité de te montrer comment je pouvais t'aimer – comment je vous aurais adorées toutes les deux. J'aurais arrêté l'opium, Mina. J'aurais été le meilleur des maris et le meilleur des papas. Si seulement j'avais su...

Des pas précipités retentirent dans l'escalier. D'un geste défensif, Lindsay serra Mina plus étroitement contre lui. Un sanglot lui parvint et il se raidit à l'idée de voir surgir Anaïs – la femme qu'il avait aimée si désespérément et qui l'avait trahi d'une façon aussi cruelle.

Elle apparut dans l'encadrement de la porte, les contours de sa silhouette éclairés par la lampe du couloir. Ses boucles blondes, détachées de son chignon, formaient comme un halo d'or autour de sa tête. Il n'y avait pas si longtemps, il la tenait pour un ange. A présent, il ne pouvait plus souffrir sa vue.

Le silence devint rapidement intenable, mais il ne fit rien pour le rompre. Il ne lui offrit pas la moindre parole de réconfort lorsqu'elle s'affaissa contre la porte et se mit à pleurer, le visage dans ses mains. Il contemplait sa fille endormie en s'efforçant de conserver un semblant de calme.

– Votre vengeance est totale, Anaïs, dit-il d'une voix qu'il ne reconnut pas. Je suppose que vous êtes satisfaite : nous sommes à égalité. Je vous ai brisé le cœur et vous avez détruit le mien.

Il entendit un froissement d'étoffe et elle fut tout à coup devant lui, dans un tourbillon de satin bleu. Ses yeux étaient gonflés et rougis, comme si elle avait pleuré durant des heures.

– Je n'ai jamais voulu vous faire souffrir.

– Comment avez-vous pu ?

Il lui saisit le poignet et l'obligea à se pencher pour qu'elle puisse voir Mina contre lui.

– Comment avez-vous pu la laisser sans combattre ?

Un sanglot étouffé glissa des lèvres d'Anaïs, et Lindsay s'aperçut qu'elle regardait leur fille comme si elle la voyait pour la première fois. Elle approcha une main tremblante pour la toucher, mais se reprit aussitôt, comme si elle avait peur.

– Vous ne comprenez pas... Cela n'aurait jamais dû se produire. Vous n'étiez pas censé découvrir...

– C'est encore pire ! Vous m'avez volontairement caché que j'avais un enfant. J'ai des droits, Anaïs, mais vous me les avez ôtés. Vous ne m'avez même pas laissé une chance !

– J'ai pêché par orgueil, chuchota-t-elle. J'étais blessée, en colère. Je ne réfléchissais plus de

manière rationnelle. Je pensais avec mon cœur, et il était brisé en mille morceaux depuis que je vous avais surpris avec Rebecca. Mais malgré ça, je savais que si je vous revoyais, je serais de nouveau en danger parce que je vous aimais, en dépit de tout. Et je ne voulais pas être faible. Je ne voulais pas que vous pensiez que vous pouviez faire impunément tout ce que vous vouliez et que je serais toujours là à vous attendre, prête à vous pardonner encore et encore. Je...

Sa voix se brisa et elle essuya ses joues ruisselantes de larmes d'une main tremblante.

– Je ne voulais pas avoir un jour à vous chercher des excuses, comme vous avec votre père. Je ne voulais pas que vous pensiez qu'il vous suffirait de dire « je suis désolé » pour que tout soit effacé.

– Donc, vous vouliez me punir.

– Je me sentais trahie. Et une partie de moi voulait vous rendre la pareille. Je sais que c'est puéril, mais Dieu m'est témoin que je n'ai jamais eu l'intention de vous faire souffrir de cette façon.

– Vous avez donc laissé votre fierté nous détruire ?

Il leva vers elle un regard pensif et elle se laissa glisser sur le sol en pleurant. Il eut envie de prendre son visage dans ses mains et d'effacer ses larmes comme si ce geste avait le pouvoir de tout arranger, de tout guérir.

– Oui. J'ai laissé ma fierté et ma colère détruire tout ce que nous avons. Tout ce que nous aurions pu avoir. Je n'ai aucune excuse, si ce n'est que j'avais peur de devenir comme votre mère. Je ne voulais pas que vous pensiez que j'étais quelqu'un qu'on peut bafouer et qui tend l'autre joue.

Elle se releva et se tordit les mains.

– Je vous jure que je n'ai pas sciemment voulu vous priver de votre enfant !

– Je ne sais plus que croire, murmura-t-il. Je sais seulement que j'ai été dépouillé de mon rêve le plus cher.

Elle baissa la tête et s'éloigna. Comme elle allait partir, il la rappela :

– N'essayez pas de me fuir une deuxième fois, Anaïs. Pas avant d'avoir répondu à mes questions. Veillez à être prête quand je viendrai.

En se retournant, Anaïs vit qu'il contemplait Mina, paisiblement endormie dans ses bras.

– Peut-être un jour verrez-vous les choses de mon point de vue, Lindsay. Peut-être un jour comprendrez-vous pourquoi j'ai agi ainsi. Nous avons des torts tous les deux. Je vous ai pardonné. Ne me pardonneriez-vous pas ?

Le premier de l'an se déroula paisiblement à Eden Park. Le marquis de Weatherby passa la journée à soigner sa gueule de bois pendant que la maisonnée lisait, faisait la sieste ou jouait aux cartes afin de se remettre des festivités de Noël. Lindsay n'avait pas réapparu et Anaïs s'inquiétait pour lui, redoutant qu'il ait cédé à son démon. Elle-même avait préféré ne pas se joindre au reste

de la famille, craignant un face à face avec lui.

Elle resta cloîtrée dans sa chambre pendant deux jours dans l'attente de sa visite. En réalité, elle était terrifiée à l'idée de le revoir. Elle n'avait aucune idée de l'humeur dans laquelle il serait, et elle avait peur que sa colère explose à l'instant où il poserait les yeux sur elle.

Au bout de deux jours de solitude, Anaïs n'y tint plus, s'enveloppa dans un châle et quitta l'atmosphère confinée de sa chambre. Il était près de minuit, tout le monde était couché. Elle ressentait le besoin de marcher un peu dans la maison silencieuse, ne serait-ce que pour voir autre chose que les quatre murs de sa chambre et peut-être, aussi, donner un peu d'oxygène à ses pensées.

Elle descendit sans bruit l'escalier et prit la direction de la salle de bal. En sortant sur le balcon, elle pourrait respirer l'air de la nuit et contempler les étoiles. Elle avait besoin de faire le vide dans son esprit afin de réfléchir à la façon dont elle pourrait se justifier quand Lindsay viendrait lui demander des comptes.

S'il venait. Depuis leur dernier entretien, elle l'avait attendu tous les jours mais il n'avait pas daigné paraître, et elle en avait été complètement déstabilisée. Elle s'était même rendue dans sa chambre secrète, persuadée qu'il serait là, occupé à fumer de l'opium. Mais non.

Anaïs traversa la grande salle. Un souffle d'air froid lui effleura les jambes et elle se rendit compte que la porte-fenêtre était restée entrouverte. Serrant son châle autour de ses épaules, elle poussa la poignée et leva les yeux vers le ciel chargé de nuages. La lune était pleine. Une bourrasque de vent souleva un petit tourbillon de neige sur le sol de la terrasse.

Frissonnante, Anaïs esquissait le geste de fermer la porte quand elle aperçut Lindsay appuyé à la balustrade, face à la nuit. Il lui tournait le dos, ses mains nues crispées sur la pierre glacée.

Son cœur se serra. Il avait l'air si seul, si désespéré ! Et c'était elle la responsable de cette souffrance...

Un coup de vent arracha son châle de ses épaules et l'emporta. Il alla s'enrouler autour des jambes de Lindsay qui se pencha pour le ramasser. Avant qu'Anaïs ait pu s'enfuir, il avait tourné la tête et la transperçait du regard. Il lui tendit son châle sans un mot. Elle se glissa sur la terrasse, balbutia un remerciement et le drapa sur ses épaules.

– Vous devriez rentrer, articula-t-il en se détournant. Il fait froid.

Mais elle resta immobile derrière lui, regardant ses épaules se raidir sous sa veste noire. Elle aurait tellement voulu pouvoir le toucher, le réconforter. Autrefois, elle aurait noué les bras autour de sa taille sans se poser de question. Mais aujourd'hui, tout avait changé.

– Je vous ai cherché...

– Ah ?

– Vallery m'a dit que vous vous êtes absenté pendant ces deux jours.

– Je n'avais pas envie qu'on me trouve.

– Je me suis inquiétée.

– Vous n'auriez pas dû.

– L'opium...

– Ce n’est plus votre problème. Je connais votre opinion sur la question, vous connaissez la mienne. Le débat est clos.

Cela signifiait qu’il continuait à fumer. Il était probablement sous l’influence de ce poison en ce moment même. Anaïs aurait voulu le supplier d’arrêter, mais quel droit avait-elle de lui demander quoi que ce soit désormais ?

– Nous avons reçu une réponse de ma tante, murmura-t-elle nerveusement en triturant les franges de son châle. Elle nous envoie une voiture. Elle devrait arriver d’ici une semaine pour nous conduire à Londres.

– Assurez-vous que votre père est en état de supporter le voyage. Rien ne l’oblige à partir avant qu’il soit totalement remis.

Le silence retomba. Anaïs cherchait désespérément un moyen de lui dire ce qu’il voulait tant savoir. Pourquoi ne la questionnait-il pas ?

Incapable de trouver les mots, elle esquissa un mouvement pour partir. Au même moment, Lindsay tourna la tête, les traits creusés par la fatigue.

– J’ai besoin de savoir, murmura-t-il d’une voix sourde. Quelle a été votre réaction quand vous avez découvert que vous portiez mon enfant ?

Anaïs serra le châle sur sa poitrine comme un bouclier. Elle redoutait terriblement cette discussion, et en même temps elle n’avait qu’une envie : en finir. Comme elle était lâche...

– Avez-vous pleuré quand vous avez su que vous étiez enceinte ?

– Oui.

Elle ne voulait pas lui mentir. Après l’avoir misérablement trompé ces dernières semaines, elle ne pouvait plus le décevoir.

– Quel effet cela vous a fait de sentir un petit être vivre en vous ?

La souffrance qui perçait dans sa voix la crucifia. Ce n’était pas les questions auxquelles elle s’était attendue et elle se rendit compte qu’elle ne pouvait pas y répondre. Elle ne voulait pas penser à sa grossesse, encore moins en parler, c’était au-dessus de ses forces.

– Avez-vous haï cet enfant, Anaïs ? Avez-vous souhaité vous débarrasser de ce secret honteux ?

Elle esquissa un geste vers lui, mais le laissa inachevé et détourna les yeux. Non, jamais elle n’aurait fait du mal à son bébé ! Elle l’avait aimé et elle avait cru mourir de chagrin quand elle avait dû s’en séparer. Mais Lindsay n’était pas en état de voir plus loin que sa propre souffrance. Il était incapable de comprendre l’étendue de son désespoir.

– La sentiez-vous grandir, bouger en vous ? reprit-il comme elle gardait le silence.

Des larmes brûlantes lui montèrent aux yeux et ses lèvres se mirent à trembler.

– Oui.

Il baissa la tête et poussa un soupir douloureux.

– Il ne vous est pas venu à l’esprit que je pourrais avoir envie de partager ces instants avec vous ? demanda-t-il d’une voix sourde. J’aurais vendu mon âme pour vous voir porter mon enfant, émerveillé et humble devant la vie que nous avons créée ensemble et les transformations de votre

corps. Je lui aurais chuchoté que je l'aimais et que je l'attendais plus que tout au monde...

Anaïs se mordit la lèvre pour tenter de retenir ses larmes. Sa souffrance lui broyait le cœur. Elle prenait la pleine mesure de ce qu'elle avait fait. Comment espérer son pardon ? Pourrait-il jamais oublier un jour cette trahison ? Elle était devenue un monstre d'égoïsme et de méchanceté.

– Vous saviez que je vous cherchais dans tout Londres ?

– Oui.

A quoi bon continuer à mentir ? Son secret était découvert.

– Mais vous vous êtes volontairement cachée. Pourquoi ?

– Je ne voulais pas entendre vos excuses. J'étais désespérée. Vous aviez détruit ma confiance en vous, Lindsay.

Il hocha la tête.

– Je sais. Et j'en suis désolé, Anaïs.

– Ma fierté était en miettes, j'avais le cœur brisé. J'ai essayé de me protéger et il m'a semblé que le seul moyen, c'était de disparaître à vos yeux. J'avais peur de faiblir si je vous revoyais. Je... je n'ai jamais eu la force de vous résister, Lindsay, et je savais que si vous imploriez mon pardon, je n'aurais pas le courage de vous le refuser.

– Et votre voyage en France ? Par pitié, dites-moi que ce n'était pas encore un conte, que je ne vous ai pas cherchée là-bas comme un fou pour rien...

– Je... je n'ai même pas imaginé que vous partiriez à ma poursuite. Je... j'avais besoin de souffler, de ne plus entendre votre voix furieuse résonner dans le bureau de mon père...

– Vous vous êtes débarrassée de moi, murmura-t-il d'une voix blanche. Vous n'êtes jamais allée en France.

– Je ne pensais pas que vous chercheriez à me retrouver, je...

– Pourquoi ? Parce que j'avais obtenu de vous tout ce que je désirais et que je me moquais de ce que vous pouviez devenir par la suite ? C'est ça que vous pensiez ? Pourquoi suis-je venu tous les jours chez vous, à votre avis ? Pourquoi vous ai-je dit après vous avoir fait mienne que je voulais vous épouser ?

– J'ai cru que c'était un mensonge, un... une divagation provoquée par l'opium.

– Et donc, vous m'avez fait croire que vous étiez partie là-bas. Encore une fois, pourquoi, Anaïs ?

– Je le répète : j'avais besoin d'un répit, de quelques semaines pour réfléchir à tête reposée. Et puis, j'étais persuadée qu'en apprenant que j'étais en France, vous abandonneriez la partie et iriez à Londres.

– Vous vouliez me punir.

Anaïs baissa les yeux.

– Oui, avoua-t-elle tout bas.

– Vous avez dit que vous ne saviez pas alors que vous étiez enceinte. Est-ce vrai ?

– A ce moment-là, oui, je l'ignorais. Je l'ai compris bien après, mais il était trop tard. Vous

aviez disparu et personne ne savait où vous étiez parti, ni quand vous reviendriez.

Elle se sentait malade à l'idée de Lindsay la cherchant partout dans Paris. Quelle idiote elle avait été ! Une petite sottise orgueilleuse et stupide !

– Je veux que vous sachiez que j'ai aimé ce bébé, dit-elle d'une voix tremblante. A la seconde où j'ai compris que je portais votre enfant, je l'ai chéri. J'ai pleuré sur lui parce que je savais que sa vie serait marquée par la honte et le scandale.

– Ce n'était pas inéluctable.

Anaïs détourna les yeux, honteuse, le cœur broyé par les regrets.

– Parlez-moi du jour où notre fille est née, demanda-t-il d'une voix brisée par l'émotion. Je ne pense plus qu'à ça depuis des jours.

Elle aurait voulu se blottir contre lui et le serrer dans ses bras. Elle aurait voulu sentir sa chaleur pénétrer ses membres glacés, mais elle ne bougea pas et laissa les mots glisser doucement de ses lèvres.

– C'était la nuit... Depuis plusieurs semaines, je logeais dans le cottage de Garrett, à la frontière de sa propriété.

Elle vit sa mâchoire se durcir mais détourna les yeux et se concentra sur ses souvenirs. C'était la première fois qu'elle repensait à la scène depuis qu'elle avait donné naissance à leur enfant.

– Le travail avait commencé depuis le matin. Garrett est allé chercher son frère et...

– Broughton était donc avec vous ? intervint Lindsay d'une voix glaciale.

– Il n'y avait que moi dans le cottage, Lindsay. Seuls Garrett, Robert et Margaret étaient au courant de ma présence. Maman et papa me croyaient sur le continent avec ma tante. J'avais expliqué à Millie que je logerais dans la famille de Garrett – mais elle ne m'a pas posé de questions. Elle savait que j'étais...

Elle s'interrompit et prit une respiration.

– Elle se doutait que vous m'aviez brisé le cœur mais elle ignorait que j'étais enceinte. Elle a accepté de mentir à mes parents parce qu'elle pensait que j'avais besoin de temps pour cicatriser mes blessures. Elle est partie en France avec Jane, sa dame de compagnie, et moi je me suis réfugiée chez Garrett. Papa était très souvent absent à cette époque – sans nul doute à cause de sa liaison avec Rebecca. Et maman ne se souciait absolument pas de moi. Je n'ai eu aucun mal à leur faire croire que j'étais moi aussi en France. Jane postait de Paris les lettres pour mes parents que je lui faisais parvenir. Ils ne se doutaient pas qu'en réalité je vivais à moins d'un kilomètre d'eux. J'étais très attentive à ne pas sortir. Je ne quittais jamais le cottage, sauf pour quelques rares promenades à cheval à la nuit tombée. Garrett était la seule visite que j'avais. Je me reposais sur lui. Il n'avait confiance en personne, surtout pas en la sage-femme du village. Je... j'avais besoin de quelqu'un à mes côtés. J'avais tellement peur, souffla-t-elle tout bas en se rappelant la douleur des contractions.

– Il vous a réconfortée ?

– Oui. Il m'a tenu la main, il a posé des linges humides sur mon front. Il m'a dit que tout allait bien se passer.

– J’aurais pu le faire. J’aurais bravé les conventions et je serais resté à vos côtés pendant que vous donniez naissance à notre bébé. J’aurais tout fait pour alléger vos souffrances.

Il s’interrompit et leva les yeux vers le ciel nocturne.

– L’attente a été longue ?

– Pas trop.

Il hocha la tête et baissa les yeux sur ses mains, rougies par le froid.

– Je n’ai pas envie d’entendre que vous avez souffert. J’espère que Broughton vous a amené son frère à temps.

– Oui. Robert est arrivé très vite et le bébé est venu au monde peu après.

Anaïs se mordit la lèvre en se remémorant le cri strident de leur fille. Elle était si belle, si parfaite. Elle se rappela l’amour qui l’avait envahie quand Robert avait soulevé Mina et l’avait tournée pour lui permettre de découvrir le petit miracle qu’elle venait de mettre au monde.

– Quel effet cela vous a-t-il fait ?

Il lui tournait le dos mais, au son de sa voix, Anaïs comprit qu’il pleurait silencieusement.

– C’était merveilleux. De voir finalement la vie qui était à l’intérieur de vous depuis des mois... C’est un moment indicible. Inoubliable...

Sa voix s’enroua. Elle déglutit pour tenter de déloger la boule d’émotion qui s’était formée dans sa gorge.

– Je n’ai jamais rien entendu de plus beau que son premier cri.

– Vous l’avez prise contre vous pour lui chuchoter des mots tendres à l’oreille ?

– Oui.

– J’aurais voulu la voir dans vos bras. Je me serais assis à vos côtés, et j’aurais compté ses petits doigts en vous regardant l’allaiter. Je vous aurais embrassée et je vous aurais bénie de m’avoir fait un tel cadeau, de m’avoir donné une petite fille aussi parfaite...

Anaïs étouffa un sanglot. Elle avait l’impression de mourir à l’intérieur.

– J’étais submergée d’amour pour notre fille.

– Et pourtant vous l’avez abandonnée.

Il prononça ces mots d’une voix brisée et Anaïs eut l’impression qu’un couteau lui ouvrait le cœur en deux.

– Vous n’avez aucune idée de la souffrance que j’ai éprouvée ! s’écria-t-elle en serrant ses mains l’une contre l’autre pour s’empêcher de le toucher en le suppliant de la pardonner.

– Je sais. Je ressens cette souffrance. Elle court dans mes veines à cet instant même. Elle me ronge.

– Je... il y a eu des complications après l’accouchement. J’avais la fièvre et j’étais très faible. J’ai entendu Robert dire à Garrett que j’allais mourir. Tout ce dont je me souviens, c’est des pleurs de Mina parce qu’elle avait faim. Mais Margaret l’a sauvée. J’ai fondu en larmes en voyant Margaret donner le sein à mon enfant et mon cœur s’est brisé quand Mina s’est endormie dans ses bras, apaisée. Vous ne pouvez pas imaginer mon désespoir quand j’ai su que je ne pourrais pas la

nourrir. Mais Margaret pouvait, et elle l'adorait déjà. J'ai su alors, en regardant Mina et Robert, qu'elle leur était destinée. Ils l'aiment. Elle fait partie de leur famille. Et grâce à eux elle a un nom, chuchota-t-elle enfin en esquissant un geste pour lui prendre la main.

– Elle a toujours eu un nom, répondit Lindsay en se dégageant. **Le mien.** Je lui aurais tout donné. Et à vous aussi. Mais vous m'avez ôté toute chance en m'envoyant en France poursuivre un fantôme. Vous ne m'avez pas permis de vous montrer ce que je valais.

Il avança vers elle.

– Mon souhait le plus cher, c'était d'être votre mari, votre amant, le père de vos enfants. C'est le seul rêve que j'aie jamais fait et vous me l'avez arraché.

Il prit son visage entre ses mains glacées.

– Me l'auriez-vous révélé un jour ? M'auriez-vous avoué que nous avons eu un enfant, ou auriez-vous emporté ce secret dans la tombe ?

Anaïs fut incapable de soutenir son regard et il la lâcha en jurant tout bas.

– Non, je ne vous aurais jamais crue capable d'une telle cruauté. Vous vous rendez compte, au moins, que cela me hantera jusqu'à la fin de mes jours ? J'ai un enfant, un enfant dont je ne peux pas revendiquer la paternité. Une fille que je suis condamné à aimer de loin, en secret. Une petite Mina qui porte le nom d'un autre homme !

– Je suis désolée, balbutia-t-elle en sanglotant.

Il recula, le regard éteint.

– Je suis désolé aussi, Anaïs. Désolé de ne pas être capable de vous pardonner, pas plus qu'à moi-même. Désolé de ne pas avoir été le genre d'homme dont vous aviez besoin toutes les deux.

Elle agrippa la manche de sa veste, en larmes.

– Où allez-vous ?

– Je sors de votre vie pour de bon. C'est bien ce que vous vouliez, n'est-ce pas ?

– Ne partez pas ainsi, s'il vous plaît...

– Tout est fini, Anaïs. Il ne reste plus rien entre nous, que des regrets, du chagrin et des larmes. Adieu.

Il se détourna, descendit les marches de la terrasse et s'enfonça dans la nuit.

Chapitre 23

Le heurtoir en cuivre résonna dans la nuit. Lindsay remonta le col de son manteau pour se protéger du froid et attendit qu'on lui ouvre.

Le grincement du verrou transperça le silence et il se trouva face au visage ridé de Thomas, le majordome de Wallingford.

– Oh ! bonsoir, lord Raeburn.

– Bonsoir, Thomas. Wallingford est là ?

– Je regrette, mais M. le duc est occupé.

Lindsay jeta un coup d'œil dans le hall d'entrée et aperçut des manteaux féminins et des parapluies accrochés au vestiaire. Son visage s'assombrit. Il avait passé trois jours à Londres sans voir personne. Trois jours à se noyer dans les brumes de l'opium. Il ne tenait vraiment pas à rester plus longtemps seul avec ses pensées.

– Voulez-vous que je l'informe de votre visite ? demanda Thomas en le dévisageant bizarrement.

– S'il vous plaît.

Il avait désespérément besoin de parler à quelqu'un.

– Veuillez me suivre, je vous prie.

Lindsay franchit la porte et souffla dans ses mains pour les réchauffer. Dans son trouble, il avait oublié de prendre son chapeau et ses gants. Il n'avait même pas pensé à appeler un attelage et avait effectué à pied les vingt minutes de trajet jusqu'au pied-à-terre londonien de Wallingford, à Berkley Square.

Thomas émergea du salon dont le maître des lieux avait fait son bureau.

– M. le duc va vous recevoir. Si vous voulez bien l'attendre ici.

Lindsay lui tendit son manteau, entra dans la pièce et s'approcha de la cheminée pour se réchauffer. Comme il tendait ses mains vers les flammes, des rires féminins lui parvinrent. En se retournant, il vit sept jeunes femmes passer dans le couloir et gagner la sortie. Sapristi, Wallingford ne doutait de rien !

– Bonsoir, Raeburn, grommela ce dernier en refermant la porte derrière lui. C'est un plaisir inattendu.

– Désolé de te déranger au milieu de ton harem, répondit Lindsay en ramenant son attention sur le feu dans la cheminée.

– Bah, j'en avais fini avec elles, de toute façon.

Lindsay l'entendit déboucher le carafon de cognac.

– Un verre ?

– Non, merci.

– Bon, alors, qu'est-ce qui t'amène ? Tu as besoin d'un compagnon de débauche et tu as pensé à moi ? Je suis très flatté. Qu'est-ce qui te tente, mmm ? Une maison de passe bien crapuleuse ou un

bordel raffiné ?

– Je ne suis pas venu pour ça, merci.

– Ah. Dommage, soupira Wallingford. Il y a longtemps que je ne me suis pas livré à une authentique nuit de débauche. Je ne sais même plus ce que c'est.

– Dit-il après avoir reçu sept jeunes femmes chez lui, grogna Lindsay.

Wallingford lui lança un regard sarcastique.

– Serions-nous de mauvaise humeur, ce soir ? Ne me dis pas que tu as interrompu mon tendre tête-à-tête avec mes sept sylphides pour critiquer ma façon de vivre ?

Lindsay sentit son visage s'empourprer.

– Non.

– Tant mieux. Alors assieds-toi, commanda Wallingford en lui montrant le fauteuil, en face de lui.

Lindsay obéit et étendit ses longues jambes devant le feu.

– Te voilà bien loin du Worcestershire et de ton Anaïs bien-aimée. Pourquoi es-tu ici ?

Lindsay contempla les flammes et remarqua qu'elles étaient bleu vif à leur base – bleues comme les yeux d'Anaïs. Il ne parvenait pas à cesser de penser à elle. Ni à chasser son image de son esprit. Même l'opium n'avait pas réussi à atténuer sa souffrance, ni son désir.

– Tu es vraiment consumé par cette femme, dit son hôte en l'observant d'un air sombre.

– C'est ce qui arrive quand on aime vraiment, murmura Lindsay en détournant finalement son regard des flammes.

– Alors c'est une chance que j'aie échappé à ça !

Lindsay le dévisagea, stupéfait par son aveu.

– Tu n'as jamais aimé ?

– Jamais !

– Quoi ! Parmi toutes tes maîtresses, il ne s'en est pas trouvé seulement une qui ait fait battre ton cœur plus vite ? Qui ait occupé tes pensées jusqu'à te rendre malade ?

Wallingford examina le fond de son verre.

– Je trousse des filles, Raeburn. Je ne leur donne pas une miette d'amour. Je ne leur livre pas accès à mes pensées et je ne les laisse surtout pas se glisser dans mon cœur. Pas si fou ! Les femmes sont des objets de plaisir, rien de plus.

Lindsay ramena son regard sur le feu. Il n'y avait pas eu que du sexe entre Anaïs et lui.

– Je continue à sentir son corps contre le mien, murmura-t-il d'une voix torturée, à respirer son parfum. J'entends les battements de son cœur contre mon oreille. Je sens ses ongles s'enfoncer dans mes épaules et je l'entends chuchoter mon prénom...

– Alors qu'est-ce que tu fais ici ? File la rejoindre !

– Elle m'a trompé.

– Ah. Je suis désolé, mon vieux.

– Non, tu ne l’es pas. Tu n’es même pas surpris qu’elle m’ait trompé. Pour toi, les femmes sont toutes des intrigantes et des menteuses qui n’en veulent qu’à notre titre et à notre fortune. Tu n’es qu’un cynique.

– Crois-le ou non, mais je suis sincèrement désolé qu’elle se soit moquée de tes sentiments.

Lindsay ferma les yeux pour tenter de surmonter la douleur qui lui lacérait la poitrine, mais l’image d’Anaïs – et de leur enfant – passa devant ses yeux, ravivant son désespoir.

– Je la hais, mais je ne peux pas vivre sans elle.

– La frontière entre l’amour et la haine est si ténue... Et la zone grise entre les deux s’appelle généralement le désir.

Lindsay battit nerveusement des cils. Il craignait les visions qui l’assaillaient sans cesse, et en même temps il en avait besoin. Des visions d’Anaïs dans ses bras. Contre lui. Leur fille blottie contre sa poitrine, paisiblement endormie. **Amour, désir, colère, haine.**

– Tu es surpris par sa trahison ? demanda Wallingford. Tu ne croyais pas Anaïs capable de te décevoir ?

– Pas avec cette cruauté.

Son ami avala une gorgée de cognac.

– L’être humain est un animal cruel. Ne l’oublie jamais. Il est dans notre nature de blesser et de détruire ceux que nous aimons le plus.

Lindsay leva les yeux vers le plafond où des femmes bien en chair, cheveux dénoués, folâtraient au milieu des nuées comme des anges. Il secoua la tête avec amertume.

– Je ne l’aurais jamais crue capable de me détruire, moi.

– Mais dis-moi : qui aimes-tu avec passion, au juste ? Anaïs-la-perfection-incarnée ou Anaïs-la-traîtresse ? Pour laquelle ton corps se consume-t-il de désir ? Pour la statue de marbre que tu avais placée sur un piédestal, ou pour la sirène qui hante tes nuits ?

Lindsay tressaillit et tourna les yeux vers son ami. Wallingford l’observait attentivement. La pendule sur la cheminée martela le silence.

– Les deux, répondit enfin Lindsay.

Wallingford lui sourit presque méchamment.

– Tu ne peux pas avoir les deux. L’une d’elles doit disparaître. Elles ne peuvent pas cohabiter à l’intérieur de la même personne. Anaïs ne peut pas être ton ange salvateur et ta maîtresse sulfureuse.

– Si !

– Non. Elle ne sera plus jamais l’Anaïs de notre enfance

– la fille qui ne pensait qu’à faire le bien et ignorait la tentation. Elle a été tentée – par toi – et elle n’est plus une vierge innocente. Tu lui as donné le goût du plaisir et du péché. A cause de toi, elle est devenue une mortelle comme les autres et tu voudrais la punir à cause de ça ?

– Tu ne comprends pas...

– Oh, je te connais mieux que tu le crois ! Tu veux qu’elle te sauve de tes démons et de ta

dépendance à l'opium. Tu as besoin de sa douceur et de sa compréhension. Mais en même temps tu veux continuer à baiser avec elle. Seulement voilà, les anges ne fornicquent pas.

– Epargne-moi ta vulgarité, gronda Lindsay. Anaïs n'a rien à voir avec les filles que tu fréquentes ! Nous faisons l'amour ensemble.

– L'amour, raila Wallingford. Oui, oui, vos deux cœurs battent à l'unisson, vos deux âmes ne font plus qu'une... c'est très joli, mais tu es incapable de passer sur son incartade alors que tu aurais voulu qu'elle oublie la tienne.

– Ça ne se compare pas. Ce qu'elle a fait est cent fois plus grave !

Wallingford sourit d'un air ironique.

– Magnifique. Son erreur pèse plus lourd que la tienne ! Tu rumines ta rancœur alors que vous devriez être ensemble en ce moment, à vous pardonner mutuellement.

– Tu ne sais pas ce que tu dis. Tu n'as aucune idée de ce qu'elle m'a fait...

– Ça suffit !

Wallingford se leva de son fauteuil.

– Si tu es venu pour que je te plaigne et que je traîne Anaïs dans la boue, tu as frappé à la mauvaise porte. Je ne raconterai pas des horreurs sur Anaïs simplement pour satisfaire ton amour-propre. Bon sang, je sais ce qu'elle représente pour toi et combien tu as souffert ! Mais tu l'adores et tu vas laisser une lamentable erreur détruire tout ce pour quoi tu prétendais être prêt à mourir, il y a seulement quelques mois ? Réfléchis bien, mon vieux, et demande-toi si cela en vaut vraiment la peine.

Lindsay le fusilla du regard, outré que son ami – la seule personne sur terre qu'il aurait crue capable de le comprendre – ose lui reprocher une colère légitime.

– A ta place, poursuivit Wallingford en ignorant son air furibond, je rentrerais tête basse à Bewdley et je ferais tout ce qui est en mon pouvoir pour la reconquérir.

– Hypocrite ! tonna Lindsay. Tu n'as jamais été rien d'autre qu'un monstre d'égoïsme. Devant quelle femme accepterais-tu de te rabaisser ? Avec quelle femme peux-tu t'imaginer faire autre chose que baiser comme tu le dis si bien ?

Wallingford serra les mâchoires et, l'espace d'un instant, Lindsay se demanda si son ami n'allait pas lui envoyer son poing dans la figure. Mais il était lui-même à deux doigts d'en venir aux mains. Il était fou de rage !

– Je n'ai jamais cherché à connaître les femmes qui sont passées dans ma vie, reprit Wallingford d'une voix mesurée. Sinon, peut-être en aurais-je découvert une que j'aurais pu aimer. Mais j'ai choisi de me comporter comme un libertin, un cynique, et j'ai scellé mon destin. Mais toi, tu as trouvé une pépite et tu t'apprêtes à la laisser te filer entre les doigts sous prétexte qu'elle n'est pas aussi parfaite que tu imaginais ? Ressaisis-toi parce que si tu ne le fais pas, tu te retrouveras en enfer. Et crois-moi, c'est une bête immonde et vorace. Quand elle referme ses mâchoires sur toi, il n'y a plus de retour possible. Réfléchis bien avant de laisser ton orgueil dominer ton esprit.

– Je ne sais même pas pourquoi je continue à t'écouter, grommela Lindsay en se levant pour partir. Tu ne connais rien à l'amour passionné !

– Je sais au moins qu’il est comme les fantômes, répondit Wallingford d’une voix douce. Tout le monde en parle mais peu de gens en ont vu. Tu fais partie des rares élus, et parfois, je te hais d’avoir eu cette chance. Si j’étais toi, je réfléchirais bien avant de tout casser. Mais, bien sûr, je ne suis qu’un monstre d’égoïsme et je n’y connais rien.

– Je ne te le fais pas dire !

Pour toute réponse, Wallingford leva son verre dans un salut moqueur.

– N’oublie pas d’emporter ton orgueil en enfer, dit-il. C’est la seule chose qui rende le séjour à peu près supportable.

Lindsay claqua la porte derrière lui et remonta le col de son manteau. Lançant un ultime regard furibond à la maison de Wallingford, il s’engagea dans la rue faiblement éclairée par un réverbère à gaz avec la sensation d’évoluer dans un rêve.

Wallingford avait l’aplomb de lui donner des conseils d’humilité ! Venant de lui, cet incorrigible misogynne, c’était trop fort ! Matthew préférerait mourir plutôt que reconnaître ses torts devant une donzelle. A ses yeux, elles n’étaient bonnes qu’à une seule chose. Mais qu’il aille au diable pour l’avoir obligé à regarder la vérité en face : il voulait bel et bien les deux femmes. Il voulait l’ange, et il voulait la maîtresse sulfureuse. Et maintenant il les avait perdues l’une et l’autre.

Tout ça par la faute d’Anaïs. Si seulement elle ne lui avait pas caché l’existence de son enfant ! Elle avait abandonné leur bébé comme on se débarrasse d’une vieille robe en la refilant à sa femme de chambre. Il ne lui était donc pas venu à l’esprit que Mina était une partie de lui, le fruit de leur amour ? L’incarnation vivante de cette nuit dans les écuries où il s’était livré complètement à elle ?

Tout en longeant les rues pavées, il sentit la colère et l’amertume lui nouer la gorge. Elle l’avait privé de la seule chose qu’il désirait encore plus que son amour – son enfant – leur enfant. Et ça, il ne pourrait jamais le lui pardonner. Même en cet instant, alors que son corps se consumait de désir pour elle, il ne parvenait pas à contrôler sa rage quand il repensait au crime qu’elle avait commis.

Il tourna à l’angle d’une rue et s’aperçut tout à coup qu’il n’était plus dans Mayfair mais tout près de Soho – la frontière entre les quartiers riches de West End et ceux, sinistres et misérables, de East End. La traversée de East End n’était pas toujours sûre en voiture, encore moins à pied, mais Lindsay avait l’habitude de ces ruelles mal éclairées. Il était capable de se sortir de n’importe quel mauvais pas.

Il sentit une faim familière le tenailler et continua à avancer, guettant la petite allée sombre peuplée de rats et d’immondices. En coupant par là, il déboucherait dans St. Giles Parish, le lieu où tous les plaisirs sont à vendre. Femmes, alcool, bijoux volés, tueurs à gages, tout s’y monnayait. Mais ce qu’il venait se procurer à St Giles, ce n’était pas du sexe, ou de l’alcool – c’était de l’opium.

En obliquant sur la gauche, il entra dans Petticoat Lane, une ruelle étroite où des prostituées s'étaient rassemblées à l'angle d'un bâtiment en brique délabré pour se réchauffer autour d'un brasero allumé dans un pot en fer. Lindsay ignora leurs appels.

– Hé, milord, viens voir un peu par là. J'ai de l'amour à revendre !

De l'amour... Lindsay serra les dents et continua son chemin sans un regard. Habituellement, quand il passait par là, il leur lançait deux ou trois billets, mais ce soir il ne se sentait pas d'humeur charitable.

– Allez, mon prince, viens te faire dorloter. Je suis sûre que ta dame ne connaît pas la moitié de ce que je sais faire.

Lindsay glissa la main dans sa poche et y puisa quelques pièces qu'il jeta aux femmes.

– Achetez-vous de quoi manger, dit-il sèchement.

Elles se précipitèrent comme une volée de moineaux pour ramasser la monnaie éparpillée sur le sol et un sentiment d'écœurement lui noua la gorge. Avait-il eu conscience de cette misère sordide avant ce soir ?

Bien sûr, il l'avait remarquée. Il avait dénoncé devant le Parlement les conditions scandaleuses dans lesquelles végétaient des femmes et des enfants dans cette partie de la ville. Il avait adressé une pétition au gouvernement réclamant que East End soit rénové afin que tous ces gens puissent vivre dans la dignité et le respect de leurs droits élémentaires.

Mais jusqu'à ce soir, il n'avait pas réellement prêté attention à cette détresse humaine qu'il croisait sur sa route. Pour une raison simple : chaque fois que ses pas le conduisaient ici, il avait l'esprit embrumé par l'opium ou par l'obsession de s'en procurer.

L'opium l'avait rendu aveugle à bon nombre de réalités.

Lindsay aperçut enfin dans la nuit la porte de la fumerie où il avait ses habitudes. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre encrassée par la fumée, et entra. Ici, pas de portier ni de majordome. Ce n'était pas le genre de la maison.

– Bonsoir, milord, le salua Tran en multipliant les courbettes. Vous êtes revenu. Votre natte vous attend.

– Bien.

Lindsay suivit le propriétaire des lieux au milieu d'un amoncèlement d'ombres étendues sur de simples paillasses. Des soldats, des marins, des prostituées, des criminels. Certains étaient encore conscients, d'autres commençaient à subir les effets de la drogue. Au fond de la fumerie, de l'autre côté d'une arche, étaient disposées des nattes élégantes et confortables, garnies de coussins de soie à décor de dragons et de fleurs de cerisiers. C'était là que la haute société londonienne venait fumer de l'opium – très loin de Mayfair. Là où personne ne risquait de les reconnaître. Ici, on ne trouvait pas de consommateurs occasionnels, uniquement des habitués, comme lui.

– Installez-vous, dit Tran. Je vais chercher un serviteur.

– Inutile, murmura Lindsay en le retenant par la manche de sa veste rugueuse. Je me débrouillerai seul.

Tran s'inclina.

– Je rapporte le nécessaire.

Lindsay ôta son manteau et sa veste, puis s'étendit au milieu des coussins. Tout en attendant le retour de Tran, il jeta un coup d'œil aux clients venus se livrer comme lui au démon. A quelques pas de lui, un groupe de jeunes étudiants assis en cercle riaient en se passant une pipe de main en main. C'était ainsi à Cambridge. Sauf que Broughton avait toujours été pris de nausée avant même d'y goûter et que Wallingford partait au pays des rêves au bout de deux bouffées... Ce qui lui donnait quartier libre pour fumer autant qu'il le souhaitait.

Il y avait toujours des prostituées dans les fumeries et celle-ci ne faisait pas exception. Tran était un homme aux idées bien arrêtées : il n'employait que des beautés orientales, aux longs cheveux noirs brillants et aux yeux en amande.

– Voici, dit Tran en lui présentant une pipe en bambou.

Il se pencha pour poser un réchaud aux pieds de Lindsay et l'alluma avec une allumette soufrée.

– Vous voulez une fille aujourd'hui ?

Lindsay regarda autour de lui et aperçut une Asiatique qui l'observait avec intensité. Elle était petite, ravissante, avec de longs cheveux noirs et raides. Peut-être, avant qu'Anaïs et lui ne deviennent amants, lui aurait-il fait signe d'approcher. Ils auraient fumé ensemble et se seraient déshabillés mutuellement. Le sexe était sans tabou dans une fumerie. Lindsay avait toujours trouvé cette pratique normale – jusqu'à aujourd'hui. Il ne pouvait imaginer de faire l'amour avec Anaïs devant quiconque. Pas plus qu'il ne pouvait s'imaginer fumer de l'opium sous le regard d'Anaïs.

Il se sentit soudain aussi avili et infréquentable qu'un lépreux. Il ne fallait pas qu'Anaïs le voie ici. Ni qu'elle le voie fumer de l'opium. Jamais.

Avant ce soir, il n'avait jamais eu honte de son addiction. Pourquoi était-ce différent aujourd'hui ? En quoi la seule pensée de s'allonger sur cette natte et de fumer était-elle dérangeante ?

– Vous la voulez ? demanda Tran avec un sourire en lui montrant la fille aux longs cheveux noirs. Elle est très câline.

– Pas ce soir, Tran.

Tran s'inclina et le laissa seul. La plupart des lords préféraient qu'on prépare l'opium pendant qu'ils s'allongeaient sur les coussins. Lindsay, lui, prenait plaisir à le faire lui-même. Il aimait la lente séduction du rituel, le frisson de l'attente.

Il ouvrit la boîte en laque contenant l'opium et préleva quelques-uns des brins aromatiques noirs qui faisaient un peu penser à des feuilles de thé. Il les pesa afin de déterminer la dose adéquate. Il plaça l'opium dans le fourneau, versa un peu d'eau dans le réservoir, et l'agita doucement au-dessus de la flamme.

C'était à cet instant que l'opium devenait une maîtresse rétive qu'il fallait cajoler et supplier pour qu'elle accepte de vous étreindre.

Tout en attendant son bon vouloir, Lindsay lança un regard autour de lui et remarqua que les jeunes gens qui riaient un instant plus tôt étaient maintenant profondément endormis, allongés sur le flanc. L'un des serviteurs de Tran éteignait la flamme de leur lampe pendant que la jeune Asiatique qu'il avait remarquée tout à l'heure s'employait à faire les poches des clients endormis. Combien

de fois ses propres poches avaient-elles été visitées pendant qu'il gisait, sur sa natte, inconscient ? se demanda-t-il avec un sentiment de malaise croissant.

A quelques mètres de lui, un marin eut une sorte de hoquet et bascula sur le dos. Lindsay guetta un signe de vie, mais il ne respirait plus. Une âme venait de s'envoler dans la fumée de l'opium, songea-t-il avec une sorte de détachement. Une de plus.

Beaucoup mouraient d'avoir trop fumé. Lindsay avait vu des fantômes – hommes et femmes – vendre tout ce qu'ils possédaient, y compris eux-mêmes, pour quelques pincées de poison. Comme pour lui donner raison, un garçon d'une vingtaine d'années s'accroupit à côté de lui.

– Besoin d'un peu de compagnie, mon prince ? Je peux vous faire ce que vous voulez, en échange de quelques bouffées.

Il était d'une maigreur squelettique, le teint livide. Ce gamin était en train de mourir, et sa maladie s'appelait opium.

– Alors ? Qu'est-ce que vous en dites ? Un petit plaisir contre un peu d'opium ?

Lindsay lâcha la pipe en bambou sur le sol et se leva.

– Elle est tout à vous.

– Quoi ?

– Vous pouvez la prendre.

Lindsay ramassa sa veste et s'éloigna en faisant signe à Tran de lui en apporter une autre.

– Et si vous vous installiez plutôt dans la salle du fond ?

Tran montra un rideau en satin rouge orné d'un dragon doré. Lindsay n'était jamais entré dans cette salle, préférant la décadence de sa propre chambre secrète, chez lui. Tran écarta le rideau et Lindsay découvrit un autre monde, noyé dans un épais brouillard. Il y avait des corps allongés partout, bougeant, ondulant les uns sur les autres. Des serpents de fumée montaient vers le plafond en ondoyant, s'enroulaient autour des corps dénudés. L'arôme de la fumée l'attira comme un aimant.

Voilà ce qu'il voulait. S'étourdir, échapper à la douleur. Courir toujours plus vite pour l'empêcher de le rattraper. Le besoin d'opium pulsait à ses tempes. Son odeur seule avait suffi à accélérer les battements de son cœur. Il respirait vite.

Une beauté aux cheveux noirs, entièrement nue, s'avança vers lui, main tendue.

– Viens. Je vais prendre soin de toi.

Lindsay la suivit aveuglément, obéissant à l'appel irrésistible de l'opium.

Chapitre 24

– Vallery, va au diable, grogna Lindsay en enfonçant son visage dans l'oreiller afin de se protéger de la lumière.

– Merci bien, j'y ai déjà passé les trois derniers jours avec vous.

– C'est pour ça que je te paie. Maintenant, prépare-moi une autre pipe. Je t'en prie, ajouta-t-il après avoir soulevé une paupière et vu que son domestique ne bougeait pas d'un pouce.

– Vous êtes en train de vous tuer.

– Tant mieux. Comme ça, je ne sentirai plus rien.

– Ecoutez-moi, articula Vallery en le prenant par les épaules pour le tourner vers lui. Vous ne voulez pas mourir. Vous en êtes peut-être convaincu pour le moment, mais vous changerez d'avis quand votre chagrin se sera atténué.

– J'en doute. J'ai des regrets pour les cent ans à venir.

Vallery le foudroya du regard et l'arracha aux coussins pour le mettre debout.

– Je n'aime pas votre humour.

– Et moi qui pensais détendre l'atmosphère. C'est lugubre ici, avec toi qui passes ton temps à m'annoncer ma fin.

– Et comment cela pourrait-il se terminer si vous continuez ainsi ? riposta Vallery avec colère.

– Je ne cherche pas à me suicider, si c'est que tu insinues. Beaucoup trop mélodramatique pour moi.

– Ah non ? Alors qu'est-ce que vous faites ?

– J'essaie de survivre Vallery. Et c'est le seul moyen que je connaisse.

– Je ne vous ai jamais vu dans cet état.

– Parce que je n'étais jamais parti aussi loin. Je tournoie dans un vortex, Vallery, et c'est une sensation extraordinaire. Je n'ai aucune envie qu'elle s'arrête.

– J'avoue que je ne vous comprends pas, milord.

Lindsay réfléchit.

– Tu ne t'es jamais amusé à tourner sur toi-même, pieds nus dans l'herbe, le visage levé vers le ciel jusqu'à ce que tu sois pris de vertige et que tu tombes ? Et quand tu ouvres les yeux, le ciel continue sa ronde au-dessus de ta tête, et aussi la crête des arbres et les nuages... Et tu restes là, à regarder l'univers danser autour de toi, et tu éprouves un tel sentiment de bonheur et de paix que tu ne peux t'empêcher de sourire... Eh bien, c'est exactement ce que m'apporte l'opium. Une merveilleuse plénitude, un détachement incomparable.

Lindsay esquissa un pâle sourire en se remémorant ces moments de bonheur ineffable, quand il n'y avait pas encore d'opium dans sa vie, pas de regrets, ni de trahisons. Seulement Anaïs et lui. Même après avoir passé l'âge de pirouetter au soleil, il avait continué parce qu'il adorait l'entendre rire aux éclats pendant qu'elle tourbillonnait... Elle tombait dans l'herbe – sur lui – et il faisait semblant de contempler le ciel alors que c'était elle qu'il dévorait des yeux, et il sentait son

corps devenir vivant sous le sien. Il était son chevalier en armure scintillante, son héros.

L'innocence et l'émerveillement. Tout cela était perdu, sauf quand la drogue coulait dans ses veines. Alors il laissait sa sombre maîtresse prendre de plus en plus possession de son corps et son esprit. Elle seule apaisait un temps sa souffrance. Il avait besoin d'elle, non pas pour se tuer mais pour vivre – ou tout au moins pour survivre.

Le chevalier en armure était mort, le héros vaincu.

– Vous vous aventurez beaucoup trop loin, milord. Il est des voyages dont on ne revient pas...

– Garde tes conseils, articula-t-il d'une voix cassante. Et va me chercher mon opium.

– Non. Vous n'avez pas besoin de ce poison. Maintenant, lavez-vous et faites-vous une tête présentable.

– Que sais-tu de ce dont j'ai besoin ?

– Milord...

– Vallery.

Lindsay posa ses mains sur les larges épaules de son domestique et le regarda dans les yeux.

– Il me faut ma drogue, tu entends ?

– Non.

– Ma maîtresse exige une reddition complète. Elle a pris possession de mon esprit et elle règne désormais aussi sur mon corps. Elle m'appelle, Vallery, et elle se venge si je ne lui obéis pas.

Le visage de Vallery s'assombrit. Lindsay détourna les yeux. Il ne voulait pas voir son reflet pitoyable dans le regard de son valet.

– Je souffre, mon ami. Les effets de l'opium se dissipent, il me faut une autre dose pour trouver l'apaisement, pour ne plus avoir l'impression que mon squelette va s'arracher de mon corps, pour arrêter ces tremblements. Je dois en reprendre pour me permettre de tenir.

– Pas maintenant, milord. Lord Wallingford est ici.

Lindsay ferma les yeux et s'exhorta à la patience. Dans quelques minutes, le problème disparaîtrait de lui-même car il aurait suffisamment de forces pour chauffer lui-même la pâte noire. Il préparerait alors lui-même sa pipe, comme il l'avait toujours fait. Il ne savait plus à quel moment il avait commencé à avoir besoin que Vallery reste auprès de lui afin d'avoir toujours le matériel tout prêt à portée de main.

– Vous avez entendu, milord ? Lord Wallingford est ici.

– J'ai entendu.

Ainsi donc, Wallingford était revenu ? Lindsay avait pourtant tout fait pour le maintenir à distance. Il détestait la compassion. Il n'avait aucune envie de subir ses discours moralisateurs et grondeurs. Tout ce qu'il voulait, c'était s'enivrer d'opium et flotter dans un rêve où il n'y avait plus ni pensées ni souffrance. Et ce sans témoins.

– C'est lui qui m'a aidé à vous sortir de ce trou à rat enfumé pour vous ramener à la maison.

– Je me demande de quoi il se mêle, grogna Lindsay.

Il se frotta le visage d'une main tremblante, et tourna les yeux vers la pipe en bambou. Son

cerveau cognait dans son crâne et hurlait : il me faut de l'opium – tout de suite !

– Cette fumerie sordide sera votre tombe.

– Tu n'y connais rien. Tu n'as pas vu les merveilles qui se cachent derrière ces rideaux rouges ? Tu peux fumer, forniquer avec une jeune beauté asiatique et même te faire dépouiller pendant que tu flottes dans un brouillard de béatitude. Le paradis !

– Il y avait une fille à califourchon sur vous l'autre soir, ses petites mains avides étaient sur vous et ce n'était pas après votre argent qu'elle en avait.

– Vraiment ?

C'était très troublant, il ne se souvenait de rien. Mais c'était pour cela qu'il fumait jusqu'à sombrer dans le néant. Cela dit, même s'il avait eu conscience de sa présence, il n'aurait probablement pas bronché : il n'avait jamais été attiré par les prostituées.

Il n'y avait qu'une seule femme qu'il souhaitait voir à califourchon sur lui, et c'était Anaïs. Oh oui, ce serait magnifique de la prendre comme ça, pendant des heures. Elle tremblerait et il la regarderait chavirer dans l'extase tandis que la fumée de l'opium s'enroulerait autour d'eux comme un fil soyeux.

Dieu, il avait besoin de respirer une bouffée. Il commençait à éprouver des émotions. Son cœur se remettait à battre avec la toute petite lueur d'espoir insensé qu'un jour tout pourrait redevenir comme avant.

– Lord Wallingford est venu apporter une lettre de lady Anaïs. Elle est de retour.

Lindsay se figea. Il n'avait pas vu Anaïs depuis des semaines. Non, ce n'était pas tout à fait exact. Il la voyait tous les soirs dans ses hallucinations provoquées par l'opium. Elle était un mirage, un fantasme auxquels la fumée donnait l'apparence de la réalité. Et après ? Ses rêves étaient tout ce qui lui restait.

– Je suppose qu'elle s'est installée à La Loge, chez ce cher Broughton ? demanda-t-il d'un ton venimeux.

– Je ne sais pas, milord. Mais lord Wallingford a toutes les réponses.

– Dis-lui de s'en aller, Vallery. Je ne veux pas le voir.

– Trop tard, mon vieux.

Lindsay se retourna et découvrit Wallingford devant lui.

– Donne-moi cette maudite lettre et fiche le camp. Je suis occupé.

– A quoi ? A te tuer à petit feu ?

– Voilà. On va dire ça.

Wallingford secoua la tête. Lindsay lut du dégoût dans ses yeux.

– Je ne supporte pas de te voir te détruire ainsi.

– Qui te demande de regarder ?

– Bon sang, c'est vraiment trop facile !

Lindsay cilla, stupéfait par sa rage.

– Si tu es venu me faire la morale, tu peux repartir tout de suite. Je vis une histoire d’amour passionnée avec mon insatiable maîtresse et je n’ai pas l’intention de rompre. Je la comprends et elle me comprend.

– Et personne d’autre, c’est bien ça ?

– Exact.

– Comment réagirait Anaïs si elle voyait ce que tu es devenu ?

– Elle ne me verra pas, elle est sortie de ma vie. C'est terminé.

– Pas forcément.

– Arrête, Wallingford. Tu ne sais rien de ce qui s’est passé entre nous. Retourne plutôt à ton absinthe et laisse-moi tranquille.

– J’étais avec toi dans cette fumerie d’opium à Constantinople, Raeburn. J’ai vu des créatures magnifiques se blottir contre toi, te désirer, te caresser. Mais tu ne leur as même pas accordé un regard ! Il n’y a jamais eu qu’une seule femme pour toi, une seule qui a le pouvoir de t’émouvoir. Ce n’est pas terminé !

– Si j’avais été en état, crois-moi, j’aurais fait une orgie de sexe avec ces filles, mais l’opium est une maîtresse jalouse et exclusive. C'est le prix à payer pour être son fidèle disciple.

Ce n’était pas vrai. Même s’il n’avait pas eu physiquement conscience de la présence des prostituées autour de lui, il avait senti le désir courir dans ses veines. Mais Wallingford avait raison, bien sûr : même s’il se refusait à l’admettre, une seule femme avait le pouvoir d’assouvir cette faim.

Une nuit, pourtant, juste après sa rupture avec Anaïs, il y avait eu une belle Asiatique, chez Tran. Elle avait un corps superbe. Ses longs cheveux noirs avaient balayé son torse, puis son ventre pendant qu’elle faisait glisser ses lèvres sur son corps. Il était complètement sous l’emprise de l’opium, il volait au-dessus des nuages, guettant l’instant où il sentirait sa bouche se refermer sur son sexe.

Et il était resté de marbre.

– Ce n’est pas la peine, avait-il dit en la repoussant. Vous êtes très belle, mais je ne peux pas.

Il avait pleuré cette nuit-là, conscient d’avoir touché le fond. Il était détruit. Physiquement. Mentalement. Spirituellement.

Après cette déroute, il n’avait plus jamais fait appel aux services d’une prostituée. Il s’était concentré sur ses hallucinations et sur les plaisirs virtuels qu’elles lui offraient puisque la jouissance charnelle lui était devenue impossible.

– Dieu, cette drogue t’a complètement asservi, murmura Wallingford en l’observant avec consternation. Tu l’as laissée te manger le cerveau.

– Si j’avais envie d’un sermon, ricana Lindsay, j’irais à l’église.

– Justement. C'est là où tu vas.

– Pardon ?

Wallingford brisa le seau de cire qui fermait la lettre avant de la lui tendre.

– J’ai promis à Anaïs que tu la lirais. Dépêche-toi et essaie de retrouver une apparence présentable. Fume ce qu’il faut pour être en mesure de tenir debout pendant une heure. Et ne discute pas.

Lindsay dévisagea son ami avec ironie.

– Tu crois que des prières vont m’aider ?

– Je ne sais pas ce qui peut te sauver, Raeburn. J’ignore ce qui peut te ramener chez les vivants. Je prie seulement pour que tu ne le découvres pas quand il sera trop tard.

– De Quincey était un adolescent quand il a commencé à consommer de l’opium, lâcha Lindsay d’un ton léger. Et il a vécu jusqu’à soixante-dix ans. Ça me laisse de la marge.

– Tu parles de l’auteur des *Confessions d’un mangeur d’opium*? demanda Wallingford d’un ton incrédule. J’espère au moins que tu ne considères pas ce livre comme un exemple ? Il s’est battu toute sa vie contre cette dépendance, Raeburn. Toute sa vie ! C’est ce que tu cherches ? Devenir un mort-vivant ?

Lindsay leva les yeux de la lettre d’Anaïs.

– Tu veux la vérité ?

– Evidemment !

– Alors, oui, c’est ce que je veux. Ne plus rien ressentir. Ne plus me soucier de quoi que ce soit. Ni de qui que ce soit. Maintenant, laisse-moi seul. J’ai besoin de fumer deux pipes avant de pouvoir envisager de m’habiller.

Lindsay monta dans l’attelage, claqua la portière derrière lui, et s’installa sur la banquette en velours. Son regard fixa le paysage qui défilait derrière la fenêtre. La neige commençait à fondre. De temps à autre, il apercevait des touches de vert sous le tapis blanc, signe que le printemps n’était plus très loin. Les branches dénudées, qui ployaient sous le poids de la glace il y avait de cela seulement quinze jours, s’étaient relevées. D’ici peu, la vallée bourgeonnerait et verdoierait. Il se demanda avec détachement s’il serait encore de ce monde pour le voir.

L’attelage progressait péniblement sur la route engluée par la boue et la neige fondue. D’ici peu, ils franchiraient le pont qui enjambait la Severn et conduisait au village.

– Depuis quand n’as-tu pas dormi ?

– Je dors toutes les nuits.

– Je parle d’un sommeil naturel.

Lindsay réfléchit, les yeux rivés sur le paysage. Quand avait-il dormi pour la dernière fois sans recourir à l’opium ? C’était la nuit où il avait rejoint Anaïs dans sa chambre. Ils avaient fait l’amour. Passionnément.

– Tu as une tête à faire peur, marmonna Wallingford en cherchant un cigare dans la poche de sa veste.

– Je vais bien.

Il vit le pont approcher et calcula mentalement combien de minutes il lui restait avant de se retrouver dans l'église pour assister à une cérémonie qui l'horrifiait. Bon sang, pourquoi avait-il fallu qu'il lise la lettre d'Anaïs ?

– Tu ne t'es pas regardé, marmonna Wallingford derrière un nuage de fumée. Tu ressembles à un fantôme. A quand remonte ton dernier repas ?

Il l'observait comme un animal de laboratoire et Lindsay ressentit brusquement l'envie absurde de lui envoyer son poing dans la figure.

– Je t'ai dit que j'allais bien !

– Oui, ça se voit.

Wallingford tira pensivement sur son cigare.

– J'ai peut-être eu tort d'insister pour que tu viennes.

– Non, je me dois d'être là, murmura-t-il en faisant mine de contempler le paysage pour éviter son regard.

– Pourquoi ? Parce qu'Anaïs sera présente ?

– Raison personnelle.

– Tu n'as pas mis les pieds dans une église depuis ton retour de Constantinople. Pourquoi aujourd'hui ?

– Parce que c'est ma place, dit finalement Lindsay en regardant son ami dans les yeux.

– Tu souhaites te réconcilier avec Broughton ? C'est pour ça que tu t'es t'arraché aux vapeurs de l'opium ? Pour pouvoir assister au baptême de sa nièce ?

Pour la première fois depuis des semaines, Lindsay laissa glisser le masque.

– Je pensais que tu devinerais tout seul la raison pour laquelle je me dois d'être là. Il faut croire que j'ai été plus habile que je ne l'imaginai à dissimuler cette vérité qui m'étouffe.

Un éclair de compréhension traversa les yeux bleus de Wallingford. Il changea de banquette pour venir s'asseoir à côté de Lindsay et lui entourra les épaules de son bras, d'un geste plein de sollicitude qui ne lui ressemblait pas.

– Je suis désolé, mon vieux. Désolé, murmura-t-il, et Lindsay perçut la sincérité dans sa voix.

– Merci de ne pas m'obliger à prononcer les mots. Je... je n'y arrive pas. Ils sont trop douloureux.

– Ils ne sont pas nécessaires. Je lis la terrible vérité dans tes yeux. Il me suffit de repenser à notre conversation chez moi pour comprendre et mesurer la profondeur de ton désespoir. Je n'arrive même pas à me représenter ce que tu dois ressentir en cet instant...

– De la rage. De la souffrance. De la haine.

Il regarda son ami et esquissa un pauvre sourire teinté d'amertume.

– Du désir. Je voudrais la haïr pour ce qu'elle a fait. Je voudrais le lui faire payer. Mais chaque fois que je ferme les yeux, je ne pense à rien d'autre qu'au plaisir qu'elle est la seule à me donner. Quelle emprise a-t-elle donc sur moi pour que je sois prêt à oublier qu'elle a aussi donné mon enfant à un autre homme ?

– Je crois que ça s’appelle l’amour, Raeburn. Le véritable amour, passionné, absolu, celui dont parlent les poètes. Celui que la plupart des êtres humains cherchent désespérément toute leur vie sans le trouver.

– Moi je l’avais trouvé, avec elle.

– Tu l’as toujours, Raeburn. Sinon, tu n’essaierais pas de la haïr : tu la haïrais.

– C’était mon rêve depuis toujours – son amour et un enfant. Elle m’a volé ce bonheur. Je pourrais la mépriser, et cependant la seule chose à laquelle je pense, c’est à mon avenir sans elle. Noir. Sans espoir.

Les cloches de l’église sonnèrent, appelant les fidèles à se rassembler. L’attelage négocia un dernier virage et l’église Sainte-Anne se dressa sur leur droite. Les villageois dans leurs habits du dimanche montaient les marches. Les portes ouvertes laissaient entrevoir au loin le scintillement des cierges à hauteur de la nef.

Pardonnez et vous serez pardonné. Pour la première fois, les paroles d’Anaïs prenaient tout leur sens. Elle lui avait pardonné ses erreurs. Toute la question était de savoir s’il pourrait l’absoudre à son tour.

Il dut murmurer ces mots tout haut car Wallingford lui tapota l’épaule.

– Non, Raeburn. La vraie question, c’est : peux-tu te pardonner à toi-même ?

Lindsay tourna les yeux vers les paroissiens qui entraient dans l’église.

– Sincèrement, je ne sais pas.

– Il le faut. C’est la seule façon de te libérer de tes démons.

– Sans l’opium, je n’ai plus rien. Je ne suis plus rien.

Wallingford le regarda tristement.

– Ouvre les yeux, mon ami. C’est avec l’opium que tu n’as plus rien ni personne.

Chapitre 25

Anaïs garda les yeux obstinément fixés sur son missel pendant que l'assistance entonnait le cantique d'ouverture. Lindsay était assis à sa gauche, un rang plus haut, sur le banc réservé à sa famille. Elle ne voulait surtout pas lever la tête parce qu'alors, elle ne pourrait plus détacher son regard du visage qui lui avait été si cher. Ce beau, ce merveilleux visage qui n'était plus aujourd'hui que le fantôme de celui qui hantait ses rêves et occupait toutes ses pensées.

Il avait l'air malade et fatigué... L'opium était en train de le détruire et c'était elle, la responsable. La nuit où il l'avait quittée, sur le balcon, il lui avait tourné le dos pour rejoindre son autre amante. L'opium était désormais sa seule compagne et cette maîtresse jalouse avait planté ses ongles profondément dans sa chair. Si profondément qu'Anaïs craignait de l'avoir perdu à jamais.

Ses doigts tremblèrent sur le missel et Garrett, assis à ses côtés, posa sa main sur la sienne d'un geste apaisant. Elle sentit son regard, mais garda les yeux baissés. Elle ne pouvait le blesser davantage. Ils avaient fait la paix. Garrett acceptait son amitié, tout comme elle acceptait la sienne. Il y avait beaucoup de tendresse entre eux, mais pas cette passion charnelle qui la liait – et la lierait toujours – à Lindsay.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, Garrett lui pressa doucement les doigts. Une façon de lui rappeler qu'il était là et qu'il serait toujours à ses côtés. Son roc dans la tempête. Son soutien dans l'adversité. Mais lui ? Elle se demanda sur qui Lindsay pouvait compter dans ses heures noires pour le reconforter.

La réponse était inscrite en toutes lettres sur son visage blême et émacié : l'opium.

La musique se tut et du haut de sa chaire, M. Pratt, le pasteur, sourit à ses ouailles. L'église était pleine à craquer et il était visiblement ravi de voir les quatre grandes familles de Bewdley réunies pour l'occasion, comme autrefois.

– Soyez les bienvenus, déclara-t-il, sa voix bien timbrée résonnant sous le plafond voûté. Aujourd'hui, notre paroisse compte un nouveau membre.

Comme si elle avait compris qu'on parlait d'elle, Mina gigota dans les bras de Margaret et bâilla de manière très peu solennelle. Anaïs risqua un regard vers Lindsay. Ses yeux creusés étaient rivés sur le bébé. Un sourire amer apparut sur ses lèvres quand Wallingford se pencha vers lui pour lui parler à l'oreille. Anaïs se détourna, mais pas assez vite pour échapper au regard perçant que Lindsay lui lança par-dessus son épaule. Il la fixa jusqu'à ce qu'elle baisse la tête, incapable de supporter cet échange une seconde de plus.

Jane, la dame de compagnie de sa tante, lui serra le bras.

– Ne vous occupez pas de lui, chuchota-t-elle. Faites comme s'il n'existait pas.

Prétendre que Lindsay n'existait pas ? C'était impossible. Son souvenir hantait son corps, ses pensées, son âme...

– Le pasteur me fait signe d'approcher, lui glissa Garrett à l'oreille. Ça va aller ?

– Oui, oui.

Elle essaya de sourire. Un pauvre sourire, triste et pathétique.

M. Pratt demanda à Robert et Margaret d'avancer et son cœur battit douloureusement quand elle vit Margaret déposer le bébé dans les bras de son mari. Du coin de l'œil, elle remarqua que Lindsay se raidissait tandis que Robert pressait ses lèvres sur le front de Mina. Elle vit aussi que Wallingford posait une main réconfortante sur l'épaule de Lindsay et comprit qu'il avait choisi Wallingford comme confident.

Comme s'il avait senti son regard, Lindsay tourna la tête vers elle. Ses prunelles vertes la transpercèrent jusqu'à l'âme et elle y lut un chagrin et une souffrance indescriptibles.

– Qui donne cet enfant à Dieu ?

– Nous, ses parents, répondirent Margaret et Robert d'une même voix.

Malgré ses lèvres serrées, Anaïs se put retenir un sanglot et des larmes brûlantes lui montèrent aux yeux.

– Chut, ma chérie, lui souffla Jane d'une voix douce. Ce sera bientôt terminé. Soyez courageuse. Montrez-lui qu'il ne vous a pas brisée. Montrez-lui que vous ne regrettez pas votre décision.

Ann, qui était assise à côté de Jane, se pencha et posa une main protectrice sur le genou d'Anaïs, mais garda le silence comme si son intuition lui criait ce qu'Anaïs tentait vaillamment de taire.

– Allez-vous cesser de pleurnicher comme une sotte ? siffla sa mère. Vous allez être affreuse avec vos yeux rouges et gonflés.

– Mère, laissez-la tranquille, chuchota Ann pendant que M. Pratt continuait le rituel du baptême.

Elle lança à sa sœur un regard désolé et Anaïs serra sa main dans la sienne en souhaitant qu'elle comprenne un jour les raisons pour lesquelles elle n'avait pu lui confier son secret.

– Je te baptise, Mina Gabriella Middleton...

Anaïs sursauta. Elle vit la mâchoire de Lindsay se crispier et Wallingford lui agripper le bras en même temps que Jane serrait le sien. C'était la première fois qu'elle entendait le nom que porterait désormais son enfant – un nom étranger. Elle aurait dû s'appeler Mina Gabriella Markam, fille du vicomte et de la vicomtesse Raeburn. L'incongruité de la scène l'atteignit de plein fouet et elle laissa échapper un sanglot. Elle avait l'impression de l'abandonner une deuxième fois !

Elle se mordit la lèvre pour résister au désespoir qui menaçait de l'emporter. Elle aurait voulu se précipiter vers l'autel et proclamer que ce bébé n'était pas Mina Middleton, mais la fille du vicomte Raeburn ! Qu'elle était le fruit de leur amour, un enfant conçu dans la joie et non dans la honte.

Tout en cillant pour refouler ses larmes, Anaïs se revit dans le cottage, le matin de son départ, devant le berceau de Mina endormie. Elle s'était interdit de la prendre dans ses bras. Elle ne s'était autorisée ni à la toucher ni à lui chuchoter des mots tendres de peur de perdre tout courage. Elle l'avait simplement regardée, bouleversée par l'épreuve inhumaine que la vie lui imposait.

Elle était la seule à savoir qu'elle avait passé des nuits entières à sangloter, les mains crispées sur son ventre désespérément vide, essayant de se remémorer l'époque où Mina avait fait partie d'elle. Ces souvenirs étaient si douloureux. Son corps tremblait du désir d'arracher Mina aux mains de M. Pratt et de s'enfuir avec elle.

– Ma pauvre chérie, murmura Jane en fouillant dans son sac pour y puiser un mouchoir. Ne

pleurez pas, ne...

– Permettez-moi, murmura une voix profonde, juste devant eux.

Et Anaïs vit le marquis de Weatherby, le père de Lindsay, lui tendre un mouchoir.

– Merci, chuchota Jane avant de presser le mouchoir dans la paume d’Anaïs. Ces cérémonies sont toujours très émouvantes. Moi-même, j’ai du mal à contenir mon émotion.

– Je comprends, dit Weatherby en dévisageant Anaïs.

– Merci, balbutia Anaïs.

Lindsay la regardait. Elle détourna la tête, honteuse de se donner en spectacle et, qui sait, d’éveiller les soupçons. Elle ne supportait pas de voir Lindsay en sachant que tout était fini entre eux, et que c’était elle qui avait tué l’amour qu’il avait autrefois pour elle. Il lui était impossible de poser les yeux sur sa fille blottie dans les bras de Margaret pendant que Robert lui enlaçait la taille et qu’ils offraient tous les trois l’image d’une famille heureuse et unie.

M. Pratt sourit et s’adressa à la communauté, les bras ouverts.

– Dans la deuxième Epître aux Corinthiens, il est écrit : « Mes frères, soyez dans la joie, perfectionnez-vous, consolez-vous, ayez un même sentiment... »

Anaïs sentit le regard brûlant de Lindsay sur elle et leva les yeux vers lui.

– « Vivez en paix et le Dieu d’amour et de paix sera avec vous. »

Anaïs étouffa un sanglot tandis que les prunelles de Lindsay s’assombrissaient. Elle eut le sentiment qu’elles la pénétraient jusqu’à l’âme et la consumaient, comme autrefois.

– L’amour impérissable règne sur vous, conclut M. Pratt en regardant ses fidèles.

Ce n’est pas vrai, eut-elle envie de hurler. Il s’éteint et il meurt sous le souffle de la trahison !

– Dans le Psaume 34, il est écrit : « Quand les justes crient, le Seigneur les entend et Il les délivre de toutes leurs détresses... »

Elle voulait être sauvée de cette souffrance, de cette détresse qui l’empêchait de dormir, de manger, de penser à autre chose qu’à l’homme qu’elle avait aimé si désespérément et qu’elle avait trahi si abominablement. Elle voulait être sauvée de l’enfer où elle avait vécu ces dernières semaines parce que Lindsay la haïssait et que c’était mérité. Elle voulait échapper à la torture d’attendre vainement un miracle qui pourrait lui ramener Lindsay.

– Et maintenant, proclamons la paix du Christ en nous serrant tous la main, annonça M. Pratt.

– Non ! hoqueta Anaïs en se dégageant de l’étreinte de Jane.

– Etes-vous devenue folle ? siffla sa mère. Tenez-vous tranquille, vous me faites honte.

– Pour l’amour du ciel, mère, laissez-la ! souffla Ann. Pour une fois dans votre vie, essayez de ne pas penser exclusivement à vous !

Anaïs se leva d’un bond. Son missel tomba bruyamment sur le sol tandis que tout le monde autour d’elle se souriait et se tenait la main en murmurant « la paix du Christ soit avec vous ».

Incapable d’en supporter davantage, elle se faufila jusqu’au bout de la rangée et se précipita vers la sortie. Elle avait conscience de se donner en spectacle, mais ça lui était égal. Impossible

de rester dans cette église une seconde de plus. Elle était une tricheuse. Une menteuse.

Tandis qu'elle remontait trop vite l'allée centrale, elle entendit les chuchotements qui saluaient son passage, puis un pas précipité derrière elle et la voix grave de Lindsay qui l'appelait. Mais elle courut sans se retourner, essayant de fuir ses démons.

Elle franchit les portes, releva le bas de sa jupe et descendit les marches sans ralentir. Enfin, elle s'arrêta pour reprendre son souffle tandis que les larmes brûlantes inondaient ses joues. La souffrance l'empêchait presque de respirer.

– Anaïs, attendez ! cria Lindsay en haut des marches.

Elle se détourna et enfouit son visage dans ses mains.

– Ne fuyez pas, ne fuyez plus, dit-il d'une voix rauque d'émotion en la rejoignant.

Puis elle vit qu'il tendait la main vers elle.

– Faisons la paix, Anaïs.

– Il n'y a plus de paix ! lança-t-elle en reculant. Je voudrais être morte après lui avoir donné le jour ! Je voudrais ne m'être jamais réveillée pour la voir dans les bras de Margaret. Vous croyez que ça a été facile pour moi d'abandonner mon bébé ? Mais vous n'en avez pas la moindre idée ! Vous ignorez tout de ma souffrance ! Je ne l'ai même pas tenue dans mes bras !

Il ouvrit la bouche mais elle ne lui laissa pas le temps de répondre quoi que ce soit.

– Tout ce que je vous ai raconté cette nuit-là sur la terrasse était faux. Je ne l'ai pas serrée contre moi. Oui, je vous ai menti parce que je savais que c'était ce que vous vouliez entendre et je me disais que si je réécrivais l'histoire, je réussirais peut-être à me persuader moi-même que cela s'était bien passé comme ça. Mais la vérité, c'est que j'ai perdu connaissance avant même d'avoir pu la prendre contre moi. Après, en quittant le cottage, je me suis interdit de la toucher parce que je sentais que si jamais je cédaï à la tentation, je n'aurais plus le courage de l'abandonner !

Elle le transperça d'un regard amer, les yeux remplis de larmes.

– Vous parlez de votre souffrance ? Mais vous ne vous rendez pas compte du sacrifice que j'ai accompli. J'ai perdu une partie de moi-même ! Et je l'ai fait par amour. J'ai choisi de vivre sans elle parce que je savais au fond de mon cœur qu'elle méritait de vivre dans la lumière, loin de la sinistre réalité de sa naissance. Je pensais...

Elle se mit à sangloter.

– Je croyais... avoir pris la bonne décision.

– Oh, Dieu, Anaïs, gémit-il en avançant vers elle.

– Non, ne dites rien. Juste... allez-vous-en.

– Je ne pense pas être jamais capable de vous quitter, Anaïs.

Son cœur se serra lorsqu'elle entendit l'espoir et le désir qui perçaient sous ces mots. Son propre espoir s'enflamma. Était-ce possible qu'ils aient encore une chance ? Puis elle le regarda, l'ombre de l'homme qu'il avait été, une enveloppe vide.

– Vous m'avez déjà quittée, Lindsay. Vous n'êtes plus là... simplement, vous n'en avez pas encore pris conscience.

Chapitre 26

Un petit vent glacial s'était levé, mais Lindsay ne sentit pas la morsure du froid tandis qu'il regardait l'attelage s'éloigner, emportant Anaïs. Ses dernières paroles résonnaient comme un glas à ses oreilles.

Etait-ce vrai ? Il était déjà mort au monde et pour elle ? Il n'y avait plus de retour possible ?

Il eut sa réponse quand il sentit des frissons le parcourir et que le manque commença à pulser douloureusement dans sa tête.

Il avait longtemps cru que l'opium lui permettrait de résister à l'alcool et aux plaisirs faciles, qu'il l'empêcherait de devenir comme son père. Mais c'était un allié diabolique qui l'avait transformé en quelque chose de cent fois pire. A cause de ce maudit poison, il avait détruit la femme qu'il aimait, ruiné sa vie et la sienne. Tout ça à cause de la séduction sinistre d'une drogue qu'il haïssait mais dont il ne pouvait plus se passer.

– Mon fils...

La voix de son père s'éleva derrière lui, une voix tremblante d'émotion.

Lindsay ne bougea pas, incapable de détourner les yeux de l'angle de la rue où Anaïs avait disparu.

– Mon chéri..., souffla sa mère. Montez avec nous dans l'attelage. Nous irons ensemble au repas de baptême.

Elle avait les mêmes intonations douces et tendres quand il était enfant et qu'elle le bordait dans son lit en lui racontant quel homme merveilleux il deviendrait en grandissant.

Aujourd'hui, il n'était plus rien. Une ombre.

– Lindsay ?

Il repoussa la main qu'elle posait sur son bras et siffla :

– Pour l'amour du ciel, pas maintenant, mère !

Le petit cri de détresse qu'elle laissa échapper le ramena à la réalité. Il puisa dans ce qu'il lui restait de contrôle, se retourna, et vit avec effroi qu'elle pleurait. Il lui prit la main et la serra très fort avant de la porter à ses lèvres pour y presser un baiser.

– Pardonnez-moi.

Il n'avait jamais voulu blesser qui que ce soit, encore moins la femme qui lui avait donné le jour et l'avait élevé pour qu'il devienne un homme respectable – un homme digne d'une femme comme Anaïs. Elle aussi, il l'avait trahie, lamentablement.

– Je... je ne suis pas moi-même aujourd'hui, dit-il en reculant. J'ai très mal à la tête. Je vais aller dormir un peu. Une heure, mère. Et ensuite, je vous rejoindrai à La Loge.

– Mon merveilleux fils, balbutia-t-elle, les lèvres tremblantes. Qu'avez-vous fait, Lindsay ? Qu'est-il arrivé à mon fils chéri ?

– Il n'existe plus.

Il la regarda fondre en larmes, anéanti. Il l'avait souvent vue pleurer à cause de son père, mais

jamais à cause de lui. C'était la première fois, et ce constat souffla la dernière petite lueur de vie qui brillait encore en lui.

– Pouvez-vous... le faire... revenir ? bredouilla-t-elle. Nous avons terriblement besoin de lui.

– Je vais essayer, mentit-il.

Quand bien même il l'aurait voulu, il en aurait été incapable. Il n'avait plus de volonté. Il était totalement dépendant de cet opium qui lui était devenu aussi nécessaire que l'air qu'il respirait.

– Accordez-moi juste une heure, mère. Peut-être deux, murmura-t-il en reculant encore. J'ai seulement besoin de m'allonger. Un petit moment.

Lindsay lâcha sa veste sur une chaise et arrêta son regard sur le plateau en argent posé sur la table du hall. Un courrier était arrivé en son absence. Son cœur manqua un battement et il se surprit à espérer contre toute logique que ce soit une lettre d'Anaïs.

Brisant le sceau, il posa les yeux sur la signature : Robert Middleton. Il se dirigea vers l'ancienne serre. Sa chambre secrète, songea-t-il machinalement. Un lieu interdit où il se livrait à des activités interdites.

Ignorant la fièvre qui lui faisait allonger le pas, il lut la missive qu'il serrait dans ses mains.

Raeburn,

Je n'étais pas sûr que vous voudriez assister au baptême de Mina, j'ai donc décidé de vous écrire afin de vous informer que Margaret et moi allons partir dans deux semaines nous installer à Edimbourg avec Mina. Je pense que vous conviendrez vous aussi que c'est la décision la plus sage.

Lindsay referma la porte de sa chambre secrète d'un coup de talon. Non! De quel droit Middleton décampait-il avec une enfant qui n'était pas réellement la sienne ? Mais si, Mina était la fille de Robert, désormais, se rappela-t-il à lui-même avec un coup au cœur. Il l'avait perdue de façon irrémédiable.

La lettre trembla dans ses doigts et il posa un regard douloureux sur les mots tracés à la plume.

Vous devez comprendre qu'on n'y peut plus rien changer. Nous avons présenté Mina à tout le monde comme notre enfant et je puis vous jurer que, dans notre cœur, elle est notre fille. Personne ne mettra jamais sa légitimité en doute car tout le monde savait que Margaret était proche du terme quand nous sommes partis pour Bewdley. Je vous donne ma parole que Mina sera – elle l'est déjà – tendrement aimée et choyée.

J'ai accepté une chaire de professeur à l'université à Edimbourg. Cette disposition nous épargnera à tous des rencontres inopinées et embarrassantes.

Vous trouverez ci-joint une deuxième lettre. Elle contient des informations qu'il me semble important de porter à votre connaissance. Rappelez-vous que j'ai tenté à plusieurs reprises de vous parler avant votre départ pour Londres – sans succès. J'ai donc choisi de vous les livrer par écrit.

Lindsay froissa rageusement la lettre. Il jura entre ses dents tandis qu'il se baissait pour ramasser la deuxième missive, tombée au sol et se dirigea rageusement vers la tente. Le plateau en argent l'y attendait. Avec le coffret en laque contenant l'opium.

Lindsay s'assit sur la natte en velours, souleva le couvercle de la boîte et plongea les doigts à l'intérieur, cherchant les boulettes rapportées de Constantinople. Il brisa la pâte jaune en deux et contempla les morceaux au creux de sa paume, les haïssant – les désirant tout à la fois.

Etait-ce vraiment ce qu'il désirait ?

Il avait beau réfléchir, la seule réponse qui lui venait à l'esprit était « oui ». Son attirance pour cette drogue était plus forte que tout. Peut-être même plus forte que son amour pour Anaïs.

Il posa les yeux sur la pipe incrustée de nacre et de jade, sur le plateau. L'opium suffirait-il à combler le vide atroce qu'Anaïs avait laissé dans son âme ?

Il ramena son regard sur la lettre de Middleton et batailla entre l'idée de la lire et celle de fumer la boulette entière et de dormir pendant des jours, des semaines.

Ferme-toi à la douleur, oublie le monde extérieur, lui cria son esprit tourmenté par le manque. Il tendit la main vers la pipe et pétrit l'opium, mais ce n'était pas l'impatience qui rendait ses gestes malhabiles, c'était la peur. Il était en train de descendre marche par marche le chemin de la déchéance. Il suivait son père dans cet abîme sombre et sans retour.

L'allumette trembla dans ses doigts et il se brûla avant de réussir à allumer la mèche de la lampe. Vidant son esprit de toute pensée, Lindsay piqua une aiguille dans la pâte et la fit chauffer pour la ramollir. Quand elle atteignit la consistance parfaite, il l'éloigna de la flamme et la roula entre ses doigts.

Il y avait eu une époque où ce cérémonial l'amusait. Il y voyait un jeu de séduction. Un rituel enveloppé d'un nuage de sensualité. Désormais, c'était une nécessité. Il n'éprouvait plus aucune volupté en sentant l'opium se réchauffer entre ses doigts. Il ne ressentait aucun plaisir tandis qu'il guettait les premiers effets. Seulement de l'impatience. De la faim. Il voulait que ça agisse. Vite.

Les premières volutes de fumée s'élevèrent doucement du fourneau en terre cuite. Lindsay arracha sa cravate d'un geste impatient, défit les boutons de sa chemise. Il s'allongea sur la natte, tendit la main vers la pipe. La fumée lui caressa les joues. Il inhala profondément, remplissant ses poumons jusqu'à ce qu'ils soient prêts à éclater. Puis il l'exhala très lentement et la regarda monter nonchalamment vers le plafond de sa tente.

Il posa les yeux sur la lettre de Middleton en se demandant quelles informations elle pouvait bien contenir. Certainement rien qui soit susceptible d'effacer les événements des semaines passées.

Il tira deux nouvelles bouffées, s'allongea confortablement et ouvrit la lettre. Avec l'aide de l'opium, il pouvait la lire.

Brisant le sceau, il parcourut l'écriture rapide de Robert Middleton.

A mon arrivée, le travail avait commencé depuis des heures. Elle avait souffert la journée entière sans personne à ses côtés pour l'aider et la rassurer. C'est là mon premier regret.

Le cœur de Lindsay se serra. Anaïs lui avait raconté que l'accouchement avait été rapide, que Broughton était resté près d'elle tout le temps et qu'il l'avait réconfortée. Pourquoi cet autre mensonge ? Pour le ménager ? Parce qu'elle le jugeait incapable de supporter la vérité ? Seigneur, était-il faible à ce point ?

Il posa les yeux sur sa pipe d'opium. Il avait dit à sa mère qu'il allait essayer de redevenir lui-même et, au lieu de ça, il se remplissait de fumée pour oublier la souffrance qui le rongait. Alors, oui, il était faible. Il ne pouvait plus le nier.

Mon frère était venu au cottage prendre de ses nouvelles quand il a trouvé Anaïs en proie aux douleurs de l'accouchement. Il est aussitôt venu me chercher à bride abattue et, à notre arrivée, la naissance était imminente. Anaïs s'est montrée très courageuse et n'a pas émis une plainte pendant qu'elle donnait le jour à votre petite fille. Je dois dire que son sang-froid m'a impressionné.

Tout se déroulait parfaitement, jusqu'au moment où le placenta ne s'est pas décollé. Il s'en est suivi une très forte hémorragie. Seigneur ! je n'avais jamais vu autant de sang de toute ma vie... Je me suis affolé et j'ai perdu un temps précieux avant d'effectuer les gestes qu'on m'avait enseignés. Voilà mon second regret. Pour ma défense, je dirai que je n'avais jamais été confronté à une situation aussi grave lors d'un accouchement. Tout ce sang... J'avoue que je me sentais dépassé, impuissant.

Lindsay porta la pipe à ses lèvres et inhala une longue bouffée de fumée, puis une autre, jusqu'à ce que sa vue se trouble. Il attendit d'y voir de nouveau à peu près clair pour reprendre sa lecture.

Quand j'ai enfin repris la situation en main, la pauvre Anaïs avait perdu énormément de sang. Il me semble encore le voir couler sur le plancher... Heureusement, elle avait perdu connaissance presque depuis le premier instant. Et je tiens à ce que vous sachiez que les derniers mots qu'elle a prononcés en fixant sur moi ses grands yeux effrayés – des yeux qui voyaient approcher la mort – furent : « Prenez soin de mon bébé. »

Craignant d'avoir failli à ma mission de médecin, j'ai tout mis en œuvre pour ne pas trahir au moins ses dernières volontés. J'envoyai mon frère chercher mon épouse et je la suppliai de nourrir le bébé d'Anaïs. Elle avait perdu le nôtre quinze jours plus tôt et, malgré son chagrin, elle accepta d'allaiter l'enfant d'une autre.

Jour et nuit, nous avons veillé sur la petite Mina et sur sa maman. Anaïs n'avait toujours pas repris connaissance et j'ai craint le pire quand elle fut prise de fièvre deux jours après l'accouchement. J'étais persuadé qu'elle ne survivrait pas.

Lindsay pressa des doigts tremblants sur ses paupières pour refouler les larmes qui lui brûlaient les yeux. Anaïs avait eu besoin de lui, un besoin vital, et il n'avait pas été là. Il l'avait laissée toute seule avec sa souffrance, son désespoir. Dire qu'il s'était apitoyé sur lui-même alors qu'elle se battait pour mettre leur enfant au monde...

Nous n'avons eu aucune peine à faire croire aux domestiques que c'est Margaret qui avait donné le jour à l'enfant. Nous n'avions confié notre malheur à personne, sauf à mon frère. Après avoir déjà perdu deux enfants, nous voulions que ce troisième drame reste entre nous. Tout le monde a donc cru que le bébé qu'ils entendaient soudain pleurer dans notre chambre était le nôtre.

Malgré la fièvre, Anaïs se réveilla au sixième jour. Inutile de vous dire notre émotion quand nous l'avons vue ouvrir les yeux ! Ni sa détresse en découvrant qu'elle ne pouvait pas allaiter son bébé.

Je n'oublierai jamais son visage quand elle a prié mon frère de la reconduire chez elle, deux semaines après l'accouchement. Le regard qu'elle a posé sur son bébé au moment de partir me hantera toute ma vie. Elle s'est sacrifiée pour son enfant. C'était le choix d'un ange.

Margaret et moi n'oublierons jamais notre bon ange. Nous n'oublierons jamais que c'est vous deux qui avez permis que notre vœu le plus cher devienne une réalité.

Puissiez-vous un jour trouver la paix et comprendre que l'amour qui vous unit l'un à l'autre a enrichi votre vie au-delà de toute expression.

La lettre lui glissa des doigts. Il avait deux possibilités : pleurer comme il n'avait pas pleuré depuis des années, ou noyer son chagrin dans la drogue. La décision ne fut pas difficile à prendre. Les vapeurs de l'opium lui étaient plus familières que les larmes.

Anaïs traversa le hall dallé de marbre et s'arrêta devant la lourde porte du salon. Elle frappa, attendit qu'on lui réponde. Rien. En ouvrant la porte, elle aperçut le marquis de Weatherby endormi sur un canapé, la tête de son épouse appuyée sur son épaule. Ils s'enlaçaient tous les deux.

Le cœur étreint par un sombre pressentiment, elle fit demi-tour. La maison était trop calme, les domestiques trop silencieux. Un voile de deuil semblait flotter sur la maison.

Lindsay!

Rassemblant ses jupes, Anaïs traversa le hall en courant. Il pleuvait dehors, le majordome avait mis son parapluie et son manteau à sécher. Elle glissa dans une petite flaque d'eau en passant près du vestiaire et sentit deux bras la rattraper solidement.

– Lindsay ?

En levant les yeux, elle constata qu'il ne s'agissait pas de Lindsay mais de Matthew Wallingford. Son visage était grave.

– Emmenez-moi auprès de lui, demanda-t-elle en reculant.

Il la rattrapa par le poignet.

– Il ne voudrait pas que vous le voyiez dans l'état où il est, Anaïs. Je lui ai promis...

– Je me moque de ce que vous lui avez promis !

Wallingford hésita puis hocha la tête et la lâcha lentement. Ils se mirent en route d'un pas vif. Ils savaient tous les deux où ils allaient. Des bougies étaient allumées un peu partout dans l'ancienne serre. Elles projetaient des ombres tremblantes sur les soieries orange et roses.

– Il est dans la tente, lui indiqua Wallingford.

Anaïs rassembla ses forces, écarta la tenture et poussa un cri. Lindsay gisait sur le sol. Mort ?

– Il est simplement endormi, la rassura Vallery rassemblant des objets épars sur un plateau en

argent. Il devrait se réveiller dans... plus ou moins longtemps...

– Combien de temps ? balbutia-t-elle.

Elle ne parvenait pas à détacher son regard de sa silhouette inerte. C'était à peine s'il semblait respirer.

– Je l'ignore, milady. Je n'étais pas là quand il a sombré.

La nuit tombait, dehors – il s'était écoulé des heures depuis qu'elle l'avait quitté devant l'église Sainte-Anne.

– Ne soyez pas trop effrayée, lady Anaïs. Il lui arrive de dormir plusieurs jours d'affilée. Mais il finira par revenir...

Plusieurs jours ? Epouvantée, Anaïs s'agenouilla à côté du corps inerte de Lindsay. Il avait vraiment l'air mort. Quand elle saisit sa main glacée et la serra entre les siennes, il ne réagit pas. Son visage n'eut pas même un tressaillement.

– Il fallait que je le voie, chuchota-t-elle. Il m'a semblé tout à coup que ma place était là, entre l'opium et lui.

Des larmes ruisselèrent sur ses joues tandis qu'elle glissait une main tremblante dans les cheveux noirs de Lindsay.

– C'est que... il ne vous en sera même pas reconnaissant, milady. Il n'est plus celui que vous avez connu.

– Lindsay ne me fera pas de mal, déclara-t-elle avec force tout en contemplant l'homme qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer.

– L'opium règne en maître sur son esprit, désormais.

– Non ! se rebella Anaïs en séchant ses larmes. C'est un homme bon, intelligent, sensible. Il a fait des choses merveilleuses, y compris pour ma famille et moi. Il supporte le poids des responsabilités depuis qu'il est tout jeune, et il a accepté ce fardeau sans jamais se plaindre. C'est un être exceptionnel, d'une grande valeur. Je le sais depuis toujours, mais je ne voulais pas m'en souvenir.

Promettez-moi que la chaîne qui nous lie l'un à l'autre ne sera jamais rompue, lui avait-il demandé cette première nuit dans les écuries.

Elle lui avait répondu qu'elle était liée à lui pour toujours. Que son cœur n'appartiendrait jamais à un autre.

Cet après-midi, elle s'était répété à elle-même qu'elle ne voulait pas continuer à regarder Lindsay se détruire, qu'elle préférait tourner la page et essayer de vivre sans lui.

Et elle s'y était employée – l'espace de quelques heures. Jusqu'à ce qu'elle réfléchisse à ce que serait son avenir sans Lindsay.

Il valait mieux, tellement mieux que ce spectre rongé par l'opium. Il avait commis des erreurs, oui, mais cette enveloppe faillible abritait un homme capable du meilleur. Un homme qui la chérirait, la protégerait – l'aimerait telle qu'elle était. Un homme magnifique, physiquement et moralement. Et Anaïs avait compris qu'elle ne pourrait jamais aimer qui que ce soit comme elle aimait Lindsay.

Il méritait qu'on se batte pour lui. Ils avaient parcouru un tel chemin tous les deux. L'un et l'autre avaient trop souffert pour renoncer maintenant.

– La chaîne qui nous lie ne se brisera jamais, Lindsay, lui murmura-t-elle à l'oreille. Je vous le jure.

Elle serra sa main dans les siennes avec force.

– Ensemble, nous vaincrons ce démon. Vous devez y croire. Il le faut !

Chapitre 27

A travers l'épais brouillard qui l'enveloppait, Lindsay perçut le froissement d'une robe de soie, puis le bruissement troublant d'une série de boutons qu'on défait un à un. Son sang circula plus vite dans ses veines et il souleva les paupières.

Elle.

La robe de soie rose pâle glissa le long de son dos et de ses hanches magnifiques avant de tomber doucement sur le sol. Elle releva ses cheveux en chignon et les fixa avec des épingles d'un geste gracieux qui lui permit de contempler son profil adorable. Puis elle se retourna et traversa le rideau de fumée pour venir s'agenouiller devant lui. Pour lui, elle restait un ange, songea-t-il, et il en serait probablement toujours ainsi.

– Pourquoi cette tristesse ? murmura-t-il en recueillant au bout de son doigt une larme qui perlait à ses cils.

Elle ne répondit pas. Elle ne parlait jamais dans ses hallucinations. Ils ne communiquaient pas avec des mots, seulement avec leur corps.

– Votre tristesse me peine. Laissez-moi la chasser et la remplacer par du plaisir.

Il sentit son corps s'alanguir sous la caresse légère de ses doigts. Elle portait une simple chemise, dépourvue de tout ornement, sans rien pour le distraire du spectacle excitant de sa poitrine pleine, tendue sous le fin coton. Sa peau était douce et chaude. Il fit glisser le tissu sur son épaule et perçut sous ses paumes les battements sourds de son cœur.

– Comment faites-vous pour être toujours plus belle ? souffla-t-il avec admiration en refermant la main sur l'un de ses seins. Comment est-il possible que je vous désire toujours davantage ?

Elle rougit sous le compliment, et sa gorge se serra de regret. Si seulement cette scène pouvait être réelle et non un fantasme né de l'opium ! Malgré les vapeurs lourdes qui flottaient autour d'eux, il reconnaissait le parfum français qu'elle portait la nuit où ils avaient fait l'amour pour la première fois, mélangé à sa propre odeur, unique.

Il saisit le bas de sa chemise et la fit passer par-dessus sa tête. Elle était nue, à présent, totalement offerte à son regard, et il l'examina lascivement, comme une esclave sur un marché. Elle ne protesta pas. Elle acceptait tout de lui, dans ses rêves.

Il s'allongea sur la natte et contempla le velouté de sa peau, son rayonnement dans la lumière des bougies. Il fit glisser sa main le long de son dos, de ses hanches, de ses fesses magnifiques. Enhardi par ses soupirs, il la fit rouler à plat ventre. Il prit une bouffée d'opium et souffla la fumée sur son corps dénudé, regardant ses volutes décrire des méandres sur sa nuque et ses épaules, caressant sa peau frissonnante.

Il s'inclina et promena ses lèvres sur ses courbes voluptueuses tandis que la fumée continuait à serpenter sur elle comme une écharpe de soie grise. Cette vision était si érotique qu'il saisit de nouveau sa pipe, inhala profondément, puis exhala. Des petites langues de fumée léchèrent ses hanches, ses fesses, s'insinuèrent dans ses replis les plus secrets.

Comme elle gémissait et ondulait des hanches pour l'inviter à aller plus loin, il la caressa avec

sa bouche et ses mains, partagé entre deux désirs – l’oubli et la passion. L’opium et Anaïs. En cet instant, au cœur de son fantasme, ses deux maîtresses ne faisaient plus qu’une.

Son sang bouillonnait dans ses veines. Il était complètement sous l’emprise de l’opium, il volait au-dessus des nuages. Il pouvait se maintenir pendant des heures dans cette bulle de sensualité et de volupté. Rien ne pressait.

Il prit donc tout son temps, caressant chacune de ses courbes, frottant son sexe durci contre ses fesses, mimant l’acte qu’elle appelait de ses vœux en se tortillant sous lui. Son prénom, qu’elle répétait d’une voix suppliante, ajoutait à son excitation, mais il s’obligea à contrôler son envie. Elle n’était pas encore prête. Il la voulait brûlante de désir et de passion.

Otant les épingles qui retenaient ses cheveux, il les déploya sur ses épaules et y enfouit ses doigts. Il voulait les sentir glisser sur lui, les serrer entre ses mains crispées quand il crierait de plaisir.

– Je vous désire tellement, Anaïs, murmura-t-il en la tournant vers lui.

Il s’aperçut qu’elle souriait et lui tendait les bras.

– Mon beau Lindsay, vous ne savez donc pas que je suis toute à vous ?

– C'est vrai ?

Elle hocha la tête, lui donnant par ce signe tout pouvoir sur elle.

– Votre peau est si douce, murmura-t-il. Si pâle, si réactive à mes caresses.

Il captura l’un de ses mamelons gonflés entre ses lèvres et le titilla avec sa langue pour qu’il durcisse encore.

– Votre peau a le goût de l’opium et de l’ambroisie, dit-il en glissant sa main entre ses cuisses ouvertes.

Il pressa sa paume sur son sexe humide, effleurant son clitoris, et observa sa réaction à travers la fumée qui continuait de s’élever de la pipe abandonnée près de lui.

– J’aime vous entendre gémir, dit-il en pressant son pouce sur son clitoris. Je veux vous entendre haleter ainsi quand je serai en vous.

Il prit son visage entre ses mains et s’empara de sa bouche. Ce fut un baiser d’abord lent et provocant, puis de plus en plus passionné. Quand elle fit glisser sa main le long de son ventre, il ne s’écarta pas. Il voulait qu’elle le touche. Dans ses rêves, elle allait toujours au-devant de ses désirs. Aujourd’hui, elle ne fit pas exception. Elle prit son sexe dressé dans sa main. Il était dur comme un roc, prêt à entrer en elle et à lui faire l’amour pendant des heures.

Elle détacha ses lèvres des siennes pour presser sa bouche sur son cou, son épaule, puis son téton qu’elle lécha avec gourmandise. Un frisson le parcourut de la tête aux pieds. Il referma ses mains sur ses seins généreux et la caressa jusqu’à ce qu’elle se laisse glisser plus bas, jusqu’à son ventre. Sans avertissement, elle prit son sexe dans sa bouche. Il étouffa un cri et releva d’une main ses cheveux blonds pour la contempler. Elle était si belle dans ce décor oriental, agenouillée devant lui pendant qu’elle lui donnait du plaisir.

– Je veux jouir ainsi, dit-il d’une voix fiévreuse comme elle faisait courir sa langue le long de son sexe bandé.

Il enfouit ses doigts dans ses cheveux tandis qu'il soulevait les hanches pour accélérer le rythme. Puis, soudain, il se dégagea et l'attrapa par les épaules.

– Pas encore, mon ange. Il reste encore plusieurs heures avant que vous ne me quittiez.

Elle leva vers lui un regard perplexe mais il la fit allonger contre lui, tête bêche.

– Plaisir simultané, expliqua-t-il tandis qu'il lui ouvrait les cuisses et pressait sa bouche sur son sexe palpitant.

Il écarta d'un doigt ses boucles dorées et faufila sa langue dans ses replis intimes pour la dévorer pendant qu'elle en faisait autant de son côté.

C'était une vision d'un érotisme torride, Anaïs nue et magnifique, butinant son sexe bandé pendant que les vapeurs de l'opium ondoyaient entre eux. Il n'aurait su dire pendant combien de temps ils se donnèrent ainsi mutuellement du plaisir, mais ils atteignirent l'extase ensemble, leurs membres emmêlés.

A peine les spasmes du plaisir apaisés, Lindsay sentit son sexe durcir de nouveau. Il se pencha pour la ramener à lui et l'installa au-dessus de lui, à califourchon. Il lui avait déjà fait l'amour dans cette position dans l'une de ses hallucinations. Dans son rêve, elle avait adoré ça, et apparemment, rien n'avait changé, constata-t-il comme elle se tortillait en gémissant de bonheur. Elle était si ardente et si belle avec ses cheveux répandus sur ses épaules et ses seins lourds de plaisir. Il l'amena deux fois à l'orgasme, avant de la saisir par la taille et la faire glisser lentement sur son sexe bandé. Il souleva les hanches pour entrer profondément en elle, et lui imposa sa cadence, chaque coup de reins lui arrachant un cri de volupté. Leurs corps luisaient de sueur. Ils chevauchaient au même rythme, en parfaite harmonie. Le frottement excitant de ses seins sur son torse, pointe dressée, ajoutait à la perfection de leur étreinte.

Elle était en transe, comme lui, égarée par la passion tandis qu'elle s'agrippait à ses épaules comme si elle ne voulait plus jamais le laisser partir.

Lindsay ouvrit les yeux. Il avait le cerveau cotonneux, le corps en feu. Une brume d'opium flottait sous la tente. Anaïs était allongée contre lui, à plat ventre. Il fit glisser sa main sur sa croupe d'un geste sensuel et paresseux, explorant chaque repli secret. Il l'avait aimée pendant des heures, il l'avait prise de cent façons, mais il n'était toujours pas rassasié d'elle, de ses cris de plaisir.

Saisissant ses poignets, il lui releva les bras au-dessus de la tête, se coucha sur elle et la pénétra lentement.

– Je pourrais continuer toute la nuit, chuchota-t-il contre sa nuque.

Elle poussa un soupir voluptueux tandis qu'il allait et venait doucement en elle.

– N'est-ce pas ce que vous venez de faire ?

Il accentua la pression de ses doigts sur ses poignets tandis que ses coups de reins se faisaient plus rapides et plus impétueux.

– Je ne veux plus vous quitter. Plus jamais, souffla-t-il en accélérant encore le rythme.

Il se retira avant de jouir, pressa son sexe brûlant entre ses fesses et le regarda palpiter tandis que les spasmes du plaisir l'emportaient dans un tourbillon de lumière. Il retomba contre elle, le souffle coupé. Il bandait de nouveau, constata-t-il avec émerveillement, mais Anaïs s'était endormie, ses doigts mêlés aux siens. Il repoussa tendrement ses cheveux trempés de sueur et une vague d'amour le submergea à la vue de son beau visage apaisé. Un ange lové dans les bras du démon, songea-t-il. Insatiable, il lui souleva une jambe et entra délicatement en elle. Puis il l'enlaça et somnola, leurs deux corps soudés, tandis que les derniers lambeaux de sa sombre maîtresse flottaient autour d'eux.

Anaïs battit des cils. Son regard était trouble, voilé par la passion. Lindsay accentua la pression de ses hanches pour qu'elle sente son sexe en elle. Puis il pencha la tête, saisit l'un de ses mamelons dans la bouche et le taquina avec sa langue. Bientôt, elle se cambra de désir, enfonça ses ongles dans ses épaules et cria pendant qu'il ondulait en elle tout en tourmentant la pointe durcie de son sein.

Mon bel ange déchu, songea-t-il en la regardant retomber sans forces dans ses bras. Pourquoi ne voulez-vous pas rester avec moi ?

Le soleil entrait à flots par les fenêtres. Lindsay referma les yeux en grimaçant. Pourquoi Vallery n'avait-il pas tiré les rideaux ? Il essaya de bouger mais son corps était en plomb et la tête lui tournait à cause des effets persistants de la drogue.

Cette lumière était une torture. Il avait horriblement mal au crâne et ses mains tremblaient. Il lui fallait de l'opium.

– Vallery ! grogna-t-il.

Mais cette tête de mule ne répondit pas. Lindsay n'avait pas d'autre solution que de se débrouiller par lui-même. Il repoussa ses cheveux en arrière et s'aperçut qu'il était entièrement nu, le corps trempé de sueur. Une odeur de sexe et d'opium flottait dans l'air. Qu'est-ce que... ?

Sa vision s'éclaircit enfin et il aperçut une chevelure dorée contre son épaule. Son cœur cessa de battre. Il s'assit péniblement et constata que la femme était nue, elle aussi. Sa croupe magnifique semblait faite pour sa main.

Ce fut comme un déclic. Il poussa un cri, repoussa les cheveux blonds en arrière, dévoilant le visage adoré. Anaïs!

– Dieu, qu'ai-je fait, qu'ai-je fait ? bredouilla-t-il d'une voix égarée tandis qu'il l'examinait avec effroi, cherchant des traces de violence sur son corps inerte.

Le rêve qu'il avait fait cette nuit, c'était donc vrai ? Il lui avait fait l'amour pendant des heures, alors qu'il était sous l'emprise de l'opium ?

Cette pensée le rendit malade. Elle avait vu son pire visage et il l'avait traitée comme l'une des filles qui travaillent chez Tran !

– Anaïs, mon ange, ouvrez les yeux, supplia-t-il.

Ses mains tremblaient horriblement sans qu'il sache si c'était l'effet du manque ou de la peur.

Elle continua à dormir alors qu'il la berçait dans ses bras. C'était l'opium qui l'avait plongée dans cet état. C'était sa faute ! Il la garda serrée contre lui, guettant avec angoisse le rythme de sa respiration. Cette fois, le pire était arrivé. L'opium avait triomphé d'Anaïs.

Chapitre 28

– Pourquoi ?

Anaïs regarda Lindsay par-dessus son épaule. Il était adossé au mur, le visage grisâtre. C'était la fin de l'après-midi, il n'avait pas consommé d'opium depuis la nuit dernière et il ressentait durement les effets du manque.

Elle réfléchit à sa question. Voulait-il savoir pourquoi elle avait fait l'amour avec lui la nuit dernière, ou pourquoi elle était revenue après lui avoir dit adieu devant l'église ?

Elle s'avança vers lui, vêtue de sa seule chemise. Vallery leur avait apporté à déjeuner. Anaïs avait mangé, mais Lindsay n'avait rien avalé.

Elle lui tendit une tasse de thé. Il la posa par terre, à côté de lui, et lui saisit la main.

– Pourquoi, Anaïs ?

– Parce que je vous ai promis de ne jamais laisser la chaîne qui nous unit se briser. Parce qu'il n'y a plus de secrets entre nous, Lindsay. Plus rien à cacher. Plus rien dont nous puissions avoir honte.

– Vous ai-je brutalisée ? Vos poignets sont rouges, je... je me suis montré brutal... ?

– Non. Vous étiez passionné.

– Vous n'auriez jamais dû me voir ainsi !

– Votre désir pour moi était-il sincère ? demanda-t-elle en repoussant tendrement une mèche de cheveux qui lui balayait le front. Ou bien était-ce seulement un effet de l'opium ?

Il leva les yeux vers elle.

– Faut-il vraiment que je réponde ? Vous ne le savez donc pas ?

– C'est la même chose pour moi, Lindsay. Je suis revenue parce que je suis attirée vers vous comme un papillon par une flamme. Vous étiez si sincère cette nuit. Vous aviez besoin de vous sentir aimé, de partager cette passion avec quelqu'un qui vous désire tel que vous êtes.

Il ferma les yeux, poings serrés.

– Cela n'aurait jamais dû arriver ! Je donnerais n'importe quoi pour effacer ces souvenirs de votre mémoire !

– Ne vous préoccupez pas de moi, Lindsay, supplia-t-elle en lui prenant la main. Il n'y a aucune raison...

– Si vous saviez comme je voudrais me débarrasser de cette drogue, mais je... je ne peux pas, avoua-t-il d'une voix étranglée. En ce moment même, malgré ma honte et mes regrets, je ne cesse de penser à l'opium. Je meurs d'envie de l'inhaler, de sentir la fumée remplir mes poumons. Je suis obsédé par ça !

Sa franchise la bouleversa. Quand elle avait demandé à Matthew et à Vallery de l'enfermer dans la serre avec Lindsay, elle était persuadée qu'elle serait de taille à affronter le démon lorsqu'il se manifesterait. Mais maintenant elle n'en était plus aussi sûre.

– J'en ai **besoin**, reprit-il d'une voix hachée. Je suis en manque, je tremble, je n'arrive plus à

réfléchir. Je ne contrôle plus l'opium, Anaïs. Il faut que j'en prenne.

– Alors prenez-en.

Il leva vers lui un regard brillant de larmes.

– S'il vous plaît, partez. Allez-vous-en.

– Je ne vous quitte pas, Lindsay. Je vous l'ai promis.

– Mais vous ne voyez pas qu'il est trop tard ! rugit-il.

Il se leva d'un bond et marcha de long en large comme un animal en cage.

– Pourquoi devrais-je arrêter, je n'ai plus aucune raison de vivre !

– Comment pouvez-vous dire ça ? Vous avez un avenir brillant dans la finance et au Parlement.

Il y a tant de déshérités qui comptent sur vous pour combattre l'injustice et l'inégalité sociale !

– Mais vous ne comprenez donc pas ? La seule personne qui pourrait me convaincre d'arrêter, c'est vous !

Un silence pesant tomba entre eux.

– N'arrêtez pas pour moi, Lindsay. Mais pour vous.

– Je ne peux pas ! Je sais que je n'ai pas le droit de vous demander ça, pas après ce que j'ai fait, mais l'unique chose qui pourrait me donner envie de sortir de ces ténèbres, c'est de savoir que vous serez là, au bout du tunnel, à m'attendre dans la lumière.

Anaïs prit son visage dans ses mains et le força à le regarder.

– Je serai là, Lindsay. Je vous le jure !

Lindsay avait la sensation horrible que son squelette essayait de sortir de son corps. Il transpirait, claquait des dents, couvert de chair de poule. D'horribles crampes lui tordaient l'estomac. Chaque seconde écoulée lui rappelait un peu plus la substance dont il avait un besoin vital.

– Dites-moi ce qui va se passer, lui demanda Anaïs.

Lindsay ferma les yeux tandis qu'elle lui caressait doucement les cheveux. Il était allongé contre elle en chien de fusil, la tête sur ses genoux, rongé par le désir de fumer de l'opium.

– Le pic aura lieu dans trois jours, murmura-t-il d'une voix rauque. Ce ne sera pas beau à voir, j'en ai peur. Je regrette mon égoïsme. Vous ne devriez pas être là.

– Au contraire, j'y tiens. J'y tiens par-dessus tout. Pourquoi n'essayez-vous pas de dormir un peu ? suggéra-t-elle en lui massant les tempes d'un mouvement apaisant.

– J'ai besoin de vous, souffla-t-il tandis qu'un nouveau coup de poignard lui transperçait le ventre, lui faisant monter les larmes aux yeux. J'ai peur de ce que le manque pourrait m'amener à commettre. Je vis avec l'opium depuis tellement d'années, Anaïs. Je... je ne sais même plus qui je suis sans lui !

Il referma sa main tremblante sur la sienne et la serra. Elle s'était baignée dans le bassin d'eau

de source. Sa peau douce sentait le savon au jasmin. Il regarda ses doigts si fins et si forts à la fois qui enserraient les siens.

– Faut-il vraiment que vous me voyiez ainsi, pathétique et faible ?

Elle essuya tendrement ses larmes.

– Je crois en vous, Lindsay.

Il éclata en sanglots. Enroulant son bras autour de sa taille, il pressa son visage contre son ventre et pleura comme un enfant.

– Je suis désolé... Vous méritiez tellement mieux. Et je vous garde en otage... Je vous force à rester...

– Chuuut, chuchota-t-elle en lui caressant le dos. Je ne suis pas un otage.

Il la dévisagea à travers ses larmes.

– Je ne suis pas digne de vous. Mais jamais je ne pourrais traverser cette épreuve sans votre présence à mes côtés.

– Lindsay, vous n’avez pas conscience de votre valeur. Avec le temps, vous vous en rendrez compte.

Il ne la croyait pas, mais il n’essaya pas de discuter.

Longtemps, il resta allongé, la joue appuyée sur ses genoux pendant qu’elle lui caressait les cheveux. Il essayait de penser à l’avenir mais était incapable de se projeter aussi loin. Tout ce qu’il voyait, c’était le plateau sur la table basse où il posait sa pipe à opium, **avant**.

– Je voudrais pouvoir revenir en arrière et effacer ce soir maudit où j’ai pris du hachich.

Elle pressa un doigt sur ses lèvres pour le faire taire.

– Et moi, je voudrais n’avoir jamais menti en vous faisant croire que je partais pour la France. Mais ces regrets ne servent qu’à aggraver le mal.

Il hocha la tête et détourna les yeux. Ils restèrent silencieux un long moment, puis Anaïs demanda :

– A quoi pensez-vous ?

Son regard vacilla.

– Vous voulez la vérité ?

Elle hocha la tête.

– A l’opium. Je me méprise... et vous aussi me méprisez.

Une lueur de tristesse assombrit ses yeux malgré sa volonté de ne pas montrer sa déception.

– Non. Je comprends.

Il était fatigué, épuisé par l’envie de fumer. Elle lui caressait la nuque, doucement, inlassablement. Il pressa sa joue sur ses cuisses en essayant de retrouver un peu de la force intérieure qui l’avait autrefois animé.

Puis il sombra dans un sommeil torturé en essayant de ne pas penser à ce qu’il l’attendrait à son réveil.

Anaïs se réveilla dans le noir. Lindsay marchait de long en large dans l'obscurité. Il respirait fort et jurait tandis qu'il ouvrait et fermait rageusement les tiroirs de la table.

– Plus rien ! gronda-t-il en jetant la boîte vide sur le sol. Ils ont tout enlevé !

– Lindsay, revenez vous coucher.

– Qu'est-ce que vous en avez fait ? C'est de la folie de me demander de tout couper du jour au lendemain. C'est monstrueux !

Il la rejoignit et l'arracha à la natte où ils avaient dormi.

– Je ne peux pas arrêter d'un coup. Je deviens fou.

– C'est le seul moyen.

– Non ! cria-t-il.

Il la repoussa et se remit à fouiller les tiroirs. Il était en pleine crise. C'était encore plus effrayant que ce qu'elle avait imaginé. Et ce n'était que le début.

– Je veux sortir, dit-il en pivotant vers elle. Juste quelques minutes. J'ai besoin de respirer. Il me faut de l'air.

– Il y a suffisamment d'air dans cette pièce, Lindsay.

Elle alluma des bougies.

– Non, n'allumez pas ! Je ne veux pas que vous me voyiez comme ça... hagard, à demi dément, haleta-t-il en se remettant à marcher de long en large. Appelez Vallery et laissez-moi sortir. Je ne serai pas parti longtemps. Je vous le jure. Je reviendrai.

– Lindsay, vous avez dit que vous essaieriez.

– C'est vrai et je le ferai. Demain. Mais ce soir... ce soir, j'en ai trop besoin, Anaïs. Je... je n'ai qu'à espacer les prises. Diminuer progressivement, voilà. Mais vous ne pouvez pas m'obliger à arrêter comme ça. Je vais devenir fou, vous entendez ? J'ai besoin de prendre de l'opium et j'en ai besoin maintenant !

– Si vous abandonnez, vous perdrez tout, Lindsay.

– Y compris vous, je suppose ? demanda-t-il d'une voix hachée en enfouissant ses mains tremblantes dans ses cheveux. C'est ce que vous voulez dire ? Vous me quitterez ?

Il se remit à arpenter la pièce.

– Vous me demandez de choisir entre l'opium et vous ?

– Lindsay, si vous laissez ce poison gagner ce soir, vous ne le vaincrez jamais.

– Mais qui parle de le vaincre ! hurla-t-il en se tournant vers elle. Vous ne comprenez pas ? Je veux le sentir dans mon organisme, dans mes veines. J'en ai besoin !

– Je sais que c'est difficile, mais...

– Rien du tout, vous ne savez rien ! Vous n'êtes pas à ma place ! Anaïs, par pitié, ne me poussez pas à bout ! Vous ne voyez pas que tout mon corps en a besoin ?

– Je comprends, Lindsay.

– Alors, faites venir Vallery. S'il vous plaît. Appelez-le.

Elle faillit céder en entendant la souffrance briser sa voix. Il était torturé physiquement et mentalement, et elle ne voyait pas comment l'aider.

– Anaïs ?

– Non, Lindsay.

Il se rua sur la porte et secoua la poignée dans tous les sens.

– Appelez-le!

Anaïs le rejoignit et posa sa main sur la sienne.

– Non, Lindsay.

– Je vous ai dit d'appeler Vallery ! hurla-t-il.

– Lindsay, venez.

– Appelez-le, Anaïs, ou je vais... je vais...

– Vous ne me ferez pas de mal, murmura-t-elle en détachant sa main de la poignée de porte.

– Je veux sortir d'ici !

– Je sais, dit-elle en le prenant dans ses bras.

– C'est atroce ! cria-t-il en s'agrippant à elle tandis qu'il laissait sa tête tomber sur son épaule.

Vous ne pouvez même pas imaginer à quel point c'est horrible !

Anaïs lui caressa les cheveux, la gorge nouée. Soudain, elle sentit des larmes brûlantes mouiller son cou.

– Non, c'est trop dur, balbutia-t-il en tremblant. Je n'y arriverai jamais.

– Mais si. Vous pouvez le faire, Lindsay.

– Allez au diable avec vos... Oh, Anaïs, j'en ai tellement besoin. Je ne pense qu'à ça. Je... j'aurais pu vous blesser, il y a un instant. J'aurais été capable de n'importe quoi, juste pour une bouffée d'opium.

– Vous ne me ferez jamais de mal, Lindsay. Je vous l'ai dit, je le sais.

– Ce ne serait pas la première fois.

– Chuuut, chuchota-t-elle en le serrant fort contre elle. La crise va passer.

– Je ne résisterai pas à la suivante.

– Mais si. Vous n'avez jamais été plus fort qu'en cet instant, Lindsay. Vous êtes capable de traverser cette épreuve. Et vous allez réussir.

Il frissonna, et la broya contre lui.

– Ne me quittez pas, surtout.

– Jamais. Quand vous ouvrirez les yeux, Lindsay, je serai là.

Il lui caressa la joue, les doigts agités de tremblements.

– Vous me le promettez ?

Elle pressa ses lèvres sur sa paume.

– Je vous le promets.

– Venez vous baigner avec moi, Anaïs.

Il la prit par la main et l'emmena vers le bassin. Il ôta ses vêtements puis revint vers elle et lui enleva sa chemise.

Ensemble, ils descendirent dans l'eau chaude. Anaïs lui enlaça la taille de ses deux bras tout en lui chuchotant des paroles de réconfort.

– Vous êtes un homme courageux, Lindsay. Vous allez y arriver.

Il leva les yeux vers elle et croisa son regard dans le pâle clair de lune qui filtrait par les fenêtres.

– Arrachez-moi à cet enfer, supplia-t-il. Faites-moi tout oublier.

Elle pressa ses lèvres sur ses joues râpeuses de barbe, puis fit glisser ses mains le long de ses épaules et de ses bras d'un mouvement apaisant. Il tremblait de tous ses membres.

Il avait tellement besoin d'elle, songea-t-il en s'abandonnant à ses caresses, de sa force pour nourrir sa propre volonté défaillante.

Ce n'était pas de la pitié mais de l'amour, l'expression de la passion qui les unissait l'un à l'autre. D'instinct, elle avait compris ce qu'il voulait – sa chaleur, sa tendresse – et elle alla au-devant de ses désirs sans poser de question, sans l'ombre d'une hésitation. Il voulait, juste pour cette fois, qu'Anaïs lui fasse l'amour. Qu'elle efface par ses caresses et ses baisers la souffrance qui le broyait.

– Laissez-moi faire, chuchota-t-elle contre son oreille tout en prenant délicatement ses bourses dans le creux de sa main.

Il gémit. La sensation était exquise et cependant ce n'était pas assez, il en voulait plus. Anaïs le taquina, le frôla, attisa son désir jusqu'à le rendre fou. Puis elle saisit son sexe et le fit glisser entre ses doigts d'une caresse nonchalante qui le fit grincer des dents. Mais il se soumit à sa volonté. Il voulait qu'elle l'explore à son rythme, qu'elle l'aime comme elle en avait envie.

– Voyons si je peux apaiser la douleur, murmura-t-elle en effleurant le bout de son membre dressé.

– C'est ce que vous faites, dit-il d'une voix rauque comme elle titillait l'un de ses tétons du bout de la langue. Je ne pense qu'à vous en cet instant... Je ne veux rien d'autre que vous... et le plaisir que vous me donnez...

Elle réussissait à éloigner sa souffrance tandis qu'elle tourmentait sans répit ses tétons et caressait son sexe tendu avec une assurance grandissante. Incapable de résister plus longtemps, il empoigna ses fesses rebondies et la plaqua contre lui. L'eau était chaude et pourtant il sentit sa peau se couvrir de chair de poule quand elle se frotta à lui. Elle l'amena tout près de l'extase, puis le fit languir savamment avant de le conduire de nouveau au bord de l'orgasme.

C'était la première fois qu'elle prenait l'initiative et elle devinait d'instinct comment le toucher, comment lui arracher des gémissements de plaisir. Avait-elle conscience de la plaie béante qu'elle avait ouverte dans son cœur en le quittant ? Savait-elle qu'elle était la seule à avoir ce pouvoir de

faire taire le démon qui hurlait en lui ?

– J’ai besoin de vous, mon ange, balbutia-t-il. Sauvez-moi.

Elle comprit ce qu’il réclamait d’une voix douloureuse, presque brisée : elle s’installa à califourchon sur lui et guida son sexe en elle. Ils ne parlèrent pas, c’était inutile. Tout ce qu’ils avaient à se dire, ils l’exprimaient par leurs respirations haletantes, leurs caresses et leurs bouches affamées. Anaïs adopta volontairement un rythme lent pour lui permettre de sentir chaque frisson, chaque ondulation de son corps pendant qu’elle allait et venait sur lui. Il s’abandonna alors au plaisir qui le submergeait, criant de volupté et non plus de souffrance. Balayée, sa douleur. Seule comptait Anaïs, la femme qu’il aimait depuis toujours et qui avait réussi, l’espace d’un instant, à exorciser le mal qui l’asservissait. Ils avaient déjà fait l’amour avec passion par le passé, mais jamais d’une manière aussi belle et bouleversante. Tout en la serrant dans ses bras, il chuchota :

– On dit que l’amour triomphe de tous les maux. Le nôtre a réussi, n’est-ce pas ?

Elle hocha la tête et il resserra son étreinte.

– Survivra-t-il à cette épreuve ? Au démon qui me tient entre ses griffes ?

Elle prit son visage entre ses mains et l’embrassa.

– Mon amour est plus fort que tous les démons, Lindsay. Je serai là quand vous vous réveillerez. Et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour rendre votre souffrance supportable.

Chapitre 29

Deux jours plus tard, l'organisme de Lindsay réagit plus violemment que jamais au sevrage. Il tremblait comme une feuille, le corps parcouru de frissons, incapable d'avaler quoi que ce soit, ni solide ni liquide. Anaïs ne le quittait pas une minute, tentait de l'apaiser, le massait, lui épongeait le front avec des linges frais. Il n'avait plus eu de crise de violence, comme la nuit où il lui avait hurlé de le laisser sortir. Mais il y avait encore des moments effrayants où elle redoutait qu'il ne finisse par devenir fou. A d'autres, elle avait l'impression qu'il ne l'entendait même plus et elle priait pour qu'il réussisse à s'arracher aux ténèbres qui tentaient de l'engloutir. Elle ne pouvait rien faire d'autre. Parfois, il pleurait de douleur et de désespoir. Elle craignait alors qu'il ne trouve pas la force de résister plus longtemps.

Elle le prenait dans ses bras et le berçait jusqu'à ce qu'il réussisse enfin à s'endormir. A son réveil, il était pris de vomissements. Souvent, il gémissait et se débattait affreusement dans son sommeil. Anaïs lui caressait le front, les tempes. S'il était en état de se lever, elle l'aidait à marcher jusqu'au bassin. Elle le lavait. Elle l'avait même rasé de frais avec le nécessaire à barbe de Vallery.

– Mon ange de miséricorde, avait-il murmuré avec un pâle sourire – le premier depuis des semaines.

Ensuite ils s'étaient détendus dans l'eau, s'enlaçant et se murmurant des mots tendres, puisant chacun du courage dans la présence de l'autre. Le bain avait vidé Lindsay de son énergie et elle l'avait aidé à se recoucher sur la natte où il s'était endormi, cette fois paisiblement, couvert d'un drap.

Il n'y avait plus de secrets entre eux. En dépit du mal qu'ils s'étaient fait mutuellement, ils s'aimaient. Ils s'étaient demandé pardon dans l'obscurité complice de la tente.

Une petite lueur brillait à l'horizon, une lumière d'espoir qui n'existait pas quatre jours plus tôt.

– Mon amour ? demanda Lindsay en se réveillant, la gorge desséchée.

Tout était silencieux autour de lui. Il chercha Anaïs du regard et l'aperçut, endormie dans un fauteuil. Des ombres soulignaient ses yeux, ses joues étaient pâles et creusées. Elle s'était occupée de lui jour et nuit, au détriment de sa santé. Il était temps qu'il lui rende la pareille.

Son corps était toujours aussi douloureux quand il se leva, mais il avait l'esprit plus clair. Le besoin d'opium n'était plus qu'un chuchotement au lieu d'un hurlement assourdissant. Il avait faim, constata-t-il avec surprise comme son estomac protestait pour la première fois depuis des mois.

Il souleva Anaïs dans ses bras sans même qu'elle se réveille. La pauvre était épuisée. Elle n'avait pas quitté son chevet une seule seconde. Jour et nuit, elle l'avait veillé. Fidèle à son serment d'être là chaque fois qu'il rouvrirait les yeux. Il y avait eu des crises où il l'avait haïe, où il aurait donné n'importe quoi pour l'échanger contre une pipe d'opium. Mais à tant d'autres moments, l'étreinte de ses bras l'avaient empêché de devenir fou.

Il pressa doucement ses lèvres sur son front.

– Mon amour pour vous ne s'éteindra jamais, Anaïs. Jamais.

Il avait enfin fait la paix avec lui-même. C'était un commencement.

– Tu souhaitais me parler ?

Lindsay se retourna : Broughton se dressait sur le seuil de son bureau. Il hocha la tête et lui montra un fauteuil près de la cheminée.

– Oui, je...

Il s'éclaircit la gorge et regarda vers la fenêtre, rassemblant son courage.

– Je voulais te présenter toutes mes excuses, Garrett. Pour la façon dont je t'ai parlé, les accusations absurdes que j'ai portées contre toi. Mon comportement...

Il ramena son regard vers son ami.

– J'ai eu tort. Je regrette sincèrement mon attitude. Je sais maintenant que tu as seulement essayé d'agir au mieux. Je le savais déjà à l'époque, mais...

– Tu étais sous l'influence de l'opium.

Lindsay hocha la tête.

– Oui. Mais pas uniquement. C'était moi. J'étais en colère, blessé. J'avais un enfant. Un enfant que je désirais plus que tout au monde et qu'on m'avait pris. Un enfant que j'ai perdu à cause de mes erreurs. J'étais comme fou. J'en voulais à la terre entière – sauf à moi-même. Je refusais d'admettre que j'étais en partie responsable. Mais aujourd'hui, je sais que je dois accepter de regarder la réalité en face. Ce que je t'ai dit était inexcusable.

Broughton se leva et Lindsay lui tendit la main.

– Merci d'avoir protégé ma fille et Anaïs. Tu es un véritable ami. On ne peut pas en dire autant de moi.

Broughton l'attira à lui pour une accolade fraternelle.

– Tu as réussi. Tu t'es libéré de ce poison.

Lindsay esquissa un pâle sourire.

– Pas tout à fait encore, mais bientôt, je l'espère. Je ne vais pas te mentir, j'ai pensé deux fois à l'opium depuis que tu es entré dans cette pièce.

– Tu triompheras, j'en suis sûr, grommela Broughton. Bon sang, je n'ai jamais voulu te faire souffrir !

– C'est clair pour moi, maintenant. Il m'a seulement fallu du temps et un certain nombre d'épreuves pour le comprendre.

Broughton lui serra la main avec vigueur.

– Je suis heureux de te retrouver.

– Moi aussi.

Garrett esquissa un mouvement pour partir, mais Lindsay l'arrêta.

– J'ai une faveur à te demander. Je sais que c'est un peu prématuré, mais...

Broughton retourna s'asseoir dans le fauteuil et écouta la requête de Lindsay.

Anaïs entra dans le cottage et ferma la porte derrière elle. La lampe à pétrole était allumée sur la commode et un feu pétillait dans la cheminée en brique.

– Garrett ? J'ai reçu votre message. Vous vouliez me parler?

Elle regarda autour d'elle mais ne vit aucun signe de lui dans la pièce. Elle ôta ses gants et dénoua le ruban en satin de son chapeau, les sourcils froncés.

– Garrett ? demanda-t-elle de nouveau comme elle jetait son manteau sur le dossier du fauteuil en rotin, près de la porte.

– Je suis là.

Anaïs se retourna et découvrit Lindsay dans l'encadrement de la porte menant au cabinet de toilette.

Il serrait dans ses bras Mina, son adorable petit minois pressé contre son cou. Lui avait l'air si solide, si aristocratique dans ce décor. Anaïs se rendit compte tout à coup qu'il était redevenu l'ancien Lindsay, celui de sa jeunesse, celui qui semblait tenir le monde dans le creux de sa main.

– Garrett a écrit le message à ma demande, Anaïs. C'était moi – enfin : nous – qui voulions vous voir.

– Mais... mais pour... pour quelle raison ? balbutia-t-elle comme il approchait avec le bébé.

– Vous m'avez dit que vous ne l'aviez jamais tenue dans vos bras. Et cet aveu m'a brisé le cœur.

Il s'approcha et repoussa tendrement une petite mèche de cheveux qui lui balayait la joue avant de poursuivre :

– Je me suis conduit comme une brute égoïste. J'ai foncé comme un fou chez Broughton et j'ai demandé à la voir. Mais je n'avais pas imaginé que vous ne l'aviez pas touchée.

– Il faut que je parte, murmura-t-elle – et elle se maudit quand elle laissa malgré elle son regard se poser sur la joue rose de Mina, toujours pressée contre le cou de Lindsay.

Il la retint par le poignet.

– Ne partez pas. Nous avons perdu trop de temps l'un et l'autre à fuir nos démons.

Elle essaya de résister mais il la conduisit doucement vers le lit et la fit asseoir. L'émotion voila ses yeux verts lorsqu'il déposa l'enfant dans ses bras.

Un sanglot s'étrangla dans la gorge d'Anaïs quand elle sentit le poids de Mina contre elle. Des larmes ruisselèrent sur ses joues tandis qu'elle effleurait ses boucles sombres d'un geste tremblant.

– Oh, mon Dieu, elle est magnifique, balbutia-t-elle. Je ne savais pas qu'elle était aussi parfaite. Elle vous ressemble.

Elle leva les yeux vers Lindsay et lui sourit à travers ses larmes.

– Elle a vos cheveux et vos yeux.

– Mais elle a l’ovale de votre visage.

– Je... je n’arrive pas à croire que nous ayons pu créer un petit être aussi merveilleux...

Elle berça le bébé dans ses bras.

– Merci. Merci de m’avoir permis de la tenir contre moi.

– Merci à vous, Anaïs. Même si elle ne peut faire partie de notre vie, je suis heureux de ces quelques instants passés ensemble, tous les trois.

Anaïs acquiesça et continua à dévorer sa fille du regard afin de graver à jamais ses traits dans sa mémoire.

– J’ai fait la paix avec Broughton, reprit Lindsay. Je l’ai remercié d’avoir pris soin de Mina et de vous.

– J’en suis heureuse. Vous avez toujours été de très bons amis. Je ne voulais pas être la raison de votre brouille.

– Vous avez toujours été entre nous, Anaïs. Je savais depuis longtemps que Broughton éprouvait des sentiments pour vous.

– Garrett m’aime, Lindsay, mais pas comme vous le pensez.

– Pourquoi ne l’avez-vous pas épousé comme il vous le proposait ?

– Nous sommes liés par une tendresse très profonde, mais il reste un ami. J’aurais pu apprendre à l’aimer, je suppose, mais jamais je n’aurais eu pour lui les sentiments que j’ai pour vous. Et je n’avais pas le droit de le priver d’un vrai mariage d’amour.

Lindsay hocha la tête et tendit les mains vers Mina.

– Vous avez l’air fatigué, Anaïs. Je me représente combien ces derniers jours ont été éprouvants pour vous. Je vous ai fait vivre l’enfer. Pourquoi ne vous allongez-vous pas un moment ? J’installerai Mina à côté de vous et vous pourrez dormir toutes les deux.

– Je ne crois pas que...

– Je ne vous toucherai pas. Vous pouvez avoir confiance.

Dormir. Cette pensée lui paraissait le paradis et Anaïs ôta sa robe sans plus de résistance. Vêtue de sa chemise, elle repoussa le couvre-lit et se glissa sous les draps. Lindsay déposa Mina au creux de son bras. Elle sourit et suivit du bout du doigt le contour de sa joue rebondie.

– Reposez-vous, chuchota Lindsay. Je veille sur vous deux.

Il regarda les paupières d’Anaïs se fermer peu à peu. Il resta un long moment à les contempler. Elles formaient un tableau magnifique, merveilleux.

Un sentiment de plénitude l’envahit. Il aimait cette femme. Il aimait ce bébé. Il était prêt à se battre pour elles.

– Lindsay ? murmura Anaïs d’une voix endormie.

– Je suis là.

Incapable de résister, il s’inclina et effleura ses lèvres d’un baiser.

– Je suis là – pour toujours, Anaïs.

Elle ouvrit les yeux pour le dévisager avec émotion.

– Pardonnez et vous serez pardonné, dit-il d'une voix enrouée par l'émotion. Est-ce vrai ?

Elle hocha la tête et posa la main sur la sienne.

– Je mentais quand je vous ai dit que mon amour pour vous était mort, Lindsay. Il ne m'a jamais quittée. Ces quelques jours passés auprès de vous ont achevé de m'en persuader. Je vous aime. Nous sommes destinés à vivre ensemble, pour le meilleur et pour le pire.

– Il n'y a plus d'ombre entre nous, n'est-ce pas ?

– Non, Lindsay. Nous sommes tels que nous avons été créés. Avec nos faiblesses.

– Pouvez-vous de nouveau croire en moi, Anaïs ?

– Oui. Et vous, pouvez-vous me pardonner ?

– C'est déjà fait, Anaïs. Je vous aime tellement...

– Embrassez-moi, Lindsay. Aimez-moi.

– Pour toujours. De toute mon âme.

Il glissa un anneau d'or à son doigt.

– Je vous avais acheté une bague flamboyante, mais je me suis rendu compte que je m'étais trompé. Nul besoin d'un bijou clinquant pour prouver au monde le lien indissoluble qui nous lie l'un à l'autre. Juste un anneau, un cercle parfait, sans commencement et sans fin – comme mon amour pour vous.

Les yeux d'Anaïs se remplirent de larmes.

– Oh, Lindsay, vous êtes l'homme de mes rêves. Mon amour pour vous n'a jamais été aussi fort. Je sais que les jours et les semaines à venir seront un combat de chaque instant pour vous. Mais je serai là. Tout au long du chemin.

Il pressa sa main avec émotion, puis embrassa la joue veloutée de Mina.

– Le monde me paraît différent aujourd'hui, Anaïs. L'avenir m'appelle et je meurs d'impatience d'aller vers lui. C'était tellement beau de me réveiller et de vous voir au bout du tunnel, dans un rayon de lumière. Il y a de l'espoir dans mon cœur, là où il n'y avait que de l'effroi. C'est grâce à vous, mon ange.

Serrés l'un contre l'autre, ils regardèrent leur fille et un sentiment de paix les enveloppa. Lindsay avait raison : l'avenir s'ouvrait devant eux.

Épilogue

– Oh, mon Dieu ! cria Lindsay, tout pâle. Je vous jure de rester chaste jusqu’à la fin de mes jours ! Je vous le jure, Anaïs !

La jeune femme prit une profonde respiration et poussa de toutes ses forces.

– C'est très bien, Anaïs, acquiesça le Dr Thornley. Vous y êtes presque. La prochaine fois, essayez de pousser un peu plus longtemps.

Anaïs reprit son souffle contre le torse de Lindsay, épuisée. Il était à genoux près du lit, un bras autour de ses épaules pour la soutenir, le regard anxieux.

– Encore, haleta Anaïs en serrant sa main dans la sienne.

– Oh, mon Dieu ! balbutia Lindsay en voyant apparaître la tête du bébé.

– Passez-moi le linge, à côté de vous, commanda le Dr Thornley.

– Comment ? Euh... oui, bafouilla Lindsay – et Anaïs sentit ses mains tremblantes tâtonner sur les couvertures pour trouver la serviette.

– Maintenant, une dernière fois, lady Raeburn. Ce devrait être la bonne.

En quelques secondes, le bébé apparut et poussa un cri strident.

– Oh, mon Dieu ! s’extasia Lindsay comme le médecin déposait l’enfant sur la serviette. C'est un garçon !

Il emmaillota le nouveau-né dans le linge et le prit dans ses bras.

– Regardez, chuchota-t-il d’une voix bouleversée. Notre fils, Anaïs. Il est magnifique...

– Voilà pourquoi je suis opposé à la présence du père pendant l’accouchement, bougonna le docteur en se tournant vers le jeune étudiant en médecine qu’il formait à devenir son assistant. Ils sont insupportables.

– Vous n’arriverez pas à gâcher la magie de cet instant, riposta Lindsay en le foudroyant des yeux.

Il embrassa Anaïs sur le front.

– C'est merveilleux ! Je pense que je mettrai moi-même notre prochain bébé au monde !

Anaïs poussa un cri, les traits crispés par une nouvelle contraction.

– Qu’est-ce qu’il y a ? s’écria Lindsay d’une voix affolée. Docteur, c’est grave ?

– Ah, voilà la délivrance. Parfait, parfait. Aucun problème. Et maintenant, mon garçon, dit-il à son assistant, vous venez d’assister à votre premier accouchement. Qu’est-ce que vous en dites ? Eh bien ?

Le médecin regarda par-dessus son épaule puis baissa les yeux vers le tapis.

– Je crois que votre assistant va choisir une autre spécialité, constata Lindsay dans un éclat de rire tout en berçant son fils.

– Saprستي ! grommela le médecin en s’agenouillant pour agiter la main devant le visage exsangue de son étudiant. La délivrance leur produit chaque fois cet effet-là.

Lindsay se pencha en souriant vers Anaïs et déposa leur fils dans ses bras.

– Merci de m’ avoir donné un aussi beau garçon, souffla-t-il.

Elle sourit et lui caressa la joue.

– Vous voulez bien m’ accorder quelques minutes ?

Lindsay vit l’ infirmière approcher avec une cuvette d’ eau et des linges. Thornley poussa son étudiant titubant hors de la chambre et il entendit son père maugréer dans le couloir.

– Je vais annoncer la bonne nouvelle à mes parents et je reviens.

– Attendez, dit Anaïs en riant. Vous ne voulez pas leur montrer votre chef-d’ œuvre ?

Lindsay souleva son fils dans ses bras, embrassa Anaïs avec fougue et quitta la pièce.

– Ah, quand même ! grogna Weatherby.

Puis Anaïs entendit la voix du marquis se briser d’ émotion.

– Ma parole, mon fils, c’ est votre portrait tout craché. Il portera fièrement notre nom !

– Oh, oui, père, acquiesça Lindsay d’ un ton vibrant de fierté et d’ amour.

Anaïs en eut les larmes aux yeux.

Quelques heures plus tard, alors que le soir était tombé et que les lampes brillaient dans la chambre, Anaïs s’ assit dans le lit pour allaiter leur fils. Elle regarda les longs doigts de Lindsay caresser les boucles noires du bébé pendant qu’ il tétait goulument.

– J’ ai reçu une lettre de Middleton aujourd’ hui. Il est fou de la petite et elle est apparemment très heureuse avec eux. Nous avons pris la bonne décision en les laissant partir tous les trois à Edimbourg.

Anaïs hocha la tête en souriant.

– Il dit qu’ elle commence déjà à marcher, reprit-il. Je me demande de qui elle a hérité ce talent précoce...

Il embrassa sa femme avec fougue.

– Il faudra que nous lui achetions un poney. Elle a forcément des dons de cavalière.

– Elle est peut-être un peu petite pour un poney, vous ne croyez pas ?

Il lui sourit.

– Il n’ est jamais trop tôt pour commencer.

– C’ est vrai, acquiesça-t-elle en contemplant leur fils.

– Anaïs ? souffla Lindsay en repoussant une mèche dorée derrière son oreille. Est-ce que... vous avez tout ce que vous désirez ? Je veux dire... êtes-vous heureuse avec moi ?

– Suffisamment pour ne pas vous avoir tordu le cou tout à l’ heure quand vous avez parlé d’ avoir un autre enfant.

– Très heureuse, alors ?

– Totalemment heureuse. Et éperdument amoureuse.

– Moi aussi, chuchota-t-il. Je ne peux pas imaginer une vie plus parfaite que celle que je vis en cet instant.

REMERCIEMENTS

Ecrire un roman n'est jamais facile. Il faut le travailler encore et encore avant d'obtenir satisfaction, et *L'emprise du désir* n'a pas fait exception à la règle. J'aimerais remercier ici tous ceux qui ont cru en ce livre.

D'abord mon agent, Mary Louise Schwartz, qui m'a tenu la main dans les moments difficiles et m'a donné des petits coups de pied au derrière quand c'était nécessaire. Votre phrase enthousiaste : « Il n'y a aucune chance que ce roman ne se vende pas » me fait encore sourire aujourd'hui. Merci de m'avoir accompagnée dans ce projet et d'avoir été là pour répondre à mes coups de téléphone et mes e-mails angoissés.

Les éditions Harlequin pour la magnifique couverture qu'ils ont créée pour moi. Je l'adore et n'aurais pu rêver mieux.

Kristina Cook (Kristi Astor), ma première et ma plus fidèle lectrice depuis le commencement. Que serais-je sans toi ? Tu es mon roc dans les bons comme dans les mauvais moments. *L'emprise du désir* n'aurait jamais vu le jour si tu n'avais pas été là pour m'encourager. Ton jugement et ton amitié me sont très précieux, et ton aide tout simplement indispensable. Mille fois merci.

Enfin et surtout, merci à mon éditeur, Susan Swinwood, de m'avoir permis d'écrire ce roman selon mon idée. Vos éditions m'ont encouragée à me lancer dans l'écriture et à tenter ma chance. Merci de m'avoir autorisée à garder Lindsay tel qu'il est réellement, sombre, couvert de cicatrices, fragile, et par là même, extraordinairement humain. Vous avez « compris » qui il était, et pour moi le rêve est devenu réalité.